

UN APERÇU DE L'ÉVANGILE DE LUC



par C.A Coates



Un aperçut de l'évangile de Luc

par Charles Andrew Coates

Cette traduction a été réalisée par intelligence artificielle à partir de l'œuvre d'un auteur décédé depuis plus de 70 ans et désormais libre de droits. Elle peut être partagée, copiée et imprimée librement et gratuitement, à la condition de ne pas la modifier et de conserver cette déclaration. Retrouvez ce document et d'autres ressources sur **voirjesus.com**.

CHAPITRE 1

Dans les paroles de conclusion de Paul dans Timothée, il a attiré l'attention sur le fait que Luc était avec lui, ce qui est une indication spirituelle que le service de Luc était étroitement associé à celui de Paul. Les écrits de Luc présentent des choses qui sont essentielles à la compréhension de Paul. Lui seul, parmi les évangélistes, rapporte particulièrement les circonstances liées au Seigneur étant emporté au ciel. Paul a été converti en voyant Jésus dans le ciel comme le Glorifié, mais la Personne qu'il en est venu à connaître comme étant au ciel avait été vue sur terre par des témoins oculaires, et nous avons besoin des évangiles, et particulièrement de Luc, pour nous donner la connaissance de la Personne qui est maintenant au ciel. Nous avons besoin de L'apprendre tel qu'Il était ici afin que nous puissions Le connaître là où Il est au ciel. Celui qui est maintenant au ciel a foulé cette terre comme l'Homme humble ; Il a été vu et entendu et servi par une compagnie de personnes qui ont fait Sa connaissance. Cet évangile est écrit afin que nous puissions avoir la faveur suprême de la part de Dieu de voir et d'entendre d'une manière spirituelle ce que ceux-là ont vu et entendu, eux qui furent des témoins oculaires et des serviteurs de la Parole. Nous avons le privilège de partager avec eux ce qu'ils ont vu et entendu dans ce Bienheureux. Aucune faveur plus grande ne pourrait nous être montrée, et si nous ne savons pas ce que c'est que de L'étudier dans Son parcours à travers ce monde, nous ne Le connaissons pas tel qu'Il est maintenant au ciel. Notre connaissance de Lui au ciel dépend de ce qui a été révélé en Lui ici-bas.

Luc et Paul étaient tous deux dans la même position que nous-mêmes à l'égard du Seigneur tel qu'il a été vu ici-bas ; aucun d'eux ne L'avait connu ainsi personnellement, mais Luc a fait une connaissance exacte depuis l'origine de toutes les choses Le concernant, et Dieu a pris Luc pour communiquer une connaissance exacte et une certitude quant à ces choses. Il y a certaines « choses qui sont pleinement crues parmi nous ». La compagnie croyante est encore sur terre, et certaines choses sont pleinement crues dans cette compagnie. Dieu soit loué qu'il en soit ainsi ! Mais cela ne nous prive pas du privilège de connaître la certitude de ces choses. L'évangile de Luc est largement le dévoilement de la gloire du Seigneur en tant que Médiateur et, alors que nous le contemplons par l'Esprit, nous serons changés en la même image.

Pour Luc comme pour Jean, le Seigneur était « la Parole ». Je me suis souvent demandé pourquoi nous ne parlons pas davantage de Christ comme de la Parole. C'était évidemment une désignation commune et bien connue Le concernant, car Luc et Jean l'utilisent tous deux comme un titre bien connu. Cela transmet que Dieu est maintenant en pleine expression quant à Sa pensée et Sa nature dans un Homme. Nous avons affaire maintenant à des questions qui sont bien plus grandes que la création. Dieu pouvait parler avec puissance et la création vint à l'existence. Jean nous dit que « sans lui, pas une seule chose n'a reçu l'existence de ce qui a reçu l'existence », mais il n'y avait pas en cela de communication de la pensée de Dieu, ou de révélation de ce qu'Il était dans Sa nature et Son caractère. Maintenant, il y a le plein énoncé de ce que Dieu est dans Sa nature, dans Ses pensées, dans Son cœur, et cela en Un seul qui a foulé cette terre en tant qu'Homme, qui a été vu et entendu et servi par des hommes comme nous-mêmes. Un homme pourrait fabriquer une montre s'il était assez habile ; Dieu pourrait en fabriquer une par une parole ; mais il n'y aurait aucune expression des pensées de Dieu ou de Son cœur dans la fabrication d'une montre, d'un monde ou d'un univers. Cela ne ferait pas ressortir la pensée de Dieu ou Son cœur, mais « la Parole » le fait. La révélation est plus grande que la création. Des hommes et des femmes comme nous-mêmes ont eu le privilège d'être des témoins oculaires et des serviteurs de la Parole. Ils ont eu le privilège d'être dans Sa suite, et l'Esprit de Dieu nous donnerait, à travers les évangiles, le privilège d'une proximité personnelle avec la Parole. On pourrait juger que la grandeur de la révélation divine était tout à fait devant l'esprit des apôtres et des premiers saints. Ils pensaient et parlaient beaucoup de « la Parole ». Nous pensons à Christ comme Seigneur, comme Sauveur, comme Chef et comme Sacrificateur, et ce sont des titres et des caractères merveilleux, mais combien Il est grand et glorieux en tant que « la Parole » ! Jean et Luc en avaient un sentiment immense. Dans la Parole, Dieu a

exprimé ce qui était dans Sa pensée et Son cœur, ce qu'Il est dans Sa nature même. Cela incline l'âme d'y penser. C'était une nécessité pour l'amour de Dieu qu'Il parle à partir de Sa nature, de Ses pensées et de Son cœur, et qu'Il ait des êtres capables de l'apprécier. Ce n'était pas comme une visite royale quand quelque grand personnage vient, et qu'il y a de la réserve ; tout le monde doit être respectueux ; il y a des soldats pour tenir les gens à l'écart ; tout est dans une splendeur formelle et majestueuse. Il n'y a rien de tel ici. Pierre dit : « le Seigneur Jésus est entré et sorti parmi nous ». C'était un Homme humble entrant et sortant dans toutes les circonstances ordinaires de la vie humaine, mais dans ces circonstances exprimant la nature et le caractère de Dieu ainsi que les activités de Dieu dans une faveur et une grâce sans limites envers les hommes. Il était « La Parole ». Il est dit dans Hébreux I que Dieu a parlé en la Personne du Fils. Nous ne nous étonnons pas que beaucoup aient entrepris de le rapporter. Comment auraient-ils pu s'en empêcher ? « Plusieurs ont entrepris de dresser une relation concernant les choses qui sont pleinement crues parmi nous ». Ce que les hommes ont vu et entendu — ce qui les a maintenus à Son service — était la merveille de l'expression qu'Il donnait de Dieu. Des hommes pécheurs, pour la première fois, ont vu et entendu « la Parole ». Il aurait été étrange que beaucoup n'aient pas entrepris de dresser une relation concernant de telles questions. Ce sont des questions d'un intérêt et d'une importance si profonds pour tous les hommes que d'en avoir connaissance allume le désir de les faire connaître. Nous pouvons dire avec une profonde gratitude que ces choses sont « pleinement crues parmi nous ».

Dieu nous a été particulièrement favorable en employant un Gentil pour écrire cet évangile. Luc était probablement un Gentil et il écrivait à un Gentil, dont le nom signifie « Celui qui aime Dieu ». Que ce merveilleux évangile soit écrit à un seul individu montre le plaisir que Dieu prend à Se faire connaître à un seul homme. Chaque lecteur individuel peut tout prendre pour lui-même. Dieu nous a été très favorable en permettant à Luc de mettre ces choses par écrit d'une manière divine. D'autres personnes avaient fait de leur mieux, mais ce n'était pas assez bon pour nous ; Dieu a pris Luc et en a fait le canal de ces communications par le Saint-Esprit, afin que toutes ces choses concernant la Parole nous soient connues avec exactitude et avec méthode. C'est la considération de la grâce divine pour nous ; nous pourrions bien admirer et adorer la grâce qui nous a donné un tel évangile.

Luc écrit à un amoureux de Dieu, et ce ne sont que de tels qui peuvent apprécier son évangile d'une manière spirituelle. Il attire également l'attention sur le fait qu'il écrit « avec méthode », il met tout en ordre ; ainsi nous avons à remarquer dans Luc non seulement ce qu'il écrit mais où et comment il place les choses. C'est comme une magnifique galerie de tableaux, mais les tableaux ne sont pas accrochés n'importe comment ; chaque tableau est à sa juste place ; tout est « avec méthode ». Ainsi, nous ne pouvons pas seulement admirer les tableaux de Luc en les regardant d'une manière isolée, mais nous pouvons voir que chaque tableau a sa place dans la série. Luc prend des incidents, et les place juste là où ils sont « avec méthode » ; il a un but en cela.

Le premier trait de méthode que nous remarquons est que Luc nous introduit dans ce qui peut être appelé une atmosphère sacerdotale. C'est comme s'il disait que les choses qu'il s'apprête à écrire ne peuvent être abordées que dans des conditions spirituelles. Ainsi, il place d'abord devant nous des conditions sacerdotales et une atmosphère de prière. Il répand le parfum de l'encens sur l'ouverture de son évangile, indiquant des conditions qui sont adaptées à ce que Dieu s'apprêtait à introduire, et aussi que cet évangile doit être abordé dans un esprit sacerdotal si nous souhaitons en appréhender la substance dans la réalité spirituelle. Sans doute sommes-nous tous familiers avec le texte ; les croyants sont généralement aussi familiers avec Luc qu'avec n'importe quelle partie de l'Écriture, mais il doit y avoir des conditions appropriées si nous devons y entrer avec une appréciation spirituelle. Ainsi, nous trouvons ici un homme et sa femme, tous deux de la famille sacerdotale, et tous deux marchant avec constance selon la lumière que Dieu leur avait donnée jusqu'à ce moment-là. Si nous ne marchons pas avec constance selon la lumière qui nous a été donnée, nous ne sommes pas en état d'en recevoir davantage. Ces deux-là, Zacharie et Élisabeth, étaient en accord avec la

lumière que Dieu leur avait donnée, craignant l'Éternel et marchant d'une manière irréprochable devant Lui, et Zacharie était occupé au service sacerdotal consistant à offrir l'encens. L'encens dans l'Écriture est typique de la prière (Psaume 141:2), mais d'un caractère spécial. Je n'ai aucun doute que cet évangile a en vue l'établissement de conditions sacerdotales. Il se termine en nous montrant une compagnie de personnes dans le temple louant et bénissant Dieu. Il y a une compagnie qui prie dans le temple au commencement de l'évangile, mais toutes leurs prières sont exaucées à la fin, de sorte qu'ils louent et bénissent Dieu. Si nos prières ont le caractère de l'encens, elles aboutiront sûrement à ce que nous louions et bénissions Dieu. Le psalmiste a dit : « Que ma prière vienne devant toi comme l'encens » — cela devrait être un exercice pour nous de savoir si nos prières ont ce caractère.

L'encens selon Exode 30 est très précieux ; il était composé de drogues odoriférantes et d'encens pur, mais composé selon l'art du parfumeur ; il était pur, salé et saint. Cela indique un caractère de prière qui est délicieux pour Dieu. L'encens est une prière qui est en accord avec la pensée de Dieu. L'exemple le plus merveilleux de prière qui était véritablement de l'encens est rapporté dans Jean 17 ; chaque grain de cette précieuse prière était en effet parfumé. Si nous lisons les prières de Paul pour les Colossiens et les Éphésiens, nous y voyons des prières qui avaient le caractère de l'encens ; chaque grain de ces prières était parfumé pour Dieu comme l'expression de Ses propres pensées pour Son peuple. Dans la prière du Seigneur, nous ne trouvons pas la moindre allusion à un échec quelconque de la part de Ses saints. Et dans les prières de Paul, il n'y a aucune allusion à un échec quelconque de leur part ; il est entièrement occupé par les pensées de Dieu au sujet de Son peuple. C'est cela l'encens. Je n'ai aucun doute que Zacharie avait prié sur cette ligne. L'ange dit : « Ta supplication a été entendue ». C'était bien des années auparavant qu'il avait prié pour un fils, et la réponse donnée montrait le genre d'esprit dans lequel il avait prié. Il avait évidemment désiré un fils qui serait d'une certaine manière une expression de la faveur de Dieu envers Israël, et l'ange a dit : Tes prières seront exaucées ; tu auras un fils et son nom sera appelé Jean (signifiant La faveur de Dieu), et il ramènera plusieurs des fils d'Israël au Seigneur leur Dieu. Zacharie avait désiré ardemment que les fils d'Israël soient ramenés au Seigneur leur Dieu. C'est le genre de prière qui est véritablement de l'encens. Puis, dans ce chapitre, le parfum de l'encens montait à l'intérieur du temple et le peuple était en accord avec cela ; ils priaient à l'extérieur.

Si nous voulons tirer profit de l'évangile de Luc, nous devons prier dans nos chambres, dans nos foyers et dans nos réunions. Il ne sert à rien de penser lire l'évangile de Luc sans la prière. Le Seigneur est spécifiquement présenté comme l'Homme de prière dans cet évangile ; il y a au moins sept cas où Il prie. Nous avons le privilège de nous soucier des intérêts de Dieu dans nos chambres et nos foyers. Si nous prions dans nos propres chambres, nous trouverons cela si doux que nous ne voudrions pas nous priver du privilège de prier dans nos foyers, et nous trouverons cela si doux que cela nous amènera à prendre le privilège de prier dans l'assemblée. Dieu ne voudrait pas de sacrificateurs muets ; un tel n'est pas à la hauteur de ses propres désirs. Nous avons souvent des désirs saints et spirituels, mais nous ne sommes pas à leur hauteur, et ainsi nous tombons sous une certaine expression du déplaisir de Dieu. Dieu était mécontent de l'incrédulité de Zacharie, et Il est mécontent de nous si nous ne sommes pas à la hauteur de nos prières. Nous avons peut-être souvent dû confesser que lorsque nous nous sommes relevés de nos genoux, nous étions caractérisés par quelque chose de tout à fait contraire à ce que nous avions prié.

Ce chapitre met en évidence le fait que Dieu avancera dans Sa grâce en dépit de l'incrédulité qui ne Lui fera pas confiance pour le faire. L'ange dit : « lesquelles seront accomplies en leur temps » ; c'est-à-dire, foi ou pas de foi, Dieu dit : « Je poursuis Mes pensées de grâce ». Ce que nous voyons dans cet évangile est une grâce irrésistible et inextinguible, de sorte que, même lorsqu'un homme prie et n'est pas à la hauteur de ses propres prières, Dieu dit : « Je suis à leur hauteur, et Je vais y répondre, Je vais accomplir non seulement ce qui était dans ton cœur, mais tout ce qui est dans Mon cœur ! » Dieu va le faire dans Sa grâce persistante, Il atteint l'accomplissement de Ses propres pensées en dépit de l'incrédulité. Je suppose que quiconque a lu ces

premiers chapitres de Luc a été impressionné par la proximité du ciel qui y est révélée. Dans Matthieu, les communications du ciel sont en mesure voilées ; un ange apparaît à Joseph mais c'est dans un rêve ; il n'y a pas de rêves dans Luc. Il y a une certaine suggestion de distance concernant un rêve, mais ce qui frappe ici, c'est le caractère personnel et intime des communications du ciel.

Zacharie était un sacrificateur moralement aussi bien qu'officiellement ; il avait connu ce que c'était que de s'approcher de Dieu en privé. Et, comme nous l'avons remarqué, il avait désiré quelque marque de la faveur de Dieu envers Israël. Nous avons fait référence à son incrédulité, mais il est bon de garder à l'esprit que ses exercices devant Dieu avaient été très authentiques, et avaient été considérés par Dieu, et ils furent exaucés par de bonnes nouvelles du ciel. La pensée même de Dieu telle qu'elle est connue au ciel a été révélée en de bonnes nouvelles à un homme sur terre. Un personnage céleste apparut à Zacharie. Il est intéressant de voir que les anges ont des noms qui sont expressifs de ce que Dieu est : Michel signifie « Qui est comme Dieu ? » et Gabriel signifie « Dieu est puissant ». La place habituelle de Gabriel était de se tenir devant Dieu ; il fut envoyé à Zacharie comme quelqu'un qui était versé dans la pensée de Dieu telle qu'elle était connue au ciel.

L'ange apparut « du côté droit de l'autel de l'encens ». Ce n'était pas à l'autel d'airain, bien que sans doute l'agneau du matin ou du soir y ait été offert, et nous n'oublierons pas non plus que le sang du sacrifice pour le péché avait été mis sur les cornes de l'autel de l'encens. Mais Luc n'introduit pas le côté sacrificiel ; l'autel de l'encens est le point par lequel les communications du ciel entrent. Il ne parle pas de traiter sacrificiellement le péché par la voie de l'expiation — bien que cela soit profondément essentiel — mais de faire brûler un parfum sacré devant Dieu, dans lequel Il pourrait trouver Son plaisir. Cela suggère que la faveur de Dieu envers les hommes est selon Christ ; Ses pensées de faveur envers l'homme ont trouvé leur expression en Christ, et elles sont un délice pour Dieu telles qu'exprimées en Lui. Dieu allait avoir Quelqu'un sur terre en qui Il pourrait prendre plaisir comme l'exposé complet de Sa faveur envers les hommes. Il y avait là un doux parfum pour le cœur de Dieu.

« La droite » est le côté favorable ; le Seigneur place les brebis à Sa droite, et quand Bath-Shéba vint à Salomon, il fit placer un trône pour elle à sa droite ; c'est la place de la faveur, et ici dans Luc 1, c'est l'expression de la faveur de Dieu envers les hommes. La naissance de Jean fut annoncée là, Jean signifie « La faveur de Dieu ». La grande pensée dans Luc est la faveur de Dieu envers les hommes ; le ciel s'approche à la droite de l'autel de l'encens. Luc ne s'attarde pas sur le côté sacrificiel, mais sur le côté de la faveur divine envers les hommes. Ainsi, la mort de Jésus dans Luc n'est pas présentée sous l'aspect sacrificiel, mais plutôt comme dans Hébreux 2 : « afin que par la grâce de Dieu il goûtât la mort pour tout ». C'est l'extrême faveur envers les hommes exposée dans la mort de Jésus. Toute la grâce a été apportée près des hommes dans ce monde ; sa communication vint par un grand personnage céleste, à Zacharie ou à Marie ; ce fut par un dont le nom exposait la puissance de Dieu, mais dont le service révélait que la puissance de Dieu agissait en faveur des hommes. La grandeur de Dieu dans Sa grâce envers les hommes est ce qui est magnifié dans Luc. Nous pourrions bien dire avec David : « L'Éternel est grand et très digne de louange, et sa grandeur est insondable » [Psaume 145:3]. Plus tard dans cet évangile, nous lisons que « tous furent frappés de la grandeur glorieuse de Dieu » [chapitre 9:43]. Il n'est pas question dans cet évangile seulement de répondre au besoin de l'homme, mais de la révélation de la grandeur de Dieu en grâce. Le but en vue est que Dieu puisse avoir Son bon plaisir dans les hommes.

Son nom signifie « La faveur de Dieu ». Sans doute Zacharie avait-il prié afin d'avoir un fils qui serait l'expression de la faveur de Dieu envers les fils d'Israël, et son incrédulité subséquente n'infirmait pas la sincérité de ses exercices devant Dieu, ni n'empêchait Dieu de répondre à ces exercices en apportant Sa propre faveur. Jamais il n'y avait eu une telle expression de la faveur divine dans ce monde auparavant, parce que Jean ne devait pas être comme un prophète de l'Ancien Testament qui pouvait parler d'une intervention divine comme d'une perspective plus ou moins lointaine. Jean devait être le précurseur immédiat de Jésus ; c'est pourquoi il était grand devant l'Éternel, comme exprimant la faveur divine envers les hommes comme

aucun prophète ne l'avait jamais exprimée. Gabriel annonça la naissance de Jean comme de bonnes nouvelles du ciel ; il serait une joie et une allégresse pour Zacharie, et plusieurs se réjouiraient de sa naissance, car il serait grand devant l'Éternel. Il ne serait pas caractérisé par l'énergie naturelle ou l'excitation — vin ou boisson forte — mais par le fait d'être rempli souverainement du Saint-Esprit. Il serait l'expression de la faveur souveraine de Dieu à l'égard de l'égaré d'Israël loin de Lui. Il serait un vase de puissance et de grâce divines pour ramener plusieurs des fils d'Israël à leur Dieu. C'est quand les fils d'Israël s'étaient éloignés de Dieu que la faveur divine intervint pour les ramener à l'Éternel leur Dieu. Tout cela était pour préparer au Seigneur un peuple bien disposé. Il doit y avoir un peuple préparé pour apprécier la grâce qui descendait du ciel — la faveur divine envers les hommes qui allait être exprimée en Jésus. Nous devons tous être préparés à l'apprécier tout autant que les fils d'Israël devaient être préparés.

En Marie, nous voyons la faveur divine magnifiée plus qu'en tout autre cas. Aucun être humain ne fut jamais l'objet d'une telle faveur que Marie ; la salutation de Gabriel pour elle fut : « Je te salue, toi qui as la faveur ! » Sa venue vers elle n'est pas présentée comme étant en réponse à ses exercices, mais comme l'écoulement béni et non sollicité de la faveur du ciel. C'est là le caractère de l'évangile de Luc — le ciel faisant irruption dans ce monde de manière à apporter une joie divine aux enfants des hommes. Ce n'est pas la faveur divine connue providentiellement ou dans des circonstances changées pour les hommes, mais Dieu Lui-même venant dans une grâce qui surpasse tout, dans une grâce qui était aussi élevée au-dessus des pensées des hommes que le ciel est au-dessus de la terre. Marie est, d'un certain côté, un contraste avec Zacharie ; en Zacharie, il y avait de la considération de soi qui menait à l'incrédulité, mais en Marie, il y avait une absence totale de considération de soi. Elle s'est livrée elle-même à Dieu pour être le vase pour l'accomplissement de Ses pensées suprêmes de grâce. Elle dit : « Voici l'esclave du Seigneur ; qu'il me soit fait selon ta parole ». Il n'y avait aucune considération de soi. Élisabeth pouvait bien dire : « Bienheureuse est celle qui a cru ». Marie est un exemple marquant dans l'Écriture d'un croyant. Le ciel allait faire irruption par une faveur sans limites envers les hommes, et il y avait au moins un cœur divinement préparé pour l'apprécier. La pensée de cela suscite un exercice quant à savoir si nous sommes préparés à apprécier, par la grâce divine, les grandes choses de Dieu qui sont dévoilées dans cet évangile. Marie a seulement demandé comment. C'était une question de foi, non d'incrédulité. Elle n'était pas muette ; combien magnifiquement elle a parlé ! Il est à remarquer qu'elle n'a pas parlé comme étant remplie du Saint-Esprit comme Élisabeth ou Zacharie. Elle a parlé de sa propre foi et de sa propre joie simple dans la grâce. « Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur ». C'est la précieuse et sainte activité de l'esprit même de Marie qui est mise devant nous ; elle pouvait dire ces choses comme étant à leur hauteur dans son propre esprit. Parler de son propre esprit et de sa propre intelligence est, dans un sens, une chose plus grande que de parler par la puissance du Saint-Esprit, parce que dans le premier cas, nous avons une personne formée intelligemment dans les choses dont elle parle. L'Esprit pourrait prendre un vase comme Balaam et lui faire dire des choses merveilleuses dont il ne savait rien lui-même, mais c'est une chose plus grande de dire des choses concernant la faveur divine en en connaissant soi-même la bénédiction. Marie était un vase approprié pour être pris dans la faveur divine, et ce qu'elle était est ressorti dans ce qu'elle a dit. Elle était imprégnée de l'esprit de sa sœur Anne dans l'Ancien Testament.

Je pense que nous serions justifiés en considérant Marie comme la représentante de cette humanité avec laquelle le Seigneur allait S'identifier. Marie fut saluée du ciel comme une personne ayant la faveur — « Je te salue, toi qui as la faveur », et « Tu as trouvé faveur auprès de Dieu ». Ce n'était pas une question de répondre à un besoin, mais de la faveur divine exprimée du haut du ciel. La naissance du Saint Enfant Jésus, conçu et né d'une femme, était l'expression suprême de cette faveur. Il ne pouvait y avoir d'identification plus étroite avec l'humanité que d'être né d'une femme. « Né de femme », dit Paul. Combien Dieu est favorable aux hommes ! Il enverrait Son Fils, né d'une femme, comme un Enfant né. La parole prophétique avait dit : « Car un enfant nous est né ». Marie était réellement Sa mère, mais Il est né pour nous qui sommes de la race des hommes ; Il est venu comme un rejeton du tronc d'Isaï. Puisse la grandeur de cela arrêter et saisir nos

cœurs ! L'Écriture que nous avons lue est couverte par les deux déclarations — « Un enfant nous est né, un fils nous est donné ». L'Enfant né garantit tout dans la faveur divine pour les hommes, le Fils donné garantit un délice suprême pour Dieu dans l'Homme. Dans l'appréhension de cela, Dieu nous rendrait capables de Lui donner un Nom, Il nous rendrait capables de L'appeler Jésus. Dieu voudrait que tout ce qui est couvert ou exprimé dans ce Nom — l'infinitude de la faveur divine envers l'homme — soit intelligemment reconnu par nous — « Tu appelleras son nom Jésus ». Il ne peut y avoir de plus grande pensée de la faveur divine que celle exprimée dans ce Nom. Il signifie « Secours de l'Éternel » ou « Salut de l'Éternel ». Nous entendons parler du secours ou du salut de Dieu pour les hommes de manière typique ou prophétique dans l'Ancien Testament, mais maintenant il est en Celui qui vient d'une manière divine comme étant né pour nous. Toute la grâce du ciel est dans ce Nom de Jésus, apportée dans l'humanité afin d'être reconnue et connue par les hommes. Avons-nous appris à Le nommer comme l'expression d'une faveur divine infinie ?

L'ange dit aux bergers : « Ne craignez point, car voici, je vous annonce de bonnes nouvelles d'une grande joie, qui sera pour tout le peuple : car aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur ». La venue de cet Enfant a une portée en faveur divine envers tous les hommes. Dans l'évangile de Luc, ce n'est pas seulement que l'homme a besoin de Dieu, mais que Dieu a besoin de l'homme afin de pouvoir exprimer dans l'homme et envers l'homme la faveur de Son propre cœur. Jésus venant dans l'humanité est tout pour les hommes. C'est souverain dans le sens où Dieu a pris Sa propre voie, sans sollicitation ; Il a agi selon Son propre bon plaisir en faisant en sorte que l'Orient d'en haut nous visite — le rayonnement depuis le ciel de ce qui était dans Son propre cœur.

Je ne m'étonne pas que Satan fasse tous ses efforts par ses serviteurs pour jeter le doute sur la naissance virginale de Jésus. S'il peut réussir en cela, il a atteint tout son but ; il nous a dépouillés de tout ce que signifie la naissance de Jésus : il nous a dépouillés de la faveur de Dieu et du salut de Dieu. Si Nazareth et Bethléhem s'en vont, le Calvaire s'en va aussi, et il n'y a pas de Jésus de Nazareth glorifié à la droite de Dieu. Tout l'édifice du christianisme disparaît.

Afin de comprendre l'expression : « Il sera grand et sera appelé Fils du Très-Haut », nous devons aller au chapitre 6, versets 34 et 35. « Et si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on ? Car les pécheurs aussi prêtent aux pécheurs, afin de recevoir la pareille. Mais aimez vos ennemis, et faites du bien, et prêtez sans rien espérer en retour ; et votre récompense sera grande, et vous serez fils du Très-Haut ». Le Très-Haut, tel qu'évoqué dans Luc, semble se référer à la manière dont Dieu est au-dessus de tout le mal des hommes. Il est si grand et si haut que le mal des hommes ne Le gêne pas ; Il poursuit la hauteur de Sa propre voie bénie de grâce et de bonté à cause de ce qu'Il est. La grandeur de Jésus en tant que Fils du Très-Haut est la grandeur de la supériorité sur le mal ; Il n'était pas entravé par lui. Dieu poursuit Ses pensées élevées, Il n'en est pas détourné par le mal dans l'homme. L'intention de Dieu est d'amener les hommes en correspondance avec Lui-même.

Si Dieu est supérieur à tout le mal chez les hommes et qu'Il leur est favorable en dépit du mal qui est en eux, Il tient compte du fait qu'il y a des puissances adverses aux hommes, et c'est pourquoi le trône intervient. « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père » — le trône de David était un trône victorieux. Ce qui marqua son règne fut la soumission de tout ce qui était adverse à Israël. Dieu tient compte de l'homme comme étant tombé sous le pouvoir de choses qui lui sont adverses, mais Dieu est favorable à l'homme et Il a établi un trône en Jésus, un trône d'une suprématie incontestée sur tout pouvoir qui est adverse à l'homme. Il avait plu à Dieu de placer des hommes dans des positions de domination, mais ils avaient tous échoué ; mais maintenant Il parle de Celui qui affronterait victorieusement toutes les puissances qui sont adverses à l'homme — Satan, les principautés, les autorités, et toutes les influences émanant d'elles, et même la mort elle-même. Le trône s'est prouvé suprême, et le fera publiquement sous peu.

Son règne sur la maison de Jacob met en évidence l'appel et l'élection de Dieu, en souveraineté. Sans cela, il n'y aurait pas de sujets pour le règne de Jésus. Jacob avait besoin d'une discipline de toute une vie ; il devait

être corrigé et ajusté, mais Dieu l'avait pris en grâce et en fidélité, et Il n'en finit pas avec lui jusqu'à ce qu'Il ait accompli ce qu'Il avait l'intention de faire. Il lui dit : « Je ne t'abandonnerai pas, que je n'aie fait ce que je t'ai dit ». Jésus règne sur la maison de Jacob ; tous les sujets de l'appel et de l'élection divins viennent sous l'influence de Jésus. L'objet de Dieu dans Son appel et Son élection est de s'assurer un peuple qui vienne effectivement sous l'influence de Jésus — sous l'influence de la grâce divine exposée en Lui — et à mesure que nous le faisons, nous atteindrons la vie éternelle ; cela est suggéré par les mots : « de son royaume il n'y aura pas de fin ». Rien de plus n'est nécessaire pour nous amener dans la vie éternelle que d'être sous l'influence de Jésus. La grâce suprême en Jésus apporte la vie éternelle, car elle apporte des conditions qui déplacent l'anarchie, l'idolâtrie et le pouvoir de la mort.

« Marie dit à l'ange : Comment cela sera-t-il ? » Lorsqu'il y a une difficulté quelconque quant aux choses divines et que nous demandons une explication, nous recevons toujours un élargissement de ce qui a été dit.

Quand le Seigneur expliquait Ses paraboles, Il ajoutait toujours leur portée. Quand Marie a demandé à Gabriel comment cela devait se produire, elle a reçu de grands élargissements. Il est remarquable que dans la première déclaration, Marie occupe le premier plan comme sujet de la faveur divine, mais en réponse à sa question, l'ange se tourne pour parler des choses du côté divin, de sorte que ce qui est mis en évidence, c'est le Saint-Esprit, la puissance du Très-Haut, et la Sainte Chose qui sera appelée Fils de Dieu. C'est maintenant ce qui est pour Dieu. Il devait se trouver Quelqu'un dans l'humanité pour la satisfaction complète et le délice du cœur de Dieu ; Il devait être appelé le Fils de Dieu ; c'est ce qu'Il est en relation avec Dieu. Les choses que nous avons examinées montrent ce qu'Il serait de la part de Dieu en relation avec les hommes, mais maintenant nous voyons ce qu'Il serait en relation avec Dieu — le Fils de Dieu. Cela suggère l'autre côté des bonnes nouvelles ; la pensée de Dieu est d'avoir des fils pour Lui-même. La vie éternelle est pour les hommes, mais la filiation est pour Dieu, pour Son propre délice. Il allait y avoir Quelqu'un dans ce monde, dans l'humanité, qui pourrait être appelé Fils de Dieu ; le plein délice de Dieu était assuré en Lui en vue d'amener des hommes dans la filiation pour le délice de Dieu. La pensée complète de Dieu est exposée dans ces deux choses — la vie éternelle et la filiation — et tout devait être assuré par la venue de l'Enfant et du Fils donné.

« Quand la plénitude du temps fut venue, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions la filiation ». Nous vivons dans ce temps extraordinaire dans les voies de Dieu, un temps marqué par la plénitude ; il y a une faveur suprême pour les hommes et un délice suprême pour Dieu. C'est le temps de la plénitude des pensées du cœur de Dieu en bénédiction vers l'homme et pour le délice de Son propre cœur. Les gens disent qu'ils sont de pauvres et misérables choses, mais Dieu leur dirait : « Comprenez-vous le caractère du moment ? Comprenez-vous qu'un Enfant est né et qu'un Fils a été donné ? Ne tiendrez-vous pas compte de tout ce qui en est résulté pour vous et pour Moi ? »

Nous avons le rayonnement de Dieu dans la révélation de Lui-même en grâce, et cela devient grand pour nous. Nous commençons à contempler, avec des cœurs adoreurs et satisfaits, la plénitude de ce qui est venu par l'Enfant né et le Fils donné. Tout y est assuré pour les hommes et pour Dieu. L'évangile de Luc montre comment Dieu a besoin de l'homme afin d'exprimer Sa propre faveur illimitée. La question est souvent posée : Pourquoi Dieu a-t-Il permis au péché d'entrer ? Il a permis qu'il entre parce que, par rapport à une créature pécheresse, Il pouvait donner expression à la grâce illimitée de Son propre cœur d'une manière qu'Il ne pouvait pas exprimer à un être n'étant pas déchu. Cela a donné à Dieu l'occasion de Se faire connaître dans la suprématie de Sa grâce, afin qu'en résultat Il puisse avoir des hommes comme objets de délice pour Son cœur. Cela montre la place extraordinaire que l'homme occupe dans la pensée de Dieu. La Personne divine qui est née d'une femme était devant Dieu dans Son dessein comme l'expression de la pensée qu'Il avait dans Son esprit en relation avec les hommes. La pensée de Dieu pour l'homme, pour Son plaisir, était qu'il soit dans la filiation.

On ressent la nécessité d'être quelque peu dans l'esprit de Marie : « Voici l'esclave du Seigneur ; qu'il me soit fait selon ta parole ». Elle s'est soumise pour être le vase de ces merveilleuses pensées de faveur. Dieu attend que nous nous soumettions à Ses pensées de faveur à notre égard, et à Ses pensées pour Son propre délice. Nous y venons dans un esprit de soumission, étant subjugués par la grâce et l'amour qui les ont fait connaître.

Il ne pourrait guère y avoir rien de plus beau que les conditions qui nous sont présentées chez ces saintes femmes. « La région montagneuse » est un cadre approprié pour de tels incidents ; il y a une élévation morale chez ces personnes favorisées et dans leurs paroles qui est bien au-dessus du niveau du monde et des pensées des hommes. Élisabeth et Marie étaient toutes deux des sujets extraordinaires de la faveur divine, Marie particulièrement. Elles sont les représentantes de l'humanité en tant que sujet de la faveur divine suprême. Elles ont toutes deux parlé de ce que Dieu leur avait fait, de la manière dont Il avait agi à leur égard. Nous ne voyons pas de trace, ni chez Marie ni chez Élisabeth, de la dégradation de la créature déchue. Ce qui brille en chacune d'elles, c'est l'exaltation que la grâce confère à la créature : « Il a élevé les humbles ». En les personnes de ces saintes femmes, nous voyons l'humanité très heureusement exaltée comme sujet de la faveur divine. Il y a une suggestion morale dans la « région montagneuse » ; c'est une région élevée ; et il est important pour nous d'en tenir compte en ce qui concerne la venue de Jésus. Nous voyons en Marie et Élisabeth une humilité et une exaltation dont aucune n'appartient naturellement à la créature déchue. Nous voyons la soumission à Dieu et une appréciation de la faveur divine ; nous voyons l'élévation et la dignité par la connaissance de Dieu ; et une saisie de ce qui était en Dieu pour la créature ; tout cela est exaltation, non dégradation. Nous devons tenir compte de la dégradation de l'homme en tant que créature déchue, mais en lisant l'évangile de Luc, nous sommes amenés à tenir compte de l'élévation que la faveur divine confère à cette créature déchue, de sorte qu'aucune trace de dégradation ne subsiste. Quoi de plus exalté que les paroles d'Élisabeth et de Marie !

Il est de la plus haute importance que nous voyions deux histoires dans l'Écriture. Du début de l'Écriture jusqu'à la fin, nous trouvons, de manières très diverses, la description de la dégradation de la créature déchue. Mais à côté de cette histoire, nous en trouvons une autre ; du premier chapitre de l'Écriture jusqu'au dernier, nous trouvons l'histoire de l'élévation morale à laquelle la faveur de Dieu peut exalter les hommes. Ces deux histoires couvrent l'ensemble de l'Écriture. J'insiste sur ce point car il est d'une importance vitale en ce qui concerne la venue du Fils de Dieu dans ce monde. Le Seigneur est venu pour S'identifier à l'homme en tant que sujet de la faveur divine. Le Seigneur ne S'est jamais identifié à la dégradation de la créature déchue jusqu'à ce qu'Il la prenne sacrificiellement sur la croix. C'est là et à ce moment-là, et seulement là et à ce moment-là, que le Seigneur est entré en contact personnel avec le péché. Il « n'a pas commis de péché », Il « n'a pas connu le péché » et « en lui il n'y a point de péché » ; Il était « la sainte chose », mais sur la croix, Il a touché le péché de manière vicariante et sacrificielle ; Il a été fait péché ; Il a porté le jugement qui s'attachait à la dégradation de la créature déchue. Mais dans Sa vie, Il ne S'est jamais identifié à la dégradation de la créature déchue ; Il S'est identifié à tout ce qui était de Dieu.

Marie et Élisabeth se tiennent comme représentantes de cette histoire de l'homme qui est liée à l'homme en tant que sujet de la faveur divine. Tout au long des Écritures, nous voyons qu'il y a autre chose à côté de la dégradation de la créature déchue ; il y a l'œuvre de la grâce divine dans l'homme. À travers les âges, depuis Abel, nous trouvons des hommes marqués par la crainte de Dieu et la foi en Dieu, et par l'appréciation et la joie de connaître ce qui était en Dieu pour eux et ce qu'Il pouvait être pour eux. Rien de ce qui est sur cette ligne n'appartient à la dégradation de la créature déchue. Cela marque l'élévation morale d'une créature qui a appris à craindre Dieu, à espérer en Sa miséricorde, et à être humble en sachant ce qui s'attache à elle-même par nature — sachant bien que par nature elle est un enfant de colère, comme les autres. Combien y a-t-il dans l'Écriture de l'histoire de la foi, de l'homme moralement élevé par la faveur divine ! Il est de la plus haute importance de voir que le Seigneur Jésus, en venant dans l'humanité, n'a participé en aucune manière à la dégradation de la créature déchue, et qu'Il ne S'est pas non plus personnellement identifié à elle jusqu'à ce

qu'Il soit fait péché sur la croix, mais Il S'est identifié à ceux qui étaient moralement élevés par la miséricorde et la faveur divines. Je crois que cela est vital pour la vérité du christianisme, et je ne pense pas que la vérité de la Personne du Seigneur ou de la grâce divine sera correctement appréhendée indépendamment de la reconnaissance de ce fait.

Les titres et les désignations que le Seigneur a assumés indiquent tous Son identification aux hommes, ou aux femmes, considérés comme les sujets de la miséricorde et de la grâce divines. Il est parlé de Lui comme de la semence de la femme, et de la semence d'Abraham, et de la semence de David. Toutes ces désignations suggèrent les opérations de la miséricorde et de la grâce divines. Abraham est le grand père de la famille de la foi, la racine de l'olivier de la promesse ; il est un exemple singulier de l'homme en tant que sujet de la faveur divine. David était le dépositaire ou le vase des promesses relatives au royaume, tout comme Abraham était le vase des promesses d'une bénédiction mondiale pour les familles de la terre. Que Christ soit la semence de la femme indique cette ligne de miséricorde et de faveur divine d'une manière très extraordinaire. Lorsque l'Éternel Dieu parla au serpent de la semence de la femme et dit : « Elle t'écrasera la tête », quelle faveur Il plaçait sur la femme ! C'était comme s'Il disait : « Tu l'as corrompue et dégradée, mais Je mettrai de l'honneur sur elle ; Je lui donnerai une Semence qui sera capable de détruire ton pouvoir tout entier ». Cela conférerait à la femme une distinction qui relevait purement de la miséricorde et de la grâce divines. La semence de la femme couvre en principe non seulement Christ, mais tous les saints. Dieu dit : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme » — je pense que cela indique que la femme représentait l'humanité en tant que sujet de la miséricorde divine — « et entre ta semence et sa semence ». Abel fut le premier sur la ligne de la semence de la femme, et Caïn le premier de la semence du serpent ; il y eut inimitié entre eux, et il y a eu inimitié entre les deux semences depuis lors. La semence du serpent, ce sont les hommes considérés dans la dégradation de la créature déchue, mais la semence de la femme, ce sont les hommes qui deviennent les sujets de la faveur divine et qui sont par la suite moralement élevés. Le Seigneur S'est identifié à l'humanité sous ce dernier aspect. Il est dit de Lui dans Hébreux 2 : « Car, en effet, il ne prend pas les anges par la main, mais il prend par la main la semence d'Abraham ». Il saisit l'humanité considérée comme étant liée aux promesses de Dieu, la famille de la foi. Il S'identifie à cette famille : « Voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés. Puisque donc les enfants participent au sang et à la chair, lui aussi, de la même manière, y a participé ». Marie et Élisabeth étaient deux de « la semence d'Abraham », non seulement par nature mais moralement par la foi. Elles représentent le genre d'humanité à laquelle le Seigneur Jésus, le saint Fils de Dieu, pouvait S'identifier. Il serait blasphématoire de dire qu'Il S'est identifié à l'humanité déchue, sauf, bien sûr, dans l'expiation.

Le Seigneur parlait souvent de Lui-même comme du Fils de l'homme, mais ce titre ne suggère pas la pensée de l'homme comme un être déchu, mais de ce que Christ est en tant qu'Héritier de tout ce qui s'attache à l'homme dans la pensée de Dieu. Si nous lisons le Psaume 8, nous verrons qu'il s'agit de l'homme suprêmement exalté. Deux mots sont utilisés pour l'homme dans le Psaume 8 : « Qu'est-ce que l'homme pour que tu te souviennes de lui ? » — le mot signifie ici l'homme mortel ou déchu — « Ou le fils de l'homme pour que tu le visites ? ». Christ est le Fils de l'homme. Dieu se souvient de l'homme déchu, Il le regarde avec miséricorde et grâce, mais le Fils de l'homme est l'héritier de toutes les pensées de grandeur, d'exaltation et de suprématie que Dieu a en vue pour l'homme. Le titre Fils de l'homme est réellement Fils d'Adam ; Adam était le nom que Dieu a donné à l'homme en tant qu'être non déchu, héritier d'une grande dignité et exaltation, voire d'une suprématie universelle selon le Psaume 8.

Il a souvent été dit que la généalogie du Seigneur dans Luc remonte jusqu'à Adam, mais si nous la lisons, nous verrons qu'elle remonte jusqu'à Dieu, et cela fait une différence grande et vitale. Elle est tracée étape par étape jusqu'à Dieu, et je crois que chaque personne dans cette chaîne était le sujet de la miséricorde souveraine et de la faveur de Dieu, et se trouvait sur la ligne de Sa grâce et de Sa faveur. Le Seigneur est venu prendre Sa place dans cette génération ; Il était de cette souche... non la souche de l'homme déchu mais

de l'homme marqué comme sujet de la miséricorde et de la grâce divines ; Il était un rejeton du tronc d'Isaï. Le vague à ce sujet est à la base de nombreuses idées erronées quant à la Personne du Seigneur, et si nous ne sommes pas au clair sur la Personne du Seigneur, nous ne serons au clair sur rien.

L'identification du Seigneur, lors du baptême, avec ceux qui étaient baptisés par Jean, confirme ce que nous disons. Lorsqu'Il a vu le reste repentant se soumettre au baptême de Jean, Il est allé Lui aussi être baptisé par lui dans le Jourdain. Il S'est identifié publiquement à eux par le baptême, parce qu'ils se tournaient vers Dieu dans la repentance. Il ne S'est pas identifié à eux comme à des pécheurs sans loi, mais comme à des repentants. Il est vrai qu'Il accueillait les pécheurs et mangeait avec eux, car Il était ici pour exprimer l'infinitude de la grâce divine envers les hommes, mais nous pouvons être sûrs que nul ne venait à Lui de cette manière si ce n'est des repentants ; seuls ceux qui craignaient Dieu venaient réellement à Lui. Marie a parlé de la miséricorde de Dieu s'étendant de générations en générations jusqu'à la fin. Le Seigneur a dit : « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? ». Bien sûr qu'Il la trouvera, car Dieu la maintiendra dans Sa grâce.

Je ne doute pas qu'Adam ait eu la foi, car il « appela sa femme du nom d'Eve, parce qu'elle était la mère de tous les vivants ». C'était, je le crois, la preuve de sa foi. Tout a commencé avec Dieu ; puis nous avons cette longue ligne, une chaîne de nombreux maillons, commençant par Dieu et finissant par Jésus. C'était la ligne de l'homme considéré comme sujet de la miséricorde et de la grâce divines. Sur cette ligne, l'homme est grandement exalté dans la connaissance de Dieu. C'est cette ligne à laquelle le Seigneur pouvait être identifié ; Il n'a jamais été identifié à l'homme déchu, sauf sur la croix sacrificiellement et substitutionnellement. Il a dit prophétiquement dans le Psaume 16 : « Pour ce qui est des saints qui sont sur la terre, et des excellents, en eux est tout mon délice ». C'était là Sa génération, et nous en voyons un échantillon en Marie et Élisabeth ; le Seigneur est venu dans une génération qui Lui était moralement appropriée.

Seth fut un vase de la louange de Dieu, car il fut établi par Dieu à la place d'Abel — établi pour prendre la place de celui qui avait la pensée de ce qui est excellent devant Dieu, « les premiers-nés de son troupeau, et de leur graisse ». Ce n'était pas l'efficacité du sacrifice d'Abel qui le recommandait, mais son excellence. Par la foi, il avait une appréhension de Christ dans l'excellence qui serait mise en lumière par la mort, de sorte que son sacrifice n'est pas appelé un holocauste, ou un sacrifice pour le péché, mais une oblation, se référant au plaisir de Dieu dans ses dons. Ensuite, Énos fut un vase de la louange de Dieu dans la reconnaissance de ce qu'est l'homme comme étant tombé sous le péché et la mort — son nom signifie faible ou mortel — et c'est dans ce sentiment que « l'on commença à invoquer le nom de l'Éternel », Genèse 4:26. Nous n'avons qu'à mentionner Hénoc, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Boaz, David (pour ne citer que quelques noms bien connus choisis dans la généalogie) pour voir qu'elle représente une ligne marquée par la miséricorde et la grâce divines. En effet, il serait vrai de dire qu'ils dérivent tous de Christ. Il était la Racine de David aussi bien que sa Postérité ; dans un sens spirituel, David dérivait tout de son Fils plus grand. Abraham dérivait tout de Celui qui pouvait dire : « Avant qu'Abraham fût, Je suis ». C'était l'Esprit de Christ dans les saints de l'Ancien Testament qui leur donnait leur caractère et leur foi. Tout ce qui a été apporté dans l'humanité et qui était de Dieu l'a été par Sa faveur souveraine, et Jésus est venu, étant lié par Sa naissance de Marie à la continuité ininterrompue de la ligne de la faveur divine envers les hommes. Il est venu en tant qu'identifié à la « miséricorde (comme il en a parlé à nos pères) envers Abraham et envers sa semence à jamais ». Sa généalogie Lui était moralement appropriée, présentant des traits qui étaient de Dieu tout du long.

En Élisabeth, nous voyons une femme remplie du Saint-Esprit, et son enfant rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère ; il ne pourrait y avoir de plus grande expression de la faveur souveraine de Dieu que celle-là. Jean n'était pas encore entré dans la responsabilité, mais il était entré dans la souveraineté, et par faveur souveraine, il fut rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère. Élisabeth, remplie du Saint-Esprit, reconnaît l'enfant à naître comme « mon Seigneur ». Quant à Marie, la sienne était la bénédiction d'une croyante ; les choses qui lui avaient été dites s'accompliraient ; tout ce qui lui fut conféré relevait purement

de la faveur divine. Dans un sens spirituel, elle dérivait tout de Dieu et de son Fils béni et saint. Combien ses paroles sont belles ! « Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur ». La question de ce qui allait venir était devant elle ; tout son être intérieur était absorbé par la bénédiction de la faveur divine, et c'est la pensée de Dieu pour chacun de nous que nous en soyons absorbés. Marie était véritablement une personne humble élevée ; elle était naturellement un enfant de colère, tout comme les autres, mais en tant que sujet de la faveur divine, elle ne fait pas la moindre référence à son état de déchéance. Elle parle en effet de son bas état, mais de son bas état non comme une pécheresse sans loi, mais comme une esclave de Dieu. Elle était entièrement dévouée à Son service et soumise à Son bon plaisir. Le sien était un bas état, mais quelle exaltation lui fut conférée ! Désormais, toutes les générations allaient l'appeler bienheureuse, mais son exaltation relevait totalement de la faveur divine, aucune part ne pouvait lui en être attribuée. « Car le Puissant m'a fait de grandes choses, et son nom est saint ». Elle parle de Sa miséricorde et de la manière dont Il a secouru Israël. Tout est sur la ligne de ce qu'est l'homme en tant que sujet de la faveur divine, et cela produit en Marie un esprit d'adoration. Elle-même était consciente de la faveur divine, et elle pensait aux générations qui craindraient le Puissant et apprécieraient la faveur manifestée en Jésus.

En lisant cet évangile, je crois que Dieu voudrait que Sa grâce nous libère complètement de toute considération liée à notre état naturel de péché, afin que nous soyons pleinement et avec adoration occupés par la bénédiction suprême de Sa faveur qui nous est parvenue en Jésus. Dieu disperse les orgueilleux et détrône les dominateurs ; Il renvoie les riches à vide, mais Il élève les humbles et remplit les affamés de bonnes choses.

Nous avons parlé d'Élisabeth et de Marie comme représentantes de l'humanité en tant que sujets de la faveur divine. La note dominante de la portion qui est devant nous maintenant semble être le mot « miséricorde ». Marie a dit : « Sa miséricorde est de générations en générations pour ceux qui le craignent » ; elle envisageait de nombreuses générations comme étant des sujets de miséricorde : ce seraient ces générations-là qui l'appelleraient bienheureuse. Et encore, elle dit : « Il a secouru Israël son serviteur, afin de se souvenir de la miséricorde (comme il en a parlé à nos pères), envers Abraham et envers sa semence à jamais ». La question fut posée à J.N.D. dans les derniers jours de sa vie : Quelle est la différence entre la miséricorde et la grâce ? Sa réponse fut : La miséricorde est grande dans la grandeur du besoin, la grâce dans la pensée de celui qui l'exerce. Cette phrase vaut la peine d'être pesée. Prenez une illustration. Le roi pourrait se plaire à m'accorder quelque marque de sa faveur ; ce serait purement une question de ce qui était dans son propre cœur. La grâce est grande dans la pensée de celui qui l'exerce. Mais supposons que je sois un criminel condamné dans la prison d'Exeter, la miséricorde serait requise, et le roi ne pourrait me montrer sa faveur que par la voie de la miséricorde ; ainsi la miséricorde est grande dans la grandeur du besoin.

Nous avons beaucoup parlé de la grâce — de la faveur divine — qui est purement une question de ce qui est dans le cœur de Dieu. Mais ensuite, nous devons aussi tenir compte de la condition pécheresse des hommes, et cela rend la miséricorde requise. Les pères d'Israël étaient de pauvres idolâtres, de sorte que lorsque Dieu appela Abraham, ce fut en effet de la miséricorde. Quand Dieu fit alliance avec Abraham, Isaac et Jacob, Il avait l'histoire du peuple devant Lui ; Il savait tout ce qu'ils seraient, jusqu'à la crucifixion de Christ. Israël était Son serviteur par pure miséricorde, et tout ce qu'Il a dit aux pères était miséricorde. La miséricorde suppose des conditions qui sont contraires à Dieu, mais en présence de celles-ci, Il fait miséricorde. Quand Israël adora le veau d'or, Dieu dit : « Je ferai miséricorde à celui à qui je ferai miséricorde ». Rien ne peut invalider la miséricorde de Dieu envers nous ; Il a passé en revue toute notre histoire avant de commencer avec nous ; Il savait tout ce que nous serions en tant que pécheurs et en tant que croyants défaillants ; Il a commencé avec nous par la miséricorde, et ce sera la miséricorde du premier au dernier.

La miséricorde est mentionnée ici en rapport avec la venue de Jésus ; Dieu S'est souvenu de Sa miséricorde. À la fin d'Exode 2, il nous est dit que Dieu S'est souvenu de Son alliance. Le peuple était composé de

pauvres esclaves et d'idolâtres ; Ézéchiél nous dit qu'ils adoraient des idoles quand Dieu les a pris en Égypte, mais Il S'est souvenu de Son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob et Il les a reconnus comme sujets de miséricorde. C'est ainsi que Dieu nous a reconnus. L'état d'Israël dans Luc 1 était très triste, mais Marie a tenu compte d'eux en tant que sujets de miséricorde. Jean est venu entièrement sur la ligne de la miséricorde ; l'Éternel a « magnifié sa miséricorde » envers Élisabeth, et quand ses voisins et ses parents l'ont appris, ils l'ont apprécié et se sont réjouis avec elle. Le sujet de conversation dans toute la région montagneuse était l'action de Dieu en miséricorde. Dieu merci, il y a encore des gens vivant dans la « région montagneuse » qui ne sont pas absorbés par les affaires, ou le plaisir, ou la politique, ou la religion, mais qui s'entretiennent ensemble des voies de Dieu en miséricorde ! Dieu a fait Son alliance par miséricorde, et Il S'en souvient, et rien ne peut l'invalider. Il a amené Jésus purement sur la ligne de la miséricorde. Dieu est dit riche en miséricorde ; Il en possède une telle abondance qu'Il en a une grande quantité à dispenser.

Nous voyons ici qu'il y avait des personnes qui appréciaient la miséricorde, mais elles devaient apprendre à écarter les pensées naturelles. Il était très naturel d'appeler l'enfant du nom de son père, mais Jean avait été nommé depuis le ciel. Il était l'expression de la faveur du ciel, et Zacharie et Élisabeth étaient dans la confiance du ciel. Ils étaient libres des pensées naturelles, et ils ont tous deux reconnu que son nom était Jean. Le Seigneur Jésus-Christ est la grande expression de la miséricorde de Dieu, et Élisabeth était occupée par l'Enfant de Marie plutôt que par le sien, et Zacharie était plein de pensées pour Christ plutôt que pour Jean. Il parla de Dieu accomplissant la « miséricorde envers nos pères » et se souvenant de « son sainte alliance ». Il parle des « entrailles de miséricorde de notre Dieu ». C'est la source d'où découle toute bénédiction ; Jésus vient pour en être la pleine expression.

Zacharie s'attarde entièrement sur ce que Dieu a fait. Il n'y a aucun « si » d'aucune sorte dans ce qu'il dit ; il ne fait même pas intervenir la pensée de la foi de la part du peuple de Dieu. Tout est vu dans son caractère absolu comme étant accompli par Dieu en miséricorde ; il était rempli de ce qui venait en Jésus. Il ne parle pas, comme Siméon, de l'Enfant établi pour la chute de plusieurs en Israël et comme un signe qui provoque la contradiction. Il parle de ce qui venait de la part de Dieu dans toute sa grandeur comme miséricorde pour Son peuple. Il avait visité et accompli la rédemption pour Son peuple et suscité une corne de délivrance. Les « entrailles de miséricorde » montrent les tendres aspirations de Dieu envers l'homme, envers Israël. Ce que Dieu est dans Sa nature est la source et le ressort à la fois de la miséricorde et de la grâce. L'Écriture ne dit pas que Dieu est grâce ou que Dieu est miséricorde, mais que Dieu est amour ; c'est ce qu'Il est dans Sa nature, et la miséricorde et la grâce découlent toutes deux de cela. Dieu a visité Son peuple par la voie de la rédemption, et a suscité une puissante corne de délivrance afin que Son peuple soit libéré de tout ce qui lui est adverse, afin qu'ils Le servent dans la piété et la justice devant Lui tous les jours de leur vie. Dieu y a pleinement pourvu.

Cette parole de Zacharie montre que Dieu agit en présence de conditions de besoin qui appellent la miséricorde. La pensée d'influences adverses à Dieu et adverses à Son peuple est clairement évoquée, car il parle de « délivrance de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent ». Il y a des conditions hostiles en vue, mais la Corne de délivrance est à la hauteur de toutes. C'est une pensée heureuse que si nous sommes entravés par une puissance hostile quelconque, il n'y a pas la moindre raison à cela de la part de Dieu, car Il a suscité une Corne de délivrance qui est à la hauteur de tout. Nous avons tous des ennemis. Beaucoup de choses surgissent en nous-mêmes et de nombreuses influences agissent sur nous à travers les autres, mais la Corne de délivrance de Dieu est plus que suffisante pour nous libérer de tout. Il n'est plus nécessaire maintenant que nous soyons entravés par une influence quelconque adverse à Dieu. Pierre parle des convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme ; si j'ai une convoitise charnelle, c'est une occasion pour moi de prouver la puissance de la Corne de délivrance de Dieu. Ensuite, il y a les raisonnements. N'avez-vous jamais eu de combat avec vos propres raisonnements ? La Corne de délivrance de Dieu nous libérerait de tous les « raisonnements et de toute chose élevée qui s'élève contre la connaissance de Dieu ».

Comment se fait-il que les gens n'obtiennent pas la délivrance ? Je crois que nous n'obtenons pas la délivrance parce que nous ne nous sommes pas engagés de manière définitive au service de Dieu. Toute personne qui s'engage définitivement au service de Dieu trouvera qu'il y a une délivrance dans cette puissante Corne que Dieu a suscitée. Nous devons en venir au fait que c'est la chose la plus heureuse possible que de servir Dieu. Si je veux le bonheur, je ne peux le trouver que sur la ligne du service de Dieu. Servir moi-même ou mes convoitises et mes plaisirs est un esclavage ; nous avons tous prouvé qu'il en est ainsi. Si je me contente de mener une vie confortable dans le monde, mon âme est dépouillée de tout ce que je pourrais apprécier dans le service de Dieu. La liberté se trouve dans le service de Dieu ; c'est la chose la plus heureuse possible que de relier tout ce que l'on fait à ce qui plaît à Dieu. Personne ne peut obtenir la délivrance tant qu'il ne peut pas dire de Dieu, comme Paul : « à qui j'appartiens et que je sers ». C'est quand nous prenons ce terrain que nous prouvons la puissance de la Corne de délivrance de Dieu. Dieu n'accorde pas la délivrance comme une chose ; ce qu'Il a fourni, c'est la délivrance en une Personne ; Il a suscité une Corne de délivrance — Jésus. Il y a une puissance de délivrance en Jésus pour nous libérer de tout ce qui est adverse à Dieu et à nous. La délivrance du peuple hors d'Égypte en était une image. Dieu est intervenu en miséricorde pour délivrer Israël de l'esclavage de l'Égypte afin qu'ils Le servent. « Laisse aller mon fils, pour qu'il me serve » ; c'est ce qu'Il voulait. On l'a vu en image en Israël, mais maintenant nous sommes parvenus à la substance de la chose en Jésus. Il y a une puissance merveilleuse en Jésus. Je suppose qu'aucun de nous n'appréhende réellement l'immense puissance divine qui est disponible pour nous en Lui. Satan travaille toujours pour nous amener à servir quelqu'un d'autre que Dieu ; il dit toujours : Servez-vous vous-mêmes, ou servez le monde, ou servez vos circonstances. Mais le bonheur réside dans le service de Dieu, et la grande preuve de la miséricorde est que Dieu a apporté une puissance adéquate pour nous libérer parfaitement, afin que nous ne fassions jamais rien, du matin au soir, chaque jour de notre vie, que de servir Dieu, et de trouver notre bonheur à le faire. Que nous soyons dans les occupations quotidiennes de la vie, dans le foyer, ou les affaires, ou dans l'assemblée, nous n'avons rien d'autre à faire, dans n'importe quelle sphère, que de servir Dieu. C'est le bonheur suprême, et la délivrance est nécessaire pour cela, et la puissance de celle-ci réside en Jésus.

Ce qui est requis de notre côté, c'est le jugement de soi, et c'est pourquoi Jean marche devant la face du Seigneur comme le prophète du Très-Haut ; l'effet du ministère de Jean est d'amener le jugement de soi et la repentance. Si je suis une personne qui se juge elle-même, il n'y a rien pour faire obstacle aux mouvements du Très-Haut dans Sa grâce suprême ; Il peut agir à Sa guise avec moi. Si je me suffis à moi-même ou si je suis hautain, je ne peux rien attendre de Dieu en fait de bénédiction, mais si je me juge moi-même, il n'y a rien qui empêche Dieu d'agir dans Sa voie de grâce. Jean devait être appelé le prophète du Très-Haut pour marcher devant la face de l'Éternel afin de préparer Ses voies. Quelles voies c'étaient ! Alors que nous avançons dans l'évangile, n'oublions jamais que nous observons les voies du Très-Haut. Chaque âme qui se juge elle-même en reçoit le bénéfice. Il vient pour remettre les péchés, et pour donner la connaissance de la délivrance en le faisant.

La lumière du ciel — l'orient d'en haut — éclate de cette merveilleuse manière. La lumière du ciel a fait irruption pour donner la rémission des péchés à cause des entrailles de miséricorde de notre Dieu. Il y a une telle intensité de miséricorde en notre Dieu — de telles aspirations de Sa part à être connu de Ses créatures pécheresses — qu'Il se manifeste pour remettre nos péchés. Si Dieu veut remettre les péchés, Il fera tout ce dont nous avons besoin. Si Dieu remet les péchés de Son peuple, les laissera-t-Il sans secours entre les mains de l'ennemi ? Jamais. Le fait qu'Il ait remis nos péchés est le gage qu'Il nous délivrera de toute influence et de toute puissance hostiles, afin que nous soyons mis en liberté pour Le servir continuellement. Il peut y avoir des expériences douloureuses extérieurement, mais elles ne sont pas supérieures à la joie qui est intérieure. Deux chers frères ont eu des expériences douloureuses à Philippes, mais ils furent capables de chanter à travers elles. Ils étaient dans la joie de la délivrance intérieure avant d'avoir la délivrance extérieure. Ils

priaient et chantaient des louanges à Dieu ; ils étaient aussi complètement libres à l'intérieur que n'importe quelle alouette qui ait jamais pris son essor dans l'azur, le cœur plein de chant.

L'orient d'en haut est la lumière qui rayonne du ciel, la lumière d'une pleine rémission et d'une pleine délivrance, et elle s'est manifestée en Jésus. Il y a une Corne de délivrance, une Personne assez puissante pour nous libérer de toute pensée, de tout sentiment et de toute influence qui sont adverses à Dieu ou à nous. Jésus est capable de le faire. Nous pourrions avoir la doctrine de la délivrance sur le bout des doigts sans être dans le bien de celle-ci, mais si nous venons à Jésus, nous trouvons le Libérateur. Dieu brille sur les hommes en Jésus pour nous tirer des ténèbres et de l'ombre de la mort, et pour conduire nos pieds dans le chemin de la paix, un chemin que naturellement nous ne connaissons pas.

CHAPITRE 2

Il ne pourrait y avoir de plus grande preuve de l'humble état du peuple de Dieu que ce que nous voyons ici. L'héritier du trône de David était un charpentier dans une ville obscure de Galilée, et lui, avec tout Israël, était sous les ordres de l'empereur romain. Mais tout, depuis l'empereur jusqu'au charpentier, devait se mouvoir de manière à accomplir la volonté et le dessein de Dieu, ainsi que Sa parole prophétique. Le monde habité tout entier fut mis en mouvement pour amener Marie à Bethléhem afin que son Fils puisse y naître. Dieu exerçait un contrôle suprême ; Il contrôlait l'empereur ; Il se servit de lui pour contrôler les mouvements de Joseph et de Marie, et Il accomplit exactement ce qu'Il avait l'intention de faire, et il en est toujours ainsi. Il « agit d'une manière mystérieuse, pour accomplir Ses merveilles », et Il fait en sorte que tout contribue à l'avancement de Ses desseins de grâce. Il subordonne tout à Sa volonté ; il est bon de voir la grandeur de Dieu. César Auguste dut prendre sa place dans l'accomplissement de ce qui était dans la volonté de Dieu. Probablement que le recensement n'eut pas réellement lieu à ce moment-là, mais quelques années plus tard sous le gouvernement de Cyrenius, ce qui montre que Dieu se servit du décret pour amener Joseph et Marie à la cité royale. Ce n'était pas le recensement qui était important, mais la naissance de Jésus.

« Elle mit au monde son fils premier-né, et l'enveloppa de langes et le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie ». Ce n'étaient pas seulement des circonstances fortuites, parce qu'elles furent annoncées depuis le ciel comme étant « le signe ». L'ange dit : « Et ceci est le signe pour vous : vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche ». C'est le signe. Nous devrions remarquer le contraste entre Matthieu et Luc. Dans Ésaïe 7, le signe donné par Dieu est : « Voici, la vierge concevra, et elle enfantera un fils, et appellera son nom Emmanuel ». Cette Écriture est citée dans Matthieu 1. C'est le signe de Dieu venant pour être avec Son peuple comme Emmanuel, « Dieu avec nous ». Il n'est pas fait mention de langes dans Matthieu ; tout y est grand ; Il est né Roi ; Son étoile projette ses rayons au loin sur le monde des Gentils ; les mages viennent Lui rendre hommage et ouvrent leurs trésors pour Lui offrir des dons, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Il est vu dans une gloire divine et royale. Mais dans Luc, le signe est lié à l'humilité de Sa nativité ; pas d'étoile, pas d'hommage, pas d'offrandes, mais « un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche ». C'était l'expression de la faiblesse et d'une dépendance complète. Il est entré au point le plus bas, personnellement et quant aux circonstances.

Un petit enfant est l'humanité sous la forme d'une grande faiblesse et de dépendance ; personne n'est plus absolument dépendant qu'un petit enfant nouveau-né ; tout doit être fait pour lui. Jésus est venu comme un Nourrisson dépendant, recevant tout de Dieu par les soins affectueux de Sa mère. C'est la perfection chez un petit enfant que d'être l'objet de l'amour et des soins maternels, et à cette place, Sa confiance était en Dieu ; Psaume 22:9, 10. Les bergers virent Quelqu'un à la place d'une dépendance manifeste, et cela devait être Son caractère tout au long de Son parcours. On pourrait dire que chaque petit enfant dépend des soins d'une mère. Mais ce qui donne une signification et une valeur infinies à la scène devant nous, c'est qu'un Sauveur, le Christ Seigneur, le Fils du Très-Haut, le Fils de Dieu, fut trouvé dans une condition où Sa mère dut L'envelopper de langes et Le coucher dans une crèche. Qu'Il soit là exalte les circonstances au plus haut point de la gloire morale. Les langes en disaient long au ciel ; ils parlaient de la place de dépendance complète dans laquelle le Fils de Dieu fut trouvé en étant venu dans l'humanité. Le salut de Dieu nous est parvenu en Celui qui est venu dans l'humanité pour y être comme Celui qui est entièrement dépendant. Il fut remis à Dieu, Il se confia en Dieu dès le ventre de sa mère, comme nous le dit le Psaume.

La merveille et la gloire de la chose résident dans le fait qu'une telle Personne ait pu être trouvée dans un tel lieu, entrant au point le plus bas de la faiblesse humaine pour être Celui qui dépend dès le moment de Sa naissance. Dieu trouva en Lui Quelqu'un qui pouvait Lui faire entièrement confiance, même en tant que Petit Enfant. Le Psaume 22 l'exprime clairement : « J'ai été remis à toi dès le ventre de ma mère », et encore : « Tu m'as donné de la confiance sur les mamelles de ma mère ». Il recevait tout comme Quelqu'un dépendant de Dieu, quelle que soit la manière dont les soins de Dieu pouvaient s'exprimer, par Sa mère ou par d'autres ; de

quelque manière que cela vienne, c'était pour Lui le soin de Son Dieu. Dès le premier moment de Son entrée dans ce monde, Il fut Celui qui était parfaitement dépendant, dont Dieu prenait soin, et le salut de Dieu nous est parvenu en Lui.

Il fut dit aux bergers : « Vous trouverez un petit enfant... ». Le ciel pouvait en parler avec délices. Il n'y avait rien pour ce monde dans un Petit Enfant pour qui tout devait être fait ; mais il y avait tout pour le ciel. Les bergers étaient profondément intéressés ; ils dirent : « Voyons cette chose qui est arrivée, que le Seigneur nous a fait connaître ». Un petit enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche : c'était là le signe. Dieu a enveloppé dans ce signe ce qui est essentiel à toute la vérité de Sa grâce. Les bergers vinrent et virent, et ils en parlèrent au loin et partout. Les gens qui l'entendirent s'en étonnèrent, et ceux qui y pénétrèrent glorifièrent et louèrent Dieu.

Mais il n'y a pas de place dans le monde de l'homme pour Celui qui est entièrement remis à Dieu. Ce ne sont pas les personnes dépendantes qui obtiennent la meilleure chambre dans l'hôtellerie ; ce sont les gens indépendants, les hommes ayant des ressources matérielles qui obtiennent les meilleures chambres. Une hôtellerie est un endroit où les hommes sont mesurés ; les meilleures chambres sont données aux riches, les chambres communes aux pauvres, mais pour Jésus, il n'y avait pas de place dans l'hôtellerie. Il n'y a pas de place dans le monde de l'homme pour une dépendance parfaite envers Dieu. Les hommes disent : « Nous avons nos sociétés, nos unions, nos clubs. Venez nous rejoindre et nous vous protégerons et rendrons les choses confortables pour vous. Vous passerez un bon moment dans l'hôtellerie ». Mais si un homme dit tranquillement : « Je ne soulève aucune question quant à ce que vous faites, mais pour ma part je préfère dépendre de Dieu », plus d'un confesseur de Christ dans l'Angleterre chrétienne a découvert que cela signifiait la perte de son pain quotidien. Il n'y a pas de place pour la dépendance envers Dieu dans le monde de l'homme ; toutes les formes d'indépendance s'y trouvent. Dieu a fourni la crèche pour Jésus ; elle parle d'une provision qui se situe en dehors des arrangements de l'homme pour lui-même ou pour ses semblables. La crèche est en dehors de ce que l'homme fournit à l'homme, mais Dieu fournit toujours pour ceux qui se contentent d'accepter toute provision qu'Il Lui plaît de faire. Dieu a toujours eu, et aura toujours, une provision pour ceux qui se confient en Lui, et ceux qui sont dans la dépendance de Lui en feront la preuve. Elle peut ne pas être luxueuse, mais elle suffira toujours à la foi. Ceux qui sont vraiment dépendants acceptent ce qui est fourni, et trouvent les soins de Dieu très doux, même dans l'opprobre extérieur.

La crèche impliquait une place à l'extérieur — un lieu d'opprobre ; mais c'était la provision de Dieu pour ce saint Enfant, non une place de dignité dans ce monde, mais honorée comme étant la propre provision de Dieu pour Celui qui se confiait entièrement en Lui. Il y aura toujours ce qui répond à la crèche ; c'est à nous de voir si nous nous en contentons ; c'est un signe d'un prodige merveilleux. Les gens disent : « Pourquoi ne bâtissez-vous pas une belle chapelle, sur la rue principale, pour vous mettre en évidence ? » Nous devons nous souvenir du signe de la crèche qui parle de la provision divine dans le lieu de l'opprobre. Pensez à ce que ce fut pour Joseph et Marie de venir à la cité de David et de ne trouver aucune place dans l'hôtellerie ! L'héritier légitime du trône de David vient à la cité de David et il n'y a pas de place dans l'hôtellerie ! Si les choses avaient été en ordre à Bethléhem, les meilleures chambres de l'hôtellerie auraient été libérées pour eux. Pourtant, ils acceptèrent la crèche, et elle devint le signe de l'endroit où le salut de Dieu serait trouvé. Vous ne trouverez pas le salut de Dieu dans les meilleures chambres de l'hôtellerie, mais dans la crèche. La grâce qui arrivait ne devait pas être grande et honorée dans le monde ; elle devait avoir la place la plus basse dans l'estime des hommes. Mais ce que nous voulons, c'est la pensée du ciel. Joseph et Marie étaient dans le secret. Ils connaissaient la grandeur et la gloire de l'Enfant qui était sur le point de naître quand ils se rendirent dans cette ville, mais ils acceptèrent la crèche comme la provision de Dieu.

Tout l'intérêt du ciel se concentrait sur cette crèche et sur l'Enfant qui y était couché, enveloppé de langes ; extérieurement, il y avait l'expression de la plus grande faiblesse et dépendance, mais tout ce qui était grand et glorieux était là. Combien furent favorisés les bergers de recevoir des communications du ciel ! Ils

apprirent où se trouvait toute vraie gloire ; ils apprirent la faveur divine dans ce qui, pour les hommes, n'avait aucune valeur. L'hôtellerie représentait la provision de l'homme pour lui-même et ses semblables, et il n'y avait pas de place en elle pour Jésus, mais il y avait des bergers demeurant dehors qui étaient en sympathie avec le ciel.

Les hommes sages dans Matthieu reconnurent, sous l'instruction du ciel, qu'Il était le Roi. Ils dirent : « Où est le roi des Juifs qui a été né ? Car nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus lui rendre hommage ». Ils virent la gloire royale qui s'attachait à l'Enfant, et ils Lui rendirent hommage ; ils Lui firent des dons de choix et de grand prix. Mais dans Luc, c'est la grâce de Dieu s'approchant des hommes, et ce qui est mis en évidence, c'est la place de dépendance dans laquelle Il est venu, la place de n'avoir aucune ressource si ce n'est ce que Dieu fournissait. Jésus est venu pour être dans la place de dépendance et pour n'être de nul compte dans l'estime du monde — pour être couché dans une crèche. Les bergers étaient en sympathie avec les pensées du ciel, et toutes ces pensées se concentraient sur ce Petit Enfant dans la crèche. Dans Matthieu, Sa gloire officielle est prééminente, mais dans Luc, c'est Sa gloire morale. Dans l'évangile de Luc, nous voyons le Seigneur de nombreuses fois en prière. C'est la présentation de Celui qui était dans une dépendance absolue, et les langes en étaient le signe. Il recevait tout comme l'expression des soins de Son Dieu. Les bergers furent grandement touchés par ce qu'ils entendirent et virent ; ils s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu. Les bergers représentent ceux qui ont soin de ce qui a de la valeur devant Dieu au prix de quelque sacrifice personnel pour eux-mêmes. Dieu a pris des bergers comme Moïse et David parce qu'en prenant soin de leurs troupeaux, ils étaient en accord avec Ses propres pensées. S'il n'y avait pas de place pour le Seigneur dans l'hôtellerie, il y avait de la place pour Lui dans les cœurs des bergers ; le ciel les prit dans sa confiance. En ayant été admis dans la confiance du ciel, nous voyons la gloire la plus merveilleuse dans ce qui, aux yeux de l'homme, n'était de nul compte. Les bergers dirent : « Voyons cette chose qui est arrivée, que le Seigneur nous a fait connaître », et ils vinrent et virent, et en devinrent les témoins pour les autres, et s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu. Tous ceux qui l'entendirent furent dans l'étonnement, mais Marie fit plus que s'étonner ; elle « gardait toutes ces choses dans son esprit, les repensant dans son cœur ».

Il y a également un autre trait remarquable dans cette scène qui ne doit pas être négligé. Il n'y avait pas seulement un ange du Seigneur près des bergers, mais « la gloire du Seigneur brilla autour d'eux » ; l'Éternel, Dieu Lui-même, était là aussi bien que l'ange. Il était descendu dans la gloire de la grâce près des bergers. Ce n'était pas seulement qu'Il envoyait un message depuis le ciel pour annoncer ce qui était venu en ce Petit Enfant qui était né, mais Dieu dans Sa gloire était là ; la gloire de l'Éternel brilla tout autour d'eux. C'était la gloire de la Shekinah, mais vue sous un nouveau caractère ; Dieu sortant des nuées et de l'obscurité épaisse pour briller dans l'éclat de Sa propre gloire en grâce parfaite envers les hommes. Au lieu que la peur soit requise, les cœurs des hommes devaient être illuminés et remplis d'une « grande joie ». L'ange apporta un merveilleux message depuis le ciel ; la joie du ciel débordait et se déversait dans les cœurs des hommes sur la terre ; et l'Éternel Lui-même était là, la présence immédiate de la gloire de Dieu. La gloire de la grâce imprime son caractère sur l'ensemble de cet évangile, la gloire de Dieu révélée en grâce aux hommes. Dieu Lui-même est proche des hommes dans l'éclat de Sa gloire, et pourtant non d'une manière à inspirer la peur, mais pour remplir les cœurs des hommes d'une joie suprême. Il est vrai que les bergers « furent saisis d'une grande peur », mais c'était parce qu'ils ne comprenaient pas la nature de la gloire. L'ange leur dit de ne pas craindre, parce que la gloire brillait en grâce parfaite ; elle brillait pour remplir les cœurs des hommes d'une grande joie. C'est une scène magnifique ; on prie pour avoir la capacité de la saisir. Tout était assuré en ce Petit Enfant. Bien que non encore manifesté, c'était bien connu de Dieu et du ciel, et Dieu voulait que ce soit bien connu des hommes : « de bonnes nouvelles d'une grande joie, qui sera pour tout le peuple ». Si nous pensons à la condition dans laquelle se trouvait « tout le peuple », cela rehausse la gloire de la grâce ; la plupart d'entre eux étaient encore en captivité à Babylone ou au-delà : probablement qu'à cette époque, la plupart d'entre eux étaient descendus au niveau de leur environnement, et pourtant « tout le peuple » devait

être le bénéficiaire des bonnes nouvelles d'une grande joie. C'est plus limité ici que ce qui ressort des paroles de Siméon ; c'est limité à « tout le peuple » — c'est-à-dire à Israël.

Il a été dit que la grâce est à la mesure de la gloire ; cela donne à la grâce un caractère merveilleux. Si nous pensons à toute la gloire qui appartient à Dieu, la grâce est à sa mesure ; elle ne peut être mesurée que par la gloire de Dieu. La gloire de l'Éternel avait été connue d'une certaine manière dans l'Ancien Testament, mais maintenant elle s'est manifestée dans la plénitude de la grâce. Jean dit : « nous avons contemplé sa gloire », mais le caractère de cette gloire était qu'il était « plein de grâce et de vérité ». La gloire était un feu consumant dans l'Ancien Testament, mais maintenant c'est la gloire de la grâce et de la vérité — une puissance transformatrice ; ceux qui la regardent deviennent semblables à elle. Une grande joie a été apportée de la part de Dieu et du ciel ; la gloire de Dieu, telle qu'elle est connue en grâce, devient une source de grande joie. Si quelqu'un n'est pas parfaitement heureux maintenant, c'est à cause de l'incrédulité ; il n'y a pas d'excuse pour le malheur, car Dieu a annoncé des « bonnes nouvelles d'une grande joie ».

Le message des anges était en accord avec ce que Marie et Zacharie ont dit. « Il a secouru Israël son serviteur, afin de se souvenir de la miséricorde, comme il en a parlé à nos pères, envers Abraham et envers sa semence à jamais », chapitre 1 : 54. « Pour accomplir la miséricorde envers nos pères et se souvenir de sa sainte alliance, du serment qu'il a juré à Abraham notre père », chapitre 1 : 72. Ces déclarations sont limitées à Israël. Cela donne une touche particulière de miséricorde, parce que le peuple le plus méchant sur la face de la terre était Israël. Pensez à leur histoire ! Incrédulité, désobéissance, égarement, idolâtrie, refus de la parole prophétique ! Aucune nation gentille n'était sous une culpabilité aussi terrible qu'Israël ; aucune nation gentille n'a eu l'occasion d'être aussi mauvaise qu'Israël. Car Israël avait été le sujet d'une faveur extraordinaire de la part de Dieu ; ils avaient Ses saints oracles, la loi, les promesses, les alliances, le sanctuaire et ses services ; ils avaient chaque privilège que Dieu pouvait donner aux hommes. Pourtant, avec toute cette lumière, que les Gentils n'ont jamais eue, ils se sont si mal comportés que le nom de Dieu était blasphémé parmi les nations à cause d'eux. Aucun peuple n'était dans un tel état d'éloignement moral vis-à-vis de Dieu, compte tenu de la lumière qu'il avait, qu'Israël. Mais l'alliance était dans la miséricorde, et Dieu s'en est souvenu.

À la fin de l'évangile, nous lisons que la repentance et la rémission des péchés devaient être prêchées « à toutes les nations, en commençant par Jérusalem ». Ils devaient commencer par le peuple même qui avait trahi et meurtri le Christ ; le pire peuple sur la face de la terre. Israël sera, dans un certain sens, un monument de miséricorde encore plus remarquable que les Gentils. Aucune autre nation n'a réellement et littéralement rejeté le Christ ; Il n'a jamais été présenté aux Gentils. Aucun autre peuple n'a eu l'occasion de trahir et de meurtrir le Juste. Nous ne valons pas mieux qu'eux, mais dans l'histoire réelle des choses, des traits de méchanceté sont apparus chez les Juifs qui n'ont jamais eu l'occasion de paraître chez d'autres peuples, il y a donc une qualité particulière de miséricorde dans les rapports de Dieu avec eux. Dieu s'est manifesté pour faire briller la gloire de Sa grâce pour un tel peuple, et pas un mot n'est dit ici sur la repentance. Je ne plaide pas pour l'omission de la repentance, loin de là, mais ce que je vois magnifié ici, c'est la faveur sans mesure du Dieu béni, « de bonnes nouvelles d'une grande joie qui sera pour tout le peuple », pas même s'ils se repentent, mais une faveur inconditionnelle. Si nous pouvions faire entrer dans le cœur d'un homme le sentiment de combien Dieu est favorable à Sa pauvre créature, cela le briserait en morceaux. La bonté de Dieu le conduirait à se repentir. Ce n'étaient pas les péchés du peuple qui étaient en vue dans Luc 2, mais leur Sauveur. S'il y avait un Sauveur, cela impliquait une condition de perdition, une bénédiction perdue sous le pouvoir de l'ennemi. Mais un Sauveur né pour un tel peuple portait en lui tout ce dont ils avaient besoin. Tout était satisfait d'une manière divine.

Dieu a apporté le vrai David, un homme selon Son propre cœur, pour accomplir toute Sa volonté, né dans la ville de David. C'était une petite ville de Juda ; tout ici est sur la ligne de ce qui est petit aux yeux des hommes. Le prophète avait dit de Bethléhem qu'elle était « petite parmi les milliers de Juda ». Christ est venu

comme David l'a fait ; Il était de nul compte. Quand Isaï appela ses fils afin que Samuel puisse les regarder, il n'inclut même pas David ; il était trop insignifiant pour qu'on lui porte la moindre attention, et le vrai David est venu sur cette ligne. Mais Il était l'Oint de Dieu, investi de l'autorité divine en tant que Seigneur, mais exerçant Son autorité en grâce comme un Sauveur pour tout le peuple.

Nous pouvons comprendre qu'une multitude de l'armée céleste se soit trouvée là en louange vers Dieu. Ils n'ont pas parlé du côté humain de ce qui arrivait ; c'était le côté de Dieu. « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts » est le côté de Dieu ; « et sur la terre paix », n'est pas ce que les gens pensent — la paix entre les hommes — bien que cela puisse en résulter, mais qu'aucun élément contraire n'est laissé sous l'œil de Dieu. Et ensuite le « bon plaisir de Dieu dans les hommes ». L'ange dit ce que les hommes reçoivent : « il vous est né aujourd'hui un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur » ; il était un véritable évangéliste. Mais la multitude de l'armée céleste était occupée par ce qui serait assuré pour Dieu, et ils louaient Dieu à cause de cela. Il est béni de penser à l'armée céleste comme comprenant le caractère de la gloire de Dieu. Il est parlé des anges dans Luc 15 comme des amis et des voisins des Personnes divines. Dieu a pris les anges dans Sa confiance, et leur a fait comprendre quelles sont Ses pensées par rapport aux hommes, et quelle est Sa gloire par rapport aux hommes. Ils sont tout aussi heureux que si tout était pour eux.

« Gloire à Dieu dans les lieux très hauts » déclare que Dieu serait vu dans la pleine hauteur de Sa grâce céleste. Sa gloire devait avoir ce caractère étonnant — une gloire de grâce suprême envers les hommes. Nous lisons plus tard concernant la gloire de sa grâce (Éphésiens 1) et les bonnes nouvelles de la gloire du Dieu bienheureux (1 Timothée 1). Il déploiera les richesses surabondantes de Sa grâce en bonté envers nous dans le Christ Jésus, dans les siècles à venir ; Sa gloire brillera de cette manière au degré le plus élevé. Nous devons considérer la gloire de Dieu en grâce ; l'évangile de Luc en est le développement. Si nous voulons la voir à son apogée, nous voyons un homme qui, il y a une heure, était un criminel condamné et mourant, dans le paradis avec Jésus. C'est cela la gloire de Dieu. Il a pu prendre un tel homme et le placer dans l'endroit le plus élevé et le plus brillant du paradis avec Jésus — c'est la gloire de Dieu de faire cela. La gloire de Dieu est maintenant la gloire de la grâce. Ce n'est pas une question de besoin de la créature, mais que Dieu veut être connu dans la gloire la plus haute de Sa grâce, et Il l'a manifestée par Jésus dans une voie de sagesse merveilleuse.

« Sur la terre paix ». Quand Jésus était ici, il y avait un point sur cette terre en telle harmonie avec Dieu qu'il n'y avait rien pour troubler le repos de Dieu. Il n'y avait pas d'éléments contraires là, rien d'un caractère qui entraînait en conflit avec la pensée de Dieu — jamais un mouvement de volonté pour introduire une note discordante. Le contraste entre ceci et le chapitre 19 : 35 a souvent été souligné : Jérusalem n'avait pas connu les choses qui étaient pour sa paix, et désormais la paix devait être « dans le ciel », non « sur la terre ». Le Seigneur était sur le point d'être rejeté ; il ne devait plus y avoir de paix sur la terre, mais la paix dans le ciel parce que Jésus y est.

« Bon plaisir dans les hommes ». Le délice de Dieu dans les hommes devait être pleinement assuré. Je n'ai aucun doute qu'il s'agisse d'une référence à Proverbes 8. L'effet de la venue de Jésus serait que les œuvres du diable seraient défaites et le bon plaisir de Dieu dans les hommes éternellement assuré. Cela montre que les hommes sont les objets particuliers de la faveur de Dieu. Des hommes qui ont été des créatures pécheresses, qui ont eu chaque trait contraire au plaisir divin, doivent être pour le délice de Dieu éternellement. Quand nous pensons à cela, nous commençons à regarder les hommes sous un jour nouveau. Quel privilège de connaître certains de ces « hommes » en qui Dieu prend un tel plaisir ! Quel privilège d'être compté parmi eux, dans une faveur si infinie, comme appréciant le Christ ! Dans le Psaume 16, Christ a dit prophétiquement des saints : « En eux est tout mon délice ». Sa présence ici sur terre, même comme un Petit Enfant dans une crèche, est la garantie que le bon plaisir divin dans les hommes s'accomplirait.

L'Esprit de Dieu se plairait à nous montrer que tout ce que Dieu avait en vue dans diverses institutions de l'Ancien Testament était pleinement assuré en Jésus. Nous avons particulièrement devant nous en ce moment

la circoncision et la présentation du premier-né. Ce sont deux pensées proéminentes et bénies dans l'Ancien Testament. Quelle joie cela a dû être pour Dieu de faire ressortir en types tout ce qui serait pleinement assuré pour Son plaisir en Jésus et, par Jésus, dans les autres ! Il y avait une portion réservée pour Dieu dans ces types, même à une époque où personne d'autre n'entraînait dans leur signification.

La circoncision était « un signe de l'alliance » (Genèse 17), et la présentation du premier-né consacré indiquait le dessein de Dieu d'avoir des fils pour le plaisir de Son amour. Dieu connu comme étant dans des relations d'alliance avec les hommes — et les hommes, de leur côté, répondant à ces relations — couvre une grande partie de ce qui est mis devant nous dans l'Ancien Testament. Ensuite, il y a la pensée additionnelle des hommes se trouvant dans la position de filiation. Dans la circoncision de Jésus, et Sa présentation comme premier-né à l'Éternel, ces deux précieuses pensées de l'amour divin sont vues comme étant parvenues à leur fruit. Elles devaient toutes deux être réalisées en pleine mesure en Lui, et par la grâce de Dieu, être réalisées dans beaucoup d'autres par Lui.

« Et j'établirai mon alliance entre moi et toi, et ta semence après toi, en leurs générations, pour une alliance à toujours, pour être ton Dieu, et le Dieu de ta semence après toi... Et pour toi, tu garderas mon alliance, toi et ta semence après toi, en leurs générations. C'est ici mon alliance que vous garderez, entre moi et vous et ta semence après toi : que tout mâle parmi vous soit circoncis... Et à l'âge de huit jours, tout mâle en vos générations sera circoncis parmi vous », Genèse 17 : 7 - 14. Dieu cherchait à avoir un peuple pour qui Il serait Dieu, et qui se confierait entièrement en Lui, afin de prouver ce qu'Il se plairait à être pour les hommes sur cette terre. La circoncision était un signe, comme nous le dit le Nouveau Testament, du « dépouillement du corps de la chair » (Colossiens 2 : 11) ; elle parlait de la fin de toute confiance dans la chair, et d'une confiance en Dieu seul. Dieu s'est lié Lui-même à Abraham par alliance, et lui a dit qu'il serait le père d'une multitude de nations, et qu'Il lui donnerait le pays de Canaan pour une possession perpétuelle, mais du côté d'Abraham et de sa semence, la circoncision devait avoir sa place. De leur côté, il devait y avoir renonciation à toute confiance en la chair, et une confiance entière en Dieu.

La vraie circoncision n'est pas extérieure dans la chair, mais c'est une chose intérieure et secrète. Paul dit qu'elle est « du cœur, en esprit » ; elle n'est réellement connue que de Dieu ; « dont la louange ne vient pas des hommes, mais de Dieu », Romains 2 : 29. Dieu tient compte de ceux dont la ressource est en Lui-même, ceux pour qui Il est réellement Dieu ; cela Lui donne un grand plaisir d'être Dieu pour nous.

Il n'y avait pas de chair pécheresse en Jésus, mais tout ce qui était en vue dans la circoncision comme signe de l'alliance fut réalisé et modélisé en Lui. Dans la condition humaine, de l'enfance à l'âge adulte et tout au long de Son parcours, Il a su ce que c'était que d'avoir Dieu comme Son Dieu — de n'avoir aucune autre confiance. Il ne recevait que de Dieu ; Il ne se confiait qu'en Dieu ; Il était entièrement séparé de la confiance charnelle ou de la créature. Il était dans la conscience vraie et pleine que Dieu s'était engagé envers Lui pour accomplir ce qui était dans Son propre cœur. En étant circoncis, Il était reconnu comme étant dans la position d'une relation d'alliance avec Dieu, pour connaître et apprécier tout ce que Dieu était dans Ses pensées de bénédiction envers l'homme, et pour y répondre en y trouvant Son délice, et n'ayant aucune autre confiance. L'humanité fut trouvée en Jésus entièrement séparée de l'autosuffisance et de la confiance en soi, trouvant toute sa force et sa ressource en Dieu. Dieu était avec l'Homme, et l'Homme avec Dieu, dans la bénédiction de relations d'alliance pleinement assurées pour la première fois. De telles relations avaient été assurées en mesure chez les saints favorisés de Dieu, mais maintenant il y avait Quelqu'un avec qui elles étaient assurées dans une perfection absolue.

De telles relations ne peuvent être établies pour nous que par Sa mort, et par notre « circoncision non faite de main ». Sans doute Sa circoncision était-elle une figure de Sa mort, dans laquelle le corps de la chair est dépouillé de sorte qu'en résultat, la confiance en soi qui caractérise naturellement l'homme soit mise de côté et que Ses saints soient amenés à se confier entièrement en Dieu. Il n'y avait rien à mettre de côté en Lui, mais Il était venu dans la ressemblance de la chair de péché, et cette chair allait être retranchée dans Sa mort,

que Paul appelle « la circoncision du Christ ». Sans doute Sa circoncision à l'âge de huit jours était un pressentiment de ce qui serait accompli dans Sa mort. Son Nom étant appelé Jésus en rapport avec la circoncision montrerait que Son caractère de Sauveur dépend de ce qui a été accompli dans Sa mort.

Le résultat du fait que Dieu est réellement Dieu pour l'homme est que l'homme est entièrement pour Dieu. Le huitième jour est lié dans l'Écriture à ce qui est pour Dieu. Quant au premier-né des bêtes, il est dit : « Le huitième jour, tu me le donneras », Exode 22 : 30. Le huitième jour, l'enfant mâle devait être circoncis. Le huitième jour est ainsi le jour de Dieu quand Il reçoit Sa portion. Il aura son plein aboutissement dans ce que Pierre appelle « le jour de Dieu », le « jour de l'éternité ». En Jésus, tout a été assuré pour Dieu dans l'Homme ; une perfection était là qui pouvait traverser la mort pour entrer dans la résurrection, et être pour le plaisir de Dieu éternellement. Tout ce qui est pour le plaisir de Dieu, que ce soit dans les conditions du temps ou dans les conditions éternelles, a été modélisé en Jésus. Il est allé dans la mort pour mettre de côté l'homme selon la chair qui ne pourrait jamais être pour le plaisir de Dieu, mais en Lui, tout ce qui était adapté à Dieu dans l'Homme fut pleinement exposé. Si nous acceptons la circoncision — le retranchement de la chair dans la mort de Christ — et par l'Esprit de Dieu portons cette mort comme un couteau tranchant sur la chair en nous-mêmes, nous prouverons ce que Dieu se plaît à être pour les hommes, et dans la force de cela, nous serons pour Lui. Tout a été modélisé en Jésus. Dieu a donné Son alliance à Abraham et la circoncision comme signe de celle-ci, et quand Il a fait sortir Israël d'Égypte, Il a introduit une autre pensée encore plus précieuse, celle d'avoir le fils premier-né pour Lui-même. Ce sont deux des plus grandes pensées de l'Écriture. Il a dit : « Israël est mon fils, mon premier-né », et Il a réclamé chaque premier-né pour Lui-même. Dans Luc 2, nous voyons le vrai Premier-né présenté comme « saint à l'Éternel » ; il n'y avait jamais eu auparavant de Fils premier-né véritablement saint. « Cette sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu ». Ce qui avait été typifié dans le premier-né était réalisé maintenant en Jésus.

Nous voyons dans l'Écriture d'une manière générale que le premier-né de la nature doit être supplanté. Le premier-né de la nature est typifié par le premier-né d'Égypte, et le jugement doit venir sur lui. Mais ensuite, Dieu a Sa propre pensée concernant le premier-né, et Il l'a réalisée en Jésus. Dieu a maintenant l'assemblée des premiers-nés, ayant tous le caractère de premier-né. Une telle chose ne pourrait être connue dans une famille naturelle. Dans la famille de Dieu, tous sont des premiers-nés, parce que tous participent à la dignité et à l'excellence de Christ.

Lorsqu'ils vinrent pour Le présenter à l'Éternel, il y avait de leur côté un besoin de purification ; non pour l'Enfant, mais pour les parents. « Et quand les jours de leur purification selon la loi de Moïse furent accomplis, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur » [verset 22]. Dans le Lévitique 12, qui nous donne cette ordonnance, il n'est suggéré aucune pensée selon laquelle l'enfant aurait besoin d'être purifié. L'holocauste et le sacrifice pour le péché étaient pour la mère, non pour l'enfant. Le sacrificateur « fera expiation pour elle », c'est-à-dire la mère. L'Esprit de Dieu avait en vue le saint Enfant ; lorsque Dieu a établi l'ordonnance concernant le premier-né et concernant la purification, Il pensait à Jésus. L'holocauste et le sacrifice pour le péché indiquent ce qui arrivait pour la purification des hommes, c'est-à-dire la purification d'Israël représenté en Marie.

J'ai pensé parfois qu'aucun sacrifice dans l'Ancien Testament n'aurait pu avoir tout à fait la place qu'avaient ces deux tourterelles et ces deux jeunes pigeons dans l'estime de Dieu. Salomon, Ézéchias et Josias ont offert des milliers de taureaux et de moutons, mais qui peut dire ce que ces deux petits oiseaux disaient à Dieu ! Il a plu à Dieu qu'en relation avec Jésus, il y ait le type le plus humble et le plus petit possible — deux petits oiseaux — extérieurement insignifiants, mais combien de volumes disaient-ils à Dieu ! Ils apportaient devant Dieu ce qu'Il allait assurer par la venue de ce Petit Enfant — un fondement entièrement nouveau d'acceptation pour l'homme et le retrait complet de la souillure du péché ! Les tourterelles ou les jeunes pigeons semblent suggérer la manière particulière dont la grâce de Dieu arrivait. Plusieurs milliers de taureaux furent sacrifiés lors de la dédicace du temple ; c'était une chose immense publiquement. Mais quand

Dieu a apporté Sa grâce salvatrice, Il l'a apportée sous une forme qui était insignifiante aux yeux des hommes ; rien ne pourrait en être une plus grande preuve qu'un Petit Enfant couché dans une crèche. Cela fait ressortir le caractère de la dispensation. Dieu ne fait pas paraître ce qui est publiquement grand, Il approche Son salut des hommes sous une forme qui, extérieurement, paraît petite et faible. Deux tourterelles ou pigeons étaient la provision pour l'extrême pauvreté. Les choses étaient dans un tel désordre en Israël que l'héritier du trône de David était incapable d'apporter plus que deux petits oiseaux ; c'est dans de telles circonstances que Dieu a apporté Sa grâce suprême dans le monde. Les choses les plus grandes de Dieu sont venues d'une manière qui est extérieurement faible et petite ; il n'y a rien pour impressionner l'homme naturel du tout. Il y a tout pour la foi, et pour Dieu, mais rien pour alimenter l'esprit de l'homme naturel.

Nous trouvons ici un homme dont le nom, Siméon, signifie « celui qui entend » ; ses oreilles étaient ouvertes à ce que l'Esprit de Dieu avait à dire. Il y avait beaucoup d'hommes habiles à Jérusalem à cette époque, des docteurs de la loi et ainsi de suite, mais l'oreille de Siméon était ouverte à ce que l'Esprit de Dieu disait. Avons-nous jamais entendu ce que l'Esprit dit ? L'Esprit a parlé à Siméon concernant Jésus. Il attendait la consolation d'Israël. Quelle foi il avait ! Israël était dans une condition déplorable, la plupart d'entre eux étant encore en captivité, mais il y avait ici un homme regardant Israël à la lumière de l'alliance et des promesses, et chérissant dans son cœur leur consolation à venir. L'Esprit l'a pris dans Sa confiance, et lui a dit des choses qui n'étaient pas connues publiquement du tout.

Il est remarquable de voir combien il est dit de lui en relation avec l'Esprit. « Et le Saint-Esprit était sur lui. Et il lui avait été divinement communiqué par le Saint-Esprit, qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Et il vint par l'Esprit dans le temple » [versets 25 - 27]. Il était dans la confiance de l'Esprit, et l'Esprit lui disait des choses qui n'étaient pas connues publiquement. Pierre a dit : « sachant que le dépôt de ma tente doit avoir lieu bientôt ». Il savait qu'il allait devoir déposer sa tente ; et Paul savait que le temps de son départ était proche ; ils savaient tous deux que le Seigneur n'allait pas venir de leur vivant. En tant que jeune croyant, j'ai osé dire à J. B. Stoney : « Croyez-vous que le Seigneur viendra de votre vivant ? ». Il a semblé très grave et a dit : « Je pense que non, je pense qu'Il me l'aurait dit ». Il était proche du Seigneur, et il se sentait assuré que le Seigneur le lui aurait dit. Il fut dit à Siméon, l'Esprit lui communiqua, qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Je crois que, avant l'enlèvement, il y en aura certains dans ce monde — peut-être pas beaucoup — qui seront tellement en communion avec le Saint-Esprit qu'ils auront la conscience qu'ils ne vont pas mourir. « Par la foi, Hénoc fut enlevé pour qu'il ne vît pas la mort ». Il avait la foi de l'enlèvement avant d'être enlevé ; c'est très frappant.

L'Esprit était en termes confidentiels avec Siméon ; c'est possible et à la portée de chacun de nous si nous en avons l'affection et la capacité spirituelle. Il est d'une grande importance, non seulement de lire les Écritures qui font ressortir la vérité de la venue du Seigneur, mais d'être dans une communion si étroite avec le Saint-Esprit que nous sachions exactement comment les choses évoluent. Les gens s'occupent des événements, mais ils n'apprendront jamais rien de cette manière. Le premier mouvement aura lieu à la droite de Dieu en ce qui concerne l'église. Qui peut nous parler de cela ? Personne d'autre que l'Esprit ; l'Esprit est venu de là et Il est dans le secret de ce qui est connu là-bas. L'Esprit se plaît à en avoir certains ici-bas qu'Il peut prendre dans Sa confiance, et à qui Il peut dire ce qui se passe à la droite de Dieu. C'est quelque chose qui est grandement à désirer.

Siméon était juste là où il devait être ; il faisait la bonne chose au bon moment. Tout ce qui est fait dans l'Esprit sera toujours fait d'une manière appropriée au moment. Nous ne pourrions concevoir un homme contrôlé par l'Esprit faisant ce qui n'était pas approprié. Ainsi Siméon vint dans le temple juste au bon moment et Anne de même. L'Esprit les amena sur place juste au bon moment ; Il n'est jamais en avance ni en retard sur Son temps ; chaque mouvement de l'Esprit est réglé avec une magnifique précision.

Siméon est une figure ou un modèle remarquable de ce qui est possible pour les saints en vue de la nouvelle venue du Seigneur. Il était un serviteur préparé, préparé à Le recevoir et à Le prendre dans ses bras. Jésus

n'avait pas à ce moment-là le trône de Son père David, mais Il avait l'étreinte affectueuse de celui qui savait comment L'apprécier comme le salut de Dieu. Pensez à l'intimité et à l'affection de cela ! Siméon Le prit dans ses bras, sachant bien qui Il était, Sa grandeur, Sa majesté, car Il était le salut de Dieu.

C'est une scène de sanctuaire ; il y a donc une grande expansion. Siméon avait une perspective beaucoup plus large que quiconque vu auparavant dans cet évangile. Il avait une perspective plus large que Zacharie, ou Élisabeth, ou Marie, ou même que l'ange. Ses paroles vont bien au-delà d'Israël. L'ange avait dit : « Je vous annonce de bonnes nouvelles d'une grande joie, qui sera pour tout le peuple » ; cela ne va pas au-delà d'Israël. « Le peuple » dans l'Écriture est toujours Israël. Mais Siméon dit : « car mes yeux ont vu ton salut, lequel tu as préparé devant la face de tous les peuples » ; il avait le monde en vue. Ainsi il continue : « une lumière pour la révélation des Gentils et la gloire de ton peuple Israël ». Nous voyons en cela l'universalité de la grâce. Dieu voudrait que tous les peuples soient spectateurs de ce qu'Il a apporté ; cela ne devait être caché à aucun.

Le fait que les Gentils soient mentionnés en premier est une touche de grâce qui est en accord avec l'évangile de Luc. La lumière a brillé pour révéler les Gentils comme sujets de la faveur divine ; c'était quelque chose de nouveau dans les voies de Dieu. La lumière prophétique avait brillé principalement pour montrer qu'Israël était le sujet de la faveur divine, mais la venue de Jésus était « une lumière pour la révélation des Gentils » ; elle avait en vue que les nations soient dans la faveur divine. Siméon avait probablement à l'esprit une Écriture telle que Ésaïe 49:6, où Dieu disait prophétiquement de Christ : « Je t'ai même donné pour être une lumière des nations, pour que tu sois mon salut jusqu'au bout de la terre ». Dieu n'ignorerait pas les nations ; Israël n'était pas suffisant pour Lui, bien qu'il y eût la gloire de Son peuple Israël. Il ne diminuerait pas ce qui appartenait à Israël, car toute gloire qu'Israël avait en tant que sujet des promesses et de la prophétie devait être assurée en ce saint Enfant. Le salut de Dieu, Sa lumière et Sa gloire étaient là sous une forme telle qu'ils pouvaient être affectueusement et tendrement embrassés. L'Esprit de Dieu nous conduirait à embrasser toute cette grâce grande et précieuse telle qu'elle se trouve en Jésus.

Il y a ici quelque chose de plus doux, de plus intime et de plus béni que ce que nous avons dans Matthieu. Là, quand les mages Le virent, ils se prosternèrent et Lui rendirent hommage ; il était très approprié qu'ils le fissent, car dans Matthieu, Il est vu dans Sa gloire officielle et royale. Nous voyons en Siméon un caractère d'appréhension plus doux et plus intime ; il Le reçut dans ses bras. L'Esprit nous rendrait capables de L'embrasser. Siméon ne fut pas conduit par une étoile ; c'était une belle chose, mais extérieure et lointaine ; plutôt à une grande distance. Nous lisons concernant des personnes qui ont vu les promesses de loin et les ont embrassées, une longue portée pour embrasser des promesses qui étaient loin ! Mais le salut de Dieu est proche dans Luc 2, et il est sous une forme telle qu'il peut être affectueusement embrassé. Tout était là en Lui, et il n'y a de lumière, de gloire ou de salut nulle part ailleurs. La foi pourrait donner à un homme de grandes attentes et de grands désirs, mais pensez à la profondeur et à la plénitude merveilleuses des attentes et des désirs que le Saint-Esprit pourrait donner à un homme ! Ce que nous voyons en Siméon, c'est que le Saint-Esprit était sur lui ; il était contrôlé quant à ses pensées, ses aspirations et ses attentes par l'Esprit. Mais le moment vint où chaque attente et chaque désir que l'Esprit de Dieu lui avait donnés furent réalisés ; ce fut le plus beau jour de sa vie. Il n'y avait rien à ajouter ; tout était là en ce Petit Enfant de six semaines ; le salut de Dieu et la gloire d'Israël étaient là pour être affectueusement embrassés. Pour un homme qui L'embrassait, il n'y avait rien d'autre qu'il pût vouloir ; il dit : Je suis prêt à partir maintenant.

Siméon avait aussi devant lui ce que nous pouvons appeler le côté sombre des choses. Il ne vit pas seulement la lumière la plus brillante qui ait jamais brillé aux yeux des hommes, mais il vit les conditions dans lesquelles cette lumière allait briller ; il vit que la réception et le résultat de celle-ci allaient être mitigés. « Car cet enfant est établi pour la chute et le relèvement de plusieurs en Israël, et pour un signe qui provoque la contradiction ». Il allait être une pierre d'achoppement et un rocher de scandale selon Ésaïe 8 ; beaucoup allaient tomber ; c'était très solennel. La lumière de Dieu, Son salut et la gloire d'Israël étaient là, mais ils

allaient être rencontrés par l'inimitié du cœur humain. Quelle chose terrible pour des êtres humains que de trébucher sur Jésus pour une perdition éternelle !

« Et même une épée transpercera ton âme même ». Marie représentait le reste favorisé d'Israël pour qui l'Enfant était né et le Fils donné, et ce reste favorisé devait passer par la douleur profonde de voir la nation Le rejeter. Il était le salut de Dieu, la lumière de Dieu et la gloire d'Israël, et pourtant Israël, dont Il était la consolation, Le rejetterait. C'était une véritable angoisse, une épée perçant l'âme.

Siméon parla des pensées de plusieurs cœurs étant révélées. Je ne doute pas que les pensées de tous les cœurs seront mises en lumière, mais Dieu se plaît à mettre en lumière les pensées de Ses saints concernant Jésus. Il y a plus de 1900 ans qu'Il est mort, et, depuis lors, l'Esprit de Dieu a rempli les cœurs de Ses saints de pensées concernant Jésus. Combien de livres faudrait-il pour les enregistrer toutes ! Regardez la femme dans Luc 7. Elle était à Ses pieds, les lavant de ses larmes et les oignant de myrrhe ; c'était une manipulation affectueuse de Sa personne, révélant les pensées de son cœur. Beaucoup d'entre nous possèdent des vérités et des doctrines assez clairement ; si quelqu'un dit ce qui est faux, nous pouvons le repérer en une minute. Mais le ciel s'intéresse à ce que nous embrassons Jésus dans nos affections, afin que nous ayons des pensées précieuses de Jésus qui puissent être révélées. Si nos cœurs pouvaient être retournés, que serait-il révélé ? Pendant dix-neuf siècles, les saints ont parlé de Jésus, ont prêché sur Lui et ont loué Sa personne ; ils ont écrit des hymnes et chanté des hymnes ; ils ont conversé à Son sujet ; sans parler de toutes les pensées non dites et non écrites ! Quand ces pensées seront toutes révélées, il y aura une bibliothèque merveilleuse à lire pour le ciel.

Anne nous présente un autre côté des choses. L'Esprit de Dieu s'attarde sur la durée et le caractère varié de son expérience ; c'est le trait marquant. Ce qu'Anne avait atteint, elle l'avait atteint à travers une longue histoire d'expérience avec Dieu. Ce n'était pas simplement que l'Esprit lui avait dit des choses comme Il l'avait fait pour Siméon, mais c'était une femme qui avait élaboré les choses dans ses propres exercices pendant de très nombreuses années. C'est ce qui marque une prophétesse — une prophétesse doit avoir une histoire d'âme, et ce qu'elle a acquis par une longue expérience avec Dieu est devenu la parole de Dieu en témoignage. Siméon représente ceux pour qui l'Esprit fait des choses, mais Anne représente ce qui est élaboré à travers l'histoire de l'âme et l'expérience ; les deux doivent être mis ensemble.

Il nous est dit qu'Anne avait vécu avec son mari sept ans depuis sa virginité. Vivre avec son mari est mis en contraste, me semble-t-il, avec le fait de demeurer dans le temple. Elle a dû faire face à l'expérience de la mort s'introduisant dans ce qui est naturel. Quelque heureuse qu'elle fût avec son mari, son effet pratique fut de la retenir d'une dévotion absolue au service de Dieu.

Dieu a fait intervenir la mort, et tout son cœur s'est tourné vers Dieu. Elle a eu une douleur profonde, mais cela l'a libérée. À partir de ce moment-là, elle s'est consacrée entièrement à Dieu ; elle vivait dans le temple et servait ; tout son parcours a changé à partir de ce point — ce fut une expérience solennelle. L'Esprit de Dieu ne nous dit pas ces choses pour rien. Anne a appris que ce qui était légitime dans la nature pouvait retenir quelqu'un d'être consacré au service de Dieu. Ainsi, tout son parcours par la suite fut marqué par des jeûnes, par le refus de ce qui était légitime du côté naturel. Elle avait appris sa leçon. Elle ne jeûnait pas seulement de temps en temps, mais continuait « servant nuit et jour avec des jeûnes et des prières ». Elle persévérait dans le refus de ce qui aurait pu être légitime sur la ligne naturelle mais dont elle avait appris que cela pourrait interférer avec une dévotion absolue au service de Dieu. Depuis la mort de son mari, elle s'était consacrée entièrement au service de Dieu jusqu'à 84 ans. Et elle priait ; la prière apporte ce qui est de Dieu. Elle a acquis, par le cours des exercices qu'elle a traversés, la connaissance de la pensée de Dieu pour le témoignage ; ainsi elle est devenue une prophétesse. Nous pouvons comprendre qu'Anne parlait de Jésus. Elle louait Dieu et parlait de Lui ; elle avait la parole de Dieu en témoignage, mais c'était le résultat de sa longue histoire d'âme avec Dieu.

Anne était de la tribu d'Aser, ce qui signifie heureuse, bénie. La bénédiction d'Aser est très belle : « Le pain d'Aser sera gras, et il donnera des mets royaux », Genèse 49:20. Et encore : « Aser sera béni en fils : qu'il soit agréable à ses frères, et qu'il trempe son pied dans l'huile. Tes verrous seront de fer et d'airain ; et ton repos sera comme tes jours », Deutéronome 33:24, 25. En demeurant dans le temple et en persévérant dans les jeûnes et les prières, elle avait l'abondance et la richesse de ce que Dieu pouvait être pour elle, et elle avait la parole de Dieu en témoignage. Quelle force il devait y avoir dans sa louange rendue à Dieu ! Tout ce qu'elle avait appris à estimer et à attendre à travers ses longues années d'exercice était là dans le saint Enfant, et Dieu lui donna accès auprès de beaucoup pour qui elle était agréable ; elle connaissait « tous ceux qui attendaient la rédemption à Jérusalem ». Nous apprenons ainsi qu'il y avait beaucoup de gens à Jérusalem qui attendaient la rédemption, et des « mets royaux » leur furent donnés quand Anne leur parla de Jésus.

Une touche de grâce ressort du fait qu'Anne était d'Israël, non de Juda ; étant de la tribu d'Aser, elle représente les dix tribus plutôt que les deux. Cela montre que Dieu S'était réservé quelque chose pour Lui-même, même dans les dix tribus. Anne justifierait Paul disant : « Nos douze tribus servant sans relâche nuit et jour ». Sans doute les mouvements d'Anne étaient par l'Esprit, mais ce sur quoi l'attention est attirée dans son cas, c'est la longue expérience qu'elle avait eue avec Dieu dans des conditions variées. La puissance pour le témoignage vint en résultat de cela. Siméon était caractérisé par le fait d'embrasser Jésus, et de parler de Lui, pourrions-nous dire, en privé. Mais en Anne, nous voyons la parole de Dieu en témoignage ; elle est une prophétesse, et parle à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la rédemption. Il y avait à Jérusalem ceux qui étaient en sympathie avec le ciel, et à de telles personnes Dieu avait beaucoup à dire concernant Jésus. Il est intéressant de voir que l'esprit de prophétie ne s'était pas éteint ; il se trouvait, peut-être sous une forme faible, chez une veuve âgée. La parole prophétique n'avait pas été retirée ; l'esprit de prophétie est le témoignage de Jésus ; ainsi Anne parla de Lui. Ceux qui attendaient la rédemption étaient le produit de l'esprit de prophétie ; il avait porté du fruit en eux. Dieu avait préservé ce qui produirait une génération profondément intéressée par Jésus, de sorte qu'Anne avait un auditoire réceptif ; elle avait quelque chose à dire qui intéressait profondément ceux qui attendaient la rédemption. Sans doute était-ce pour elle une compensation pour ces longues années durant lesquelles elle avait connu l'expérience de la mort sur ses affections naturelles les plus chères.

Ceux qui attendent la rédemption tirent profit de tout ministère prophétique que le Seigneur donne, et l'esprit prophétique ne sera jamais retiré. L'esprit qui peut nous donner la pensée de Dieu pour le moment va demeurer ici jusqu'à ce que le royaume soit établi. Il sera ici aussi longtemps que l'assemblée sera ici ; et après que l'assemblée sera partie, l'esprit prophétique sera ici, et il sera toujours le témoignage de Jésus. Tout ce en quoi Dieu peut prendre plaisir est en Jésus, et Dieu jugera tout ce qu'Il jugera parce que cela ne correspond pas à Jésus. Cela rend la parole prophétique intéressante. Dieu va juger Babylone, Tyr, Sidon, l'Égypte et l'Assyrie, parce qu'ils ne correspondent pas à Jésus ; tout ce qui ne correspond pas à Jésus doit disparaître. Toute la bénédiction de cette Personne est pour nous en ce moment ; quand nous nous réunissons, c'est pour ouvrir nos cœurs aux impressions de Jésus.

Jésus est venu dans des conditions semblables aux nôtres ; Il est venu dans des conditions dans lesquelles Il a dû grandir, et Il a eu un lieu approprié dans lequel grandir ; sans doute cela est-il aussi vrai pour chacun de nous que ce l'était pour Jésus. « Ils retournèrent en Galilée, à Nazareth leur ville, et l'enfant croissait et se fortifiait ». Tout ce qui était typifié dans le premier-né était là en Jésus ; la perfection se trouvait dans des conditions où son développement et sa croissance pouvaient être entièrement selon Dieu, dans son propre lieu approprié. Nous lisons dans Zacharie 6:12 : « Ainsi parle l'Éternel des armées, disant : Voici un homme dont le nom est le Germe ; et il germera de son propre lieu, et il bâtira le temple de l'Éternel ; et il portera la gloire, et il s'assiéra et dominera sur son trône ». Bâtir le temple, porter la gloire, et s'asseoir et dominer sur Son trône furent précédés par le fait de grandir de Son propre lieu.

Il y avait de l'opprobre lié à la Galilée et à Nazareth, mais le petit lieu, le lieu obscur et le lieu d'opprobre sont favorables à la croissance divine. Les petites circonstances et les choses communes de la vie de tous les jours nous mettent à l'épreuve, mais elles sont le lieu approprié pour la croissance spirituelle. Nazareth est plus favorable réellement que la ville de David. Le Seigneur a rappelé à Saul de Tarse, du haut même de la gloire, qu'Il était Jésus le Nazaréen — Il sera pour toujours Jésus le Nazaréen. Il a grandi de Son propre lieu ; ce n'était pas un lieu qui était extérieurement ou selon les circonstances favorable. Nous n'avons aucune trace qu'il y ait jamais eu une conversion à Nazareth durant la vie et le ministère du Seigneur sur terre. C'était le lieu où le Seigneur se leva pour lire et leur dit que l'Écriture était accomplie dans leurs oreilles. Il n'y avait jamais eu une telle prédication merveilleuse, mais c'était devant un auditoire entièrement dépourvu de sympathie ; cela montre la puissance réelle de l'onction. N'importe lequel d'entre nous pourrait prêcher devant un auditoire sympathique ; mais présenter la grâce de Dieu devant un peuple qui, au fond, est entièrement dépourvu de sympathie requiert une puissance divine.

Nous lisons ici qu'en tant que petit Enfant à Nazareth, Il était rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était sur Lui. Pourrait-il y avoir rien de plus merveilleux que de voir ce petit Enfant grandir depuis sa plus tendre enfance avec jamais, à aucun moment, une pensée folle dans Son esprit ou Son cœur ? Être « rempli de sagesse » signifie qu'aucune pensée folle n'était là. Ensuite, la grâce de Dieu était sur Lui ; il n'y avait rien à voir en cet Enfant sinon ce qui était l'expression de la grâce de Dieu. Les mots utilisés suggéreraient qu'Il était revêtu. Il est dit des disciples dans Actes 4 qu'une « grande grâce était sur eux tous ». Ils agissaient en grâce, vendant leurs possessions et leurs biens et donnant à chacun selon qu'il en avait besoin, de sorte qu'il pouvait être dit que la grâce de Dieu était sur eux. Il est merveilleux de penser à ce petit Enfant en qui on ne voyait rien d'autre que la grâce de Dieu, et cela de plus en plus manifeste chaque jour à mesure qu'Il grandissait jusqu'à l'adolescence. À la fin du chapitre, nous lisons que Jésus avançait en sagesse ; Il était toujours rempli de sagesse, tout était approprié, et il y avait toujours la perfection, mais elle se développait à mesure qu'Il grandissait en stature. Il n'y eut jamais rien dont Il dut se défaire en grandissant ; Il n'eut jamais rien à désapprendre. Ce qui était là était toujours la perfection à sa place, mais il y avait un élargissement en elle : Il « avançait en sagesse et en stature ». Tout était approprié ; il n'y avait rien de non naturel dans le Seigneur.

Dire qu'Il « se fortifiait » revient à Le regarder se développant à partir de la faiblesse de la petite enfance. Un nouveau-né qui serait puissant serait contre nature. Un nouveau-né est aussi faible que tout ce qui peut se trouver dans le monde, et le Fils du Très-Haut est venu dans cette condition de faiblesse, et à partir de là, Il a grandi et s'est fortifié. Il est passé de la faiblesse d'un nourrisson à la force d'un enfant, puis d'un garçon, et enfin à l'âge d'homme. Il est passé par chaque étape de la vie humaine, ce qu'Adam n'a jamais fait. Adam n'aurait pas pu sympathiser avec les sentiments d'un enfant ; il n'aurait jamais pu les comprendre. Mais Jésus a été un petit Enfant, de sorte qu'Il peut sympathiser avec tous les exercices d'un petit enfant. Je ne suppose pas qu'aucun de nous sache à quel point les exercices spirituels peuvent commencer tôt dans le cœur d'un enfant, mais Jésus peut sympathiser avec eux. Samuel est un exemple de quelqu'un qui a entendu la voix du Seigneur très tôt dans sa vie, et il y en a beaucoup de tels, Dieu merci ! Jésus est passé par chaque expérience qui pouvait être la part de l'humanité sur le chemin de la foi, depuis l'enfance jusqu'à l'âge d'homme. Il n'y a pas une étape de la vie humaine dans laquelle Dieu n'ait pas été parfaitement glorifié. Il est qualifié pour bâtir le temple, pour régner et pour exercer la sacrificature ; Il est qualifié pour tout cela en ayant grandi de Son propre lieu.

Jésus avait été en forme de Dieu, mais Il s'est anéanti Lui-même. Il est venu dans la place d'une soumission et d'une obéissance absolues ; c'était un nouvel état pour Lui à assumer. Ce qui serait de l'apostasie chez la créature était la perfection en Christ. La perfection humaine a été vue en Jésus. Il ne fut jamais rien de moins que « Dieu sur toutes choses, béni éternellement », mais Il est descendu de la plénitude de la gloire de la Divinité dans la place d'obéissance ; nous, nous montons de toute la dégradation de notre état de ruine pour

être exaltés par l'obéissance. Quelle humiliation pour Christ ! Quelle exaltation pour nous ! Il accepta la place que Dieu Lui avait assignée. Nous sommes agités et souvent impatients de sortir de la place dans laquelle Dieu nous met ; mais, si nous pouvions en sortir, nous ne ferions que nous priver des conditions divinement ordonnées pour la croissance. Nous pouvons être sûrs que Dieu nous met à la bonne place pour grandir. Ses dispositions ne sont jamais une erreur. Nous voyons en Jésus le beau développement de la perfection, et tout cela s'est épanoui à Nazareth.

Ensuite, nous avons un incident merveilleux qui a été choisi par l'Esprit de Dieu parce que Dieu ne voulait pas nous laisser sans quelque impression de ces trente années cachées. L'Esprit de Dieu a choisi l'incident qui était le mieux à même de nous le montrer. Nous y voyons pour la première fois les intérêts et les impulsions de Son propre cœur. Le développement dont nous avons parlé s'est poursuivi jusqu'à l'âge de trente ans ; alors il était complet. Le Seigneur Lui-même a parlé de la croissance comme étant « d'abord l'herbe, puis l'épi, puis le plein froment dans l'épi ». Nous pourrions dire qu'Il était « l'herbe » en tant que petit Enfant ; puis, à douze ans, nous voyons ce qui répondrait à « un épi » ; et à trente ans, il y avait le « plein froment dans l'épi ». Étant pleinement développé, Il fut oint pour le service. La perfection que nous voyons en Lui à douze ans n'est pas une perfection liée au service ou au ministère, mais la perfection dans les intérêts de Son cœur.

Joseph et Marie étaient d'excellentes personnes ; ce que nous savons d'eux nous donnerait une grande impression de leur piété, mais ils n'étaient pas absorbés par les choses de Dieu comme Lui l'était, et il y a dans cet incident à la fin du chapitre une certaine suggestion de manquement de leur part. Ils n'avaient pas réalisé la valeur du précieux trésor qui avait été confié à leurs soins ; ils firent une journée de chemin sans Lui. « Ses parents allaient chaque année à Jérusalem à la fête de la Pâque » ; c'était une affaire de rassemblement. Quand Il eut douze ans, ils montèrent au lieu où l'Éternel avait mis Son Nom ; tout Israël devait y venir. D'autres pouvaient venir, faire ce qui était nécessaire et retourner dans leurs foyers, mais Jésus fut retenu par la bénédiction du lieu où l'Éternel avait mis Son Nom. C'est une chose de se conformer aux coutumes de l'assemblée, c'en est une autre d'avoir le cœur captivé par la bénédiction des choses de Dieu. Son rôle était ce dernier ; le fait qu'Il soit resté en arrière était le fruit d'une intuition spirituelle. Il est frappant que la première action rapportée du Seigneur soit de ce caractère, une intuition plutôt qu'une obéissance à un commandement. Joseph et Marie ne brillent pas dans cet incident ; ils n'auraient jamais dû partir sans Lui pendant toute une journée. Ensuite, en Le cherchant parmi leurs parents et leurs connaissances, ils étaient tout à fait en dehors de la ligne sur laquelle Il se mouvait. Ils auraient dû savoir qu'Il ne vivait pas dans la sphère de ce qui est naturel. Quand ils retournèrent à Jérusalem, ils passèrent trois jours à Le chercher, et arrivèrent au temple comme étant le dernier endroit à explorer. Jésus leur dit : « Pourquoi est-ce que vous m'avez cherché ? ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? » Joseph et Marie représentent ceux qui ont une affection réelle pour le Seigneur mais qui ne sont pas assez spirituels pour savoir s'Il est avec eux ou non. On suppose souvent qu'Il est dans la compagnie quand Il n'y est pas. Beaucoup de gens nous disent qu'ils sont rassemblés à Son Nom et qu'ils ont Sa présence, alors que peut-être Il n'est pas là du tout. Joseph et Marie découvrirent que Jésus n'était pas avec eux, pas dans leur compagnie, et pendant trois ou quatre jours, ils furent sans Lui. Quelle expérience ! Marie pouvait bien dire : « Nous t'avons cherché, étant fort en peine ». Ce serait une bonne chose si certains d'entre nous étaient fort en peine quand nous avons passé un jour ou deux sans le Seigneur. Nous devrions savoir quand Il n'est pas avec nous, et nous ne devrions pas continuer en supposant qu'Il est avec nous quand Il ne l'est pas.

Marie et Joseph auraient dû savoir où trouver le Seigneur. Ce n'était pas un service public, mais la condition de Son cœur en relation avec les choses de Dieu. Je crois que cet incident a été choisi par l'Esprit de Dieu pour nous montrer ce qui Le gouvernait dans Ses affections et Ses intérêts durant toutes ces trente années cachées. Nous n'avons que cette seule parole précieuse de Sa vie pendant trente ans. « Aux affaires de mon Père » couvre les trente années, non en ministère public, mais Son occupation intérieure de cœur. Sa mère

Lui avait dit : « Ton père et moi, nous t'avons cherché étant fort en peine ». Il met tout cela de côté ; les affaires de Son Père Le gouvernaient ; Jérusalem, le temple, les docteurs, étaient pour Lui tout ce que l'Écriture montrait qu'ils étaient. À mesure que le Seigneur grandissait, Il était absorbé par ce qui était spirituel et par les intérêts de Dieu. C'est pourquoi Il écoutait les docteurs et leur posait des questions. Combien ce saint Enfant a dû méditer les Écritures ! Avec quel intérêt intense Il écoutait ceux qui enseignaient la loi et les Écritures ! Quelles questions Il avait à poser en les entendant ! Tous ceux qui L'entendaient s'étonnaient de Son intelligence et de Ses réponses. Toute l'intelligence et les pensées du Seigneur étaient formées par les Écritures, tout Son intérêt était en elles, de sorte que ceux qui enseignaient les Écritures étaient plus intéressants pour Lui que toute autre chose à Jérusalem. C'étaient les affaires de Son Père, et Il y était occupé. Nous pouvons tous y être occupés aussi.

Le temps n'était pas encore venu pour le Seigneur d'entreprendre l'œuvre publique que Son Père Lui avait donnée à faire ; Il ne le fit qu'après avoir été oint, mais Son cœur et Son âme tout entiers étaient absorbés par les affaires de Son Père. Il nous est loisible d'en être préoccupés et occupés ; c'est un état intérieur du cœur. J'ai souvent pensé au Lévite venant au lieu où l'Éternel met Son nom « selon tout le désir de son âme », Deutéronome 18:6. Cet incident a été rapporté pour nous montrer ce qui gouvernait le Seigneur à l'âge de douze ans, où se trouvaient Ses intérêts, même en tant que Garçon. Mais le voile ainsi levé fut rapidement rabaisé. Il était encore un Garçon, et Sa place était celle de la soumission. Il accepta la disposition de Dieu pour Lui à ce moment-là, et cette disposition était pour Lui d'être soumis à ceux qui occupaient la place de parents pour Lui. Il descendit à Nazareth avec eux et leur était soumis. Combien Il était parfait en toutes choses ! Et là, Il « avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes ». Tout était si moralement beau que les hommes étaient contraints de Lui accorder leur faveur. Le temps n'était pas encore venu pour que Son témoignage touche leurs consciences et fasse ressortir l'inimitié de leurs cœurs,

CHAPITRE 3

La position publique est prise en compte dans les premiers versets de ce chapitre ; tout ce qui s'attachait publiquement à Israël s'était effondré. Les temps des Gentils suivaient leur cours ; la puissance romaine dominait. Cela en soi était la preuve que le royaume était passé d'Israël à d'autres. Des descendants d'Ésaü étaient des gouverneurs subordonnés dans ce qui avait été le royaume de David. Quant à la sacrificature, il nous est dit que c'était le souverain pontificat d'Anne et de Caïphe, et Luc déclare ailleurs qu'ils étaient de la secte des Sadducéens. Je comprends qu'Anne avait été déposé, mais il continuait à exercer l'autorité de souverain sacrificateur avec son gendre Caïphe. Le point ici est de faire ressortir comment le royaume et la sacrificature avaient perdu leur caractère divin. Les hommes qui exerçaient la sacrificature étaient des Sadducéens ; ils niaient qu'il y eût un esprit ou une résurrection ; ils correspondaient aux infidèles d'aujourd'hui. Mais si le royaume et la sacrificature s'étaient tous deux effondrés, il y avait un autre élément, Dieu soit loué, qui ne s'est pas effondré. Le royaume et la sacrificature avaient échoué, mais la parole prophétique vint à Jean dans le désert. Dieu se réserve toujours le droit de parler, quel que soit l'échec de la part des hommes. C'est un principe important. Publiquement, l'administration confiée à l'église s'est effondrée, mais Dieu se réserve toujours le droit de parler. Il a parlé dans le dernier jour sombre de l'égarement de l'église, et Sa parole est une parole pure, elle ne s'effondre pas. Anne et Caïphe furent les principaux instigateurs de la crucifixion du Seigneur. Tel était le caractère de la sacrificature ; ils étaient de complets incrédules. C'est un grand réconfort de voir que, peu importe comment les choses que Dieu a confiées à l'homme se sont effondrées, la parole prophétique a toujours été disponible et le sera toujours.

La parole de Dieu vint sur Jean. Dieu parla alors en vue de la venue de Christ, et Il parle maintenant dans les derniers jours de l'église en vue de la nouvelle venue de Christ. L'état des choses dans l'église est tout aussi mauvais, ou pire, que l'état des choses en Israël, mais Dieu parle d'une manière distincte et marquée. Dieu a apporté de la lumière depuis la Réforme ; chaque siècle, Il a apporté plus de lumière ; la parole de Dieu a été donnée et c'est elle qui émancipe le peuple de Dieu. Ils ont pu échapper à ce qui est réellement la parole de l'homme en recevant la parole de Dieu ; la parole produit une génération qui est selon Dieu. C'est une semence incorruptible et elle produit une génération semblable à elle-même. Ce qui marque Philadelphie est : « tu as gardé ma parole » ; de telles personnes reçoivent et estiment la parole de Dieu. Dieu parle en grâce, et cela sera toujours le caractère du parler divin tant que l'assemblée est ici. La parole de Dieu est la parole de grâce ; Paul dit : « je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce ».

La parole de Dieu à Jean concernait le baptême de repentance pour la rémission des péchés ; c'était une parole de pure grâce et elle devint fructueuse ; la grâce de Dieu ouvrit un nouveau terrain à prendre pour le peuple. La grande leçon du ministère de Jean est que l'homme est réduit à s'en remettre à Dieu. Dieu allait prendre une voie merveilleuse, mais cette voie devait être préparée, et Dieu Lui-même devait la préparer. La repentance est un principe fructueux dans l'âme, car elle implique, par la grâce, un ajustement moral par le salut de Dieu. Ceux qui furent baptisés par Jean reconnaissaient qu'ils n'avaient rien d'autre à attendre que la colère à venir. Mais par la faveur de Dieu, il leur fut permis de prendre un terrain entièrement nouveau en se jugeant eux-mêmes, et en regardant vers Dieu pour la rémission des péchés et pour Son salut. La repentance résulte d'un ouvrage moral de Dieu dans les hommes, dans lequel il est reconnu que, s'il doit y avoir une bénédiction quelconque, elle doit être entièrement de Dieu. Il n'y a aucun terrain naturel sur lequel nous puissions l'avoir.

Si Dieu agit en grâce, c'est pour ôter chaque obstacle ou difficulté qui se tient sur Son chemin ; cela ressort de cette citation d'Ésaïe : « chaque ravin sera comblé ». Les ravins représentent ce qui n'atteint pas le niveau convenable ; il y a une déficience, les vallées doivent être comblées. Cela est illustré dans les foules, qui manquaient de considération gracieuse pour les autres et qui disaient : « Que devons-nous faire ? » Jean dit : « Que celui qui a deux tuniques en donne à celui qui n'en a point, et que celui qui a des vivres fasse de même ». Si Dieu intervient pour opérer en grâce et en salut, Il comblera chaque déficience. Mais d'un autre côté, il

y a des montagnes et des collines qui doivent être abaissées ; elles représentent ceux qui, comme les Pharisiens, se vantaient d'avoir Abraham pour père ; tout ce genre de choses doit s'abaisser ; si Dieu agit en grâce, Il l'abaissera. Ensuite, les « lieux tortueux » ont leur contrepartie chez ceux qui, comme les péagers, faisaient trop payer les gens ; les soldats, opprimant et accusant faussement, correspondraient aux « lieux raboteux ». Si Dieu opère en grâce, Il ajuste tout afin que toute chair voie Son salut ; en résultat, tous peuvent voir comment Dieu peut ajuster l'homme moralement sur chaque point. Il traite chaque condition, et Il ajuste tout ce qui ne va pas, que ce soit déficient, ou haut et hautain, ou tortueux, ou raboteux — Dieu prend Sa propre voie pour produire des conditions morales qui Lui sont appropriées.

Il y a beaucoup de lieux tortueux et raboteux aujourd'hui ; nous devons nous l'appliquer à nous-mêmes. Est-ce que tout a été mis en ajustement avec Dieu dans nos âmes de sorte qu'il ne reste plus une seule chose pour interférer avec la voie de Dieu en grâce ? La grâce de Dieu opère pour effectuer un ajustement moral parfait, et tout s'accomplit par le fait que l'homme réalise ce qu'il y a pour lui en Dieu par la grâce. Il doit abandonner tout espoir de remédier à sa propre condition ; le baptême signifie que toute pensée à ce sujet est abandonnée ; l'homme doit aller sous l'eau hors de vue. Par la faveur de Dieu, il est possible de prendre un terrain nouveau, de se repentir et de regarder vers Dieu pour la rémission des péchés et le salut. Le salut impliquerait un ajustement moral complet.

Jean enseigne la nécessité de la nouvelle naissance d'une manière très frappante, bien qu'il ne l'exprime pas exactement avec ces mots. Il leur dit : « Dieu peut, de ces pierres, susciter des enfants à Abraham ». Je ne doute pas qu'il s'agisse d'une allusion à la nécessité de la nouvelle naissance. Si Dieu transforme une pierre en un enfant, c'est un mouvement très souverain, et que Dieu agisse ainsi est le seul espoir pour l'homme. En ce qui concerne l'homme, il n'y a pas un iota de quoi que ce soit en lui pour Dieu, mais si Dieu transforme une pierre en un enfant, c'est un miracle de miséricorde. L'homme selon la chair est moralement la progéniture de Satan, la « race de vipères », et par conséquent cet homme n'a jamais produit de bon fruit, et ne le peut jamais. Jean dit que le temps est venu de traiter l'arbre jusqu'à la racine. Ce n'est pas seulement une question de fruit mais de l'arbre ; il dit : « Tout arbre donc qui ne produit pas de bon fruit est coupé et jeté au feu » ; la hache est mise à la racine des arbres. La racine est ce que l'homme est selon la chair. L'homme selon la chair n'a jamais produit de bon fruit, et le temps était venu pour que toutes les attentes vis-à-vis de l'homme selon la chair cessent, non seulement pour que l'arbre soit coupé, mais pour qu'il soit jeté au feu. Il est bien certain que si vous coupez un arbre, vous n'en attendez plus de fruit par la suite, et vous en attendriez encore moins s'il avait été jeté au feu : c'est le rejet complet et final de celui-ci de sorte que désormais rien ne doit plus en être attendu ; vous ne pouvez pas le faire revivre. Une telle déclaration regarde vers la croix, où il y a eu le retranchement et le jet au feu de tout ce que l'homme est selon la chair, afin que le terrain soit libéré pour une nouvelle génération suscitée par Dieu Lui-même à partir de ce qui était sans vie — « ces pierres ».

« Toute chair verra le salut de Dieu ». Ce que Dieu allait faire en grâce serait le témoignage rendu à Son salut ; il en sera ainsi quand Dieu sauvera Israël. Quand tout Israël sera sauvé, toute chair verra le salut de Dieu en Israël. L'intention de Dieu maintenant est que toute chair voie Son salut dans Son peuple. Si l'église était demeurée dans l'unité, quel témoignage il y aurait eu dans ce monde pour le salut de Dieu, des gens marchant dans la sainteté et la justice et servant Dieu tous les jours de leur vie ! Quel témoignage pour la puissance salvatrice de Dieu ! Si un homme qui a été un ivrogne notoire, un homme menant une vie mauvaise, ou un homme au tempérament violent, échappe à cela par la grâce de Dieu et devient caractérisé par des traits exactement opposés, et marche humblement avec son Dieu sans vantardise ni prétention — quel témoignage c'est !

Chacun peut voir le salut de Dieu. Il y a une puissance en lui. Les gens prêtent beaucoup d'attention aux chrétiens ; ils nous observent tout le temps, mais voient-ils le salut de Dieu en nous ? Le geôlier de Philippes vit le salut de Dieu en Paul et Silas, et il dit : « Je voudrais être sauvé aussi ». Le point important est que les

hommes soient ramenés à Dieu. Il fut dit de Jean : « il ramènera plusieurs des fils d'Israël au Seigneur leur Dieu ». Si l'homme se tourne vers Dieu, Dieu en grâce l'ajustera, le sauvera, lui donnera la repentance et la rémission des péchés et tout ce dont il a besoin. Toute la question est : Nous tournons-nous vers Dieu ? Naturellement, nous avons toutes sortes d'expédients personnels, mais le secret de la bénédiction est de se tourner vers Dieu. Dieu dit en substance dans les bonnes nouvelles : « Je ferai tout pour vous si seulement vous vous tournez vers Moi » ; c'est à ce Dieu-là que nous avons affaire. À la fin, Il aura Son grenier rempli de froment précieux.

La preuve de l'état pécheur de l'homme est que toutes ses pensées se centrent sur lui-même et sur son propre avantage. Les hommes dans le monde sont marqués par le moi, mais, quand la grâce de Dieu vient à un homme, au lieu de vivre pour lui-même, il commence à penser au bien des autres (verset 11). La question n'est pas soulevée ici que les hommes quittent le service militaire, mais qu'ils s'y comportent droitement. Je crois que, dans la grâce merveilleuse de Dieu, il Lui a plu d'avoir quelque témoignage dans presque chaque condition de vie. Chaque saint devrait s'exercer à être en accord avec sa profession chrétienne ; il n'y a aucune Écriture pour dire qu'un homme qui est soldat doit abandonner son état ; Dieu l'a laissé à l'exercice personnel. Cela fait partie de la liberté du christianisme qu'il y ait un certain nombre de choses concernant lesquelles il n'y a pas de législation ; elles sont laissées à l'exercice individuel, et dans de tels cas, cela devient une question de savoir combien je connais Dieu. Il m'est dit de demeurer dans la vocation dans laquelle j'ai été appelé « avec Dieu ». Si j'augmente ma connaissance de Dieu, je serai exercé sur des choses à propos desquelles je n'étais pas exercé quand je ne Le connaissais pas si bien. Le chrétien ne juge pas des choses d'une manière légale, mais selon les intuitions spirituelles de celui qui connaît Dieu, bien sûr à la lumière de tout ce qui est enjoint ou qui se trouve en principe dans l'Écriture. Dieu aime voir Son peuple agir selon ses propres exercices et intuitions spirituelles. Un homme baptisé par le Saint-Esprit aura des exercices selon Dieu. Dans chaque cas envisagé ici, les choses sont ajustées : les vallées comblées, les montagnes et les collines abaissées, les lieux tortueux rendus droits, et les lieux raboteux rendus unis — tout est ajusté. Et ensuite Jean dit : « Il en vient Un après moi qui est plus puissant que moi ; Il est si grand que je ne suis pas digne de délier la courroie de Ses sandales : lui vous baptisera du Saint-Esprit et de feu ». Quelle pensée cela a dû transmettre à son auditoire concernant la grandeur de Celui qui venait ! Jean était rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère ; il était un homme extraordinaire, mais le Seigneur était infiniment plus grand.

Je pense qu'il y a à l'heure actuelle un besoin spécial d'être plus exercés concernant le baptême du Saint-Esprit. Tout autour de nous, les gens parlent beaucoup du baptême du Saint-Esprit, et le relie à toutes sortes de choses qui attirent plus ou moins l'attention, de prétendues guérisons, le parler en langues, et ainsi de suite. Dans un jour où le monde religieux est plein de toutes sortes de notions sur le baptême du Saint-Esprit, nous devrions être exercés à être dans la réalité spirituelle de celui-ci. Il y a, je le crains, un manque chez nous de cette purification dont parle le feu. Il indique la purification des scories. Le baptême d'eau présente un aspect de purification externe, comme purifiant des mauvaises associations, mais le feu pénètre jusqu'à l'intériorité même ; le feu purificateur de l'affineur sonde l'intériorité de l'homme, c'est une purification intense, et cela serait lié à ce que le Seigneur a dit dans Malachie 3:3 : « il s'assiéra comme celui qui affine et purifie l'argent ; et il purifiera les fils de Lévi, et les épurera comme l'or et l'argent ». Le feu pénètre jusqu'aux sentiments et aux motifs les plus intérieurs du cœur et ne laisse aucune scorie non jugée. Si je pouvais parler une langue, je serais une personne assez importante, bien plus importante que celui qui ne le pourrait pas ; et si je pouvais guérir les gens ou faire des miracles, je serais un homme merveilleux. Mais être intérieurement en accord avec Dieu est beaucoup plus grand moralement que de faire de telles choses. L'Esprit et le feu exerceraient une influence purificatrice jusqu'au centre même de l'être moral d'un homme de sorte qu'il n'y ait rien dans ses pensées secrètes, ses sentiments ou ses désirs qui soit contraire à Dieu. Sommes-nous prêts à nous engager dans cette voie ? On peut craindre que des jeunes gens soient détournés d'un sentier divin sous l'influence de discours pompeux sur le baptême du Saint-Esprit et ses résultats en signes extérieurs. Ce

devrait être un exercice pour nous de connaître Celui qui baptise du Saint-Esprit. Jean dit : « Lui vous baptisera du Saint-Esprit ».

La grande marque du fait d'avoir été baptisé du Saint-Esprit serait que nous travaillions ensemble harmonieusement comme membres de ce corps dans lequel Il nous a baptisés. Le baptême de l'Esprit n'est pas exactement une affaire individuelle ; il unit vitalement tous les saints ensemble dans un organisme vivant, et la grande preuve de la puissance de l'Esprit est que nous fonctionnions correctement comme membres du corps. Fonctionner correctement comme membre du corps de Christ est moralement plus grand que de faire un miracle ou de parler en langues.

Jean parle de Jésus sous deux caractères — comme baptisant du Saint-Esprit et de feu, et comme purgeant Son aire. Cela couvre le service de Jésus tel que Jean l'a en vue. Il s'assure le blé en baptisant du Saint-Esprit, et cela nécessite le vannage de tout ce qui est de la chair. Je ne doute pas que le résultat du ministère de Jean avait besoin d'être vanné. Il y avait là du blé, mais aussi de la balle. Le ministère du Seigneur avait un effet de vannage ; il se débarrassait de ce qui n'avait aucune valeur, même si c'était clairement associé à ce qui était de Dieu. Je suppose que Jean reconnaissait qu'il y avait beaucoup de choses dans l'aire, comme résultat de son ministère, qui n'iraient pas dans le grenier, et ses paroles contenaient un avertissement solennel que la balle serait brûlée par un feu inextinguible. Mais je pense que nous pouvons considérer le vannage comme présentant aussi un service par lequel le Seigneur déplace la chair sans valeur, même chez les vrais saints.

L'aire est le lieu où le blé se trouve en chemin vers le grenier. Cela répond à la place actuelle des saints ; nous sommes dans Son aire maintenant, pas encore dans Son grenier. Les saints sont vus comme du blé, c'est-à-dire comme ayant une valeur divine en étant moralement de l'espèce de Christ. Le feu est la forme de purification la plus pénétrante qui soit, et cela va de pair avec le baptême du Saint-Esprit. Tout ce qui est de la chair sera brûlé, quelle que soit sa prétention, Baptiser du Saint-Esprit apporte ce qui a une valeur positive devant Dieu, et cela suggère qu'il n'y aura aucune valeur positive pour Dieu dans l'homme en dehors de l'Esprit. Tout ce qui est de la chair est sans valeur ; il est dommage de s'y attacher, car tout sera brûlé. Le baptême de l'Esprit nécessite le refus de la chair d'une manière qui n'était pas possible avant que l'Esprit ne fût donné. Dans l'Ancien Testament, il y a certaines concessions faites à la chair, mais aucune concession n'est faite maintenant. Nous pouvons parler d'une grâce infinie, mais il n'y a pas de grâce pour la chair. Être baptisé de l'Esprit indiquerait que les hommes devaient être caractérisés par le Saint-Esprit, et rien en dehors de cela ne donnerait de plaisir à Dieu.

La hache étant mise à la racine de l'arbre montre que le temps était venu pour Dieu de traiter la racine des choses ; Il allait à la racine même de ce qu'est l'homme en tant que dans la chair, et le traitait afin qu'il y eût une voie libre pour Sa grâce en Christ. Si l'homme caractérisé par le péché et la mort est coupé, la voie est libérée pour que le second Homme venu du ciel apporte tout le plaisir de Dieu. La question est : Sommes-nous prêts à Le laisser agir à Sa guise avec nous ? Il est bon de noter que tout cela constituait les « bonnes nouvelles de Jean au peuple ».

Le résultat — l'homme caractérisé par le Saint-Esprit — a été parfaitement modélisé en Jésus, de sorte que nous voyons la vraie nature du blé en Le regardant. Le blé a une valeur précieuse devant Dieu en étant caractérisé par le Saint-Esprit. Le vannage n'est pas un processus violent ou destructeur comme le brûlage ; c'est déplacer d'une manière douce. Le van crée un mouvement d'air qui emporte la balle ; c'est un mouvement doux, efficace, mais n'ayant pas un caractère violent ; tel est le service actuel du Seigneur. Un grand objet que le Seigneur a en vue dans tout ministère est de déplacer pratiquement la chair ; Il la déplace par ce qui est de l'Esprit, et qui a été parfaitement modélisé en Lui-même. Il y a la discipline et le ministère. Tribulation est un mot qui, je le crois, est lié au battage, mais le vannage vient après le battage. Je comprendrais que le battage a davantage un caractère disciplinaire. La discipline de Dieu est toujours d'une nature délivrante ; elle coupe toujours là où la chair tend à être la plus active. Le vannage débarrasse de la balle, de sorte qu'elle ne reste pas en évidence ; rien ne reste à voir sinon le blé, ce qui est semblable à Christ

comme Homme dans le Saint-Esprit. La tentation au chapitre 4 était nécessaire afin qu'il pût être manifesté ce qu'est l'Homme en tant que caractérisé par le Saint-Esprit.

Le processus de vannage irait beaucoup plus vite si nous nous soumettions davantage au Seigneur. Il y a un grand manque de soumission chez nous, comme Pierre qui dit : « Tu ne me laveras jamais les pieds ». La question est : que sommes-nous établis pour promouvoir ? Nous semons soit pour la chair, soit pour l'Esprit. Sommes-nous en train de nous employer à donner place et importance à Christ et à l'Esprit ? Rien n'ira dans le grenier sinon ce qui est pour le plaisir de Christ, parce que c'est Son grenier.

Jean avait devant lui tout le résultat de la venue du Seigneur. Le Seigneur n'a pas réellement baptisé du Saint-Esprit avant d'être allé à la droite de Dieu, mais Jean regardait tout le résultat de Sa venue ; il l'avait tout entier devant lui par l'Esprit.

Chérissons la pensée de ce qui a une valeur divine ; tout cela est à voir et à apprendre en Jésus, et tant que nous ne l'apprenons pas là, je doute que cela devienne une puissance dans nos âmes. Par conséquent, si l'on continue habituellement avec ce qui est de la chair, cela indique qu'il y a une grande distance par rapport à Jésus ; nous ne sommes pas venus sous Son influence personnelle. Cela soulèverait la question de savoir si nous sommes semblables aux personnes baptisées auxquelles Jésus s'est identifié. Les personnes qui furent baptisées par Jean et avec lesquelles Jésus fut baptisé étaient des personnes auxquelles Il pouvait s'identifier ; elles renonçaient à toute confiance dans la chair, renonçaient à tout droit sur la bénédiction de Dieu en raison d'une bonté en elles-mêmes ; Jésus s'identifierait à cela. Il prendrait ce terrain publiquement ; il n'y a rien de plus merveilleux que le fait que le Seigneur ait pris publiquement la place qui est présentée dans le langage prophétique du Psaume 16 : « Ma bonté ne s'élève pas jusqu'à toi ». La faveur connue de Dieu était ce en quoi Il vivait ; aussi béni et sans péché qu'Il fût, Il se plaisait à être sur le terrain de ce que Dieu était pour l'homme. Lui, le Sans-péché, prendrait le terrain que la bonté ne s'étendait pas de l'homme à Dieu, mais de Dieu à l'homme. Et les pécheurs pouvaient aussi prendre ce terrain. Chose merveilleuse à dire, c'était un terrain commun pour le Sans-péché et pour les repentants. Si l'homme est réduit à s'en remettre à Dieu — ce qu'il est par son état de péché — il devient un vase pour recevoir tout ce que Dieu a pour l'homme en grâce. C'est ainsi que l'homme obtient la bénédiction ; il reconnaît qu'il est pécheur, qu'il n'a aucun droit, et il est réduit à s'en remettre à Dieu, et il devient un vase pour recevoir tout ce que Dieu a en faveur pour l'homme. L'homme atteint ce point en étant convaincu, par la bonté divine, de ses besoins pécheurs ; Jésus a pris ce terrain dans une grâce pure et parfaite. L'homme y monte depuis sa dégradation ; Jésus y est descendu, jusqu'à une place où Il pouvait dire : « Ma bonté ne s'élève pas jusqu'à toi ». Dans le Psaume 16, Il est à la place de celui qui reçoit, comme Celui qui se confiait en Dieu, tout ce que la faveur pure et illimitée de Dieu se plairait à donner. Les hommes pécheurs, par la repentance, peuvent aussi tout recevoir dans une faveur illimitée. Ainsi Jésus serait avec de tels ; Il fut baptisé et Il pria. Tout ce qui était approprié à l'homme fut modélisé en Lui. Les paroles du Seigneur au jeune homme : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? » sont en accord avec ce que nous venons de dire.

Le Seigneur est vu ici comme étant à la place d'une dépendance entière envers Dieu ; il y avait ici un Homme béni sur qui le ciel pouvait être ouvert ; il n'y avait plus aucune retenue sur le ciel, rien pour en arrêter l'écoulement ; le ciel fut ouvert parce qu'un Homme fut trouvé dans ce monde qui était un lieu de repos approprié pour le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit comme une colombe parle du Saint-Esprit comme cherchant un lieu de repos. La colombe de Noé chercha un lieu de repos, et le psalmiste dit : « Oh ! si j'avais des ailes comme une colombe ; alors je m'envolerais et je serais au repos ». La colombe cherche le repos, et l'Esprit de Dieu cherchait le repos dans l'homme, et Il le trouva enfin en Jésus, l'Homme parfait — Celui qui prendrait pleinement la place de dépendance envers Dieu.

Ici, nous voyons le second Homme venu du ciel prenant la place devant Dieu d'identification avec ceux qui renonçaient à tout droit et se jetaient entièrement sur ce que Dieu était en faveur envers les hommes. S'il n'y avait rien dans l'homme pour Dieu, il y avait tout en Dieu pour l'homme, et c'est dans l'appréhension de cela

que les hommes deviennent des objets de bon plaisir pour Dieu. Jésus fut publiquement reconnu ici comme le Fils bien-aimé en qui Dieu avait trouvé Son délice. En tant qu'Homme, Il dérivait tout de Dieu, tout Son être était dérivé de Dieu, et moralement Il avait toujours vécu par ce que Dieu était pour Lui ; Il était le Fils bien-aimé, et le délice de Dieu était en Lui. L'homme, en la Personne de Jésus, est vu dans la place de filiation, vu comme le lieu de repos de l'Esprit, chaque désir du cœur de Dieu étant suprêmement satisfait en Un seul qui regardait vers Lui pour recevoir tout ce que la faveur divine se plaisait à accorder à l'homme.

Notre entrée dans la richesse et la bénédiction de cette faveur dépend de l'accomplissement de la rédemption, de la glorification de Jésus et du don de l'Esprit ; mais tout est modélisé en Jésus. Il a tout reçu de Dieu : « Les cordeaux sont tombés pour moi en des lieux agréables, oui, j'ai un bel héritage. L'Éternel est la portion de mon héritage et de ma coupe ». En tant qu'Homme dépendant, Il a reçu tout ce que Dieu se plaisait à donner comme la pleine expression de Sa faveur envers l'homme. La filiation pour le délice de Dieu était là ; l'Homme dans une faveur et une bénédiction suprêmes auprès de Dieu en la Personne de Son Fils bien-aimé est vu ici comme identifié aux repentants, qui allaient, par une grâce infinie, devenir Ses cohéritiers. Tout au long des trente années, Il avait été le délice de Dieu ; Il avait toujours été dans une dépendance complète envers Dieu, et la réponse intelligente et affectueuse du Fils bien-aimé à Dieu avait toujours été là. Mais l'armée céleste avait dit : « Bon plaisir dans les hommes ». Tout ce qui a été modélisé en Jésus s'accomplira pour le délice de Dieu dans « beaucoup de fils ». Le délice de Dieu trouvé en Jésus, Il le trouvera dans chaque grain de blé qui va dans le grenier. On y parvient par des lignes très simples ; si nous prenons la place de n'avoir aucun droit, la seule question est : Quelle est la faveur de Dieu envers l'homme ? Si nous prenons la place d'avoir un droit quelconque, nous ne pouvons pas recevoir comme relevant de la pure faveur divine seule. Dieu n'a aucune faveur pour l'homme sur cette ligne. Sa faveur pour l'homme est sur la ligne de la pure grâce et dépend de ce qu'Il est. La pensée suprême de la faveur divine pour l'homme est la filiation. Dieu l'a assurée en un seul Homme ; ce qu'Il avait chéri dans le dessein de Son amour dès l'éternité, Il l'a assuré en un seul Homme. Maintenant, Il peut l'assurer par la rédemption dans des myriades de personnes. Dans Marc et Luc, c'est : « Tu es mon Fils bien-aimé », mais dans Matthieu : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ». L'onction dans Matthieu est plus officielle — Dieu attirant l'attention sur Lui : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ». Mais quand Il dit : « Tu es mon Fils bien-aimé », Il exprime Son propre délice en Lui ; cela implique le sceau.

Le Saint-Esprit descendit sous une forme corporelle comme une colombe sur lui. Cela semble transmettre la pensée frappante que l'Esprit de Dieu, en tant que caractérisant l'homme, allait entrer dans une expression tangible en Jésus. Si nous voulons comprendre ce qu'est l'homme en tant que caractérisé par l'Esprit, nous devons regarder Jésus ; cela a été exprimé là sous une forme corporelle.

La généalogie ici est, je le crois, la généalogie de Marie ; celle de Matthieu est la généalogie légale du Roi tracée à partir de Joseph ; mais ici, comme nous l'avons remarqué précédemment, la généalogie remonte jusqu'à Dieu. J'ai l'impression que chacune de ces personnes nommées avait certains traits dérivés de Dieu ; ce n'est pas une généalogie dérivée de l'homme déchu, mais dérivée de Dieu. Le Seigneur est venu comme la plénitude de tout ce qui avait été produit dans l'homme par la grâce de Dieu pendant 4000 ans. Il est venu comme le point culminant, et toute la plénitude en était là en Lui. Le Seigneur ne s'est pas identifié à la race déchue, mais à l'homme considéré comme le sujet de la grâce divine.

CHAPITRE 4

Nous connaissons tous passablement l'homme dans la chair, non seulement par l'Écriture, mais par l'expérience personnelle et par l'observation des autres, mais Dieu voudrait que nous appréhendions et apprécions la beauté morale qui a été révélée dans Son Fils bien-aimé, qui était ici dans l'humanité entièrement pour Son délice. Il est venu à cette place en vue de la pensée de Dieu d'avoir beaucoup de fils devant Lui pour le plaisir de Son amour. Dieu voudrait qu'il soit mis en évidence qu'un Homme dépendant, rempli du Saint-Esprit, peut résister à « toute tentation ».

Luc est le seul évangéliste qui parle du Seigneur comme étant rempli du Saint-Esprit ; Luc Le présente comme un vase dans l'humanité pour le Saint-Esprit. À une exception près, Luc est le seul écrivain du Nouveau Testament qui parle d'hommes remplis du Saint-Esprit. La seule exception est dans Éphésiens 5, où Paul dit : « soyez remplis de l'Esprit ». Mais Luc parle à plusieurs reprises dans les Actes de disciples et de serviteurs comme étant remplis du Saint-Esprit. Ce genre d'homme est vu modélisé en Jésus.

Il n'y avait aucune inadaptation chez cette sainte Personne ; Il n'avait pas besoin qu'une adaptation Lui soit conférée. Si nous devons être remplis de l'Esprit, il est évident que l'adaptation doit nous être conférée ; elle n'est pas personnelle à nous comme elle l'était pour Lui. Notre capacité à recevoir l'Esprit est le résultat de notre présence dans la valeur de la rédemption, et c'est par l'œuvre de Dieu qui nous amène à travers de nombreux exercices à cette adaptation. Mais Christ était personnellement adapté comme vase pour être rempli du Saint-Esprit. Il est touchant d'observer qu'Il fut scellé de l'Esprit au moment même où Il s'identifiait à la compagnie repentante ; cela montre le genre d'esprit qui est délicieux pour Dieu. Il est vu comme personnellement délicieux pour Dieu au chapitre 3, et cela impliquait Son sceau, une affaire personnelle, mais Il est le Serviteur oint au chapitre 4. Ce qu'Il est personnellement précède, et est moralement plus grand que, ce qu'Il est officiellement. En ce qui nous concerne, il est bon d'être exercé quant à ce que nous sommes personnellement et spirituellement plutôt que quant à ce que nous pourrions être officiellement : on pourrait avoir la capacité de servir le Seigneur d'une manière ou d'une autre, mais être dans la filiation consciente pour le délice de Dieu est plus grand.

L'adaptation spirituelle dans la pleine maturité est vue ici dans le Seigneur Jésus. Luc présente un développement merveilleux en Lui ; il introduit le Seigneur comme un Petit Enfant, et il attire notre attention d'une manière marquée sur Sa croissance, Son augmentation jusqu'à la pleine maturité. Je l'ai comparé à la parole du Seigneur : « D'abord l'herbe, puis l'épi, puis le plein froment dans l'épi », Marc 4:28. Dans le petit Enfant qui avait la grâce de Dieu sur Lui (Luc 2:40), nous voyons « l'herbe » ; à douze ans, nous voyons « l'épi » — les choses prenant une forme définie et intelligente pour Dieu ; puis à trente ans, nous voyons le « plein froment dans l'épi » — tout était parvenu à maturité. Il ne manquait aucun élément qui pût être pour le plaisir de Dieu dans l'Homme. Il apparaît ainsi comme le Vase incomparable, rempli du Saint-Esprit. Un caractère de choses entièrement nouveau est entré avec le Seigneur. Si nous voulons connaître le caractère de l'homme en tant que dépendant et rempli du Saint-Esprit, nous devons contempler Jésus.

En ce qui concerne la tentation, il est à noter qu'Il fut conduit par l'Esprit dans le désert pour être tenté : l'Esprit fut le premier moteur, non le diable. Il était nécessaire que ce qu'était l'homme en tant que dépendant et rempli du Saint-Esprit soit manifesté en présence de toute la puissance et de la subtilité du diable. Ce n'était pas une mise à l'épreuve de l'homme en tant qu'indépendant de Dieu ; cette mise à l'épreuve se poursuivait depuis quatre mille ans, et à chaque moment l'homme indépendant avait fait la preuve de son échec, mais Dieu voulait qu'il soit manifesté que l'Homme dépendant, rempli de l'Esprit, était capable de résister à toute la puissance du mal. C'est une chose immense à comprendre pour nous : Dieu est bien aise que nous contemplions la perfection de Jésus, et que nous Le regardions comme le modèle de ce qu'est réellement l'homme en tant que dépendant et rempli du Saint-Esprit.

Les traits qui ressortent ici sont de la plus haute importance. Nous pouvons être sûrs que le diable ne soulèverait pas de points mineurs, mais tenterait de frapper ce qui était le plus précieux pour Dieu, et le plus essentiel à la vie de l'homme en relation avec Dieu. Puis, d'un autre côté, ces traits étaient précisément ceux que l'Esprit de Dieu avait l'intention de mettre en lumière. Dieu voudrait occuper nos cœurs avec les traits positifs en Christ qui furent révélés en Lui lorsqu'Il fut tenté ; ce sont des traits qui sont propres à l'homme en relation avec Dieu. Nous voyons ici Quelqu'un comme Homme dans la place de la responsabilité de l'homme, remplissant cette place avec une perfection absolue. En Lui, nous voyons l'Homme dans la responsabilité sans aucun manquement, sans aucune imperfection, marqué par la dépendance et la présence de l'Esprit. La pensée de Dieu est d'avoir l'homme dans la responsabilité selon le modèle de Jésus ; c'est le caractère propre des fils de Dieu. En tant que chrétien, j'apprends ce que j'ai le privilège d'être sous la responsabilité, non pas de l'homme selon la chair, mais de Christ. Il est venu à la place de la responsabilité de l'homme, et l'a remplie avec une perfection absolue ; non pas comme ayant de la force ou des ressources en Lui-même — c'est là la merveille — mais comme ayant confiance en Dieu. Il a rempli cette place comme l'Homme dépendant, puisant chaque once de force et de soutien dans le Dieu en qui Il se confiait. Il a rempli sa responsabilité exactement de la même manière que nous avons le privilège de la remplir. Si j'étais toujours dépendant et rempli du Saint-Esprit, je remplirais toujours ma responsabilité pour le plaisir de Dieu. Il y a eu Quelqu'un ici sur terre comme Homme qui a vécu de toute parole de Dieu, et qui était dépendant de Dieu à chaque instant et à chaque pas, et tout en Lui était pour le délice de Dieu. Je n'ai pas besoin de dire qu'il y avait bien plus que la responsabilité accomplie en Christ, car il y avait en Lui l'exposition parfaite de la faveur et de l'amour de Dieu envers les hommes, mais nous parlons pour le moment de ce qui fut testé et mis en évidence par les tentations du diable. Ce qui ressortit comme résultat de ses tentations, c'est qu'il y avait un Homme sur cette terre en qui les relations de l'homme avec Dieu étaient vues dans un ajustement parfait, et si assurées que toute la puissance du diable ne pouvait troubler cet ajustement.

Sans doute le diable savait-il qu'Il avait été salué du ciel comme le Fils bien-aimé de Dieu, mais il était moralement impossible pour le diable de connaître la Personne qu'il tentait. Comment un être mauvais pourrait-il comprendre une Personne qui était absolument vraie, sainte et bonne ? Si le diable L'avait connue moralement, il ne L'aurait jamais tentée ; il aurait su qu'il était totalement inutile de Lui présenter de telles choses. Mais Dieu permit la tentation, et ce fut par la conduite du Saint-Esprit que Jésus y alla, afin que le vrai caractère de l'Homme dans la dépendance et rempli du Saint-Esprit soit manifesté, et qu'il soit vu qu'un tel Homme pouvait maintenir toutes Ses relations avec Dieu inviolées. Dieu a introduit dans ce monde, en la Personne de Son Fils bien-aimé, quelque chose qui est invulnérable en présence de toute la puissance du mal. La perfection était là, que le diable ne pouvait toucher pour la gâter d'aucune manière.

Il était important en premier lieu qu'il fût démontré comment l'homme vit en relation avec Dieu. La première tentation a mis cela en évidence ; l'homme vit « de toute parole de Dieu ». Il vit de ce que Dieu se plaît à lui communiquer. C'était cette grande leçon que Dieu cherchait à faire connaître à Israël dans le désert. « Il t'a fait souffrir de la faim et t'a nourri de la manne... afin qu'il te fit connaître que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais que l'homme vit de tout ce qui sort de la bouche de l'Éternel ». C'est en recevant des communications de Dieu que l'homme vit ; il n'y a pas d'autre vie pour l'homme quant à son esprit, qui est en effet le véritable homme ; il ne peut pas vivre par des ressources extérieures. Nous nous tournons tous naturellement vers autre chose, mais cela échoue. Nous pensons que ce sera une satisfaction de faire ceci ou cela, quelque chose que nous marquons pour nous-mêmes, mais l'humiliation et la faim surviennent sur cette ligne. Les aspirations de l'esprit de l'homme ne sont pas satisfaites par de telles choses, comme nous le voyons dans le livre de l'Ecclésiaste. Nous complotons, planifions et menons nos desseins à terme si Dieu le permet, mais nous trouvons qu'il n'y a pas de vie sur cette ligne du tout ; nous ne pouvons pas obtenir de pain à partir de pierres, mais les communications de Dieu permettent à un homme de vivre. Tous les exercices du désert étaient destinés à enseigner cette leçon aux enfants d'Israël, et nous devons l'apprendre aussi. Les choses matérielles, et ce que nous pouvons obtenir d'une manière naturelle, n'apportent pas la vie à nos

esprits en relation avec Dieu. Certains Psaumes sont très précieux en ce qu'ils montrent la valeur attachée par les hommes aux communications de Dieu. Les hommes qui avaient l'Esprit de Christ attachaient la plus grande valeur aux communications de Dieu. Le Psaume 19 et le Psaume 119 sont une belle instruction quant au caractère précieux de « toute parole de Dieu ».

Pendant environ trente ans, Jésus Lui-même avait vécu des paroles de Dieu, saisissant chaque parole à mesure qu'elle Lui parvenait, dans son application aux conditions dans lesquelles Il se trouvait, comme lumière et soutien. « Toute parole de Dieu » avait été appropriée par Lui ; les communications de Dieu, non seulement dans leur ensemble, mais dans les détails ; « matin après matin », Son oreille avait été réveillée pour écouter comme ceux qui sont instruits ; Ésaïe 50:4.

Il donnait à chaque parole de Dieu sa place, et Il vivait par la bénédiction de ce qui Lui était communiqué par Dieu. Il ne voulait pas transformer des pierres en pain à l'instigation du tentateur, car Il vivait de la force d'un autre genre de nourriture. Je suppose que nous avons tous connu comment une parole nous parvenant, peut-être dans la pression ou les circonstances de l'épreuve, a tout changé. Non pas que quoi que ce soit d'extérieur ait été changé ; les circonstances étaient toutes les mêmes, mais une parole de Dieu était entrée dans nos âmes de sorte que nous vivions dans sa bénédiction. C'est plus précieux que d'avoir toutes les ressources du monde à notre disposition. Le manque de ressources peut nous éprouver par moments, et nous rejeter sur Dieu, mais c'est une épreuve encore plus grande d'être dans l'abondance, d'avoir la capacité de satisfaire chaque désir de son cœur, et d'être capable dans un tel environnement de vivre de toute parole de Dieu. C'est là la vraie bénédiction d'un saint. J'ai connu des personnes ayant de grandes ressources pour ce qui est de ce monde, qui, quant à la vie de leur esprit, ne vivaient pas de ces ressources, mais des communications leur venant de Dieu. « Toute parole de Dieu » couvrirait toutes Ses communications. Nous obtenons la connaissance de Dieu en écoutant Ses communications. Le premier souffle de vie dans l'âme d'un homme se produit lorsqu'il reçoit une communication de Dieu. Elle lui donne ce que les ressources naturelles ne pourraient jamais lui donner. Il découvre les pensées précieuses de Dieu à son égard, et il en vit. Ici, bien sûr, il ne s'agit pas de la communication de la vie, mais de son soutien. Nos âmes ont besoin d'être maintenues en vie ; Psaume 66:9. La pratique consistant à lire quelques versets de l'Écriture tôt le matin est un excellent soutien pour la journée, et il est merveilleux de voir combien de fois, dans sa lecture régulière, on reçoit juste ce qui est nécessaire pour le jour. Nous devenons conscients que c'est la parole de Dieu pour nous à ce moment-là. Si nous ne la recevons pas, il est fort probable qu'avant la fin de la journée, nous essaierons de transformer quelque pierre en pain.

La seconde tentation met en évidence le grand et béni sujet du service et de l'adoration de Dieu, et ceci ne peut être entrepris que par ceux qui savent ce que c'est que de vivre des communications de Dieu. Dieu est prêt à nous parler chaque jour ; Il nous l'a enseigné par la manne. Il a montré qu'Il prenait soin de Son peuple chaque jour ; Il ne donnait pas une provision pour une semaine mais une provision quotidienne. Le Seigneur Lui-même, en tant qu'Homme ici, savait ce que c'était que de vivre de toute parole de Dieu, et il est rapporté qu'Il recevait des communications chaque matin. L'Éternel réveillait Son oreille pour écouter comme Celui qui est instruit, (Ésaïe 50) ; c'est réellement le mot disciple : Il était le véritable Disciple. Son esprit n'était pas soutenu par les circonstances extérieures ou les encouragements, mais par toute parole de Dieu. S'Il pouvait parler du fait d'avoir Son oreille réveillée, nous pouvons en déduire que nous dépendons de Dieu pour réveiller nos oreilles et pour nous parler chaque matin. Il est extrêmement prompt à le faire. Il n'a jamais manqué de donner la manne. Pas une seule fois Il n'a menacé d'arrêter la manne, bien qu'ils fussent désobéissants, rebelles, idolâtres et qu'ils retournassent dans leur cœur vers l'Égypte. La manne était une preuve particulière de la fidélité de Dieu ; elle ne fut jamais suspendue, aussi mal qu'ils se fussent comportés. Nous avons besoin d'être très exercés quant au fait d'être soutenus dans la vie, parce que Dieu est un Dieu vivant et qu'Il veut un peuple vivant — un peuple vivant par des communications fraîches chaque jour. Le Seigneur Jésus recevait des communications fraîches chaque matin ; Il était donc qualifié pour servir ; Il

pouvait dire une parole en saison à celui qui était las. Il dit aux disciples : « Toutes les choses que j'ai ouïes de mon Père, je vous les ai fait connaître ». Il recevait des communications et les transmettait. Si je reçois de Dieu, j'ai quelque chose à transmettre, et d'autres en recevront le bénéfice.

La pleine mesure de l'ambition de l'homme en tant qu'éloigné de Dieu se trouve dans la puissance et la gloire du royaume du monde, et c'est aussi la limite de ce que le diable peut donner. Il ne peut rien donner au-delà de la mort, rien pour l'éternité, mais la puissance et la gloire dans le présent monde habitable peuvent être conférées par lui. Il proposa de les conférer à Jésus si seulement Il rendait hommage devant lui. Cela met en évidence le prix terrible auquel la gloire présente du monde peut être achetée. La convoiter, c'est réellement se prosterner devant une puissance qui est hostile à Dieu. Mais le Fils de Dieu, le béni Homme dépendant, rempli du Saint-Esprit, était absorbé par Dieu, et par ce qui est dû à Dieu. Celui qui rend hommage à Dieu ne sera pas attiré par une puissance et une gloire que le diable peut donner. Il a un autre genre de puissance et de gloire devant lui. « Ô Dieu ! tu es mon Dieu ; je te cherche au matin. Mon âme a soif de toi... pour voir ta puissance et ta gloire, comme je t'ai contemplé dans le sanctuaire » [Psaume 63:1, 2]. Il est frappant que l'adoration et le service de Dieu se trouvent en contraste avec le désir de la puissance et de la gloire du monde. Si nous vivons de ce que Dieu nous dit, c'est en vue de notre adoration et de notre service d'une manière sacerdotale. Les fils de Dieu sont aussi des sacrificateurs pour un saint service envers Dieu dans Sa maison. Comme dans le rayonnement de l'amour et du délice de Dieu, les élans du cœur sont dans un esprit d'adoration. Dieu a maintenant une maison spirituelle, une sainte sacrificature. Il est dit de Zacharie dans cet évangile qu'il « accomplissait son service sacerdotal devant Dieu ». Ceux qui le font ne trouvent aucun attrait dans une puissance et une gloire que le diable peut conférer. La maison de Dieu est un lieu glorieux ; il y a là une puissance et une gloire qui jettent dans l'ombre tout ce qui est dans le monde.

Les tentations se situent dans un cadre qui correspond au livre du Deutéronome, car chaque citation de l'Écriture par le Seigneur provient de ce livre, et dans le Deutéronome, une grande place est accordée au lieu où l'Éternel ferait habiter Son nom, et où Il serait servi et adoré. Notre attention est par là attirée sur la magnificence de ce que Dieu établirait ici en contraste avec tout ce qui possède puissance et gloire dans l'estime de l'homme déchu. Le temple de Salomon était, je n'en doute pas, l'édifice le plus magnifique qui ait jamais existé sur la terre ; il était « grand et merveilleux » ; mais ce n'était qu'une ombre typique, et nous avons affaire à la substance. La maison de Dieu telle qu'elle est sur la terre en ce moment est bien plus magnifique spirituellement que le temple de Salomon, et nous n'avons pas besoin d'aller à Jérusalem pour la trouver.

Le diable ne parle pas au Seigneur de ce que les hommes appelleraient les mauvaises choses du monde, mais des royaumes du monde avec leur puissance et leur gloire ; il les revendique comme lui ayant été livrés et le Seigneur ne conteste pas sa revendication. Dans ce monde que le diable peut revendiquer comme sien, il peut y avoir de la puissance et de la gloire, et tout ce qui peut satisfaire l'ambition, la vanité et l'orgueil de l'homme, mais ce qui est dû à Dieu ne peut s'y trouver. Mais dans la maison de Dieu, il y a tout ce qui contribue à Son plaisir ; c'est une maison spirituelle, et les sacrifices qui y sont offerts sont des sacrifices spirituels, et ils sont agréables à Dieu par Jésus-Christ.

Il y a deux grands systèmes : le système du monde où l'homme est revêtu de puissance et de gloire sans Dieu, et un autre système où toute puissance et gloire sont reconnues comme appartenant à Dieu, et où Il est servi et adoré. Dans quel système vivons-nous ? La maison de Dieu est l'assemblée du Dieu vivant, elle est bâtie de pierres vivantes, et Dieu y est servi et adoré. Quand la maison fut bâtie, la gloire descendit et la remplit. Je crois que cela est toujours moralement vrai ; la gloire de Dieu remplit Sa maison. Voir la puissance et la gloire de Dieu telles qu'elles sont connues dans le sanctuaire nous délivre du système du monde. La pensée à la fin d'Éphésiens 2 est très belle : « tout l'édifice bien ajusté ensemble s'élève pour être un temple saint dans le Seigneur ». Le stade final n'est pas encore atteint, mais le caractère de temple saint s'accroît tout le temps. Ce n'est pas quand nous atteignons le ciel, car c'est « dans le Seigneur », et cela se passe pendant que nous

sommes ici sous la responsabilité. Il devrait y avoir chez les saints maintenant un peu plus du caractère de temple saint qu'il y a cinq ans. Nous ne nous libérons pas du monde simplement en renonçant à certaines choses, mais en réalisant la grandeur morale d'une sphère où tout est spirituel, où se trouve toute la lumière de Dieu, et où Il est servi et adoré. La grande affaire d'Israël était de monter au lieu où l'Éternel avait mis Son Nom ; ils devaient avoir cela à l'esprit tout le temps ; et notre affaire principale est d'être engagés dans le service et l'adoration de Dieu dans Sa maison, qui est un bon lieu pour les hommes, mais qui est mis en évidence dans l'Écriture comme un lieu pour Dieu où se trouve quelque chose qui Lui est agréable — « des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ ».

Le diable proposa de donner la puissance et la gloire du royaume du monde au Fils de Dieu s'Il lui rendait hommage ; avoir ce genre de puissance et de gloire implique une certaine mesure d'hommage au diable. C'est une chose très sérieuse à considérer. Le diable a dit : « cela m'a été livré » ; cela serait vrai, non comme une question de droit quelconque, mais comme un fait par les convoitises des hommes. Les convoitises des hommes ont donné du pouvoir au diable, parce qu'il peut satisfaire de telles convoitises. La puissance et la gloire du monde sont devenues le grand prix des ambitions impures de l'homme, répondant à chaque désir corrompu dans le cœur d'un homme qui ne connaît pas Dieu. Combien il est béni de reconnaître un autre système où tout est de Dieu, un système rempli de toute la perfection et de la bénédiction de Christ, et du fruit de Son œuvre, et où tout est soutenu par la présence de l'Esprit ! Il y a un système où Dieu, Christ et l'Esprit sont la source de tout, et dans ce système, Dieu est servi et adoré ; Il n'est pas servi et adoré dans ce monde.

Luc place les tentations dans un ordre moral ; Matthieu donne l'ordre historique. Ce que Luc donne comme seconde tentation était la dernière dans l'ordre historique selon Matthieu ; quand le Seigneur dit : « Va-t'en, Satan », c'était la fin ; le diable ne dit plus rien après cela. Mais Luc place les tentations dans un ordre moral, il écrit avec méthode, et il place les tentations dans une échelle ascendante. D'abord la tentation de transformer des pierres en pain, puis l'offre par le diable de la puissance et de la gloire des royaumes du monde, et enfin il présente ce qui peut être appelé une tentation spirituelle. Le diable est le calomniateur ; il calomnie Dieu auprès des hommes, et il calomnie les saints auprès de Dieu. Satan est son nom en tant qu'adversaire, celui qui est en opposition positive à Dieu sur chaque point.

Je ne pense pas qu'aucune autre famille aura le même privilège de servir et d'adorer que nous. La louange et l'adoration sont rendues maintenant par des personnes qui ont été dans le lieu très saint : cela ne sera pas vrai dans le millénium. Cela donne de la joie au Seigneur que nous louions de concert avec Lui ; le grand délice de Son cœur est que nous connaissions Son Dieu et Son Père afin de L'adorer et de Le servir, et quand Il nous a amenés à ce point, c'est Sa satisfaction suprême. Si le Seigneur s'est plu à s'identifier à quelques pauvres pécheurs qui étaient repentants s'ils étaient pour Lui les excellents de la terre, de qui Il pouvait dire qu'en eux était tout Son délice — combien se plaît-Il en ceux qui ont reçu de Lui-même la connaissance de Son Dieu et Père, et qui vivent dans la jouissance de la grâce et de la bénédiction qu'Il leur a apportées ! Quel délice incommensurable Il a dans une telle compagnie ! Il parle d'eux comme n'étant pas du monde ; ils sont d'un système spirituel qui est tout à fait en dehors du monde.

La troisième tentation était plus subtile que les deux premières, parce qu'elle était basée sur une promesse divine ; c'était une suggestion que le Seigneur se prévale d'une promesse qui montrerait publiquement qu'Il était l'objet des soins divins. Le diable suggérait de mettre Dieu à l'épreuve pour voir s'Il serait fidèle à Sa parole. Le faire serait une preuve de manque de confiance en Dieu ; ce serait tenter Dieu, comme le fit le peuple quand il dit : « L'Éternel est-il au milieu de nous, ou n'y est-il pas ? » Le Seigneur répondit à cela par l'Écriture qui interdisait de le faire. Nous apprenons ici que Satan connaît bien l'Écriture ; il savait que Jésus était le Fils de Dieu et le Messie, et il connaissait les écritures se rapportant au Messie, et en cita une. Je suppose que le diable connaît la Bible mieux que n'importe lequel d'entre nous et il la cite souvent pour ses propres fins. Mais il prit soin de ne citer que ce qui servait son dessein ; il y avait un autre verset suivant

immédiatement : « Tu marcheras sur le lion et sur l'aspic, tu fouleras le lionceau et le dragon ». Il ne cita pas cela.

La question est posée maintenant de savoir si celui qui est dépendant et rempli de l'Esprit requiert une preuve extérieure et circonstancielle que Dieu prend soin de lui. Le Seigneur Jésus avait une demeure ; selon le Psaume même qui a été cité : « Celui qui habite dans la demeure secrète du Très-Haut logera à l'ombre du Tout-Puissant ». Celui qui habite dans le lieu secret — on pourrait dire, dans le sein même de Dieu — n'a besoin d'aucune circonstance, signe ou miracle pour être sûr de l'amour et des soins de Dieu. Le verset 4 de ce Psaume dit : « Il te couvrira de ses plumes, et sous ses ailes tu trouveras un refuge ». Rien ne pourrait être plus touchant que le fait que le Dieu béni se compare Lui-même à un oiseau chérissant ses petits ; Il parle du Messie comme étant couvert de Ses plumes. Rien ne pourrait être plus proche ou plus intime. Il était sous la chaleur et la tendresse de l'amour et des soins de Dieu, et Il n'avait besoin d'aucun signe extérieur de cela. Le verset 9 du Psaume montre les conditions dans lesquelles Il vivait : « Parce que tu as fait de l'Éternel, mon refuge, du Très-Haut, ta demeure ». C'est là le privilège du saint. L'Homme dépendant, rempli du Saint-Esprit, était dans la jouissance la plus intime de l'amour de Dieu ; Il y vivait. Il a été dit que nous ne pouvons pas vivre dans le monde et que nous ne vivons pas encore au ciel ; le seul endroit où nous puissions vivre est dans l'amour de Dieu. Si vous vivez continuellement dans l'amour connu d'une personne, vous ne pensez pas à mettre cet amour à l'épreuve ; le faire serait une preuve de méfiance. Il en est de même avec Dieu ; si nous devons Le mettre à l'épreuve pour savoir s'Il nous aime et prend soin de nous ou non, c'est une preuve d'incrédulité et de méfiance. L'apôtre dit : « Nous nous glorifions dans les tribulations... parce que l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné ». C'est là le secret. Je ne connais pas l'amour de Dieu par les circonstances extérieures ; Il pourrait me permettre de souffrir très sévèrement. Beaucoup de nos frères souffrent très sévèrement ; leurs circonstances extérieures ne semblent pas prouver que Dieu les aime, mais nous connaissons l'amour de Dieu par le fait que Christ est mort pour nous, et l'Esprit de Dieu verse cet amour dans nos cœurs. Nous avons un secret ; ce Psaume parle de « la demeure secrète du Très-Haut ». L'amour de Dieu est un secret béni connu seulement de ceux qui entrent dans la lumière de la mort de Christ. En tant que chrétiens, nous chérissons ce secret merveilleux. Nous connaissons l'amour de Dieu de deux manières : par l'expression qu'Il en a donnée dans la mort de Son Fils, et par l'Esprit qui le verse dans nos cœurs.

C'est réellement « le lieu secret », et si nous y vivons, nous n'avons pas besoin de signe.

Il est très doux de penser que Dieu a un lieu secret dans le cœur de celui où Son amour est devenu connu, et nous avons un lieu secret dans le cœur de Dieu. « Parce qu'il a mis son affection sur moi ». Il y eut un Homme béni dans ce monde qui mit Son affection sur Dieu, et c'est aussi notre privilège. Alors il n'y aura aucune pensée de requérir quelque preuve extérieure de Son amour ; nous l'avons dans le secret de nos cœurs par le Saint-Esprit. Même Job a pu dire : « Voici, qu'il me tue, j'espérerai en lui ». Il avait la racine de la chose en lui. Il plaît à Dieu parfois de laisser Ses enfants dans des circonstances très éprouvantes et de grandes souffrances ; Il ne semble pas intervenir. J'ai connu beaucoup de saints qui n'ont même pas désiré qu'Il intervienne. Ils étaient si heureux dans Son amour connu qu'ils n'ont pas désiré qu'Il change leurs circonstances ; ils n'ont désiré aucun signe extérieur. Cela est très glorifiant pour Dieu. C'est un grand triomphe de la part de Dieu que de rendre quelqu'un, dans de telles circonstances, conscient de Son amour. Je me souviens d'une vieille sœur qui n'était pas sortie des quatre murs de sa petite chambre pendant trente-cinq ans et, quand ma mère alla la voir et lui dit quelque chose sur l'amour de Dieu, elle dit : « Ô, l'amour de Dieu, il m'engloutit ». Elle était dans le lieu secret. Nous devons chérir cela. Nous chantons parfois :

« Nos cœurs se retirent là où Tu vis, dans les rayons sans nuage du ciel ».

C'est un lieu secret. Alors vous n'avez pas besoin de mettre l'amour de Dieu à l'épreuve. L'Écriture disait : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu » ; cela se référait aux enfants d'Israël dans le désert quand tout allait mal et qu'ils n'avaient pas d'eau à boire. Les choses semblaient très sombres ; être dans un désert sans eau à

boire est un cas désespéré. Mais ils dirent : « L'Éternel est-il au milieu de nous, ou n'y est-il pas ? » et Dieu ne l'a jamais oublié ; Il le leur a rappelé plusieurs fois dans leur histoire. Pensez à ce qu'Il avait fait pour eux : l'agneau de la pâque, le passage de la mer Rouge, la colonne de feu la nuit et la colonne de nuée le jour, la manne chaque jour, et pourtant ils dirent : « L'Éternel est-il au milieu de nous, ou n'y est-il pas ? » Et pour nous, nous avons la mort de Son Fils : « Christ est mort pour nous ». Rien dans l'histoire du monde ne peut être comparé à cela.

Le Seigneur a annulé la citation du Psaume 91 par le diable parce que cela attire constamment l'attention des saints sur ce Psaume, qui fait ressortir si magnifiquement les relations personnelles du Seigneur Jésus comme Homme avec le Dieu béni, de sorte que c'est un Psaume qui mérite la considération la plus attentive. C'est une conversation ; il y a différents interlocuteurs, mais il met en évidence les relations de Christ comme Homme avec Dieu.

Il est de la plus haute importance que nous cultivions la vie secrète de nos esprits avec Dieu, de sorte que nous goûtions l'amour connu de Dieu tout du long, et que nous n'attendions pas d'être dans une situation difficile pour regarder vers Dieu pour la délivrance, et la prendre comme une preuve de Ses soins et de Son amour ; mais que nous vivions dans la douceur et la bénédiction de l'amour connu de Dieu tout le temps. Romains 8 nous dit que rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu ou de l'amour de Christ ; ce sont des choses du caractère précieux desquelles rien ne peut nous séparer. Alors pourquoi voudrions-nous que des circonstances soient changées pour nous rendre plus sûrs que Dieu ou Christ nous aime ? Rien n'est plus humiliant que de penser quelle petite chose peut nous bouleverser ; cela montre combien peu nous vivons réellement dans l'amour de Dieu. Nous passons du temps à prier pour que Dieu change nos circonstances, alors que nous devrions mieux employer notre temps en demandant que nous puissions être changés.

Jésus retourna dans la puissance de l'Esprit en Galilée ; Il avait traversé l'épreuve avec une puissance non diminuée. Rempli du Saint-Esprit au commencement, Il n'était pas un iota moins rempli quand Il revint pour assumer publiquement Son précieux service de grâce comme l'Oint de Dieu.

Toute la grâce du ciel attendait de jaillir sur les hommes, mais elle avait besoin d'un vase approprié dans lequel se révéler. La réponse pleine et parfaite se trouve en Jésus. Il y a une Personne en qui il n'y a pas la moindre disparité avec le ciel. Le ciel a trouvé une réponse parfaite ici sur terre dans un Homme, de sorte qu'en la présence de Dieu Il était le Fils bien-aimé — l'objet du délice de Dieu — et qu'en la présence du diable Il était intouchable. C'est en cette Personne que la grâce du ciel est venue vers l'homme — vers nous. Il a plu à Dieu que la grande lumière brille, non pas en Judée, mais en Galilée, car la valeur d'une grande lumière est mieux connue dans les ténèbres. La parole prophétique était que pour un peuple qui était dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, la lumière brillerait, et cette lumière brille encore pour nous. C'est une Personne ayant un tel caractère et de telles qualifications qui est capable d'apporter toute la grâce du ciel à l'homme.

Maintenant, nous Le voyons rempli du Saint-Esprit et parlant avec une autorité divine. Il parle dans une grâce absolue à un peuple qui est pauvre, captif et aveugle. Il a apporté des nouvelles d'une grâce incommensurable à ceux qui ne méritaient rien. Tout ce que nous apprenons dans le Seigneur au cours de Son sentier ici-bas vit en Lui dans le ciel, ainsi cela élève nos cœurs vers le ciel en haut. Chaque personne dans le monde qui connaît la grâce de Dieu l'a apprise de Jésus. Il est toujours le Prédicateur oint ; les vases humains ne sont que des porte-parole, mais Jésus est toujours le Prédicateur oint ; et Éphésiens nous dit qu'Il est venu vers les Gentils pour prêcher la paix à ceux qui étaient loin. Il dit du ciel les mêmes choses qu'Il a dites sur terre. Ce que nous avons à faire est de permettre à l'Esprit de Dieu de remplir nos cœurs du sentiment de qui est Jésus et de ce qu'Il a apporté.

Le fait même que le Seigneur ait prêché une telle faveur divine merveilleuse à des gens qui n'en avaient pas la moindre appréciation montre combien cela vient entièrement du côté de Dieu, car il semblerait que le

Seigneur n'ait jamais eu un seul converti à Nazareth. Nous voyons cette grâce dans toute sa suprématie, sa majesté et sa gloire, et elle brille d'autant plus vivement qu'elle brille dans les ténèbres. Rien n'a influencé le rayonnement et la prédication — l'indifférence n'a pas influencé la prédication d'un iota. Il est venu dans un lieu où Il savait qu'Il ne serait pas apprécié : « En vérité, en vérité, je vous dis qu'aucun prophète n'est reçu dans son propre pays ».

Ésaïe 61 avait été lu à de nombreuses reprises auparavant, mais il n'avait jamais été lu comme il le fut ce jour-là, parce qu'il y avait quelque chose de plus qu'une Écriture lue — c'était une Écriture accomplie. Le Seigneur ferma ensuite le livre ; Il ne lut pas un long morceau — seulement deux versets — mais quels volumes se trouvaient dans ces deux versets ! Puis Il ajouta quelque chose que personne n'avait pu ajouter auparavant : « Aujourd'hui cette écriture est accomplie dans vos oreilles ». Il n'y eut pas de lecture au hasard ; Il trouva l'écriture pour ce jour-là ; Il ne lut pas plus loin.

Jésus représente la grâce du ciel, et si nous sommes réellement préparés à L'apprécier, Il deviendra l'Objet suprême pour chacun de nous. Il dit : « L'Esprit de l'Éternel est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer l'évangile aux pauvres ; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour proclamer aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour renvoyer libres ceux qui sont foulés, pour proclamer l'année acceptable du Seigneur ». Mais sommes-nous pauvres et captifs et aveugles de manière à L'apprécier, ou sommes-nous pleins d'un orgueil de propre justice ? C'est là le test, et quand il nous apparaît clairement que nous sommes aveugles et que nous avons besoin de bonnes nouvelles et d'une délivrance venant du ciel, cela ne devient plus seulement un tableau à admirer ; c'est un Libérateur personnel qui captive et charme le cœur, de sorte que nous sommes rendus désireux de Le suivre à tout prix pour nous-mêmes. Si le Seigneur est oint pour prêcher de bonnes nouvelles précisément aux personnes qui ont le cœur brisé, les veuves de Sidon ou les lépreux syriens y ont tout autant droit que n'importe qui d'autre. Tant chez la veuve de Sarepta que chez Naaman, il y avait ce qui devait être mis en pièces, afin que chacun d'eux pût comprendre la richesse de la grâce et de la miséricorde qui leur était parvenue, alors qu'ils étaient indignes.

Quand le Seigneur fit prendre conscience à Son auditoire de l'état réel de leurs cœurs, il s'avéra que de leur côté ils n'étaient pas pauvres, aveugles, brisés et captifs ; ils n'étaient pas du tout dans cet esprit, car ils Le menèrent jusqu'au sommet de la colline pour Le précipiter en bas. Nous n'apprenons pas la grâce très facilement ; il est merveilleux de voir combien peu le cœur de l'homme est préparé à recevoir la pure grâce.

La conviction de péché relève de la souveraineté divine ; c'est une opération divine que nous ne pouvons expliquer et qu'aucune puissance humaine ne peut produire.

Dans les versets 33 - 41, nous voyons la grâce dans son application. La condition de l'homme est telle qu'il est tout à fait incapable de servir, que ce soit envers Dieu ou envers l'homme. Mais la puissance gracieuse de la Corne de délivrance de l'Éternel s'est manifestée en dépossédant le démon impur qui était dans la synagogue, afin que l'homme puisse être trouvé dans des conditions appropriées à la sainteté de Dieu et au service de Dieu. Ensuite, la belle-mère de Simon était incapable de service envers l'homme en raison de la fièvre ; et l'application de la grâce envers elle la mit dans une liberté parfaite pour le service envers l'homme ; elle se leva et les servit. Les deux incidents caractérisent largement l'évangile de Luc. Dieu a introduit une Personne qui, dans l'application de Sa grâce, est capable de délivrer les hommes de tout ce qui les rendait incapables de servir Dieu et l'homme. Beaucoup de gens veulent la délivrance ; le secret de celle-ci est une Personne, et cette Personne est pleinement disponible pour nous. Tout ce qui est en Lui en tant que puissance est tout aussi disponible pour nous dans nos faiblesses morales et nos nécessités qu'il l'était physiquement pour les gens qui entrèrent en contact avec Lui dans les jours de Sa chair. Nous devons aller aux évangiles pour apprendre le caractère de la Personne dont parlent les épîtres. La doctrine est développée dans les épîtres, mais pour la substance nous devons aller aux évangiles. La substance et la puissance de la délivrance sont dans la Personne de Christ.

CHAPITRE 5

Le chapitre 4 se termine par une référence aux « bonnes nouvelles du royaume de Dieu ». Le royaume de Dieu est quelque chose de tout à fait nouveau ; nous ne pouvons rien lire à son sujet dans l'Ancien Testament, sauf prophétiquement ; la chose elle-même n'était pas là. Le Nouveau Testament s'ouvre sur la déclaration qu'il était à portée de main, s'approchant. Il n'y eut jamais de royaume aussi joyeux que le royaume de Dieu ; son caractère est exposé dans le « vin nouveau » — un vin plus riche et plus précieux que n'importe quel vin connu sur terre ; c'est en effet du « bon vin ». Il fut dit des hommes à la Pentecôte, par dérision, qu'ils étaient « pleins de vin doux », mais c'était vrai spirituellement ; bien des paroles vraies sont prononcées par dérision. Le Seigneur veut que chacun de nous soit rempli de vin nouveau. Il est venu dans ce monde pour l'assurer, et Luc 5 montre comment Il s'assure des vases pour contenir et préserver la grâce précieuse qu'Il a apportée ici depuis le ciel.

La venue du Seigneur dans cet évangile est pour assurer trois choses : la gloire à Dieu dans les lieux très hauts, la paix sur la terre, et le bon plaisir dans les hommes. C'est ce que Dieu désire et Il a commencé à l'assurer en introduisant un seul Homme en qui Il a complètement trouvé Son bon plaisir. Dieu travaille à nous lier complètement et efficacement dans nos affections avec cet unique Homme, afin que nous devenions des objets de plaisir pour Son cœur — qu'Il puisse avoir du plaisir en nous comme Il en a en Christ. Au chapitre 4, nous avons un beau Vase capable d'apporter aux hommes dans ce monde toute la grâce du ciel — toute la grâce du cœur de Dieu. Au chapitre 5, nous sont présentés un certain nombre de vases, tous rendus appropriés pour contenir le vin nouveau — tous remplis à partir de l'unique et beau Vase. Cela donne une idée merveilleuse du royaume de Dieu.

Au début de ce chapitre, on se presse sur Lui pour entendre la parole de Dieu. Mais nous trouvons que la prédication et l'audition ne sont pas suffisantes ; il doit y avoir une œuvre de Dieu dans les âmes des hommes pour amener la formation de nouveaux vases. C'est ce que nous voyons illustré ici. Le Seigneur prêchait et les gens entendaient, mais, en plus de cela, une œuvre de Dieu fut accomplie dans l'âme de Simon Pierre — un mouvement souverain qui fut, sans aucun doute, figuré par le nombre de poissons apportés dans le filet de Simon. Un mouvement sous la surface apporta tous ces poissons dans le filet de Simon. C'était un mouvement souverain de Dieu, car il n'y avait pas de poissons là auparavant ; ils avaient essayé toute la nuit et n'avaient rien pris. La pensée est suggérée que Dieu allait travailler dans les âmes des hommes afin qu'il y ait quelque chose de tiré de la masse de l'humanité pour Son plaisir.

Le premier élément dans la formation d'un nouveau vase est la conviction de péché. C'était un nouveau genre de conviction de péché qu'aucun pécheur ayant jamais vécu dans ce monde n'avait eu auparavant. Aucun homme n'avait jamais auparavant été convaincu de péché en la présence de Jésus, et cela faisait toute la différence. Il tomba aux genoux de Jésus, parce qu'en même temps que la conviction de péché, il y avait une puissante force d'attraction. Or, c'est l'attraction qui retient les gens ; la conviction de péché est le filet dans lequel Dieu attrape les gens, mais, dit-il, « leur filet se rompt ». Il ne pouvait pas retenir ce qui était attrapé. Leur « filet » représentait ce avec quoi ils étaient familiers ; c'est-à-dire le ministère de la loi et des prophètes. Cela pouvait convaincre les gens mais cela ne les retiendrait pas pour Dieu ; il n'y avait pas de force d'attraction dans la loi et les prophètes — pas de puissance inhérente pour retenir les hommes pour Dieu — mais il y a une force d'attraction en Jésus qui retiendra les hommes pour Dieu. C'est le genre de conviction de péché qui appartient au christianisme ; les hommes sont profondément convaincus de péché, mais la conscience de la merveilleuse force d'attraction qu'il y a en Jésus est apportée dans leurs âmes ; cela les retient pour Dieu. Les anciens théologiens parlaient de la différence entre la repentance légale et la repentance de l'évangile, et il y avait beaucoup de vrai là-dedans. Supposons qu'un homme se tienne sous le mont Sinaï avec ses tonnerres et ses éclairs, et entende les paroles terribles : « mourir sans miséricorde » — cet homme pourrait être convaincu de péché dans la terreur, mais ce n'est pas le genre de conviction de péché que Dieu donne aux hommes aujourd'hui. Un homme pourrait réaliser qu'il se tient, pour ainsi dire, au-dessus

de l'abîme de l'enfer et qu'il est prêt à y tomber en une minute, mais ce n'est pas le genre de conviction que Dieu donne aux gens aujourd'hui. Il y a un nouveau genre de conviction de péché qui appartient au royaume de Dieu, le nouveau système de la grâce divine. Au chapitre 4, Jésus est le Prédicateur et le Libérateur, mais au chapitre 5, Il est l'Époux. À la fin du chapitre 5, quand les Pharisiens Lui demandèrent pourquoi Ses disciples mangeaient et buvaient alors que les disciples de Jean jeûnaient, Il répondit : L'époux est ici, tout est nouveau maintenant. Même la conviction de péché a un caractère nouveau, différent de celui que quiconque avait auparavant. Simon Pierre tomba à terre, mais ce fut aux genoux de Jésus. Il était aussi près de Lui qu'il pouvait l'être ; la force d'attraction était grande dans son cœur. C'est le genre de conviction de péché que Dieu donne aux gens maintenant ; ils sentent leur inaptitude totale pour Jésus et pour Dieu, mais en même temps ils sont remplis du sentiment de combien Jésus est extrêmement approprié pour eux.

L'évangile de Luc est la révélation divine du charme personnel de Jésus, l'Époux céleste. « Le charme d'un homme est sa bonté », Proverbes 19:22. Il n'y a pas de parole plus belle dans l'Écriture, et nous pourrions dire qu'elle décrit l'évangile de Luc. Voici un homme tellement convaincu que, pour sa propre conscience, il n'y a pas une tache de quoi que ce soit en lui sinon le péché ; il est un homme pécheur ; et pourtant il est attiré par le divin charme de la bonté en Jésus, au point d'être attiré jusqu'à Ses genoux mêmes. C'est le premier élément dans la formation de nouvelles outres. Il y a la conviction la plus profonde de notre propre inaptitude et de notre péché, mais il n'y a pas de découragement ou de remords en cela parce que nous l'apprenons en la présence du charme personnel de Jésus — l'attrait de l'Époux. La repentance et la rémission des péchés doivent être prêchées en Son Nom — c'est la fin de Luc — nous devons exposer la repentance et la rémission des péchés dans tout le charme personnel du Nom de Jésus. Cela nous fait aimer Dieu quand nous savons que c'est la voie qu'Il a prise, de savoir qu'Il a introduit une Personne si merveilleuse. Je ne m'étonne pas que ces gens aient été dans l'étonnement ; il ne restait que l'étonnement dans leurs cœurs. Pensez au charme de Celui qui était personnellement délicieux pour Dieu comme Son Fils bien-aimé ; nous voyons Son charme sous ce caractère au chapitre 3. Puis nous voyons au chapitre 4 le charme de Celui qui était intouchable par le diable, et le charme du Prédicateur oint qui pouvait pleinement exposer la grâce de Dieu aux hommes, et puis le charme du Libérateur qui peut nous soulager de toute puissance du mal et de toute infirmité. Maintenant, au chapitre 5, nous voyons le charme de Sa bonté envers un homme convaincu de péché. Puis le Seigneur lui dit : « Ne crains point ; désormais tu prendras des hommes » — Il prend Simon en partenariat. Quelqu'un comme celui-là est qualifié pour prendre des hommes, parce qu'il peut présenter quelque chose de très attrayant ; il peut parler du charme de Jésus. Si nous connaissions mieux ce charme, nous l'utiliserions davantage sur les autres.

Ce chapitre rassemble pour nous, avec soin et méthode, les différents éléments qui composent de nouvelles outres. Le premier élément nouveau est la conviction de péché en la présence de Jésus. Mais cela ne fait pas tout ce qui est nécessaire ; cela éveille dans l'âme la nécessité d'une purification divine, non pas seulement ce qui satisfera nos consciences, mais ce qui nous rendra appropriés pour Dieu. Nous avons maintenant un nouveau genre de purification. Il n'y avait jamais eu auparavant un homme vers qui un lépreux pût venir et dire : « Tu peux me rendre net », mais ce lépreux vient et dit à Jésus : « Seigneur, si tu le veux, tu peux me rendre net ». Quelle appréhension il avait d'un nouvel ordre de choses — un Homme sur terre capable de purifier des lépreux afin qu'ils soient aptes à s'approcher de Dieu !

Ce lépreux dit : « Seigneur, si tu le veux ». Quel bel esprit c'est ! Il avait appris ce que les hommes dans la synagogue de Nazareth avaient refusé ; ils avaient refusé la souveraineté divine, mais cet homme avait appris à s'y soumettre comme étant la voie de la bénédiction. Si nous nous soumettons à la souveraineté divine, nous la trouvons dix mille fois plus favorable envers nous que nous ne l'avions jamais pensé. C'est le bon plaisir souverain de Dieu de produire une purification qui soit parfaitement appropriée à Lui-même. C'est ce que Dieu propose ; non pas simplement nous purifier pour que nous puissions entrer au ciel sans accusation et avoir quelque siège solitaire derrière la porte, mais nous rendre aussi aptes à être présentés devant Lui que

ne le fut jamais n'importe quel saint ange, et même plus que cela, car c'est une purification qui ne pouvait être produite que par la mort de Jésus. Pourrait-il jamais y avoir rien de plus merveilleux que cela ? Jésus effectue la purification pour nous par Sa propre mort. C'est dans la mort de Jésus qu'Il a réellement et sacrificiellement touché le lépreux. Ce fut le plaisir de Dieu de nous purifier si efficacement que pas même la vision sacerdotale la plus aiguë — pas même Son propre œil saint — ne pût détecter une seule trace de lèpre ; toute souillure a complètement disparu. Le Seigneur est allé à la croix pour faire cela. Le charme de Sa seule bonté ne répondrait pas au cas, Il s'est identifié à notre état de péché ; Il nous a touchés ; Il a été fait péché pour nous. Telle est la valeur de la mort de Christ que pour nous qui croyons en Lui, il ne reste pas une trace de souillure sous l'œil de Dieu. « Je le veux : sois net » est la parole de la croix. Cette parole résonne à travers les âges depuis le Calvaire. « Je le veux : sois net » est un nouveau genre de purification tout à fait ; ce n'est pas seulement une purification cérémonielle telle qu'un Israélite pouvait l'avoir en observant les rites et les ordonnances de la loi. C'est un nouveau genre de purification qui nous rend sans tache en présence de la sainteté de Dieu, tout cela étant assuré par la mort de Jésus.

Ensuite, le Seigneur lui dit : « Va, montre-toi au sacrificateur, et offre pour ta purification selon ce que Moïse a ordonné ». Pensez à cet homme prenant ses deux oiseaux, du bois de cèdre, de l'écarlate et de l'hysope, et ses agneaux, sa fine farine et son huile, tels que présentés dans Lévitique 14, et allant vers le sacrificateur ! Tout ce qu'il offrait nous parle de la Personne qui l'avait purifié. Quelle instruction il y a dans les choses qu'il offrait ! Les deux oiseaux, l'un tué et l'autre trempé dans le sang de l'oiseau mort et lâché dans les champs, parlent de Christ entrant dans la mort et sortant dans la résurrection. Puis le bois de cèdre, l'écarlate et l'hysope déclarent la grandeur et la gloire de Christ en tant qu'Homme. Le bois de cèdre parle de Son excellent maintien, l'écarlate de la gloire de l'homme telle qu'elle est vue en Christ, et l'hysope suggère l'humilité de Celui qui est descendu au point le plus bas pour rencontrer les hommes pécheurs. Le lépreux avait en type tout cela devant lui ; cela devrait remplir nos âmes de pensées adoratrices pour Christ. Nous pouvons le regarder et dire : Tout cela est pour moi ; c'est dans la valeur de cette sainte Personne entrant dans la mort que je suis purifié ; mon âme est dans une liberté adoratrice en présence de la perfection de Christ, qui est allé dans la mort pour assurer ma purification selon la sainteté divine et pour m'établir dans la puissance et l'onction du Saint-Esprit. Ce n'est pas une question de ce dont j'ai besoin pour soulager ma conscience, mais du caractère merveilleux de la purification qui est venue par le Fils de Dieu devenu Homme, présentant en Lui-même chaque trait de l'excellence et de la perfection humaines, et donnant tout cela dans la mort, de sorte que dans l'excellence et la vertu de cela, je suis purifié. Ce n'est pas seulement un retrait négatif, mais l'introduction de la perfection bénie de Christ, de sorte que nous sommes libérés pour offrir Christ devant Dieu.

Le lépreux purifié s'en allait avec le sang sur son oreille, son pouce et son gros orteil. Pensez à lui marchant dans le monde avec le sentiment qu'il devait tout entendre, tout faire, et faire chaque mouvement dans le sentiment du caractère merveilleux de sa purification ! Il était purifié par une Personne venue du ciel, possédant chaque perfection qui convenait à Dieu dans un Homme, mais qui alla dans la mort comme un sacrifice pour le péché afin d'assurer une purification pour les hommes pécheurs qui les laisserait aussi sans tache qu'Il l'est en la présence de Dieu. Le lépreux purifié avait le sang sur son oreille, son pouce et son orteil, et il avait l'huile sur le sang, et ensuite il avait tout le reste de l'huile versé sur sa tête. Le lépreux purifié possédait une dignité en Israël qui ne s'attachait à aucune autre personne, sauf au sacrificateur et au roi oints de Dieu. Il s'en allait comme un homme oint.

Ce nouveau genre de purification surpasse totalement toute purification que les hommes auraient pu avoir dans l'Ancien Testament ; c'est une purification qui ne peut être mesurée que par la Personne qui l'effectue. Telle est la valeur de la mort de Christ que, si le plein éclat de la lumière de Dieu brillait sur le croyant, pas une seule tache de péché ne serait découverte ; il est purifié.

Il y a une rupture significative dans le chapitre au verset 16 : « Et il se retirait dans les déserts et priait ». Cela semble indiquer l'achèvement de ce qu'Il avait à faire en rapport avec l'exposition du péché et sa purification. L'exposition de l'état de péché de l'homme et la purification divine n'étaient pas tout ce que la grâce divine avait en vue, et le Seigneur s'est retiré, je suggérerais, pour prier concernant les pensées ultérieures de Dieu pour les hommes. Il est profondément intéressant de penser au Fils béni de Dieu comme entrant dans toutes les pensées de grâce, et priant afin que ces pensées soient pleinement assurées dans les hommes. S'il doit y avoir de nouvelles outres pour le vin nouveau, il ne doit pas seulement y avoir un nouveau genre de conviction de péché et une nouvelle purification, mais il doit y avoir une puissance nouvelle. Les hommes sont marqués par la faiblesse, mais l'une des grandes pensées de Dieu pour les hommes est qu'ils soient caractérisés par la puissance au lieu d'une incapacité totale pour le bien, de sorte que les hommes puissent marcher ici pour la gloire de Dieu.

Nous voyons dans cette section un homme paralysé. Il est non seulement vrai que nous sommes pécheurs et avons besoin de purification, mais nous sommes totalement frappés d'incapacité et sans force. C'est une autre occasion pour la grâce divine de se révéler. Je ne pense pas qu'il soit exagéré de dire que la puissance qui était présente pour guérir, et dans laquelle l'homme paralysé s'est levé et a marché, était la réponse à la prière du Seigneur Jésus. Il n'y a pas un seul d'entre nous ici qui n'ait ressenti le besoin de puissance, mais supposons que nous partions du côté divin. Longtemps avant que je ressente le besoin de puissance, Jésus l'a ressenti pour moi, et longtemps avant que je prie pour la puissance, Il a prié pour la puissance pour moi. Sa prière a apporté la puissance de Dieu dans cette maison, et dans cet homme paralysé. La puissance est toujours une réponse à la prière, mais n'oublions pas l'efficacité prévalente des prières de Jésus. Quel que soit le besoin dont je puisse devenir conscient, je peux être assuré qu'il n'y a pas un de ces besoins que le Seigneur Jésus n'ait ressenti et pris en intercession pour moi. Combien cela attire le cœur vers Lui !

Nous arrivons, en figure, ici au don de l'Esprit ; la puissance réside dans le don de l'Esprit. C'est la pensée de la grâce divine de nous établir rendus capables pour le bien. Naturellement nous sommes marqués par une faiblesse totale pour ce qui est bien, mais la pensée de la grâce divine est de nous établir dans la puissance par le don de l'Esprit. Or le don de l'Esprit vient en réponse à la prière : « Si donc vous, qui êtes méchants, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père qui est du ciel donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ? » [Luc 11:13]. Et le Seigneur dit à la femme de Samarie : « Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui eusses toi-même demandé, et il t'eût donné de l'eau vive ». Mais, tout en tenant compte de cela, n'oublions pas que l'Esprit est donné en réponse à la prière du Seigneur Jésus, le béni Fils de Dieu. Il a dit : « Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour demeurer éternellement avec vous ». Le don de l'Esprit est la réponse à la prière de Jésus, tout comme la puissance qui est venue à cet homme paralysé était en réponse à la prière de Jésus. C'est la Personne que nous connaissons par la grâce infinie de Dieu — une Personne vivante maintenant au ciel qui a prié pour que nous ayons le Saint-Esprit comme puissance.

La puissance dans la créature doit être une puissance dépendante ; Dieu ne donnerait jamais de puissance à la créature pour rendre cette créature indépendante de Lui-même. L'Esprit comme puissance est une puissance dépendante, et même le don de l'Esprit est vu comme étant en réponse à la prière, qui est l'expression de la dépendance. L'homme paralytique était entièrement dépendant, car il est venu comme étant apporté par d'autres ; il fut apporté par des hommes qui avaient la foi en ce qui était disponible. Tout le cas, tel que pris en charge par Jésus et les hommes, était marqué par la dépendance. Il y avait la prière de Jésus et la foi des hommes, et le résultat fut que l'homme fut énergisé et caractérisé par une puissance qui était de Dieu.

Il n'y a pas une pensée de Dieu en grâce à mon égard que le Seigneur Jésus n'ait prise d'une manière intercessoire auprès de Dieu, et c'est sur ce terrain que nous obtenons chaque bénédiction. Cela introduit un élément très attrayant ; cela rend le Seigneur Jésus attrayant ; nous commençons à voir quelque chose de Son caractère comme Époux. Ce chapitre nous conduit par étapes à la connaissance de Christ comme Époux,

Celui qui détient tout pour Dieu dans la puissance de l'affection, et dans un charme personnel qui devient attrayant pour quiconque en vient à Le connaître. Il est le grand centre d'attraction de l'univers de Dieu, et tout cela conduit à ce qu'une compagnie soit acquise, qui sont « les fils de la chambre nuptiale » ; ils trouvent charme et satisfaction dans l'Époux.

Ils n'étaient pas conventionnels dans la manière dont ils s'y sont pris pour ce qu'ils avaient en main, mais ils ont amené l'homme à Jésus, et cela a réglé toute l'affaire. C'est ce que nous voulons ; beaucoup d'entre nous peuvent lire leurs Bibles et prier, mais arrivons-nous à Jésus ? Ces hommes ont amené l'homme à Jésus, bien que j'ose dire qu'ils ont choqué les docteurs et les Pharisiens par la manière dont ils l'ont fait. Il y a toujours un chemin vers Jésus en passant par le haut. Les Pharisiens et les docteurs de la loi assis là représenteraient l'inutilité de l'ancien système légal. Ils ne pouvaient que se tenir assis comme le sacrificateur et le lévite au chapitre 10 passaient leur chemin. La puissance vient par Jésus et sur le principe de la foi et de la dépendance.

La puissance de l'Esprit est donnée afin que la marche des saints puisse être un témoignage vivant de la disposition du cœur de Dieu envers les hommes. Ce n'est pas seulement afin que nous puissions avoir de la puissance pour passer au travers, mais afin qu'il puisse y avoir un témoignage dans ce monde du pardon qui est dans le cœur de Dieu pour les hommes. Le besoin a été pleinement ressenti par Jésus ; aucun d'entre nous n'a suffisamment ressenti le besoin, mais Lui, si. Celui qui est notre Seigneur, notre Chef, l'Époux, a ressenti le besoin, aussi dit-Il : « Tes péchés te sont pardonnés ». C'est comme s'Il disait : C'est le grand point dans le témoignage de Dieu au moment présent. « Tes péchés sont pardonnés », c'est Dieu se manifestant dans le pardon. Le lever et la marche de cet homme devaient être un témoignage au fait qu'il y avait un Homme sur cette terre faisant connaître la disposition du cœur de Dieu dans toute sa bénédiction. Le cœur de Dieu était mis à nu devant l'homme, le pécheur coupable. Que faisait Dieu ? Il était en Christ réconciliant le monde. Il y a pardon dans le cœur de Dieu ; en dépit de tout ce que j'ai fait, Son cœur refuse de retenir quoi que ce soit contre moi. Le Seigneur semble dire : Cette question vient en premier ; vous devez connaître la disposition du cœur de Dieu envers vous. C'est un moment merveilleux quand nous apprenons la disposition du cœur de Dieu envers nous. Si nous en recevons le sentiment, nous comprendrons qu'Il ne nous laissera pas sans puissance pour marcher pour Sa gloire. S'Il nous regarde si tendrement, si telle a été Son attitude et Sa disposition, Il ne nous laissera pas sans puissance, mais alors Il dit : La puissance que Je vous donne doit être un témoin de la disposition de Mon cœur. Nous ne pensons pas assez au pardon des péchés. Les gens y pensent comme à quelque chose d'élémentaire, bien que nous ne le trouvions pas dans Romains, sauf dans une citation des Psaumes. Mais dans Colossiens et Éphésiens nous le trouvons. Que Dieu soit juste en justifiant est proéminent dans Romains, mais le pardon est la tendre disposition du cœur de Dieu. Nous ne trouvons pas dans Romains un verset tel que « Soyez bons les uns envers les autres, compatissants, vous pardonnant les uns aux autres, comme aussi Dieu en Christ vous a pardonné », Éphésiens 4:32. Je trouve le pardon dans le cœur même du Dieu béni. Le pardon est la disposition du cœur de la personne offensée ; c'est ce qu'elle ressent. Dieu se glorifie dans le pardon ; il était dans Son cœur avant de prendre forme en Christ. Le point ici n'est pas tant de répondre au besoin de l'homme, mais que le grand cœur de Dieu doit avoir une issue. Nos péchés, notre faiblesse, tout ce qu'il y a chez nous, sont du point de vue de Luc, des occasions estimées par Dieu et précieuses pour Lui parce qu'elles Lui donnent une occasion de Se faire connaître à nous dans la plénitude merveilleuse de Sa grâce. Ce n'est pas seulement que moi, la créature pécheresse, j'ai besoin de Dieu, mais Dieu a besoin de moi ; Il a besoin de moi dans mon état de péché, ma faiblesse, tout mon désordre moral de créature déchue, afin d'exprimer en moi les richesses insondables de Sa propre grâce bénie. Telle est la présentation dans ce merveilleux évangile.

Dieu a introduit le charme de Jésus dans ce monde — une Personne attrayante avec toute la grâce du ciel. Il est l'Époux, celui qui donne la joie ; Il remplit d'une satisfaction et d'un délice ineffables chaque cœur qui sait ce que c'est que d'être attiré dans Sa compagnie. Maintenant nous voyons la même puissance d'attraction

exercée dans le cas de Lévi le péager pour lui donner un intérêt entièrement nouveau. L'intérêt personnel est le centre même d'un homme naturellement, mais une puissance de grâce divine en Jésus est intervenue pour délivrer Lévi de l'intérêt personnel et pour lui donner un nouvel intérêt centré en Jésus. Ainsi, avec un nouveau genre de conviction de péché, un nouveau genre de purification, et une puissance nouvelle, nous trouvons un nouvel intérêt apporté pour nous gouverner de toutes manières.

La parole adressée à Lévi était « Suis-moi ». Jésus était, comme les versets suivants le montrent, l'Époux, le centre d'intérêt et de bonheur. C'est la grâce intervenant pour libérer les hommes de tout intérêt personnel, afin qu'ils soient attachés en affection à un nouveau centre et objet. Beaucoup de gens ne sont pas marqués par un mal grossier, mais par le fait que leur vie entière est gouvernée par l'intérêt personnel. Cela ne convient pas pour le royaume de Dieu ; cela ne convient pas comme trait des nouvelles outres. Nous trouvons un nouvel intérêt lié à Jésus comme Époux. Le Seigneur dit : « Suis-moi ».

Lévi devint un vrai Lévite en ayant été attiré dans la communion de la grâce ; c'est ce qui caractérise les « fils de la chambre nuptiale ». Cela suggère un nouvel intérêt qui a supplanté et déplacé l'intérêt personnel qui était là auparavant. Ce nouvel intérêt se centre en Jésus comme Époux. Ses intérêts et Ses joies deviennent les intérêts des fils de la chambre nuptiale. Chacun d'eux a quitté ses propres intérêts pour devenir identifié aux intérêts d'un Autre. C'est aussi loin que la figure nous emmène. Nous ne trouvons pas l'épouse dans les évangiles. Nous avons l'ami de l'Époux, et des vierges allant à la rencontre de l'Époux, et les fils de la chambre nuptiale, mais nous ne voyons pas l'épouse. Il ne peut y avoir d'époux sans épouse, mais l'épouse est cachée dans les évangiles ; nous ne la voyons pas.

L'œuvre de Dieu, telle qu'illustrée dans ce chapitre, culmine dans le fait que les hommes ont un nouvel intérêt lié à Jésus dans le caractère de l'Époux. Le titre d'Époux Le présente comme la Personne qui est le centre d'intérêt et de bonheur. Quels que soient les autres intérêts que les disciples aient pu avoir, ils furent tous mis de côté par un nouvel intérêt impérieux qui se centrait en Jésus comme Époux. Tout était là, ce qui était de grâce et de Dieu, et c'était venu pour être la source d'un bonheur pur. Le Seigneur a parcouru une certaine orbite quand Il était ici, et toute la grâce du ciel rayonnait en Lui. Le soleil est comparé à un époux dans le Psaume 19, et est sans doute une figure de Christ sous ce caractère. Il est parlé de Lui comme se réjouissant, et Sa joie était d'introduire et d'exprimer toute la grâce du ciel. Nous ne pensons pas assez à la joie profonde que Dieu a dans Sa grâce, mais elle a été pleinement connue et exprimée dans un Homme, en Jésus, et Il nous appelle à Lui afin que nous puissions y participer. La joie de Dieu dans le pardon est bien plus grande que notre joie d'être pardonnés. C'est une joie bien plus grande pour Dieu de nous purifier dans toute l'efficacité de la mort de Jésus qu'elle ne l'est pour nous d'être purifiés. C'est une joie plus grande pour Dieu de nous établir dans la puissance de l'Esprit qu'elle ne l'est pour nous d'avoir la puissance. La joie de Dieu en grâce est exposée dans l'Époux, et Il voudrait nous avoir comme Ses compagnons dans la joie de la grâce. C'est le nouvel intérêt qui appartient au royaume de Dieu.

Lévi répondit à l'appel de Jésus, et il fit un festin pour Jésus — non pour les péagers et les pécheurs. Il servit la joie de la grâce dans le cœur de Jésus ; cela devint son nouvel intérêt. Il connaissait le genre de compagnie qui donnerait de la joie à Celui qui exposait Dieu comme grâce suprême. Que les péagers et les pécheurs qui vinrent aient apprécié le festin est certain ; mais Lévi fit le grand festin pour Jésus ; il savait qu'Il l'aimerait. Il était un vrai fils de la chambre nuptiale. Il avait une grande appréciation de la joie divine qui était exposée en Jésus, et elle était devenue son nouvel intérêt. Connaissions-nous réellement le charme de Jésus de cette manière ? Il nous a appelés par Son propre attrait loin de l'intérêt personnel pour être dominés et caractérisés par un intérêt entièrement nouveau. Est-il vrai que Jésus est devenu le Centre d'intérêt pour nous ? Il a apporté toute la grâce du ciel pour les hommes. L'avons-nous appréhendée et comprise, et participons-nous à la joie qu'Il a en faisant cela ? Alors nous pouvons, dans la communion de la grâce, penser au besoin autour de nous, mais en faisant cela nous pensons à Lui, à Sa joie en grâce, et à la manière dont nous pouvons la servir.

Paul parle de lui-même comme « exerçant le service sacré de l'évangile de Dieu, afin que l'offrande des nations soit agréable, étant sanctifiée par le Saint-Esprit ». Il dit, pour ainsi dire, je vais tous les amener pour le plaisir de Dieu. C'est ce qui donne un intérêt entièrement nouveau qui appartient au royaume de Dieu. Tout prend un caractère nouveau, de sorte que ce que Lévi avait providentiellement est devenu une occasion pour lui de donner expression à la grâce du ciel. Le principal usage de l'argent est celui-là — bien qu'il soit en lui-même le mammon d'injustice — il peut être utilisé de telle manière qu'il donne expression à la grâce du ciel. C'est le privilège du saint de laisser son nouvel intérêt se manifester d'abord dans sa propre maison. L'homme paralysé fut envoyé dans sa maison afin que sa nouvelle puissance soit d'abord manifeste là, et Lévi fit un grand festin pour Jésus « dans sa maison » ; le nouvel intérêt parut là d'une manière très pratique.

Nous voyons ici dans ce quatrième incident un homme en communion avec la grâce du ciel, pleinement équipé pour répondre au besoin parce qu'il a le sentiment d'une pleine fourniture ayant compris la grâce qui était là en la Personne de Jésus. Il considérait tout de ce point de vue, et rassemblait ses invités pour servir la joie de l'Époux, non pas simplement afin qu'ils fussent bénis. C'est davantage pour le Seigneur que nous soyons près de Lui et en communion avec Lui de cette manière que n'importe quel service que nous pourrions rendre. Il a beaucoup d'anges qu'Il pourrait envoyer pour faire de grandes choses, mais aucun ange ne connaît la communion de la grâce comme la connaissent ceux qui ont été des créatures pécheresses ; les anges peuvent regarder et s'en étonner, et apprendre à connaître leur Dieu en elle, mais ils ne peuvent pas être dans la communion de la grâce comme le sont les fils de la chambre nuptiale. Lévi vit en Lui une bénédiction qui surpassa chaque once d'intérêt personnel dans son âme. Son cœur s'épanouit vers l'Époux « comme la rose vers le soleil d'or ». C'est ce que je voudrais que Jésus soit pour moi, une influence prépondérante pour déplacer chaque once d'intérêt personnel. C'est sur cette ligne que Dieu travaille

Plus nous connaissons le caractère festif de la grâce qui est venue par Jésus en tant qu'Époux, plus profondément nous ressentirons l'état d'un monde qui L'a rejeté. Le jeûne intervient ici, verset 35. Ce n'est pas que la grâce ait diminué, mais elle a été rejetée. L'Époux est enlevé, de sorte que le festin est maintenant lié au ciel où Il est accepté, et le jeûne à la terre où Il est encore rejeté.

Les versets 35 - 39 contiennent ce qui est probablement la première des paraboles du Seigneur. Elle nous impose le caractère entièrement nouveau de ce qui est advenu par la présence de Jésus dans ce monde. Elle suggère le plaisir divin de revêtir l'homme d'un vêtement qui est tout à fait nouveau et complet en lui-même, et qui est d'un genre différent de tout ce que les hommes ont porté auparavant. Le vieux vêtement représentait tout ce qui était fourni pour les hommes dans le judaïsme sous l'ancienne alliance. Les hommes avaient porté ce vêtement pendant quinze cents ans, mais Dieu avait dit par le prophète Jérémie que des jours viendraient où Il « consommerait une nouvelle alliance à l'égard de la maison d'Israël, et à l'égard de la maison de Juda », Hébreux 8:8. Le commentaire de l'Esprit de Dieu à ce sujet est : « En ce qu'il dit : Nouvelle, il a rendu ancienne la première ; mais ce qui devient ancien et qui vieillit est près de disparaître », Hébreux 8:13. Le vieux vêtement ne répondait pas au cas de l'homme, car il n'apportait ni la justice ni le salut ; il nous est dit qu'il n'a rien rendu parfait, et il n'a pas révélé la pensée et le cœur de Dieu. Dieu a trouvé à redire à ce vieux vêtement. Le système de choses dont il avait plu à Dieu de revêtir Israël — la loi et les sacrifices, et l'ordre de service qui appartenait au tabernacle et au temple — bien qu'il contînt une ombre des bonnes choses à venir, n'apportait la substance de rien. Le nouveau vêtement implique que Dieu établirait l'homme d'une manière entièrement nouvelle devant Lui, et c'est une unité complète à prendre dans son intégralité ; nous ne devons pas en déchirer un morceau pour l'ajouter au vieux. Il y a un nouveau vêtement qui ne sera jamais vieux ; et qui fournit une couverture complète et satisfaisante pour les hommes, et une satisfaction pour Dieu dans les hommes qui le portent. Quelque chose a été apporté d'un genre différent de tout ce qui était proposé dans la loi. La venue de Jésus dans l'humanité, Sa descente dans la mort, Sa montée en haut et le don de l'Esprit, ont pour résultat qu'un vêtement entièrement nouveau est fourni, dont aucune partie ne peut être ajoutée à l'ancien. Déchirer un morceau du nouveau vêtement, c'est le gâter, et cela ne

s'accorde pas avec le vieux. Le christianisme actuel, tel que nous le voyons autour de nous, est très largement du judaïsme avec des termes chrétiens importés ; on a déchiré un morceau du nouveau vêtement, et on l'a cloué sur le vieux, mais cela ne s'ajuste pas. Aucune partie d'un système de choses qui ne reconnaît pas du tout l'homme dans la chair ne peut être ajoutée à un système de choses qui était adapté à l'homme dans la chair.

Il y a deux choses dans cette parabole — le système tel qu'exposé dans le nouveau vêtement, et des hommes d'un nouveau genre figurés par de nouvelles outres. Ni l'ancienne alliance ni les hommes dans la chair qui étaient sous elle n'étaient satisfaisants pour Dieu, de sorte qu'Il a apporté un système de bénédiction entièrement nouveau, et s'est assuré un homme d'un nouveau genre pour convenir au système qu'Il a apporté. Tant le nouveau vêtement que les nouvelles outres donnent du plaisir à Dieu. Il plut à Dieu de revêtir Israël de tout ce qui se rapportait à l'ancienne alliance afin que les choses puissent être testées et qu'il puisse être mis en lumière si un tel système et de tels hommes qui s'y trouvaient pouvaient subsister pour le plaisir de Dieu. Il fut démontré qu'ils ne pouvaient pas ainsi subsister, et le système dut être mis de côté à cause de sa faiblesse et de son inutilité. L'épître aux Hébreux nous dit qu'il était faible et inutile, et qu'il ne rendait pas parfaits ceux qui s'en approchaient. Il n'apportait pas la perfection pour les hommes ni le plaisir pour Dieu. Dieu dut donc parler de quelque chose de nouveau, et cela impliquait l'écartement de l'ancien. Maintenant il y a un nouveau vêtement. Dieu a apporté ce qui est lié à la révélation de Lui-même en grâce dans Son Fils bien-aimé, et l'œuvre parfaite de la croix, et le don du Saint-Esprit aux hommes, et Il voudrait revêtir les hommes de cette connaissance.

Les scribes et les pharisiens portaient le vieux vêtement, et bien qu'ils fussent capables en mesure de comprendre le jeûne des disciples de Jean, ils n'appréciaient pas du tout que par la venue de Jésus il y avait un nouveau vêtement et un vin nouveau ; ils n'étaient pas capables de comprendre la joie sans mélange qui caractérisait les disciples de Jésus en tant que fils de la chambre nuptiale. L'Époux étant ici, tout était nouveau et d'un caractère changé. Il y avait un nouveau vêtement, un vin nouveau et de nouvelles outres. Le Seigneur dit, pour ainsi dire : Vous continuez avec ce qui est vieux, avec un système de choses qui pour Dieu est passé, mais Moi et Mes disciples sommes dans la joie de ce qui est nouveau et pour le plaisir de Dieu. Le vin nouveau est la joie de Dieu dans Sa grâce communiquée par l'Esprit au cœur du croyant.

La grande vérité de l'évangile est que Dieu a besoin de l'homme. Il n'y a pas d'évangile à dire que l'homme a besoin de Dieu, mais savoir et pouvoir dire que Dieu a besoin de l'homme est une bonne nouvelle. Dieu doit avoir des hommes pour déployer sur eux les richesses surabondantes de Sa grâce en bonté envers nous dans le Christ Jésus. L'état de l'homme est l'occasion pour Dieu de se manifester dans la richesse de la grâce de Son cœur, et de se répandre en une bénédiction incommensurable. Il trouve de la joie à le faire. La connaissance de cela dans le cœur du croyant par le Saint-Esprit est le vin nouveau. Il nous est dit dans Actes 13 que les disciples étaient remplis de joie et du Saint-Esprit. Paul dit : « le royaume de Dieu n'est pas manger et boire, mais justice, et paix, et joie dans le Saint-Esprit » — c'est cela le vin nouveau. Luc fait ressortir d'une manière très bénie et attrayante que Dieu a perdu ce qui est d'une grande valeur pour Lui et qu'Il doit le récupérer. Dieu voudrait se faire connaître dans Ses pensées, Son cœur et Sa disposition de grâce. C'était une nécessité pour Dieu de se faire connaître en grâce, et l'homme, une créature pécheresse, était nécessaire afin qu'Il pût le faire. Les gens demandent souvent : Pourquoi Dieu a-t-Il permis au péché d'entrer dans le monde ? Il l'a fait parce que c'est seulement par rapport à une créature pécheresse qu'Il pouvait révéler la profondeur, les richesses et la plénitude merveilleuses de Sa grande grâce et l'amour de Son cœur.

Il a fallu que le Fils de Dieu vienne du ciel pour nous dire que Dieu a besoin de l'homme. Dans Luc 15 nous avons le berger, la femme et le père — c'est Dieu cherchant l'homme. Pensez à la lumière et à la bénédiction de tout cela étant disponible pour chacun de nous ! Il est remarquable que cet évangile soit adressé à un seul homme. C'est comme s'il disait que Dieu est prêt à conférer tout ce qui est révélé dans cet évangile à un seul individu ; c'est ouvert à chacun de nous de prendre cet évangile de Luc dans toute sa plénitude comme

s'adressant personnellement à nous de la part du Dieu béni, afin que nous puissions Le connaître en grâce. Il ne pose aucune exigence ; Il accorde tout ; Il confère aux hommes tout ce dont ils ont besoin, et tout ce qui révélera ce qu'Il est en grâce. Quant à la souillure qui appartient à l'homme en tant que pécheur, Dieu y a répondu par l'efficacité d'un seul sacrifice pour le péché qui l'a complètement et pour toujours retirée de devant Lui. Le péché dans la chair a été condamné dans la mort du Fils de Dieu ; la purgation et la purification ont été effectuées dans toute la valeur et la puissance de la mort de Christ. Les croyants sont maintenant dans la lumière de cela ; c'est ce que Dieu Lui-même a apporté ; nous sommes rendus parfaits pour toujours dans la valeur de l'œuvre de Christ. C'est là le caractère du système auquel nous appartenons : il y a une révélation parfaite de Dieu en grâce, une purification parfaite du péché, et aussi une puissance conférée par l'Esprit. Les voies de Dieu sont caractérisées maintenant par le ministère de la justice et de l'Esprit. Le vieux système servait la mort et la condamnation, mais le nouveau système sert la justice et la vie. Il est impossible de mélanger les deux ; l'un est un système d'exigence et l'autre un système de fourniture.

La dernière clause du chapitre est un rappel solennel de combien il est facile de perdre le goût pour ce qui est nouveau. Si je bois du vieux vin, je perdrai mon appréciation pour ce qui est nouveau. Si je lis un livre intéressant du monde et que je m'en absorbe, parce qu'il fait appel à mes goûts et tendances naturels, je trouve que cela diminue ma capacité à apprécier ce qui est nouveau. Je désire maintenir dans mon âme l'appréciation du nouveau, et je crois que cela est plus pour Dieu que n'importe quel service que je puisse rendre. Le vieux vin appartient au vieux système. Combien vite les Galates furent détournés du vin nouveau vers le vieux ! Ils avaient été liés au nouveau système de grâce céleste et avaient connu le vin nouveau, du moins dans une certaine mesure, car Paul faisait référence à leur « bonheur ». Mais ils étaient devenus occupés par la circoncision, l'observation de la loi, l'observance des jours et toutes ces choses qui étaient réellement liées à l'homme dans la chair. Ils burent du vieux vin et l'aimèrent et, pour un temps, perdirent leur goût pour le nouveau. Satan travaille de cette manière, non pas exactement pour introduire ce qui est pécheur ou ce qui pourrait nous donner une mauvaise conscience, mais pour nous détourner vers ce qui est réellement « vieux ». Tout le système du christianisme actuel est marqué par ce qui est vieux et, si les gens s'y engagent, ils ne peuvent pas apprécier ce qui est nouveau. La musique lors des services religieux est introduite, non pas parce qu'elle plaît à Dieu, mais parce qu'elle fait appel aux hommes et leur plaît ; elle a le caractère du vieux vin ; elle appartient à un système que Dieu a écarté. Beaucoup de choses dans l'Ancien Testament furent introduites parce que Dieu mettait à l'épreuve si des choses adaptées à l'homme dans la chair pouvaient produire ce qui Lui plaisait, mais elles échouèrent entièrement à le faire. Si les gens s'engagent dans ces choses, on ne peut s'attendre à ce qu'ils aient beaucoup de goût pour le vin nouveau. À l'heure actuelle, le monde religieux s'emploie largement à fournir quelque chose qui attirera et sera agréable à l'homme en tant que selon la chair — des choses souvent empruntées à l'Ancien Testament sans aucune idée de leur portée spirituelle. Nous devons cultiver la connaissance de ce qui est nouveau — tout le système de grâce céleste qui se centre en Christ comme l'Homme céleste et glorifié, et qui subsiste dans la valeur de Sa mort, et qui est connu dans le cœur du croyant par le don de l'Esprit.

Le vin nouveau nécessite de nouvelles outres, qui ne représentent pas le système mais les personnes qui se tiennent en relation avec lui. Il doit y avoir un nouveau genre de personne pour apprécier la grâce divine et pour être un vase pour contenir la joie de cette grâce. Luc 5 montre les traits qui caractérisent les nouvelles outres ; elles sont marquées par quatre traits — un nouveau genre de conviction de péché, un nouveau genre de purification, une puissance nouvelle et un intérêt nouveau. Ces choses mises ensemble nous donnent les traits moraux d'un nouveau genre d'homme, et il en résulte des vases appropriés pour contenir et préserver le vin nouveau. Si nous ne sommes pas supérieurement heureux, il y a une raison à cela. Le vieux vin flatte la chair, mais la satisfaction de soi et le bonheur sont deux choses tout à fait différentes. Le vieux vin représente les principes légaux, mais ce qui est proposé dans l'évangile de Luc est que la joie de Dieu dans la grâce soit

une source de joie dans notre cœur perpétuellement par l'Esprit ; alors il aura du vin nouveau dans de nouvelles outres.

CHAPITRE 6

Il y a une bénédiction profonde à chercher à entrer dans les pensées du Seigneur alors qu'Il traversait les champs de blé. Chaque épi de blé dans ces champs avait surgi de la mort pour être la provision abondante de Dieu pour les hommes, et le sabbat particulier mentionné au premier verset de notre chapitre avait une signification qui lui était propre. Il est appelé ici le sabbat « second-premier ».

Le premier sabbat était le sabbat de la Pâque, le second-premier était celui qui suivait immédiatement le balancement de la gerbe des prémices (Lévitique 23) ; c'était le premier des sept sabbats qui devaient être comptés jusqu'à la fête des semaines. Ce que cela a dû apporter au cœur du Seigneur ! Il connaissait parfaitement tout ce qui était exposé dans le type des prémices ; cela Lui parlait de la grande provision de Dieu en grâce qui serait libérée comme résultat de Sa propre résurrection. Chaque pensée de grâce dans le cœur de Dieu est maintenant libérée sur ce fondement. Il avait, aussi, une pensée du sabbat très différente de celle qu'avaient les Pharisiens. Ils avaient fait du sabbat un jour d'esclavage et de restriction ; la pensée de repos, de rafraîchissement et de liberté, un jour sanctifié pour Dieu comme Celui qui a assuré le repos pour Lui-même et qui se délecte à avoir des hommes pour partager Son repos, était loin de leurs esprits. Mais nous avons vu ce que le Seigneur liait au sabbat au chapitre 4 lorsqu'Il se leva pour lire et prêcher dans la synagogue à Nazareth. « Le Fils de l'homme est Seigneur même du sabbat » ; cela lui donne son vrai caractère selon la pensée et le cœur de Dieu.

Les disciples, faisant suite à ce qui était vrai d'eux en tant que fils de la chambre nuptiale, et en tant que nouvelles outres remplies de vin nouveau, sont vus ici dans la liberté de la grâce. « Ses disciples arrachaient les épis et les mangeaient, les froissant dans leurs mains ». Ils s'approprièrent librement la bonté de Dieu qui était disponible, tout comme Il voudrait que nous le fassions, mais cela déplut aux Pharisiens. Cela souleva toute la question du sabbat, et s'il était conçu pour donner aux hommes une justice légale en le gardant, ou s'il parlait du délice de Dieu à donner le repos et la bénédiction. Le sabbat devait-il être simplement une ordonnance pour l'homme dans la chair, et ainsi faire partie du vieux vêtement, ou devait-il être compris à la lumière de Dieu révélé en grâce ? Il n'y aura pas de vrai sabbat tant que les hommes ne se reposeront pas dans la grâce connue de Dieu. Le Fils de l'homme est Seigneur du sabbat ; Il exerce les droits de Dieu en grâce, et apporte un vrai sabbat de repos pour les hommes.

L'homme religieux ne peut jamais comprendre la liberté de la grâce, aussi certains des Pharisiens interpellèrent les disciples sur la raison pour laquelle ils faisaient ce qu'il n'était pas permis de faire le jour du sabbat. Mais le Seigneur répondit pour Ses disciples en rappelant aux contestataires qu'il y avait au moins un cas dans lequel un homme affamé avait fait ce qui n'était pas permis sous le système légal sans encourir de blâme pour cela. David était, d'une manière remarquable, dans le secret de la grâce divine. Les pains de proposition représentaient tout Israël comme étant en faveur devant Dieu ; c'était Sa pensée qu'ils soient tous devant Lui comme identifiés à Christ, et en effet comme ayant Christ pour leur vie. S'il en était ainsi, c'était une question de pure grâce, et cela justifiait David en disant : « le pain est d'une manière commun » [1 Samuel 21:5]. Bien que ce fût du « pain sacré », il était « commun » dans le sens où il était disponible pour des hommes qui étaient dans le besoin, et dont les vases étaient saints. Le pain de la maison de Dieu est toujours disponible pour la foi, et partout où il y a la foi, il y aura toujours, dans une certaine mesure, des conditions morales appropriées. Il y aura une vraie repentance, et une appréciation de la grâce de la part de Dieu, et ce sont là des conditions saintes. Les provisions de Sa grâce peuvent toujours être librement appropriées par ceux dont les vases sont saints comme étant marqués par ces conditions.

Quel groupe d'enseignements divins se trouve ici — les champs de blé, le sabbat, les pains de proposition ! Tous appartiennent dans leur véritable signification au nouveau système. Chacun devait être vu comme ayant Christ en vue, et non l'homme dans la chair. La pensée de Dieu a toujours été que l'homme soit béni par

Christ et en Christ, et même le pouvoir de s'approprier cela est de Dieu, comme nous le voyons dans l'incident suivant.

Un autre sabbat, le Seigneur entra dans la synagogue et enseigna, et il y avait là un homme dont la main droite était sèche. Un tel homme n'avait aucun pouvoir pour s'approprier ; il ne pouvait pas arracher les épis de blé ni les froisser. Les scribes et les pharisiens l'auraient gardé dans cet état ; ils étaient jaloux pour le sabbat, mais ils haïssaient la grâce dont le sabbat était le gage de l'alliance. Combien il était manifeste que les vieilles outres ne pouvaient pas contenir le vin nouveau ! Mais Jésus connaissait leurs pensées, et Il avait l'intention de les convaincre publiquement ; Il appela l'homme au milieu afin de démontrer devant tous les droits de Dieu en miséricorde. Mais il n'y avait pas de place pour Dieu dans leur système ; s'Il intervenait en miséricorde, cela brisait tout le système tel qu'il était dans leurs esprits. Si le judaïsme devait être préservé, Dieu devait être exclu ; quelle chose terrible à contempler ! Cela montre à quel point le vieux vêtement était vieux et irréparable. Il était devenu un système qui regardait avec suspicion et haine les actes de Dieu en miséricorde.

Le test pour ce pauvre homme était : serait-il gouverné par la parole de Christ ? S'était-il soumis à Lui en tant que Seigneur, à Celui qui était venu de Dieu avec une autorité divine ?

Quand Jésus dit : « Étends ta main », obéirait-il ? Il n'y aura de puissance chez aucun de nous pour s'approprier ce qui est de Dieu que dans la mesure où il y a un esprit de soumission. Quand les âmes ne reçoivent pas le bien de ce que Dieu a fourni dans Sa grâce, c'est parce qu'elles ne sont pas réellement soumises. C'est là le secret de la plupart de nos difficultés et de nos faiblesses. Mais l'œuvre de Dieu dans cet homme se montra par une obéissance immédiate, et sa main fut rétablie comme l'autre. Là où il y a une incapacité à saisir les choses précieuses de Dieu, on trouvera généralement que le Seigneur a parlé, mais que Sa parole n'a pas été obéie.

Les scribes et les pharisiens n'étaient pas soumis ; ils furent remplis de folie. Les choses du royaume de Dieu sont des choses nouvelles, dépendantes du fait que Dieu soit connu en grâce, et ceux qui voudraient, dans un orgueil de propre justice, maintenir les vieilles choses deviennent nettement hostiles aux nouvelles. La rupture entre l'ancien et le nouveau était complète.

Ce fut « en ces jours-là qu'il s'en alla sur la montagne pour prier, et il passa la nuit à prier Dieu » [verset 12]. C'était, comme nous dirions, une crise. Quelle était la pensée de Dieu à un tel moment ? Quelle forme voudrait-Il que les choses prennent en présence d'une inimitié manifestée envers la grâce ? Il était clair que le système qui existait alors ne pouvait pas contenir le vin nouveau qui arrivait. Il devait y avoir une nouvelle administration établie dans le monde, quelque chose de tout à fait différent de la loi et des prophètes. Cette grande affaire devint l'objet d'une prière prolongée. Nous pourrions dire véritablement que toute la dispensation de la grâce, et la forme qu'elle prendrait, furent le sujet de cette nuit de prière. L'ordre de la dispensation, avec toute sa puissance gracieuse, est la réponse à la prière de Jésus. C'est un grand trait caractéristique du christianisme tel qu'établi dans le monde que l'autorité du Seigneur en grâce a été liée aux apôtres qu'Il choisit après cette nuit de prière merveilleuse. Son choix à leur égard était une question de Sa propre souveraineté, mais c'était une souveraineté exercée dans une dépendance complète envers Dieu. Le Seigneur a établi un système dans lequel Ses apôtres ont une place très distinctive. Ils sont, comme le dit Jude, « les apôtres de notre Seigneur Jésus-Christ », et Pierre les appelle « vos apôtres » [2 Pierre 3:2]. Ils ne sont pas nommés apôtres dans Luc 6 en relation avec leur place dans l'assemblée, mais en relation avec le royaume de Dieu comme sphère de l'autorité divine en grâce. Ces hommes étaient qualifiés pour parler avec autorité comme apôtres envoyés du Seigneur. Leurs noms sont dans les douze fondements de la sainte cité Jérusalem ; ils furent choisis pour souffrir en tant qu'apôtres de l'Agneau.

Le fait que « Judas Iscariote, qui fut aussi son traître » soit compté parmi eux indiquerait que le royaume était destiné à être un lieu de test, et qu'il ne suffirait pas d'y avoir une place extérieure, même celle d'un apôtre.

Cela suggère, aussi, qu'il y aurait la possibilité qu'un manquement soit manifesté dans l'administration publique de la grâce de Dieu ; même pour des apôtres, la sécurité résiderait dans la prière. Nous pouvons être sûrs que le fait que le Seigneur ait passé la nuit à prier ne serait jamais oublié par ceux qui L'aimaient ; c'était un modèle qu'ils sauraient bien devoir être imité s'ils devaient être soutenus dans la position et la fonction merveilleuses auxquelles Il les avait nommés. D'un autre côté, nous pouvons être certains que Judas n'était pas un homme de prière ; je doute qu'il ait jamais prié du tout.

Le Seigneur descendit avec les apôtres et se tint sur un lieu uni [verset 17]. Il avait prié sur la montagne et choisi les douze, et puis Lui et eux descendirent pour apporter la puissance de la guérison divine aux hommes d'en bas. Ils descendirent de Sa propre élévation avec Dieu, pourtant, malgré tout, une élévation marquée par une dépendance parfaite ; et sur le lieu uni, ils trouvent « une grande multitude du peuple de toute la Judée et de Jérusalem, et de la côte maritime de Tyr et de Sidon, qui étaient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies », et il nous est dit que « une puissance sortait de lui et les guérissait tous ». Nous ne pouvons guère manquer de voir dans cette multitude, incluant certains venant même de villes gentilles, une figure de cette vaste foule à qui la guérison spirituelle serait apportée par la grande administration de grâce pour laquelle Il avait choisi Ses apôtres. Il y avait, en effet, en Lui une puissance pour la guérison de tous, et il me semble que le Seigneur fait ressortir le caractère de ceux qui sont spirituellement guéris dans ce qu'Il dit à Ses disciples comme rapporté dans les versets qui suivent, car les traits moraux exposés dans Luc 6:20 - 49 ne pourraient être que le résultat de la guérison divine. Des hommes de ce type ne peuvent être vus sur terre que comme le résultat de la vertu guérissante du royaume de Dieu apportée en Jésus. Il y a une connexion morale entre ce qui est dit ici et l'appropriation de la grâce divine dans la liberté, telle qu'on la voit en figure dans les champs de blé au début du chapitre. Tout ce que le Seigneur dit ici suppose que la grâce est révélée et connue et est devenue le principe formateur d'un nouveau genre d'homme qui est modélisé selon Dieu tel qu'Il est connu en grâce.

« Et lui, levant ses yeux sur ses disciples, dit : Bienheureux êtes-vous, vous pauvres, car à vous est le royaume de Dieu » [verset 20]. Le Seigneur s'adresse ici à Ses disciples comme possédant le caractère dont Il parle ; ce n'est pas une déclaration abstraite selon laquelle les pauvres sont bienheureux, mais « bienheureux êtes-vous, vous pauvres ». Il pouvait lever les yeux sur eux avec complaisance, trouvant Son délice en eux ; ils étaient ceux de qui Il avait dit prophétiquement : « En eux est tout mon délice » [Psaume 16:3]. Désirons-nous être tels qu'Il puisse nous admirer ! Alors nous devons être contents d'être pauvres dans tout ce que le monde estime précieux. Les « riches » ont reçu leur consolation [verset 24] dans un système de choses périssable, mais il est infiniment mieux d'être « pauvre » quant à ces choses mais d'avoir le royaume de Dieu. Comment un amoureux de Dieu peut-il trouver sa consolation dans des choses où Dieu n'a aucune place ? Les disciples, tels qu'on les voit ici, étaient de nouvelles outres remplies de vin nouveau, et ils pouvaient se permettre d'être pauvres par rapport à la scène où la grâce de Dieu était inconnue. Par la nature même des choses, nous ne pouvons pas posséder les deux sortes de richesses. Ceux qui ne connaissent pas Dieu ont leurs ressources, leurs satisfactions et leurs joies dans ce monde, et ils trouvent étrange qu'il y en ait qui préfèrent être dénués des choses qu'ils considèrent comme le bonheur. En effet, se tenir à l'écart de tout ce qui est bien considéré dans le monde « pour l'amour du Fils de l'homme » est bien suffisant pour provoquer le mépris et la haine. Mais le Seigneur considère comme « bienheureux » ceux qui sont pauvres dans le sens où ils se tiennent à l'écart de ce que le monde compte comme avantageux, et qui sont contents plutôt d'être privés et d'être dans la tristesse dans un monde où le Fils de l'homme est rejeté et couvert de honte. Ceux-là sont vraiment « bienheureux » en qui le Fils de l'homme peut voir apparaître certains de Ses propres traits, pour être méprisés et rejetés tout comme ils le furent lorsqu'on les voyait en Lui-même.

Puis, à partir du verset 27, il y a une autre partie du discours du Seigneur adressée à « vous qui entendez ». Cette section envisage un développement ultérieur de l'œuvre de la grâce dans les disciples, ayant pour résultat qu'ils deviennent manifestes en tant que « fils du Très-Haut ». Le Très-Haut est un titre de Dieu plus

souvent utilisé par Luc que par tout autre écrivain du Nouveau Testament, et tel qu'utilisé par lui, il a un lien particulier avec ce que Dieu est tel que fait connaître en grâce. Il est si haut qu'Il est bien au-dessus de l'ingratitude et de la méchanceté des hommes ; Il est bon envers eux en dépit de ce qu'ils sont. Or le Seigneur a en vue que Ses disciples soient des « fils du Très-Haut » ; ils doivent être semblables à Dieu dans Sa bienheureuse supériorité envers ce qui est mal dans les hommes. On peut comprendre que cela n'est pas présenté par le Seigneur comme quelque chose de pleinement réalisé en eux. Ses paroles à cet égard sont adressées à « vous qui entendez » ; elles sont destinées à des personnes dont les cœurs sont spirituellement attentifs. Il ne peut y avoir de proposition plus grande ou plus merveilleuse que celle de paraître comme donnant expression au caractère de Dieu en présence du mal qui est ici. Dieu fera paraître Ses fils dans la gloire très bientôt, et ils seront tous semblables à Lui alors [Romains 8:19], mais Il voudrait qu'ils soient manifestés moralement en agissant comme Lui dès maintenant, alors que les choses sont si contraires.

Il est bon de garder à l'esprit que nous avons prouvé dans notre propre expérience que tel est le caractère de Dieu, car c'est ainsi qu'Il a agi envers nous. Il nous a aimés quand nous Le haïssions ; Il nous a continuellement fait du bien même à un moment où nous étions ingrats et méchants ; Il a été miséricordieux et a remis nos péchés ; Il a été prêt à donner quand nous Le Lui avons demandé. C'est seulement une question de justice que nous agissions envers les autres dans la grâce qui a été montrée envers nous-mêmes. Dieu veut que Ses fils soient semblables à Lui-même, et Il veillera à ce qu'ils soient pleinement récompensés pour tout prix impliqué de leur part. Puisseons-nous être parmi ceux qui entendent ces paroles de grâce ! Nous n'apprécions réellement la grâce qu'au-delà de la mesure dans laquelle nous l'exprimons, de sorte que ce chapitre nous arrête avec un défi quant à savoir jusqu'à quel point nos âmes ont été pénétrées et imprégnées par la puissance de la grâce. En entendant ce que dit le Seigneur, nous acquérons un sentiment toujours plus profond de ce qu'est réellement la grâce. La plupart d'entre nous sont petits en grâce ; nous avons besoin de croître en elle comme Pierre nous y exhorte. C'est quelque chose de très étranger à nos cœurs naturellement, mais en tant que disciples de Christ, entendant Ses paroles, nous l'apprenons en vue de sa manifestation en nous.

La dernière section du discours du Seigneur commence par la parabole du verset 39 : « Un aveugle peut-il conduire un aveugle ? ne tomberont-ils pas tous deux dans la fosse ? ». Cela soulève la question, chez chaque disciple professant de Jésus, de savoir s'il peut voir où il va. Il est à craindre que beaucoup se contentent d'être conduits sans aucun exercice ni discernement personnel. Ils tiennent pour acquis que ce que leurs parents ont fait est juste pour eux ; ou que les institutions religieuses établies depuis des centaines d'années doivent être un guide sûr ; ou que ce que tant d'hommes instruits pensent être juste doit être juste. Mais c'est là réellement une cécité spirituelle, et à moins que je ne puisse voir moi-même, je n'ai aucun moyen de savoir si celui qui me conduit est aveugle ou non. Le seul moyen d'être en sécurité est d'avoir soi-même une vision spirituelle ; les aveugles seront certains de tomber dans la fosse.

Il n'y a pas de conduite ou de suivi aveugle dans le nouvel ordre de choses institué par le Seigneur, mais le principe de l'enseignement et de la condition de disciple y a une place permanente. « Le disciple n'est pas au-dessus de son maître ; mais tout homme accompli sera comme son maître », verset 40. L'intelligence vient sur la ligne de la condition de disciple, et ce n'est pas une conduite aveugle mais une instruction divine nous venant de Celui qui est à la pleine élévation des pensées de Dieu, et sous l'enseignement duquel il nous est possible d'être « rendus parfaits ». Sous l'enseignement de Christ, il n'y a pas d'incertitude ; personne de ceux qui viennent dans la soumission à Son enseignement n'a jamais un doute quant à savoir s'il est de Dieu ou non. Et c'est l'enseignement de Celui qui était l'exemplification de tout ce qu'Il enseignait, de sorte qu'être rendu parfait sous Son enseignement, c'est devenir semblable à Lui. Il n'y a pas d'aveugle conduisant un aveugle en cela, mais Celui qui connaît parfaitement la pensée de Dieu la communiquant à d'autres qui peuvent voir clairement tels qu'enseignés par Lui.

Non pas que tous soient « rendus parfaits », car de nombreuses leçons surviennent sur le chemin de cela, et nous devons découvrir qu'il y a des « pailles » et des « poutres » qui obscurcissent notre vision, et qui doivent être jetées dehors même après que nous avons la vue. Et le Seigneur fait remarquer que nous sommes enclins à perdre du temps en voyant une « paille » dans l'œil de notre frère quand nous ne pouvons percevoir une « poutre » dans le nôtre. Cela suggère clairement que quiconque se préoccupe de ce que son frère ne voit pas bien ferait mieux de prêter attention à quelque chose de beaucoup plus proche de chez lui. Il y a plus d'hypocrisie que nous ne le pensons dans notre promptitude à discerner les défauts spirituels chez les autres ; le Seigneur voudrait nous détourner de cette occupation très improductive.

« Car il n'y a pas de bon arbre qui produise du fruit corrompu, ni d'arbre corrompu qui produise de bon fruit ; car chaque arbre est connu par son propre fruit, car on ne recueille pas des figues sur des épines, et on ne vendange pas des raisins sur un buisson de ronces », versets 43, 44. Le Seigneur n'envisage pas un produit mixte ; chacun est soit un « homme bon », soit un « homme méchant », verset 45. L'Écriture ne reconnaît aucune troisième classe qui ne soit ni bonne ni méchante. Ceux qui se sont tournés vers Dieu dans la repentance, se confiant en Lui comme la seule Source de bien, sont bons, et ils produisent du bon fruit. La connaissance de Dieu dans le cœur de l'homme n'est jamais infructueuse ; elle produit invariablement du fruit de son propre genre. « L'homme bon, du bon trésor de son cœur, produit ce qui est bon ». Son cœur est pourvu du bien qu'il a trouvé en Dieu, et il produit le bien à partir de ce que son cœur thésaurise. Le cœur de l'homme naturel est plein de choses vaines dans lesquelles Dieu n'a pas de place ; toutes ces choses sont « méchantes », si aimables qu'elles puissent paraître, car rien ne pourrait être plus méchant pour une créature intelligente que d'avoir un cœur dans lequel il n'y a pas de place pour Dieu. Tout ce qu'un tel cœur peut produire est corrompu par le fait terrible que le seul qui soit réellement bon n'y a pas de place ; il est fort éloigné du vrai et seul Bien. Mais l'« homme bon » a appris sa propre culpabilité, et s'est tourné vers Dieu et a trouvé que Dieu est assez bon pour lui pardonner et le nettoyer, et pour purifier son cœur par la foi, et pour l'établir dans la liberté vis-à-vis de la domination du péché, de sorte qu'il fait maintenant sa gloire en Dieu, et ne connaît aucun bien sinon celui qui a sa source en Dieu.

Quand le bien qui est en Dieu devient le trésor du cœur d'un homme, il produit nécessairement du bien dans ce que l'homme dit et dans ce qu'il fait. Cela fait réellement de lui un « homme bon », car l'élément de corruption a été neutralisé, dans un sens pratique, par le bien qu'il a trouvé en Dieu. Il est ramené au bien en étant ramené à Dieu, et les œuvres du diable sont défaites en lui. Il est d'une immense importance d'ouvrir nos cœurs à la connaissance de Dieu qui nous vient dans le Seigneur Jésus ; c'est enrichissant, réjouissant, purifiant ; à mesure que nos cœurs en sont remplis, nous devenons « bons ». Paul pouvait dire aux croyants romains : « Mais je suis persuadé, mes frères, moi-même aussi, à votre égard, que vous-mêmes aussi vous êtes pleins de bonté », Romains 15:14. Quel contraste avec ce qu'il avait dit au chapitre 3 de la même épître : « Il n'y en a aucun qui exerce la bonté, il n'y en a pas même un seul » ! Cette dernière Écriture montre ce que nous étions quand la grâce nous a trouvés, mais la première montre ce que la grâce fait de nous.

Enfin le Seigneur dit : « Et pourquoi m'appellez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas les choses que je dis ? » Une simple reconnaissance des lèvres n'est rien pour le Seigneur, et n'est d'aucune valeur pour celui qui la fait. C'est en faisant ce que le Seigneur dit que nous nous assurons un bon fondement pour notre édifice, car c'est la preuve que nous croyons réellement en Lui. Si Ses paroles n'ont aucune autorité sur nous d'une manière pratique, nous ne faisons que nous tromper nous-mêmes en L'appelant Seigneur. Le véritable test qui nous distingue comme de vrais disciples est que, par beaucoup d'exercice, nous fassions ce que le Seigneur dit. C'est de cette manière que nous nous engageons définitivement envers Lui ; cela implique une rupture avec tout le genre de vie qui nous caractérisait auparavant, et qui caractérise la plupart de ceux qui nous entourent. Nous nous allions à la cause la plus impopulaire qui ait jamais existé dans ce monde, mais qui est la seule sécurité contre la ruine imminente. L'homme qui bâtit une maison sur le sol sans fondement prend sans doute le chemin le plus facile, mais il est très imprudent. Il est plus facile d'être un chrétien de

nom, avec juste assez de profession pour se donner une respectabilité, qu'il ne l'est de se mettre fermement à faire ce que le Seigneur dit. Ce dernier point nécessite de creuser profondément, et d'arriver jusqu'au roc. Rien ne résistera à l'impact de la tempête à venir, sinon ce qui est bâti sur le principe de l'obéissance à Christ. Nous ne croyons pas vraiment en Lui si nous ne faisons pas ce qu'Il dit. Il est certain que cela impliquera une quantité immense d'exercice, un exercice continu, mais c'est précisément ce que signifie creuser et aller en profondeur. Une petite chose faite en obéissance à Christ, que nous n'aurions jamais faite selon la chair, et qui nous a coûté quelque chose à faire, nous donnera plus de stabilité que d'écouter des sermons toute notre vie sans que notre pratique en soit affectée. Mais la vie de disciple ne signifie pas une seule chose faite sur ce principe, mais toute la vie bâtie sur lui parce que Celui dont nous pratiquons les paroles a acquis la suprématie dans nos cœurs. Rien de moins que cela n'est le vrai christianisme.

CHAPITRE 7

Siméon avait dit, avec le saint Enfant dans ses bras, qu'Il serait « une lumière pour la révélation des Gentils », chapitre 2 : 32, et nous voyons cela accompli dans le centurion. Un Gentil fut mis en lumière par la présence de Jésus à Capernaüm, comme se distinguant par une foi plus grande que celle qu'Il avait trouvée en Israël. On peut comprendre le délice particulier que Luc aurait à rapporter cet incident, étant lui-même un Gentil et écrivant à un Gentil. Le centurion était l'un des prémices d'une grande moisson de Gentils pour Dieu, et la présence de Jésus dans la ville le mit en lumière. Il est bon de marquer son caractère, comme montrant le genre de matériau que Dieu S'assurerait de la part du monde des Gentils. Il n'avait aucun but égoïste en vue, car c'était un intérêt affectueux pour son esclave qui l'avait poussé à envoyer vers Jésus. Bien que consciemment indigne, il se sentait assuré de pouvoir compter sur l'intérêt bienveillant aussi bien que sur la puissance divine de la merveilleuse Personne dont il avait entendu parler. Il est remarquable de voir comment il mesure le Seigneur Jésus, si nous pouvons dire ainsi, par ce qui était vrai de lui-même. Il supposait que Jésus, bien que si grand, aurait autant d'intérêt pour son pauvre esclave qu'il en avait lui-même. Et il compara de la manière la plus frappante l'autorité du Seigneur avec la sienne propre aux versets 7 et 8. Tout cela n'était pas de la présomption, car il était manifestement indigne à ses propres yeux d'avoir des rapports directs avec Jésus. C'était un tel raisonnement béni de la foi qu'il suscita l'étonnement de la part de Jésus.

Nous voyons ici un Gentil en qui la connaissance de Dieu était un principe actif, car les anciens des Juifs purent dire : « il aime notre nation et c'est lui qui nous a bâti la synagogue ». De sorte qu'il aimait évidemment les Juifs à cause de leur relation avec Dieu ; il favoriserait cette relation autant qu'il le pourrait. C'est une belle preuve que la foi opère dans l'âme quand il y a de l'amour pour le peuple de Dieu, et un désir qu'ils prospèrent spirituellement. Mais le centurion ne voulait pas admettre qu'il eût une dignité quelconque soit pour venir à Jésus, soit pour Le recevoir sous son toit. Le seul fondement de sa confiance ou de son attente était ce que Jésus était en Lui-même, et son appréhension de cela était vraiment merveilleuse. Il dit : « Mais dis par une parole et mon serviteur sera guéri. Car moi aussi je suis un homme placé sous autorité, ayant sous moi des soldats, et je dis à l'un : Va, et il va ; et à un autre : Viens, et il vient ; et à mon esclave : Fais ceci, et il le fait ». Ce n'était pas seulement qu'il reconnaissait que Jésus était capable de guérir son serviteur, mais qu'Il agissait sous autorité dans ce qu'Il faisait. Il agissait dans une grâce pure et parfaite comme étant sous l'autorité de Dieu. Le centurion ne pensait pas, comme beaucoup le font, que Jésus était bon, mais que Dieu n'était pas aussi favorable. Il rattachait tout ce dont il avait entendu parler en Jésus au fait qu'Il agissait sous l'autorité de Dieu, et par conséquent il était aussi facile pour Jésus de donner une parole de commandement que cela l'était pour lui. Il savait que toute la puissance de César était derrière chaque commandement qu'il donnait, et que toute la puissance et l'autorité de Dieu étaient derrière chaque parole de Jésus. Il n'avait pas la moindre hésitation ou incertitude à ce sujet. Or cela, c'est la foi. « Et Jésus, entendant cela, s'en étonna, et se tournant vers la foule qui le suivait, dit : Je vous dis que, pas même en Israël, je n'ai trouvé une si grande foi ». Le centurion était un « homme bon » parce que son cœur était pourvu de la bonté qu'il avait appréhendée dans le Dieu béni, laquelle entraînait en expression dans un Homme qui agissait ici sous l'autorité de Dieu.

Dans l'incident suivant, nous voyons Jésus comme la gloire de Son peuple Israël, car la veuve de Naïn représente la nation comme privée de tout espoir, mais trouvant dans sa désolation qu'il y avait Quelqu'un qui pouvait ramener son fils des portes de la mort. Dans cet incident, nous voyons la compassion de Dieu exprimée en Jésus dans des circonstances où tout était tout à fait sans espoir du côté humain. Une veuve privée de son fils unique ! Quoi de plus pathétique ? Une telle occasion remuerait la sympathie humaine presque partout, aussi trouvons-nous ici qu'« une foule considérable de la ville était avec elle ». Mais combien ils étaient tous impuissants ! Il était mort, et ils ne pouvaient que l'emporter dehors. Chaque citoyen de Naïn, jusqu'à ce moment-là, avait dû succomber au pouvoir de la mort. Mais Un plus grand que la mort

s'approcha ce jour-là de la porte de la ville, et rencontra le cortège funèbre. Personne ne L'appela à intervenir ; Il n'avait pas encore, pour autant que nous le sachions, exercé Sa puissance dans le domaine de la mort. Il se pourrait bien que personne dans les foules n'eût le moindre espoir qu'Il pût faire quoi que ce soit quand la mort avait effectivement eu lieu. C'était un cas où l'initiative ne pouvait appartenir qu'à Lui-même. Mais Il était ici comme le représentant de Dieu, et, comme Pierre le dit plus tard à une assemblée de Gentils, « Dieu était avec lui ». Comment Dieu agirait-Il en présence d'un cœur désolé par les ravages de la mort ? « Et le Seigneur, la voyant, fut ému de compassion pour elle, et lui dit : Ne pleure pas ; et s'approchant, il toucha la civière, et ceux qui la portaient s'arrêtèrent. Et il dit : Jeune homme, je te dis, réveille-toi. Et le mort s'assit et commença à parler ; et il le donna à sa mère ». Le péché a déchaîné un flot de tristesse sur les cœurs humains, et cela constitue une part non négligeable de ce qui se trouve sous l'œil de Dieu dans le monde. En effet, je ne doute pas que les tristesses que le péché a entraînées pour l'humanité soient bien plus grandes en volume que « tous les plaisirs du péché ». Nous sommes enclins à penser que les ambitions des hommes, et leur soif de gain et de satisfaction personnelle, et leur orgueil et leur vanité, sont plus proéminents que leurs tristesses. Ils le sont, peut-être, d'une manière publique, mais, si l'histoire secrète et vraie de chaque cœur humain était écrite, je crois que l'on trouverait que la déception et la tristesse sont en plus grande masse, et ont été plus réellement ressenties que toute autre chose. Et la plus grande tristesse de toutes est la tristesse de la mort, car elle désole tout. Je ne parle pas, pour le moment, de la mort comme étant sur nous-mêmes, mais comme faisant irruption dans notre bonheur par son pouvoir sur les autres. Le lien naturel le plus cher doit être brisé ; l'ami le plus estimé est arraché ; celui sur qui nos espoirs les plus tendres avaient été bâtis repose dans la tombe silencieuse. Maintenant, n'est-ce pas une chose immense de savoir que Dieu ressent et Se soucie des tristesses de Ses créatures ? Il a de la compassion, bien que le péché et la rébellion soient la cause de tout cela. Il aimerait Se faire connaître à chaque cœur affligé comme Il S'est fait connaître à la veuve endeuillée de Naïn, c'est-à-dire comme entrant avec compassion dans la tristesse, et comme ayant la puissance de soulager le cœur qui en est opprimé. J'ose dire que la connaissance de Dieu de cette manière, telle que nous pouvons L'apprendre dans l'incident devant nous, apporte un plus grand soulagement à un cœur affligé que ne le ferait n'importe quelle délivrance extérieure. Nous avons appris quelque chose du cœur de Dieu, et cela est plus grand que de retrouver nos morts, car c'est une possession indestructible et éternelle. L'effet de voir le fils de la veuve ramené à la vie fut que « la peur les saisit tous, et ils glorifiaient Dieu, disant : Un grand prophète a été suscité parmi nous, et Dieu a visité son peuple ». Ils n'eurent pas tous leurs fils morts ressuscités, mais en voyant comment Il avait eu compassion d'une veuve endeuillée, ils apprirent à connaître Dieu comme ils ne L'avaient jamais connu auparavant. L'incident demeure ici sur la page de l'Écriture afin que nous puissions apprendre à connaître Dieu de la même manière, et avoir un confort infini en Le connaissant ainsi.

Mais il y avait plus que de la compassion divine en Jésus ; il y avait une puissance qui pouvait traiter efficacement la force de la mort. En effet, nous ne connaissons aucun cas où la mort se soit trouvée en Sa présence sans être dépouillée de sa proie. Dieu a ainsi montré qu'Il peut traiter avec la mort, et mettre de côté son pouvoir, et libérer Sa créature de ce que la créature redoute. S'Il peut le faire pour un seul, la chose est établie ; c'est seulement une question de Sa sagesse quant au moment et à la manière dont Sa puissance l'effectuera. Il a rencontré le pouvoir de la mort d'une manière plus merveilleuse encore que ce qui fut vu à la porte de la ville de Naïn. Je ne doute pas que lorsque Jésus « toucha la civière », c'était une indication qu'Il entrerait en contact personnel avec le pouvoir de la mort. Il fit cela, comme nous le savons, à la croix ; le plein pouvoir de la mort vint sur Lui, non parce qu'Il était personnellement assujéti à la mort, mais parce qu'Il l'a goûtée par la grâce de Dieu pour tout ce qui était tombé sous elle en résultat du péché. Mais la mort ne fut pas capable de Le retenir. Il ne vit pas la corruption, et le troisième jour Il ressuscita triomphant. Dieu a triomphé de la mort par Jésus ; Sa victoire a été glorieusement vue en un seul Homme, mais elle est vue là comme étant disponible pour tous ceux qui sont dans l'esclavage par la crainte de la mort. La mort est annulée dans un Christ ressuscité pour tous ceux qui croient en Lui.

Toutes ces choses sont rapportées à Jean par ses disciples, et Jean ne pouvait comprendre pourquoi il était laissé en prison si de telles choses merveilleuses étaient accomplies. Il sentit qu'il était temps de rappeler au Seigneur qu'il était là, aussi Lui envoya-t-il un message : « Es-tu celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre ? ». Jean dut apprendre, comme bien d'autres, à accepter son propre ministère. Il avait dit : « Il faut qu'il croisse, et que je diminue » (Jean 3:30), mais cela devint plus éprouvant qu'il ne s'y était attendu, et il dut apprendre à justifier la sagesse comme étant l'un de ses enfants. Mais le Seigneur prit une voie magnifiquement gracieuse pour enseigner Son serviteur, comme Il le fait toujours. « À cette heure-là, il guérit plusieurs personnes de maladies et de fléaux et d'esprits malins, et il donna la vue à plusieurs aveugles ». Il donna la preuve la plus complète de la puissance divine qui opérait, et renvoya les messagers de Jean pour lui en parler, et pour ajouter : « Bienheureux est quiconque ne sera pas scandalisé en moi ». Jean avait sa propre place, « plus excellente qu'un prophète », car il était le précurseur immédiat du Seigneur, mais il ne lui fut pas donné d'avoir une place dans le nouveau système de choses introduit par le ministère du Seigneur Lui-même. Il dut accepter sa propre place selon le conseil de Dieu, et c'était une place merveilleuse, mais elle était préparatoire. Il n'avait pas sa place dans le nouvel ordre, bien que son ministère fût essentiel à son introduction. Ainsi le Seigneur put dire : « Parmi ceux qui sont nés de femmes, il n'y a aucun plus grand prophète que Jean le Baptiste ; mais celui qui est petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui ». Combien cela dirigerait nos pensées vers l'excellence suprême de ce à quoi nous sommes appelés à avoir part ! Les prophètes d'autrefois, et Jean lui-même, étaient des hommes envoyés de Dieu pour parler dans la puissance de Son Esprit ; ils étaient de merveilleux serviteurs, des vases divinement choisis et honorés, mais ils n'étaient pas dans le royaume de Dieu. La pensée de cela ne stimule-t-elle pas un grand désir dans nos cœurs de savoir ce que c'est que d'être dans ce royaume ? Si le petit en lui est plus grand que ces grands serviteurs de Dieu, quelle chose merveilleuse c'est d'y être ! Un nouvel ordre de choses a été introduit par la présence ici du Fils de l'homme ; la musique de la grâce divine a résonné dans ce monde de péché et de mort, et les péagers et les pécheurs ont un Ami qui peut les amener avec justice dans le royaume de Dieu, et leur donner une grandeur dans la connaissance de Dieu que les plus grands de Ses serviteurs aux temps de l'Ancien Testament n'eurent jamais. Sommes-nous prêts, en tant que pécheurs repentants, à justifier Dieu (verset 29), ou sommes-nous, comme les Pharisiens et les docteurs de la loi, en train de rendre nul quant à nous-mêmes le conseil de Dieu ?

Le Seigneur dit : « La sagesse a été justifiée par tous ses enfants » (verset 35) ; ce n'est pas qu'elle sera justifiée, mais elle l'a été ; le Seigneur voyait autour de Lui ceux qui étaient les enfants de la sagesse, et ils avaient tous justifié Dieu en se condamnant eux-mêmes et en appréciant avec joie la grâce dans laquelle Il était devenu connu d'eux en Jésus. Un enfant de la sagesse — représentatif de tous les autres — est placé devant nous dans l'incident suivant. Et je crois que nous voyons dans la « femme dans la ville, qui était une pécheresse » une personne qui était vraiment « un petit dans le royaume de Dieu », et par conséquent plus grande que Jean le baptiste. Je crois qu'elle avait acquis par Jésus une connaissance de Dieu tel que révélé en grâce qui lui donnait une grandeur merveilleuse. Combien nous sommes lents à comprendre ce qu'est la vraie grandeur ! Nous ne sommes grands qu'en proportion de notre connaissance de Dieu en grâce, et de la soumission de notre cœur à Son influence. Nous pouvons alors servir Son plaisir d'une manière qu'aucun saint d'autrefois n'aurait jamais pu. Les larmes, les baisers et l'onction de Ses pieds par cette femme, son grand amour, montraient combien elle était grande. Elle était grande dans l'appréciation de Sa Personne. L'Esprit de Dieu place ses activités devant nous ; Jésus est assis et Il reste assis ; c'est la femme qui est active.

C'est un moment de choix quand le Seigneur n'a plus à être actif, mais peut être l'Objet d'activités que la grâce divine a mises en mouvement dans le cœur d'un pécheur. Sans doute y avait-il eu des mouvements de grâce antérieurs qui avaient touché son cœur. Elle avait entendu la musique à laquelle Il faisait référence au verset 32, qui apportait le son doux de Celui qui était « un ami des péagers et des pécheurs », et elle y était réceptive. L'Esprit de Dieu n'a pas jugé bon de nous donner son histoire précédente sous la grâce, mais Il

nous montre le fruit précieux qui en était résulté. La partie évangélique de la chrétienté est largement occupée par la pensée de travailler pour Jésus, mais c'est une chose bien plus grande de Le servir avec amour. Simon a manqué de le faire, et je pense que nous pouvons dire que Jésus est dans la maison de Simon maintenant comme étant là où Il est extérieurement honoré, mais où peu de cœurs Le servent réellement avec amour. La femme était profondément touchée par la grâce du pardon qui était là en Jésus. Simon y était aveugle ; tout ce qu'il pouvait voir était Quelqu'un qui ne repoussait pas un pécheur, et cela le convainquit que Jésus n'était pas un prophète. Il n'avait aucune pensée que le Créancier était là, mais là comme un Ami qui était présent dans la grâce du pardon pour tous Ses débiteurs. La présence de Jésus là mit en lumière qu'il y avait une très grande différence entre Simon et la femme. Elle savait qu'elle était une pécheresse, et que ses péchés étaient nombreux, mais la pensée de cela lui donna une appréciation intense de la grâce qu'elle avait perçue en Jésus, et remplit son âme d'une gratitude et d'un amour profonds qui ne pouvaient être empêchés de s'exprimer, même dans l'atmosphère glaciale de la maison d'un Pharisien. La myrrhe avec laquelle elle oignit Ses pieds exposait sans doute une certaine intuition de sa part que la grâce ne pouvait être montrée à de telles personnes qu'au prix de la souffrance. C'était à Ses propres dépens que le Créancier pouvait pardonner. Son âme était émue jusqu'à ses profondeurs à cette pensée. Simon ne connaissait pas de telles émotions ; il n'avait jamais senti le fardeau de ses péchés, bien que sans doute il aurait admis d'une manière orthodoxe qu'il était un pécheur. Il pouvait critiquer froidement Celui en qui le ciel exprimait la grâce du pardon. Le Seigneur répondit à ses pensées inexprimées.

« Et Jésus, répondant, lui dit : Simon, j'ai quelque chose à te dire. Et il dit : Maître, dis-le. Un certain créancier avait deux débiteurs : l'un devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante ; et comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit à tous deux leur dette : dis donc lequel d'entre eux l'aimera le plus ? Simon, répondant, dit : Je suppose que c'est celui à qui il a le plus remis. Et il lui dit : Tu as bien jugé », versets 40 - 43. Telle est la position. Le Créancier a un droit légitime sur tous Ses débiteurs, mais aucun d'eux ne peut y satisfaire, de sorte que des relations heureuses ne peuvent être produites que par une grâce qui est prête à leur pardonner à tous. L'attitude actuelle de Dieu en est une de pardon ; elle a été exposée en Jésus quand Il était ici et elle n'a pas changé maintenant qu'Il est glorifié. Le cœur de celui qui a conscience d'être un grand débiteur est profondément ému de gratitude et d'amour quand il apprend la grâce du Créancier. Il ferait n'importe quoi pour montrer son amour. Mais celui qui, dans son propre esprit, est un petit débiteur n'apprécie pas la grâce du pardon, et, comme le dit le Seigneur, il aime peu. Combien cela nous sonde ! Je peux même être un croyant professant en Jésus, et pourtant L'aimer peu parce que j'ai un faible sentiment de tout ce qu'Il a pardonné. Ce que Jésus reçoit de moi et ce que Dieu reçoit de moi dans le ministère de l'amour dépend du sentiment que j'ai dans mon cœur de tout ce qu'Il m'a pardonné. C'est ainsi que Dieu gagne le cœur de Sa pauvre créature déchue, car la véritable vérité de l'évangile n'est pas tant que l'homme a besoin de Dieu, mais que Dieu a besoin de l'homme pour déployer Sa bonté et Sa grâce sur lui, et pour s'assurer son amour. C'est merveilleux que Dieu veuille mon amour, tout pécheur que je suis. Il voulait l'amour de la femme et Il voulait l'amour de Simon ; Il a obtenu le premier, mais Il n'a pas obtenu le second, et Il l'a ressenti.

« Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta maison : tu ne m'as pas donné d'eau pour mes pieds, mais elle a arrosé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser, mais elle, depuis que je suis entré, n'a cessé de me baiser les pieds. Tu n'as pas oint ma tête d'huile, mais elle a oint mes pieds de myrrhe », versets 44 - 46. Il y a un proverbe qui dit : « Celui qui couvre une transgression cherche l'amour » (Proverbes 17:9) ; c'était ce qui était dans Son cœur, et dans la femme Il trouva ce qu'Il cherchait. Elle avait brisé toutes les conventions dans la force de son grand amour. C'est notre privilège maintenant, face à une profession froide et sans cœur, de montrer que nous L'aimons beaucoup, non seulement en travaillant pour Lui, mais en prodiguant sur Sa personne ce que seul l'amour peut donner. Aucun d'entre nous n'oserait dire qu'il lui a été peu pardonné, mais beaucoup d'entre

nous pourraient bien prier pour avoir un sentiment plus profond de tout ce qui nous a été pardonné, afin que nous puissions aimer beaucoup.

« C'est pourquoi je te dis : Ses nombreux péchés lui sont pardonnés, car elle a beaucoup aimé ». À Simon, qui l'avait méprisée en tant que pécheresse, Il dirait clairement avec une autorité divine que ses péchés étaient pardonnés et Il affirmerait qu'il était convenable qu'elle fût légitimement absoute, car elle avait beaucoup aimé. Elle était maintenant dans de justes relations avec Dieu en connaissant Sa grâce, et en conséquence en L'aimant. Pas même un Pharisien ne pourrait contester que celui qui aimait beaucoup Dieu avait établi un droit au pardon. Non pas qu'elle ait reçu le pardon sur ce fondement ; elle l'a reçu purement sur le fondement de la grâce du Créancier, et Simon aurait pu l'avoir aussi sur ce fondement. Mais à Simon, Il parlerait de son amour comme justifiant son pardon. Il y a chez les pécheurs pardonnés ce sur quoi le Dieu béni pourrait attirer l'attention comme preuve qu'il y a une convenance morale à ce que de telles personnes soient pardonnées. Mais ceci est pour le Pharisien qui ne comprenait pas du tout la grâce, et non pour la femme qui la comprenait. « Et il lui dit : Tes péchés sont pardonnés ». Le Seigneur ne laisserait aucun pécheur pardonné sans une assurance personnelle de ce genre, mais c'est le résultat du fait d'être près de Lui d'une manière affectueuse en appréciant la grâce qui s'est exprimée en Lui. Cette grâce brille sur tous d'une manière générale, mais quand elle est appréciée, et qu'Il est aimé pour elle, il y a une connaissance positive et personnelle du pardon qui vient de la proximité avec Lui, de sorte qu'il y a le sentiment de le recevoir directement de Lui-même. Ce n'est pas Sa pensée que l'un d'entre nous en soit privé.

CHAPITRE 8

Le Seigneur parcourant le pays ville par ville et village par village est une indication qu'Il voulait que la puissance du royaume de Dieu soit connue dans un grand nombre de localités différentes. Le règne de la grâce devait entrer en expression dans de nombreux endroits, une préfiguration de ce qui adviendrait par l'établissement d'assemblées locales en rapport avec le ministère de Paul. Non seulement le Seigneur prêchait et annonçait les bonnes nouvelles du royaume de Dieu, mais la puissance du royaume était vue dans les personnes qui L'accompagnaient. « Les douze » représentaient Son autorité dans l'administration, mais les femmes qui avaient été guéries d'esprits malins et d'infirmités, et qui maintenant Le servaient de leurs biens, étaient une preuve personnelle de la puissance du royaume. Le Seigneur voudrait ce genre d'administration, et ce genre de témoignage personnel, dans chaque ville et village qu'Il visite à travers le monde. L'autorité de ceux qu'Il a choisis pour être apôtres doit être reconnue partout, car ils sont les représentants de Son autorité, mais il doit y avoir aussi l'état subjectif exposé dans les femmes, qui étaient des personnes guéries, libérées de la puissance du mal, et Le servant maintenant avec amour. La femme vue à la fin du chapitre précédent est un modèle choisi du genre de personnes qui peuvent être avec le Seigneur et peuvent Le servir dans chaque ville et village. Le vrai caractère du royaume de Dieu est que l'autorité de Jésus est reconnue, mais elle est reconnue par ceux dont les péchés ont été pardonnés, et qui ont été guéris d'esprits malins et d'infirmités, et qui maintenant L'aiment beaucoup et Le servent comme la femme le fit dans la maison de Simon. Quel témoignage à établir dans chaque ville et village !

Le témoignage de Dieu dans ce monde dépend largement de l'appréciation de Jésus comme l'Ami des pécheurs. Là où Jésus est aimé et servi, et là où Son cœur est satisfait par ce qu'Il reçoit de ceux qui L'aiment, là se trouve le royaume de Dieu en puissance. Peut-être que beaucoup d'entre nous seraient plus vitalement dans le royaume de Dieu si nous étions davantage dans l'affection ardente de ceux à qui il a été beaucoup pardonné. Peut-être que certains d'entre nous ont encore besoin de guérison pour des infirmités qui nous empêchent d'exprimer ce que Dieu est en grâce. Marc nous dit que le Seigneur chassa sept démons de Marie de Magdala, mais ici dans Luc nous lisons qu'ils étaient « sortis ». Cela suggère qu'ils ne pouvaient pas rester là où Jésus était aimé. Mais si les démons sortent, c'est pour que les dispositions du Seigneur soient reconnues telles qu'exposées dans « les douze ». Pour nous, cela signifierait que les commandements du Seigneur par Ses apôtres ont leur pleine place pour nous diriger dans la manière dont nous marchons ensemble (voir 1 Corinthiens 14:37). Une manière importante par laquelle l'amour pour le Seigneur Jésus entre en expression est par l'égard pour cet ordre de l'assemblée qu'Il a institué.

Les trois premiers versets du chapitre 8 se lient réellement à la fin du chapitre 7 ; le verset 4 commence un nouveau sujet. Il y a maintenant « une grande foule qui s'assemblait », et cela amène à l'esprit du Seigneur que le royaume de Dieu allait prendre une certaine forme dans laquelle il serait nécessaire de distinguer entre différentes classes de personnes qui entreraient en relation avec lui. La parole de Dieu serait largement semée, et beaucoup l'entendraient, mais elle ne serait fructueuse que dans la « bonne terre », où il y aurait, comme présenté dans Luc, un plein résultat — au centuple. Ce que nous voyons ici est le rendement normal d'une semence aussi précieuse et fertile que « la parole de Dieu ». La parole de la grâce divine tombant dans la bonne terre produit un plein résultat pour Dieu. Le Seigneur donne à Ses disciples une compréhension claire de la raison pour laquelle la parole, dans de nombreux cas, n'aboutit pas à un rendement normal. Ce sont des « mystères » connus seulement de ceux qui y sont initiés. Beaucoup, à l'heure actuelle, entendent la parole de Dieu, mais ne sont pas touchés au point de devenir fructueux. Dans la femme à la fin du chapitre précédent, nous voyons une personne en qui la parole était devenue très fructueuse, et celles mentionnées aux versets 2 et 3 de ce chapitre avaient porté du fruit avec patience. Mais cela prouve que la semence était tombée dans la bonne terre. « Un cœur honnête et bon » chez l'homme ne peut être que le résultat d'une œuvre de Dieu.

Dans cette parabole telle que Matthieu la donne, il y a un résultat décroissant — « l'un cent, l'autre soixante, l'autre trente » — parce que les choses y sont vues comme confiées à la responsabilité des hommes. Dans Marc, il y a un résultat croissant — « l'un trente, l'autre soixante, l'autre cent » — parce qu'un service modelé d'après celui du Fils de Dieu est en vue. Mais dans Luc, la parole de Dieu est considérée comme produisant son propre fruit normal parce qu'elle est la parole de Dieu, non pas comme Moïse l'a dite ou comme les prophètes l'ont dite, mais la parole de Dieu en grâce telle que le Fils de Dieu l'a dite, et cette parole tombant dans un cœur honnête et bon — c'est-à-dire un cœur exercé dans le jugement de soi, car tout homme est malhonnête jusqu'à ce qu'il se repente et reconnaisse qu'il est un pécheur. Alors un cœur bon apprécie la bonté telle qu'elle est vue dans l'Ami des pécheurs. La femme du chapitre 7 avait un cœur honnête ; elle savait que ses péchés étaient nombreux ; mais elle avait un cœur qui appréciait profondément la bonté et la grâce qu'elle trouvait en Jésus. Elle se plaisait à prodiguer tout son avoir pour Lui, le meilleur et le plus précieux de ce qu'elle possédait. Elle était une personne en qui la parole de Dieu porterait du fruit au centuple.

La semence semée le long du chemin, ou sur le roc, ou au milieu des épines, ne porte pas de fruit. Cela explique pourquoi la parole de Dieu ne devient pas fructueuse chez tous ceux qui l'entendent. Le long du chemin, le diable vient et enlève la parole de leur cœur de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés. Combien il est solennel de savoir qu'il y a une action positive du diable quand des gens insouciantes entendent la parole ! Ensuite, ceux sur le roc sont superficiels ; ils professent promptement croire, mais ils n'ont pas de racine ; il n'y a pas eu de labour de la terre en friche chez eux, et au temps de l'épreuve ils se retirent. Enfin, ce qui est parmi les épines est étouffé sous les soucis, les richesses et les plaisirs de la vie. Le Seigneur voudrait nous donner une intelligence spirituelle quant à ces choses.

Garder la parole de Dieu (verset 15) reviendrait à la thésauriser dans le cœur ; ensuite il y a le fait de porter du fruit avec patience. La parole se multiplie elle-même lorsqu'elle produit chez les croyants ce qui lui correspond. Et la grâce de Dieu chérie dans le cœur est capable de produire un plein résultat ; nous ne devrions pas envisager moins que le centuple.

Ensuite, le Seigneur a la pensée, non seulement d'un fruit pour Lui-même et pour Dieu, mais qu'il y ait un témoignage brillant pour que les hommes le voient. Personne, après avoir allumé une lampe, ne la couvre d'un vase ou ne la met sous un lit, mais il la place sur un pied de lampe. La connaissance de Dieu en grâce dans le cœur de l'homme est, au début, cachée et secrète, mais Il a l'intention qu'elle devienne manifeste et connue. Elle doit briller, et c'est pourquoi nous devons prendre garde à la manière dont nous entendons, afin qu'elle brille réellement comme une lumière émanant de nous ; à mesure qu'elle le fera, nous recevrons davantage, mais si nous ne la possédons pas de manière à ce qu'elle brille, le Seigneur dit que nous perdrons ce que nous paraissions avoir — une considération très solennelle.

Un résultat très précieux de l'audition de la parole de Dieu et de sa mise en pratique ressort au verset 21. Il y a une génération produite qui est moralement parente de Christ. Le mot « la » [dans « la mettre en pratique »] n'est pas dans l'original ; on lit littéralement : « ceux qui entendent la parole de Dieu et font ». C'est-à-dire que la parole les met en mouvement, comme elle le fit pour la femme au chapitre 7, et les femmes au chapitre 8 : 3. « Faire » quelque chose en relation avec Christ est la pensée, Le servir. Le monde peut comprendre les bonnes œuvres, mais faire quelque chose purement pour Le servir est une autre affaire. Par exemple, Il a dit : « Faites ceci en mémoire de moi ». Cet acte d'amour signifie très peu pour le monde, mais il signifie beaucoup pour Lui.

« Or il arriva, l'un de ces jours, qu'il entra dans une nacelle, lui et ses disciples ; et il leur dit : Passons de l'autre côté du lac ; et ils partirent », verset 22. Je pense que « l'autre côté du lac », tel que présenté ici, a le monde des Gentils en vue. Le Seigneur éduquait Ses disciples en préparation pour l'extension du témoignage de la grâce à ceux qui, jusqu'à ce moment-là, avaient été hors de portée de tout témoignage direct de la part de Dieu. Ils entraient maintenant dans la vision divine pour la bénédiction, mais cela entraînerait des

difficultés spéciales et l'opposition de Satan. Celle-ci serait d'un tel caractère qu'elle ne pourrait être surmontée que par la puissance résidant dans le Fils de Dieu. L'eau du lac parle des conditions instables qui existaient dans le monde, et sur lesquelles Satan pouvait agir. En portant le témoignage de « l'autre côté », il y aurait des difficultés particulières à rencontrer que le Seigneur comprenait parfaitement. Il était avec Ses disciples, mais n'était pas apparemment actif en leur faveur ; « il s'endormit ». Ce allait être un temps de test pour eux, mais Il savait tout à ce sujet, et Il leur indiqua, en s'endormant, la confiance paisible qui convenait à de telles conditions. Ils seraient apparemment sans aucune sécurité extérieure, et exposés au danger par une puissance adverse. Les conditions du monde à venir n'étaient pas encore présentes, mais la Personne était là qui pouvait toutes les introduire. Le connaissaient-ils assez bien pour être paisibles dans un coup de vent soudain ? Le connaissons-nous assez bien pour être paisibles quand la puissance de l'ennemi se montre ? Son sommeil était une voix pour eux ; c'était comme s'Il disait : C'est un temps pour être paisible. Nous avons remarqué, et nous remarquerons, comment les choses sont modélisées en Jésus dans cet évangile. Nous pouvons être tout à fait sûrs que Sa conduite dans n'importe quelle circonstance était la conduite juste pour cette circonstance. Son serviteur Pierre avait appris la leçon quand il dormait en prison (voir Actes 12). Une grande tempête éclatait alors sur la petite nacelle, car Jacques avait été tué par l'épée et Pierre était mis en prison avec toute probabilité, humainement parlant, d'être mis à mort. Mais telle était sa confiance dans le Seigneur qu'il dormait, bien qu'il n'y eût encore aucun signe d'une intervention divine quelconque en sa faveur. Le calme et la confiance sont une grande preuve que le Seigneur est avec Son peuple, même si les conditions peuvent être très instables, et que nous pouvons être très conscients d'une faiblesse en nous-mêmes. Le Seigneur ne voudrait pas que nous doutions qu'Il est avec nous. Il est dit d'Israël qu'ils tentèrent l'Éternel en disant : « L'Éternel est-il au milieu de nous, ou n'y est-il pas ? ». Si nous disons cela, nous Le tentons ; nous avons mis Son amour en question. Certaines des dernières paroles du Seigneur aux Siens furent : « Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix. Vous avez de la tribulation dans le monde ; mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde ».

Quand le Seigneur « entra dans une nacelle, lui et ses disciples », Il savait ce qu'Il faisait. Il savait tout de la tempête qui venait et Il S'est intentionnellement mis dans cette position, mais Il était avec eux en elle. Notez ce mot : « lui et ses disciples ». Il est nécessaire que nous connaissions la Personne qui est avec nous. Les chapitres précédents avaient suffi à montrer qui Il était, et pourtant ils pensèrent qu'ils pouvaient périr avec Lui dans la nacelle. Une tempête affreuse éclata sur Étienne, mais il n'eut aucune pensée de périr ; sa dernière heure fut une heure de calme et de saint triomphe, bien qu'il n'y eût aucune intervention extérieure en sa faveur. Telle est la tendre compassion du Seigneur qu'Il calme souvent une tempête, comme Il le fit dans l'Écriture devant nous. Il ne manquera assurément pas de considération pour notre faiblesse, mais Il aimerait que nos cœurs soient remplis de la conscience de ce que nous avons en Lui-même. Il ne change pas toujours les circonstances, mais Il les dirige souverainement pour le bien de Ses saints, et en vue de Son témoignage.

« Le pays des Gadaréniens » (verset 26) était probablement habité par des Gentils, et l'homme qui avait des démons peut exposer la condition des choses telle qu'on la voit dans le monde des Gentils. Toute la force de la puissance du mal s'y manifestait d'une manière terrible. Nous n'avons qu'à lire Romains 1 pour voir ce qu'était l'homme dans le monde des Gentils : l'idolâtrie, la licence, la violence et la corruption dans toute leur force étaient vues comme possédant l'homme. Il n'y avait même pas la bienséance extérieure qui, dans une certaine mesure, marquait le Juif. Des philosophes et des moralistes avaient essayé de réfréner les maux les plus criants, mais sans succès. Mais c'était dans la pensée de Dieu que Sa grâce, révélée par Jésus, aille vers le monde des Gentils en puissance de délivrance. Dieu avait besoin du Gentil pour faire ressortir la plénitude de Sa grâce ; la maison de Dieu ne pouvait être remplie par les seuls Juifs, aussi l'esclave fut-il envoyé dans les chemins et les haies — c'est-à-dire dans le monde des Gentils — pour contraindre les hommes à entrer au grand souper de la grâce.

Cet incident indique comment le Seigneur effectuerait une pleine délivrance pour les hommes hors d'Israël privilégié. Quel spectacle merveilleux ce fut pour le ciel de regarder en bas et de voir des Corinthiens, des Crétois, des Thessaloniciens et des Romains revêtus de vêtements de justice et de sainteté et assis aux pieds de Jésus ! Le Seigneur S'est assuré un témoignage à Lui-même dans le monde des Gentils chez ceux autrefois dominés par la puissance du mal, mais maintenant délivrés et paisibles, et laissés ici pour être un témoin de ce que Jésus a fait pour eux. Chaque croyant délivré de la puissance du péché fait partie de ce témoin.

Mais Gadara était aussi peu préparée aux puissances du monde à venir que la Judée. Ils Le prièrent de s'en aller de chez eux. Il fut bientôt manifesté dans le monde des Gentils que Jésus n'était pas voulu par la masse des gens, mais Il S'est assuré un témoin pour Lui-même, et il y a eu un témoignage pour Lui dans le monde des Gentils depuis lors, bien que la masse des gens ne veuille pas de Lui. Je n'en doute pas, le temps vient où Jésus sera aussi nettement refusé dans la chrétienté qu'Il le fut à Gadara.

L'apostasie complète n'est pas encore venue, mais elle approche.

La puissance souveraine du Seigneur pour délivrer de l'énergie active du mal est exposée dans l'homme qui avait des démons. Il n'y a aucune preuve d'un exercice pieux quelconque chez l'homme, ni d'un désir de sa part d'être libéré, bien qu'il se soit prosterné devant Jésus. Notre attention est attirée dans son cas sur l'intérêt que le Seigneur lui portait, et ce que le Seigneur a fait pour lui, plutôt que sur les exercices qu'il a pu avoir. L'évangile allant vers le monde des Gentils était une question de pure souveraineté ; c'était Dieu visitant les nations pour en tirer un peuple pour Son Nom. Et il en est toujours ainsi dans bien des cas. Parfois, les pécheurs les plus violents et les plus outranciers sont rencontrés par la puissance divine agissant en grâce, et ils sont soumis et délivrés sans avoir eu auparavant le moindre désir pour Jésus.

Mais dans le cas de la femme ayant une perte de sang, nous voyons une histoire d'exercice telle qu'on en trouverait chez ceux qui ont eu quelque connaissance de Dieu mais sont conscients de besoins qu'aucune puissance ou habileté humaine ne peut satisfaire. Il y avait eu une longue expérience de faiblesse, d'effort et de désir d'être guérie ; son état était manifestement très défectueux, et elle en avait eu douze ans d'expérience, mais à la fin elle obtint la vertu qui était en un Autre. Sa condition la rendait impure (voir Lévitique 15).

Si elle avait mangé d'un sacrifice de prospérités, elle aurait été entièrement retranchée du peuple de Dieu. Sa condition la rendait impure, mais elle le ressentait, et désirait vivement en être soulagée. Le fait qu'elle ait dépensé tout son bien pour des médecins était à son éloge ; cela prouvait qu'elle était tout à fait sérieuse et qu'il y avait une intensité de désir prête à sacrifier toutes ses ressources de vie dans ce monde afin de pouvoir retrouver la jouissance des privilèges spirituels. Sa condition la frappait d'incapacité pour le privilège spirituel ; elle ne pouvait avoir aucune communion avec l'autel de Dieu. Elle voulait être soulagée de cette infirmité, et elle se mit laborieusement à l'œuvre. Pendant douze ans, elle fit tout ce qui se présentait à son esprit pour obtenir du soulagement, afin de pouvoir retourner à la jouissance de la communion avec l'autel, et être capable de manger le sacrifice de prospérités qui parle de communion ; tous ceux qui en participaient étaient amenés en communion avec l'autel.

Il y a quelque chose de très beau dans le sérieux intense avec lequel cette femme avait cherché à faire ôter son infirmité, et dans la confiance à laquelle elle fut amenée après une longue expérience de l'inutilité de tout le reste ; elle fut amenée à être parfaitement assurée que si elle pouvait seulement toucher Ses vêtements, elle serait guérie. Quelle foi en Sa Personne ! Nous avons considéré dans ce chapitre que tout repose sur le fait d'avoir la foi en Sa Personne ; si les disciples dans la barque avaient eu la foi en Sa Personne, ils ne L'auraient pas réveillé de Son sommeil. Cette femme en est venue à la foi en Sa Personne. Quelque temps qu'elle fût restée dans cet état, et quelque désespérée que fût toute autre ressource, elle avait une confiance

parfaite que si elle pouvait seulement toucher Son vêtement, elle serait guérie. Elle fut amenée à la foi en ce qu'il y avait en Christ pour elle, et nous devons tous y venir.

La présence de Jésus appelle la foi à l'activité. Si nous recevons une appréhension de Lui, cela met la foi en activité, et nous commençons à réaliser qu'aucun cas n'est désespéré. L'homme possédé par des démons fut amené aux pieds de Jésus dans la souveraineté de la puissance divine. Mais maintenant, cet exercice intérieur doit être satisfait. La femme appréhenda ce qui était là dans Sa Personne, et toucha le bord de Son vêtement ; elle toucha le cordon de bleu. Remplie du sentiment de sa propre faiblesse et de son échec, et pleine de l'expérience que douze années lui avaient donnée en dépensant tout son bien sans aller mieux, elle voit maintenant en un Autre la perfection céleste de tout ce dont elle avait expérimenté le manque en elle-même, et elle se mit en contact avec Lui. Elle avait lutté pendant douze ans avec ce qui était en elle-même, mais maintenant elle se mettait en contact avec ce qui était en Lui — c'est là tout le secret.

Avons-nous été tout à fait sérieux à ce sujet ? Je connaissais un garçon très pieux dans le Yorkshire qui était grandement préoccupé par ce qu'il trouvait en lui-même, sa propre faiblesse et son échec. Il vint me voir un jour et me dit : « J'ai économisé un peu d'argent et j'ai 150 livres à la banque — pensez-vous que cela m'aiderait si je les donnais pour l'œuvre du Seigneur ? Je suis prêt à les donner maintenant si cela peut m'aider ». Il était prêt à dépenser tout son avoir, et à sacrifier tout ce qu'il possédait appartenant à la vie dans ce monde pour obtenir la guérison spirituelle. Ce que nous voyons ici est une âme passant par un exercice prolongé à cause d'une condition en elle-même qui la prive de la joie de la communion. Je suppose que chacun de nous sait quelque chose de ce que c'est que d'être dans un état où nous ne pourrions pas dire qu'une chose particulièrement mauvaise en parole ou en acte pèse sur notre conscience, mais où nous nous trouvons privés de la joie de la communion spirituelle. C'était le cas de cette femme — qu'est-ce qui pourrait y remédier ?

Le remède était d'être liée dans sa foi et son affection à une autre Personne en qui se trouvait la perfection selon un ordre céleste. Il y a en Christ la perfection de tout ce pour quoi nous soupignons, et nous pouvons passer de la conscience de ce que nous sommes, et de l'échec de nos efforts, à la conscience de ce qui est en Lui. Alors nous pouvons aller à l'autel de Dieu avec une joie extrême et manger le sacrifice de prospérités ; nous pouvons jouir de la communion avec Dieu et avec Son peuple.

Les gens sérieux essaient de nombreux médecins — la loi, des résolutions pour être différent, ou la prière — la prière est un recours très commun des âmes sérieuses, mais il est possible de prier et pourtant de ne pas toucher Jésus. Certains d'entre nous ont connu ce que c'était que d'avoir des tendances naturelles qui, lorsqu'elles sont actives, opèrent pour entraver la communion. J'ai connu ce que c'est que de prier Dieu avec ferveur pour qu'Il me donne la grâce de les surmonter, puis de me relever et de trouver les mêmes choses agissant encore. C'est une Personne qu'il nous faut. Cette femme a tiré de la puissance et de la vertu du Seigneur. Le Seigneur a fait pour elle ce qu'elle ne pouvait faire pour elle-même, et ce qu'aucun médecin d'aucune sorte ne pouvait faire pour elle.

Il y a beaucoup de choses auxquelles nous devons arriver par nous-mêmes. L'évangile nous présente la pleine mesure de la grâce divine d'une manière objective ; les serviteurs du Seigneur le prêchent et continueront de le prêcher jusqu'à ce que le Seigneur vienne ; mais ensuite, tout ce qui est présenté objectivement dans les bonnes nouvelles doit être atteint de notre côté. Nous devons établir le lien. Cette femme a établi le lien de son côté ; ce fut une transaction personnelle, un toucher personnel. Nous voyons la délivrance divine dans sa complétude du côté de Dieu dans l'homme possédé par des démons ; la souveraineté de la puissance divine agissant en grâce a tout fait pour lui.

D'un certain point de vue, nous pouvons dire que l'évangile fait tout pour nous ; il vient au pauvre pécheur et lui parle de Celui qui peut réellement le délivrer « du péché, du monde et de Satan », Celui qui se plaira à effacer ses péchés et à lui donner l'Esprit. Par Christ et dans la valeur de la rédemption, il peut être lavé,

sanctifié et finalement glorifié, ayant un corps semblable à celui de Jésus. C'est un côté, mais nous avons aussi à prendre les choses du côté de nos exercices, et à apprendre à travers eux la réalité de ce qu'il y a en Jésus pour nous. Cette femme a appris ce qui était en Lui au bout de douze ans d'exercices.

Je pense que l'on pourrait dire que le démoniaque répond à Romains 6, la femme à Romains 7, et la jeune fille à Romains 8, où l'Esprit est vie. Chez le démoniaque, il y avait une histoire passée du pouvoir du diable, et chez la femme une histoire passée de l'incapacité de la chair, la disqualifiant pour la communion. Dans le cas de la jeune fille, c'est plutôt le dépérissement et le flétrissement de tout ce qui semblait attrayant et beau. Juste au moment où le père s'attendrait à ce que sa fille lui réponde avec une affection intelligente plus pleinement que jamais auparavant, elle dépérit et meurt. Combien souvent il y a chez nous un manque d'affections vivantes ! Ce fut souvent mon profond exercice d'avoir le sentiment du manque dans mon cœur d'affections vivantes qui conviendraient à de justes relations avec Dieu. Je suppose que beaucoup d'entre nous savent ce que cela signifie. À quoi servent les privilèges chrétiens si nous n'y sommes pas dans des affections vivantes ? Nous avons besoin d'affections agissant dans l'énergie de la vie, et pour cela il faut la parole vivifiante et le toucher de Jésus.

On pense avec tendresse aux enfants élevés, comme nous pourrions le dire, dans la synagogue ; cette jeune fille fut élevée en relation avec la synagogue. Nous trouvons des enfants qui sont attrayants, leurs manières sont avenantes, ils sont obéissants à leurs parents, aucun vice n'est manifeste en eux, mais ont-ils une vie que la mort ne peut toucher ? Il peut y avoir tout ce qui est beau extérieurement comme le jeune homme que le Seigneur a aimé quand Il l'a vu ; mais il n'avait pas la vie éternelle ; il n'avait pas une vie que la mort ne pût toucher, et il le savait. Je pense que nous avons à passer par un exercice qui nous enseigne la nécessité d'une vivification divine dans nos affections.

En disant qu'elle n'était pas morte, le Seigneur la regardait de Son propre point de vue ; le cas n'était pas désespéré à Ses yeux. Le Psaume 119 est très utile par rapport à cette question. Nous y trouvons un grand délice dans la loi de Dieu, dans Ses commandements, Sa parole et Ses statuts, mais de temps à autre à travers ce Psaume il y a une prière pour la vivification. Si le cœur doit répondre affectueusement à Dieu, il doit y avoir une vivification des affections. Il ne suffit pas d'être extérieurement correct ; nous avons besoin d'une vivification divine dans nos affections afin de répondre véritablement à la place et aux relations dans lesquelles la grâce divine nous a placés. Quand Israël sera vivifié, ils répondront à Dieu ; ils aimeront Dieu de tout leur cœur, et leur prochain comme eux-mêmes. Nous chantons parfois : « Nous avons entendu Ta voix vivifiante ». Le mot « vivifier » dans les Hébreux se réfère à la fois au fait de rendre vivant et de maintenir vivant.

Nous avons besoin non seulement d'une première vivification, mais nous avons besoin de vivification dans le sens d'être maintenus vivants. Nous devons vivre dans nos affections d'une manière nouvelle et divine. Ce chapitre regarde vers des conditions qui seront publiques dans le monde à venir. Si une personne doit vivre dans le monde à venir, elle doit avoir la vie éternelle, c'est-à-dire une vie que la mort ne peut toucher.

Cette jeune fille était l'objet de l'affection dévouée de son père ; elle était sa fille unique, le trésor de son cœur, et il fut soudain frappé par la crainte terrible qu'il allait perdre toute réponse de sa part. Cela l'amena à faire intervenir le Seigneur, et en faisant intervenir le Seigneur, il fit intervenir la puissance de la vie. Le Seigneur peut nous vivifier et nous maintenir vivants, de sorte que lorsque nous nous réunissons pour nous souvenir de Lui, cela ne se fait pas d'une manière formelle simplement parce que c'est la chose juste à faire, mais cela se fait avec une source vivante d'affection envers Lui-même ; il y a là de la vie. Puis « il commanda de lui donner à manger ». Je pense que nous manquons quelque chose si nous ne considérons pas la cène du Seigneur comme une nourriture ; ce n'est pas seulement un souvenir de Lui, mais c'est une nourriture pour nos affections.

Si nous avons mangé la cène du Seigneur un grand nombre de fois, il devrait sûrement y avoir de la vigueur dans nos affections, une vigueur qui se plairait à servir le Seigneur dans l'énergie de la vie. Ce n'est pas la pensée divine que nous mangions la cène du Seigneur et que nous repartions sans un accroissement de force dans nos affections spirituelles. Si cette jeune fille n'avait pas vécu, elle n'aurait pas pu manger ; nous devons vivre pour manger, et ensuite nous mangeons pour vivre. C'est l'intention du Seigneur que nos affections soient élargies et fortifiées chaque fois que nous mangeons la Cène. Sans affections vivantes, ce ne serait qu'une forme religieuse ; mais d'un autre côté, nous mangeons pour vivre. Nous mangeons afin d'être nourris, élargis et fortifiés dans nos affections spirituelles. J'ai connu ce que c'est que d'être préoccupé et inquiet au sujet de quelque chose, et de venir à la cène du Seigneur et de recevoir un tel sentiment de Son amour que j'ai senti que ce qui m'avait troublé n'avait plus d'importance.

CHAPITRE 9

Ce chapitre s'ouvre par la mission des douze. Le Seigneur les avait choisis au chapitre 6, et ce qui suit dans ce chapitre semble souligner la nécessité qu'ils soient semblables à Jésus. C'est-à-dire que le Seigneur parle d'aimer leurs ennemis, de faire le bien, et d'être des fils du Très-Haut. Ils doivent être comme Lui, car Il dit : « Tout homme accompli sera comme son maître ». Cela suggère la nécessité d'être semblable à Lui avant que quiconque puisse être envoyé pour Le représenter. C'est là l'idée de la condition de disciple, non pas simplement que nous apprenions des choses, mais que nous devenions comme le maître. La pensée première de Dieu en créant l'homme était que l'homme soit à Son image et selon Sa ressemblance. Or, si je comprends bien ce chapitre, il s'agit de l'homme à l'image de Dieu ; c'est-à-dire que Dieu est correctement représenté dans l'homme. Pour cela, il doit y avoir une ressemblance ; les disciples devaient être comme Lui, être comme le Maître. Quand cela est assuré, nous avons des personnes qui peuvent être l'image de Dieu ; elles peuvent exprimer publiquement Dieu dans la scène où Il est inconnu. En envoyant douze, je crois que le Seigneur avait à l'esprit qu'il y aurait une grande extension de la représentation de Dieu dans ce monde. Le Seigneur n'allait pas limiter la représentation de Dieu à Sa propre Personne, mais Il donnerait une extension de sorte que, non seulement Il pût chasser les démons et guérir les malades, mais qu'Il donnerait aux hommes le pouvoir de faire ce qu'Il avait fait. La représentation de Dieu dans la puissance de la grâce devait être étendue. Bien sûr, le Seigneur, en s'assurant les douze, avait la cité céleste en vue ; Il pensait aux fondements de la cité. Quand la cité céleste descendra avec les noms des douze apôtres de l'Agneau sur les fondements de ses murailles, il y aura une glorieuse représentation publique de Dieu dans Sa création, parce que la cité possède la gloire de Dieu.

Nous ne devons pas perdre de vue la place distinctive des douze, mais en même temps, en principe, chaque âme convertie a en vue l'extension de la représentation de Dieu dans ce monde. Il y a une extension supplémentaire plus tard, dans la mission des soixante-dix. Nous voyons la représentation de Dieu dans un seul Homme, puis dans douze, puis dans soixante-dix ; la chose est étendue, et dans un certain sens, elle s'est étendue depuis lors. Nous devrions chérir la pensée de la représentation ; elle s'est beaucoup présentée à moi ces derniers temps. Les douze représentaient le Seigneur partout où ils allaient ; ils faisaient ce qu'Il faisait et ils disaient ce qu'Il disait. Ils prêchaient le royaume de Dieu. C'était la position distinctive des douze, mais c'est la position morale de tous les saints.

Le Seigneur a amené les disciples à la pleine mesure de Ses pensées, et nous devons tous y être amenés. Le Seigneur n'a pas cessé d'agir par eux jusqu'à ce qu'Il les ait amenés en correspondance avec Ses propres pensées, de sorte qu'ils Le représentèrent pleinement devant les cinq mille. Quelle bénie représentation de Lui il y eut quand ils prirent les pains de Sa main ! Ils durent apporter leur propre appréhension limitée à Lui-même ; mais alors, quand Il connecta cela avec la grâce du ciel et avec Sa propre bénédiction, les disciples purent dispenser parfaitement selon la plénitude des propres pensées du Seigneur de sorte que chacun dans la foule fut rempli et satisfait. Il y eut une parfaite représentation de la puissance gracieuse en Lui-même à travers les disciples. Ils durent apprendre, comme nous devons l'apprendre, qu'ils étaient désespérément inadéquats pour tout, mais quand les choses étaient vivamment connectées à Sa Personne, il n'y avait plus d'inadéquation, et il y eut assez pour remplir chacun des cinq mille hommes, représentant, je suppose, le nombre total tout au long de la présente dispensation qui serait nourri sous Sa main bénie, et ensuite il en resta assez pour Israël.

Cette pensée de représentation est une chose très importante dans la pensée de Dieu. Je crois que c'est la grande pensée première de Dieu, et elle confère une grande dignité aux douze, et à tous ceux qui sont représentés dans les douze. Pour cette représentation, rien n'est requis en dehors de la ressemblance à Jésus et de ce qui est en Lui ; aucun accessoire n'est nécessaire ; ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent, ni deux tuniques. Le Seigneur pouvait investir les disciples de la capacité de faire comme Il faisait Lui-même, et de dire les mêmes choses qu'Il dirait Lui-même ; et de faire des choses sans aucune addition étrangère d'aucune sorte,

peu importe combien cela pourrait paraître nécessaire d'un point de vue humain — ils étaient adéquatement équipés sans aucune addition. Ce n'est pas seulement que les choses sont faites correctement, mais qu'elles sont faites d'une telle manière et par de telles personnes qu'il y a une représentation de Christ et du Dieu béni dans la manière dont elles sont faites. Nous voulons voir quelle est la pensée divine, et voir qu'il y a en Christ ce qui peut la réaliser selon notre mesure en chacun de nous.

Il me semble que les versets que nous avons lus couvrent un vaste champ de choses ; la délivrance, la guérison et la proclamation du royaume de Dieu couvriraient le côté représentatif en rapport avec ce qui est évangélique. La nourriture de la foule couvrirait ce que nous pourrions appeler le service de l'assemblée. La délivrance et la guérison seraient le côté de l'évangile, mais ensuite, quand nous avons des personnes délivrées et guéries, elles ont besoin de nourriture. C'était dans la pensée du Seigneur de les nourrir ; Il voulait que chacun d'eux soit bien nourri. Cette foule représente le résultat de la délivrance et de la guérison du Seigneur. Le Seigneur avait un grand égard pour la foule, et pas un de ces cinq mille n'échappa à Son attention.

L'idée d'une foule est une masse de personnes non ordonnée ; et le Seigneur allait agir pour mettre la foule en ordre afin qu'ils puissent être nourris. Dans un lieu désert, tel que celui-ci, une vaste compagnie de personnes fut trouvée, divinement satisfaite et nourrie par ce qui est complètement hors de la connaissance de l'homme. Telle était la pensée divine, et les disciples, qui étaient représentatifs de Lui dans la puissance de délivrance et de guérison, durent apprendre à devenir représentatifs de Lui pour nourrir.

Le Seigneur dit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger ». Dans cet évangile, Il n'est pas présenté comme le faisant Lui-même, comme dans l'évangile de Jean. Ici, Il fait des disciples Ses représentants. Les saints ont de la nourriture à administrer. Dans ce chapitre, ils avaient cinq pains et deux poissons, représentant ce qui a été acquis de Christ par l'exercice spirituel et la diligence spirituelle. Un pain est le résultat de divers processus : il y a eu les semences, la moisson, le battage, la mouture et la cuisson, impliquant beaucoup de diligence. Un poisson n'est pas tout à fait comme cela ; il n'est pas le produit du labeur de l'homme ; il est amené dans le filet par l'action souveraine de Dieu. Le pain représenterait ce que nous apprenons de Christ par l'exercice et la réflexion, mais le poisson représenterait ce qui est donné par Dieu souverainement. Je crois que si nous fournissions les cinq pains, Dieu nous donnerait les deux poissons. Cinq parle de la faiblesse humaine, mais avec deux poissons nous avons sept, suggérant la complétude spirituelle, et cela devint adéquat pour nourrir les cinq mille. Personne ne peut représenter Christ dans le ministère en dehors de beaucoup d'exercice. Il doit y avoir beaucoup de travail spirituel, la recherche de la pensée de Dieu, et la prière ; mais il y a aussi au-delà de cela ce que Dieu donne souverainement de Ses ressources cachées, de sorte que ceux qui servent reçoivent des pensées et des appréhensions de Christ pour lesquelles ils n'ont pas travaillé ; elles arrivent souverainement dans leurs filets. C'est ainsi que la fourniture de nourriture est rendue disponible.

Tant les pains que les poissons représentent ce qui est de Christ, mais tel qu'appréhendé par Ses saints. Les disciples pouvaient dire : C'est très peu, mais nous l'avons. Dans un certain sens, peu importe que ce soit petit, car si c'est de Christ, cela peut être multiplié incommensurablement. La question est : Avons-nous quelque chose que le Seigneur peut multiplier quand Il le touche ? Philadelphie avait quelque chose que le Seigneur pouvait multiplier ; Il pouvait dire : Tu as gardé Ma parole et tu n'as pas renié Mon nom ; tu as gardé la parole de Ma patience. Ils avaient chéri Christ ; il y avait là quelque chose que le Seigneur pouvait multiplier, et en faire une nourriture pour chaque saint sur terre. Les Laodicéens disaient qu'ils avaient beaucoup — « Nous sommes riches, nous nous sommes enrichis, et nous n'avons besoin de rien » — mais quand le Seigneur le touche, cela se flétrit et tombe en poussière — « tu es pauvre, aveugle et nu ». Si nous avons une impression de Christ, si petite soit-elle, Il peut la multiplier et en faire une nourriture pour toute l'assemblée de Dieu sur terre ; il n'y a pas de limite à ce qu'Il peut en faire. Je regarde autour de moi dans la chrétienté et je vois partout des gens continuer avec des choses qui, si le Seigneur les touchait, éclateraient

comme une bulle. Quelle miséricorde d'être là où se trouve le ministère de Christ, et où l'Esprit donne de précieuses pensées de Christ ! Si nous n'avons qu'un peu et que cela arrive dans la main de Christ, il y a là quelque chose qu'Il peut couvrir de toute la grâce et de la puissance du ciel. Il leva les yeux vers le ciel, le bénit, et le donna entre les mains des disciples, et il y en a assez pour les cinq mille tout entiers. C'est une image remarquable de ce que le Seigneur fait à l'heure actuelle. Il y a un manque de nourriture effarant parmi le peuple de Dieu aujourd'hui. C'est un lieu désert pour beaucoup. La foule est une compagnie non ordonnée, mais le Seigneur voudrait que les choses soient en ordre, et Il les fait s'asseoir par compagnies de cinquante, ce qui est une suggestion que des compagnies d'un tel nombre facilitent l'administration de la fourniture de nourriture. Il est important que ce que le Seigneur donne universellement soit rendu disponible dans nos localités. Ces « compagnies de cinquante » fournissent des conditions appropriées pour l'intérêt personnel et le soin pastoral et pour la représentation efficace de Christ dans Son service consistant à nourrir et chérir l'assemblée.

Les disciples, en distribuant la nourriture, devaient être représentatifs de Christ. C'est une pensée sérieuse que dans tout service parmi les saints, je doive être personnellement représentatif de Christ. Quel caractère cela donnerait au service ! Je ne dois pas servir parce que je sais une chose ou deux, mais comme personnellement représentatif de Christ dans Ses activités de nourriture envers Ses saints. Notre service serait plus efficace si nous Lui ressemblions davantage — aucun autre service ne vaut quoi que ce soit.

Le récit de Luc sur la transfiguration (versets 28 - 36) est en accord avec la perspective générale de son évangile ; il nous parle de l'aspect présent du royaume de Dieu. Matthieu présente la gloire future du royaume, afin que ce qui est futur soit une puissance présente dans nos âmes : « le Fils de l'homme venant dans son royaume », Matthieu 16:28. Mais ici, ils devaient voir « le royaume de Dieu ». Matthieu présente la majesté du Roi ; c'est le côté divin. Luc, d'un autre côté, présente notre côté tel qu'on le voit modélisé en Jésus ; Il est le modèle pour tous ceux qui sont de vrais sujets du royaume. Ainsi, ici, le Seigneur Jésus fut transfiguré pendant qu'Il priait ; c'est un Homme dépendant vu dans des conditions de gloire.

Ce n'est pas sans signification que Luc décrive la transfiguration comme ayant lieu « environ huit jours après » les paroles du Seigneur, alors que Matthieu et Marc parlent de six jours. « Six jours » suggère la période du jour de l'homme après laquelle Dieu introduira Son septième jour en parfait contraste avec tout ce qui a précédé, mais le huitième jour suggère un commencement entièrement nouveau. Le chiffre de la bête (voir Apocalypse 13:18) est 666, et cela reste en deçà de la perfection, mais le chiffre 8 parle du plaisir de Dieu en Jésus. (Il est remarquable que la valeur numérique des lettres grecques composant le nom de Jésus soit 888.) Nous avons vu que dans cet évangile, Il est constamment présenté comme priant. La soumission et la dépendance sont des éléments primordiaux dans le royaume de Dieu, impliquant l'abandon de nos propres volontés et la reconnaissance que la volonté de Dieu doit prévaloir. Le premier signe d'un homme qui est élevé est qu'il prie, comme nous le voyons avec Saul de Tarse — « car voici, il prie », Actes 9:11. Il était véritablement un homme soumis, et cela serait le résultat de la présentation par Matthieu du Seigneur dans Sa majesté. Saul de Tarse fut terrassé par « une lumière du ciel » (Actes 9:3), et le sentiment de celle-ci grandit en lui : au chapitre 22 c'était « une grande lumière », et au chapitre 26 « une lumière plus éclatante que la splendeur du soleil ». Puis, ayant été soumis, il fut marqué par la dépendance, car il pria. L'homme n'est jamais aussi élevé que lorsqu'il parle à Dieu. Si je pouvais toujours avoir une audience avec la Reine, je serais considéré comme ayant une grande dignité ; avoir accès à Dieu est la plus grande dignité possible.

Pendant que Jésus priait sur la montagne, « l'apparence de son visage devint différente ». L'esprit d'un homme s'exprime sur son visage. Il n'y avait aucun besoin de changement moral chez le Seigneur Jésus, mais l'effet propre de la prière est modélisé pour nous en Lui. À mesure que nous prions, nous sommes remplis du sentiment de ce que Dieu est, de Ses sentiments, de Ses compassions et de Ses pensées, et cela affecte nos visages mêmes. Nous sommes transformés (le même mot que transfigurés) à mesure que nous contemplons la gloire du Seigneur (voir 2 Corinthiens 3). L'objet transformateur réel est la gloire, mais il opère par la

prière. À mesure que nous voyons le béni rayonnement de Dieu en Jésus, nous prions à ce sujet et nous sommes changés.

Alors Ses vêtements devinrent blancs et resplendissants. C'est une préfiguration de Sa gloire. Appliqué à nous, cela suggérerait que tout ce qui nous concerne doit être en accord avec la présence de Dieu — nos habitudes, nos fréquentations, nos maisons, nos affaires et nos relations avec nos frères. L'apôtre exhortait même les jeunes convertis à « marcher d'une manière digne de Dieu, qui vous a appelés à son royaume et à sa gloire », 1 Thessaloniens 2:11, 12. Sommes-nous tous exercés à être en correspondance avec la lumière qui a brillé sur nous ?

Puis Moïse et Élie apparaissent, deux hommes parlant avec Jésus. Ils représentent des personnes possédant l'intelligence spirituelle. Elle ne se trouvait pas alors sur la terre, aussi ces deux hommes sont-ils mis en avant. Ils parlaient de Son départ, ou exode ; Il allait sortir de tout ce qui est ici. Moïse et Élie savaient bien, dans une communion spirituelle et céleste avec Lui, que le royaume de Dieu, tel qu'il est modélisé en Jésus, ne pouvait absolument pas avoir de place dans ce monde. Le royaume de Dieu nécessite que nous aussi ayons notre exode, parce qu'il est modélisé en Jésus.

Les enfants d'Israël durent quitter l'Égypte parce qu'il ne s'y trouvait rien qui leur convînt en tant que peuple de Dieu, et nous quitterons ce système du monde, même dans son caractère le plus religieux, car c'est de Jérusalem qu'Il est sorti. Il ne s'agit pas ici de l'aspect de l'expiation pour le péché, mais du fait que, dans Sa mort, Jésus a quitté toute la scène du pouvoir de l'ennemi. Dans son application à nous, cela correspondrait à Romains 6 : « il est mort au péché une fois pour toutes ». Il a laissé derrière Lui pour toujours tout le système du péché. Ainsi, nous devons « nous tenir nous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus ». Nous devons faire notre exode publiquement « à main levée », comme les Israélites quittèrent l'Égypte, et non comme des criminels condamnés. Cela implique l'enseignement du baptême ; ils furent tous baptisés dans la nuée et dans la mer. « Baptisés dans la nuée » répond à Romains 5 ; « baptisés dans la mer » à Romains 6. La nuée est la nuée de gloire de la Shékina, tout ce que Dieu est en grâce rayonnant à travers Jésus. Si nous savions ce que c'est que d'être immergés là-dedans — justification, paix avec Dieu, accès, l'amour de Dieu, réconciliation et vie éternelle — nous aurions un grand désir d'être baptisés dans la mer, d'accepter la mort au système contrôlé par Satan afin d'être ici pour Dieu. Les enfants d'Israël sortirent triomphalement, en ordre de marche, et ils chantèrent leur cantique de [Page 121] victoire du côté désert de la mer Rouge ; il n'y a pas de tel cantique en Égypte.

À mesure que ces choses ont place en nous, nous apprendrons la bénédiction de la filiation. La raison pour laquelle nous ne connaissons pas davantage notre place de fils auprès du Père est que nous n'avons pas mis en pratique les exercices qui appartiennent au royaume ; il doit y avoir un fondement moral posé dans l'âme. « Il vint une voix de la nuée », et la scène environnante s'estompe. Rien ne peut surpasser en excellence la place que le Fils avait auprès du Père, mais les conditions du royaume sont nécessaires pour son déploiement. Le Père attire l'attention sur Son Fils bien-aimé et dit : « Écoutez-le », comme pour dire : Je veux que vous Me connaissiez et Il Me connaît. Notre place dans la filiation auprès du Père est modélisée en Jésus, le Fils bien-aimé. Nous ne pouvons l'apprendre qu'en Lui et de Lui ; nous ne pouvons pas l'apprendre dans les livres. Il dit : « Et la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée », Jean 17:22. C'est un exode d'un monde de ténèbres vers la lumière de tout ce que le Père a établi dans le Fils — c'est digne de Dieu.

CHAPITRE 10

NOUS avons remarqué que le Seigneur a envoyé ceux qui devaient être Ses représentants personnels. Il a étendu le témoignage de la grâce en s'ajoutant des vases dans lesquels il devait être porté — d'abord les douze, puis les soixante-dix. En principe, chaque âme amenée à connaître le Seigneur est une extension du témoignage de la grâce et de la représentation personnelle de Christ dans ce monde. Le Seigneur dit au verset 16 : « Celui qui vous écoute m'écoute ; et celui qui vous rejette me rejette, et celui qui me rejette rejette celui qui m'a envoyé ». Le Seigneur était le représentant personnel de Dieu, et ceux qu'Il envoie sont Ses représentants personnels.

Un principe divin est impliqué dans le fait qu'ils soient envoyés deux par deux. Un seul n'est pas suffisant comme témoin : « C'est par la bouche de deux ou trois témoins que toute parole sera établie ». Pierre s'est levé avec les onze ; il ne s'est pas levé seul. Si nous sommes appelés à être des représentants personnels de Jésus, il est important que nous soyons à la hauteur de notre mission. Les soixante-dix n'étaient pas, comme nous-mêmes, à la hauteur de leur mission. Ils avaient été merveilleusement utilisés, mais ils avaient été envoyés pour préparer [Page 122] le chemin du Seigneur ; Il les envoya « dans chaque ville et chaque lieu où lui-même devait aller ». Ils étaient envoyés pour préparer Son chemin et comme ouvriers dans Sa moisson. Possédant Son Esprit, ils étaient envoyés comme des agneaux au milieu des loups, ils étaient envoyés comme porteurs de paix, et ils devaient se contenter des circonstances dans lesquelles ils se trouvaient. Tout cela constituait leur mission, mais ils revinrent se réjouissant du fait que les démons leur étaient soumis par Son nom. C'était au-dessous du niveau de leur mission ; c'était quelque chose qui les distinguait. La puissance divine était là, mais ils pensaient évidemment qu'elle leur conférait une distinction particulière — « les démons nous sont soumis » — ils se réjouissaient de cela. Le contraste est marqué dans cette section ; ces versets sont le couronnement et l'apogée de l'évangile. La joie des soixante-dix était tout à fait différente de celle du Seigneur. Il avait Sa joie, mais leur joie était basée sur quelque chose de tout à fait différent de ce sur quoi la Sienne était basée ; et le Seigneur ne se contente pas que nous ayons une joie d'un caractère différent et sur une base différente de Sa propre joie. C'est pourquoi c'est la note la plus haute de l'évangile, car dans ces versets nous sommes amenés dans la sphère de la joie personnelle du Seigneur Lui-même, et du plaisir du Père et du Fils. Il n'y a aucune possibilité de mouvement du mal là, aucun démon à subjuguer là.

Luc soutient grandement Paul en rendant le céleste suprême dans nos pensées. Le point important n'est pas que nous irons au ciel plus tard — tous les chrétiens attendent cela — mais que nous sommes citoyens du ciel maintenant, en ce moment même ; nos noms y sont écrits, nous sommes sur le registre des citoyens du ciel à cette minute. Si vous pouviez le consulter, vous y trouveriez votre nom, et les noms de tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus-Christ, inscrits là comme citoyens actuels du ciel. L'enseignement du céleste dans Luc est en accord avec l'enseignement de Paul ; nous avons affaire à un Être céleste et nous sommes des êtres célestes.

Le chapitre 9 nous amène au ciel. « Or il arriva, comme les jours de son assumption s'accomplissaient » — c'est le grand tournant de l'évangile ; ce qui suit est plus ou moins lié au Seigneur dans Sa position céleste, en tant que reçu en haut. Luc présente les choses moralement, et c'est le point où l'Esprit de Dieu, à travers Luc, contemple le Seigneur comme étant sur le point d'être reçu en haut ; Il va au ciel. Or, tout l'enseignement de cet évangile tourne autour de cela, et nous devons être impressionnés par l'importance du céleste. Les gens disent : [Page 123] Pourquoi n'avez-vous pas plus de convertis ? Nous avons besoin de comprendre la valeur relative des choses. Je vois des gens faire de grandes œuvres, et capables de parler de conversions, mais comment cela se situe-t-il par rapport au céleste ? C'est là la grande question. Vous pouvez avoir une grande activité de la puissance divine et peu d'appréciation du céleste, comme les soixante-dix, mais ce n'était pas le plaisir spécial du Seigneur. Ses pensées sont fixées sur ce qui est céleste. Si le Seigneur nous est présenté comme « reçu en haut », ce qui est céleste doit être d'une importance suprême. Je vois des gens plus intéressés par le fait d'avoir de la puissance sur la terre que d'être citoyens du ciel : ils parlent de parler en

langues, de guérir les malades, de miracles, et rendent tout cela très important, mais ce n'est pas le ciel ou le céleste.

Paul a été utilisé jusqu'à la fin de sa carrière pour prêcher l'évangile, mais il y avait toujours un accent céleste à ce sujet ; son évangile était toujours revêtu de bleu. Il ne se lassait jamais de dire aux gens qu'il avait été converti par une lumière venant du ciel ; il avait une commission céleste et il y avait quelque chose de particulièrement céleste dans la manière dont il prêchait l'évangile.

Le Seigneur avait envoyé les soixante-dix dans la lumière et la puissance de ce qui était céleste. Ici, nous les trouvons se réjouissant du pouvoir qu'ils avaient sur ce qui était mal, et c'était bien vrai. Mais ce qui était dans la vue du Seigneur, c'était la chute de Satan du ciel : « Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair ». Le Seigneur pensait au ciel, et ils pensaient à leur merveilleuse puissance sur le mal ici-bas. Le Seigneur allait au ciel ; le fait qu'Il soit reçu en haut impliquait la chute de Satan. Le fait même que Jésus monte au ciel en tant qu'Homme rendait absolument nécessaire que Satan tombe du ciel. Nous sommes envoyés pour représenter le Seigneur, mais nous devons sentir que nous en avons donné une représentation défectueuse ; nous ne pouvons pas le nier. Cette dispensation a le ciel en vue, de sorte que toute la hauteur de chaque chose du côté divin est introduite dans l'amour. C'est ce que les prophètes ont désiré voir et n'ont pas vu. Ce qui satisfait l'amour divin doit être une scène où aucun mal n'est présent. Le cadre de ceci est magnifique — Christ est reçu au ciel, les saints y sont inscrits, et Satan tombe du ciel. Maintenant, dit le Seigneur, Je veux que votre joie soit là. Le Seigneur donne le pouvoir de mettre tout mal sous les pieds des saints ; Satan lui-même doit être brisé sous leurs pieds ; mais ce n'est pas là notre joie, ni ce qui a fait louer le Seigneur. La chute de Satan n'est pas encore effective, mais elle était dans la vue du [Page 124] Seigneur. Satan n'est pas encore réellement chassé selon Apocalypse 12, mais dans la vue du Seigneur, Satan est vu comme étant tombé du ciel, l'homme est vu comme exalté au ciel, et les saints sont inscrits au ciel.

Nous devrions penser beaucoup au ciel comme à notre lieu actuel, et pas seulement au fait que nous y allons. Plus nous accepterons que nous sommes en ce moment même citoyens du ciel, plus nous serons caractérisés par ce qui est céleste. Publiquement, le Seigneur est rejeté. Ce qui marque cette section de l'évangile, c'est l'intimité : « s'étant tourné vers les disciples en particulier », verset 23. Le Seigneur a dit ces choses en privé. Ce que nous obtenons ici, nous ne pouvons pas l'obtenir par la prédication ou par le ministère de la parole ; c'est une question de ce qui est personnel et privé. Le Seigneur a retiré leurs cœurs dans la sphère de Sa propre joie. Il y avait pour le Seigneur une région de joie sans mélange, et cela formait Ses louanges. En cette occasion, il nous est permis d'entendre le Fils parler au Père — quel intérêt immense pour nous ! Il s'en dégage un caractère de sainteté et une douceur qui ne s'attachent à rien d'autre. Il y a aussi une scène privée dans Jean 17 : le Seigneur est avec Ses bien-aimés, Il ouvre librement Son cœur et, en leur présence, parle à Son Père. Le problème est que beaucoup d'entre nous vivent de ce qui est public ou de ce que nous entendons ministré dans l'évangile ou dans l'enseignement, mais nous n'obtenons pas la révélation de cette manière. Ici, nous avons la sphère où le Père agit ; nous avons les activités du Père et du Fils. Il n'y a aucun autre mouvement d'aucune sorte ; nous sommes tout à fait en dehors de la région du mal. Le Père est loué parce qu'Il a caché ces choses aux sages et aux intelligents, et qu'Il les a révélées aux petits enfants, de sorte que l'on regretterait d'être sage et intelligent. Il y a l'action directe du Père et du Fils dans la révélation personnelle. C'est une retraite bénie. Même si nous pouvions faire des œuvres de puissance, il y a quelque chose de bien meilleur : la faveur d'avoir une révélation personnelle.

C'est une action du Père révélant ces précieuses choses célestes aux petits enfants, des personnes sans importance dans ce monde mais seulement objets d'affection. Si nous sommes disposés à être cela, il n'y a pas de limite à ce que nous pouvons recevoir par la faveur divine. L'homme nouveau se caractérise par une absence d'importance de soi et d'autosuffisance. Être un petit enfant indique que nous sommes les sujets d'une œuvre divine, de sorte que l'importance de soi dont nous sommes tous naturellement remplis est tombée, et qu'un type d'esprit différent a surgi, et alors le Père peut révéler les choses célestes. [Page 125]

Quelqu'un a demandé une fois à J.N.D. de lui donner quelques conseils sur la meilleure façon d'étudier les Écritures. Il a répondu : « Je trouve que lorsque je viens à la parole dans l'esprit d'un nouveau-né, je reçois quelque chose ».

Au verset 22, le Seigneur dit : « Personne ne sait qui est le Fils, si ce n'est le Père, ni qui est le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler ». C'est personnel. On ne peut rien concevoir de plus grand ou de plus élevé que cela, parce que c'est le bon plaisir du Père et du Fils. Le Père est vu dans une autorité suprême comme le Seigneur du ciel et de la terre, et il Lui a plu de révéler toute la bénédiction des choses célestes aux petits enfants. Toutes choses, dans le ciel et sur la terre, sont vues comme remises au Fils. Nous sommes en dehors de la sphère du mal ; il n'y a aucune possibilité d'échec dans le système de choses remis par le Père au Fils. Cela change le caractère des personnes qui reçoivent cette faveur suprême ; elle est ouverte à tous ceux qui ont le caractère de petit enfant. Ces choses dépassent toute pensée — quelle créature pourrait concevoir la pensée de toutes choses remises par le Père au Fils ? C'est infini. Le Fils est si grand que personne ne peut Le connaître si ce n'est le Père. Quel réconfort c'est là ! Si Quelqu'un sous la forme de Dieu vient dans l'humanité, il doit y avoir en Lui ce qui est impénétrable. C'est notre grand thème de louange que personne ne connaisse le Fils si ce n'est le Père ; nous n'aimerions pas penser que nous puissions cerner le Fils. Ensuite, personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils, « et celui à qui le Fils veut bien le révéler ». C'est une question de faveur et de plaisir personnels du Fils de révéler le Père. Le Seigneur se plaît à mettre dans le cœur de Ses saints la connaissance du Père tel qu'Il Le connaît. Si nous connaissons le Père, nous Le connaissons comme le Fils Le connaît ; il n'y a pas d'autre moyen de Le connaître maintenant dans ce système céleste. Il est révélé souverainement par le Fils.

Matthieu 11 présente le côté du rejet du Seigneur. Ici, Il loue en vue de l'achèvement de la chute de tout mal, et par conséquent de l'établissement du plaisir divin ; et c'est ce que les prophètes et les rois ont désiré voir. Ce n'était pas seulement que les choses étaient cachées aux sages et aux intelligents, mais elles n'étaient pas vues par des hommes qui occupaient la place de la plus grande faveur auprès de Dieu. Il est extraordinaire de penser que nous sommes plus favorisés de Dieu que Daniel, David, Salomon ou Ésaïe, ou n'importe lequel des grands prophètes et rois : ils n'ont pas vu ce que nous voyons. Ils n'ont eu qu'un aperçu du système céleste. Quels désirs ont dû jaillir dans le cœur de David lorsqu'il a écrit le Psaume 110 : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis ton marchepied » — combien il a dû désirer comprendre cela ! L'Écriture dit qu'ils s'en sont enquis et ont fait des recherches assidues, mais il y avait dans l'Ancien Testament des indices du céleste, et les désirs spirituels des prophètes et des rois furent si fortement éveillés que Dieu les consola en leur disant que ces choses n'étaient pas pour eux, mais pour d'autres qui viendraient après. Ils auront sans aucun doute leur part dans le céleste, mais ils ne l'avaient pas alors ; ils ne voyaient pas ces choses. Nous devrions cultiver la pensée de l'excès de la faveur divine. Combien d'entre nous ici ont le sentiment profond dans leur âme que nous sommes beaucoup plus favorisés de Dieu qu'Abraham ? La conscience de cela nous préserverait du monde. Si nous voulons délivrer les saints du monde et des pensées terrestres, nous devons remplir leur esprit de Christ et de ce qui est dans le ciel. Ces prophètes et ces rois nous font honte, car ils n'ont pas vu ce que nous voyons. Nous pouvons appliquer le principe d'une autre manière. Combien de grands et honorés serviteurs de Dieu dans l'Église n'ont pas vu ce que nous voyons ! L'Esprit de Dieu ne pouvait manquer de donner des désirs célestes. Tous nos frères qui marchent d'une manière ou d'une autre dans l'Esprit doivent avoir des désirs célestes, mais beaucoup se trouvent dans un environnement tel qu'ils ne peuvent pas voir les choses célestes. Quelle faveur c'est d'être ainsi doté et ainsi privilégié de pouvoir voir les choses célestes ! Nous sommes appelés à une position, une joie et une relation célestes, tout ce qui est pour le plaisir du Père et du Fils — il n'y a rien de plus élevé que cela. Ces versets nous amènent au point culminant des choses telles que Luc les présente, et c'est de ce point de vue que nous abordons la dernière partie du chapitre.

L'homme au milieu des brigands était une victime impuissante. Ce n'est pas la sphère du dessein divin ; dans cette section, nous arrivons à une scène de besoin. Si nous avons été dans cette élévation céleste où tout est lumière et bénédiction, et si nous avons appris les ressources qui s'y trouvent, nous pouvons descendre dans cette scène de ruine et de besoin pour agir comme de véritables prochains, comme ceux qui sont capables de fournir tout ce qui est nécessaire à la ruine et à la pauvreté. La condition réelle ici est celle d'un besoin profond et terrible, et c'est encore la condition aujourd'hui, même parmi le peuple de Dieu, car l'homme qui est tombé parmi les brigands était sans aucun doute l'un d'entre eux. Le Seigneur pouvait faire descendre les ressources du ciel, et le Seigneur nous dit maintenant : Voici ce que Je veux que vous soyez — un prochain.

Nous sommes testés, non par ce qui est au ciel, mais par ce qui se trouve dans une scène de besoin. Le test est : Avons-nous été au ciel spirituellement, et possédons-nous les ressources du ciel ? Le Seigneur pouvait faire descendre des ressources du ciel pour répondre au besoin le plus criant. Le Seigneur voulait, dans la puissance et la bénédiction des ressources du ciel, transformer cet homme de docteur de la loi en prochain. Cela est modélisé dans le Seigneur, mais cela ne doit pas s'arrêter là. Dans la puissance et la bénédiction de ce qui est appris en privé, nous pouvons sortir comme des prochains dans une scène de besoin. Les ressources du ciel sont illimitées, et le Seigneur nous emmènerait dans cette région pour nous équiper. Quel besoin immense il y a parmi les frères ! Quel esprit cela fait-il ressortir ? Celui du docteur de la loi disant : « Ceci ne devrait pas être ainsi » et « cela ne devrait pas être ainsi », ou l'esprit de Celui qui peut apporter une provision de tout ce qui est nécessaire ? Le sacrificateur et le lévite ont pu être de très hommes de bien, mais ils n'avaient aucune ressource. Mais le prochain avait de pleines ressources. Si nous sommes célestes, nous aurons des ressources lorsque nous entrerons en contact avec le besoin. Naturellement, nous sommes tous des docteurs de la loi. Un docteur de la loi utilisera n'importe quelle lumière, même concernant la pensée de Dieu, et l'appliquera d'une manière légale pour se mettre en avant et pour exposer la faiblesse et la défaillance chez les autres ; mais il n'a pas de ressources. Cela s'applique à nous tous en ce qui concerne des conditions qui ne sont pas ce qu'elles devraient être.

L'homme qui tomba au milieu des brigands avait quitté le lieu de faveur que Dieu avait donné, et il s'était retrouvé dans un état dans lequel Dieu n'avait jamais voulu qu'il soit. Pouvez-vous agir comme Christ l'a fait ? Maintenant, que pouvez-vous faire pour lui ? Cet homme fut guéri, porté et soigné ; il est l'objet de service et de soins jusqu'à ce que le Seigneur revienne. Nous devons regarder les saints comme des objets de soins si nous sommes de véritables prochains.

Le docteur de la loi peut vous dire ce qui ne va pas et combien cela l'afflige, mais il ne peut apporter aucun remède. Le docteur de la loi vint en professant être intéressé par la vie éternelle, mais lorsqu'il vint en présence du Seigneur, une question très sérieuse fut soulevée quant à son propre état, n'ayant aucune ressource. La vie éternelle est liée au monde à venir ; alors les ressources divines seront rendues disponibles de sorte que toute la condition de détresse et de faiblesse sera rencontrée, mais avons-nous les provisions pour y répondre maintenant ? Il faut la grâce du ciel. Le prochain vint sans rien exiger, mais en fournissant tout ce qui était nécessaire. Nous devrions être prêts à agir comme des prochains jusqu'à la fin, dans une pure grâce. Si nous avons trouvé, comme l'homme qui tomba au milieu des brigands, que nous sommes démunis et que Christ a pourvu à chaque besoin, cela affectera nos cœurs et nous serons capables d'agir dans cet esprit envers tous. L'assemblée est le lieu où les gens sont soignés ; c'est comme l'auberge, un lieu où le service de Christ se poursuit inlassablement jusqu'à ce qu'Il vienne. La mort du Seigneur est impliquée dans Sa venue là où se trouvait l'homme.

Il est remarquable que ce soit la question du prochain qui soit soulevée dans la conscience de cet homme, et non celle de l'amour pour Dieu. Son résumé de la loi au verset 27 se référait aux deux. Le Seigneur avait montré au chapitre 7 comment la première partie, l'amour pour Dieu, est assurée. Dieu s'assure de l'amour de Ses pauvres débiteurs ; le grand Créancier se manifeste dans la grâce du pardon, et s'assure de l'amour du pire débiteur en lui pardonnant tout. Mais il y a aussi la question du prochain. Il est beau de penser que le

Seigneur peut utiliser n'importe quelle blessure que j'ai subie à la suite de mon propre égarement pour me faire apprendre le toucher de Ses mains d'une manière que je n'aurais jamais connue sans ces blessures, et pour me rendre conscient de la tendresse de Ses mains lorsqu'Il les bande. C'est dans la grâce que j'apprends en Lui que je peux servir les autres : si je dois rendre un service efficace, je dois savoir ce que c'est que d'être servi. Cet homme était à Jéricho ; il y a peu de saints qui n'aient pas connu ce que c'était d'être emportés loin. Il a perdu ses possessions, il a perdu ses vêtements, il a tout perdu sauf sa vie ; il illustre celui qui s'est éloigné du Seigneur. Beaucoup ont perdu ce que Dieu leur avait accordé en faveur. Le Seigneur interpelle le docteur de la loi sur ce qu'il peut faire pour cet homme ; Il soulève cette question en termes clairs. Il dit, pour ainsi dire : Il ne sert à rien d'étaler tous vos riches trésors de savoir et de loi ; si vous ne pouvez rien faire pour cet homme, vous devrez Me céder la place.

L'huile, le vin et la monture suggèrent tous le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit est vu d'abord de manière restauratrice. Le Seigneur est venu apportant des ressources divines et elles résident toutes dans l'Esprit. La vigueur de la vie est rendue à l'homme, puis il a une monture pour le porter. Il n'avait aucune capacité de marcher lui-même, mais il est rétabli dans la puissance d'un autre. J.B.S. avait l'habitude de nous dire qu'il était guéri, porté et soigné. Les fortifiants et la puissance pour la marche résident dans l'Esprit.

L'hôte représente le trait de la responsabilité et du soin dans la maison de Dieu ; il agit sous les instructions du prochain. Ce service est maintenant passé entre les mains des saints pour le bénéfice de ceux qui ont perdu ce qu'ils auraient dû conserver. Le Saint-Esprit agit à travers les saints. Une auberge est une disposition temporaire, un lieu pour les étrangers de passage. Dans ce cadre provisoire, il y a une poursuite des soins de bon voisinage et une dépense de ressources pour ceux qui n'en ont pas. La possibilité de dépenser davantage suggère qu'il y a toute latitude pour n'importe quelle mesure de soin. Le Seigneur est très soucieux que cet esprit prévale parmi Son peuple. Si nous devons être ici pour dispenser la grâce du ciel, qui va dire que nous n'avons pas assez pour continuer ? J'ai dû apprendre quel Prochain Il est pour moi. Pensez aux nombreuses formes de besoin dans lesquelles nous nous trouvons, et il y a eu des ressources pour répondre à chacune d'elles ; c'est l'esprit dans lequel nous devons avancer ensemble.

Dans la première épître aux Corinthiens, l'apôtre leur montre comment ils doivent tenir l'auberge ; le chapitre 13 est l'esprit dans lequel cela se fait. Dans la seconde épître aux Corinthiens, l'apôtre dit : « Et moi, très volontiers je dépenserai et je serai moi-même dépensé pour vos âmes, si même, vous aimant plus abondamment, je suis moins aimé », chapitre 12:15. C'est le véritable esprit du prochain, et l'aubergiste doit être imprégné de cet esprit. Le prochain prend tous les frais à sa charge ; il n'est pas limité, il dépense autant qu'il le souhaite en soins. Nous devons regarder les saints comme étant dans la région du besoin ; ils doivent être soignés. Quel genre de personnes nous attendons-nous à trouver dans l'assemblée vue comme l'auberge ? « Avertissez les déréglés, consolez ceux qui sont découragés, soutenez les faibles, soyez patients envers tous » (1 Thessaloniens 5:14) — ce sont les personnes que nous pouvons trouver dans l'assemblée.

Le Seigneur voudrait nous conduire vers une autre région dans Sa Cène. Son intention en nous la donnant est que, par le moyen de la Cène, nous puissions passer de la région où se trouve le besoin à la région du plaisir divin, et l'apprécier comme Marie l'a fait. « Jésus aimait Marthe », mais elle a permis au service de l'empêcher de donner à Jésus le plaisir que Marie Lui donnait. Allons-nous laisser le service nous entraver ? Marthe était entravée par ce qui était extrêmement bon. Elle avait reçu le Seigneur dans sa maison afin de Le servir ; rien ne pourrait être plus louable, mais cela devint une distraction. Le point ici est de marquer le contraste entre celle qui s'intéressait à ce qui était tout près du cœur du Seigneur et celle qui était entravée même par le service. Le Seigneur veut nous transformer de Marthes en Maries, tout comme Il veut nous transformer de docteurs de la loi en prochains.

Dans Jean 12, nous voyons Marthe servant sans aucune distraction. Elle était divinement ajustée afin de pouvoir prendre sa place dans ce cercle d'affection et représenter la véritable place du service. Si vous vous occupez du service, vous trouverez une telle multiplicité de choses nécessitant de l'attention que cela devient

une distraction pour vous voler la bonne part. Il y a une extrême réticence chez nous tous à passer dans la région du plaisir de Dieu. Nous avons besoin du service de Christ ; Marie était le produit du propre service du Seigneur.

C'est le point culminant de l'évangile : tout ce qui précède nous conduit vers ce qui est céleste. Le Seigneur nous amènerait à comprendre que le ciel est notre place, non pas seulement dans le futur, mais maintenant. Tous les croyants reconnaissent que le ciel est leur place dans le futur, mais peu ont compris que c'est leur place maintenant, que le monde n'est pas plus leur place maintenant qu'il n'est la place de Christ. Marie s'est abandonnée à Ses pensées et à Sa parole. Marthe Le servait activement et même avec dévouement, mais elle ne touchait pas à la région de cette bonne part. Il n'y a pas de véritable service sans s'être assis aux pieds de Jésus. Le fait d'être distrait par le service prouve qu'il est d'un caractère de Marthe. L'un des poètes du monde a dit : « Tout grand service jaillit du centre d'un cœur tranquille ». C'est un mauvais signe si nous commençons à nous plaindre des frères. Marthe a formulé des plaintes. Quand nous nous engageons sur la ligne du service seul, nous pensons toujours que les autres devraient faire exactement ce que nous faisons. La question est : Sommes-nous suprêmement intéressés par ce qui est pour le plaisir divin ? La bénédiction de Marie résidait dans son intérêt profond pour la joie suprême du Père et du Fils ; elle a donné un plaisir suprême au cœur de Jésus en écoutant Sa parole. Nous savons tous ce que c'est, peut-être, que de faire beaucoup pour une personne, et que cette personne le reçoive avec gratitude et affection ; et nos cœurs pourraient être remplis de quelque chose dont nous voulons parler, mais nous constatons qu'ils ne sont pas intéressés ; nous connaissons le sentiment amer de manque que cela procure. Il en est souvent ainsi pour nous et le cœur du Seigneur en est affligé. Nous sommes plus intéressés par ce qui répond à notre besoin que par ce qui est pour Son plaisir. J'ai remarqué cela quand j'ai commencé à prêcher : si je parlais de ce qui était pour le bénéfice et le gain de l'homme, l'intérêt se manifestait ; mais quand je me tournais pour parler de ce qui était pour le cœur de Dieu, l'intérêt faiblissait.

Marie réalisa le véritable caractère et la bénédiction du moment. Le Fils était ici sur terre révélant le Père ; Sa parole était la révélation de Dieu comme le Père, et elle sentait que c'était infiniment plus grand que toutes les questions liées au service ici-bas ; elle s'y abandonna. La bonne part est la connaissance de Dieu révélé comme Père. La vérité complète concernant Dieu est manifestée ; nous n'avons pas à attendre une lumière supplémentaire concernant Dieu. On a dit il y a bien des années : Qui peut parler après le Fils ? Quand le Fils parle, c'est la parole finale, et Il parle pour faire connaître Dieu comme Père. Le degré auquel nous avons reçu la révélation se mesure au degré de notre confiance en Dieu. Il a plu au Fils de révéler le Père, et le premier produit de la révélation serait une confiance parfaite, et cela est tout à fait essentiel à notre bonheur. La dépendance sans la confiance est une misère, mais la dépendance basée sur la confiance est un bonheur suprême.

CHAPITRE 11

Nous avons vu le Seigneur dans le chapitre précédent comme Celui qui révèle ; cela se situerait clairement du côté divin, mais nous Le voyons ici comme l'Enseignant, et cela aurait rapport à notre côté. La prière représenterait des exercices spirituels de notre côté qui sont mis en activité comme le produit de la révélation : ce serait là le véritable caractère de la prière. Personne n'a jamais auparavant parlé au Père de la manière dont le Fils Lui a parlé. Je suppose que les disciples ont dû ressentir le caractère merveilleux de Sa manière de parler au Père, et ils en furent si émus qu'il y eut chez eux le désir d'être enseignés à prier. Je pense que nous devons tous sentir que nous avons besoin d'être enseignés à prier ; c'est-à-dire que la prière, au sens spirituel, n'est pas seulement l'expression du besoin, mais l'expression d'exercices amenés à l'existence à la lumière de la révélation de Dieu.

Il fut dit de Saul de Tarse : « Voici, il prie ». Ses prières furent mises en mouvement par la lumière au-dessus de l'éclat du soleil. Ses prières tirèrent leur impulsion du ciel, et nous pouvons comprendre qu'une nouvelle série de désirs commença à opérer dans son cœur, produite par la lumière céleste qui l'avait atteint. Toutes ses prières auraient été colorées par cette lumière céleste. Je crois que la prière au sens chrétien est le résultat du fait de venir sous l'influence de Jésus en tant que Celui qui révèle du côté divin, et en tant qu'Homme de prière du côté de la dépendance. Les parties les plus saintes de l'Écriture sont celles qui rapportent les paroles du Fils au Père dans la prière. C'est l'encens pur, salé, saint — très saint — rien n'est plus touchant que d'entendre le Seigneur parler à Son Père. Je suppose que nous sentons tous instinctivement que dans Jean 17 nous atteignons un lieu comparé auquel il n'y a rien d'autre dans l'Écriture, c'est le sanctuaire le plus intérieur. Une Personne divine dans l'humanité parlant à une autre, le Père — c'est le sanctuaire intérieur même. Maintenant la vérité complète est manifestée et le Nom du Père est manifesté ; maintenant toute prière convenable et spirituelle doit être à la lumière de cela.

Le Père a été révélé et les disciples sont considérés comme étant à la lumière de cela, comme ceux à qui le Seigneur a manifesté le Nom du Père, de sorte qu'ils peuvent dire « Père », et peuvent parler à Dieu à la lumière de la révélation. Nous prenons l'habitude de dire « Père » sans penser à la grandeur de la chose ; nous oublions que des hommes comme Abraham, David et Daniel n'ont jamais pu dire « Père ». J'utilise un langage qu'aucun des hommes bienheureux de l'Ancien Testament ne pouvait utiliser. Le nom de Père ne pouvait pas être utilisé pour s'adresser au Dieu béni jusqu'à ce que le Fils soit ici dans l'humanité et manifeste le Nom du Père, et le place ainsi dans le cœur de Ses disciples afin que, sous Son enseignement béni, ils puissent dire « Père ». Seul le Seigneur pouvait enseigner cela : nous sommes aussi dépendants du Seigneur aujourd'hui que les disciples l'étaient pour avoir la capacité de dire « Père ». Il a manifesté le Nom de Dieu tel qu'Il Le connaît ; Il était Père pour Lui, et ce qu'Il était pour Lui, Il s'est plu à le révéler à d'autres, et par Son enseignement, Il donne la capacité de prendre une position auprès de Dieu qui correspond à la Sienne. Nous voulons commencer nos exercices concernant la prière à la lumière de la révélation. La vérité complète est manifestée ; Dieu est connu dans toute la plénitude de grâce qui appartient au Père. Ce n'est pas la relation ici mais la révélation ; c'est-à-dire que le Dieu béni est connu comme le Père, c'est le Nom de la grâce suprême — « Que ton nom soit sanctifié » — ce saint Nom que nous ne pouvons prononcer qu'en compagnie de Jésus, le Fils bien-aimé, comme nous l'enseigne Lui-même. Notre premier désir, tel qu'Il nous l'enseigne, est que ce Nom soit sanctifié. Cela semblerait être le contraste avec ce qui est dit dans Romains 2 au sujet des Juifs, que le Nom de Dieu était blasphémé parmi les nations à cause d'eux. La sanctification du Nom du Père introduit le niveau de sanctification le plus élevé possible pour le saint ; c'est le caractère de ma sanctification telle qu'enseignée par Jésus. Je ne dois rien tolérer de moins que la sainteté de ce Nom, ou que ce qui est en accord avec cette grâce. Si je parle sans bonté d'un frère, ce n'est pas sanctifier le Nom du Père.

Cette prière couvre ce qui est essentiel au témoignage. Elle ne couvre pas la demande pour l'Esprit ; cela est ajouté plus bas. Elle couvre la révélation de Dieu comme Père, que les disciples possédaient avant de recevoir l'Esprit. Dans Jean 17, nous entrons dans des eaux plus profondes ; nous y trouvons une nouvelle

relation établie dans laquelle les saints sont placés et sont aimés du même amour que le Fils ; mais cette prière a trait à la lumière de la révélation avant que la relation ne soit réalisée. La relation dépend de l'Esprit dans nos cœurs criant « Abba, Père » ; ce sont ceux qui ont l'Esprit qui peuvent être consciemment en relation. Ici, c'est la révélation, ce que Dieu est en grâce brillant sur l'âme et l'affectant profondément, lui donnant un nouveau caractère et changeant tous ses désirs. Je considère que les mots « Que ton nom soit sanctifié » ne sont pas simplement un sentiment pieux, mais que les saints sont placés de telle sorte que le Nom du Père soit sanctifié en eux ; c'est dans les saints. Il n'est sanctifié nulle part ailleurs, il est blasphémé par le monde ; mais, si Jésus est devenu pour moi Celui qui révèle et l'Enseignant, le Nom du Père sera sanctifié en moi, dans mes paroles et dans mes voies. Je sens combien peu on en connaît la puissance, mais c'est la vérité.

Ensuite, la pensée du royaume du Père est magnifique. Ce n'est pas le royaume du Fils, mais le royaume du Père. Je suppose que les saints sont considérés comme ayant connu et goûté ce qu'est le royaume du Père, de sorte qu'ils désirent qu'il vienne et fasse rayonner sa lumière et sa bénédiction. Ils peuvent demander qu'il vienne parce qu'il est en eux. Le royaume du Père est connu dans le cœur des saints et par conséquent ils peuvent désirer ardemment qu'il soit connu universellement. Je supposerais que le royaume du Père viendra quand tout ce que le Père a opéré en grâce dans Ses saints sera rendu influent universellement. Il est merveilleux que le Père travaille en grâce. Le Père est toujours considéré dans l'Écriture comme l'Auteur de l'œuvre de grâce ; Il a travaillé pendant deux mille ans à travers d'innombrables exercices dans Ses saints, et par le fait qu'ils apprennent la bénédiction de Son royaume dans Son Fils bien-aimé, et Il va faire ressortir tout cela, le fruit de Son travail, d'une manière telle qu'il réjouira l'univers — « alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père ». Ainsi les choses ne seront pas seulement moralement convenables pour Dieu, mais il y a l'influence de la grâce. Dans le royaume de Dieu, tout est convenable pour Dieu — justice, paix et joie dans le Saint-Esprit — tout est moralement convenable pour Dieu. Mais dans le royaume du Père, nous recevons l'influence de tout ce qui est béni dans la nature divine. C'est une belle pensée qui montre que le royaume sera imprégné de la douce influence de la grâce. C'est là que le fruit de l'œuvre du Père est manifesté ; tout cela sera manifesté quand ce que le Père fait sera achevé. Pensez à toute la grâce du Père — Il est bon envers les ingrats et les méchants — c'est quelque chose qui s'ajoute à ce qui est moralement juste. Il y a un motif opérant dans le cœur du Père qui Le rend bon envers les ingrats. Plus bas, on nous dit qu'Il est compatissant, il y a des sentiments tendres dans Son cœur, et tout cela donnera du caractère à Son royaume. Il ne suffit donc pas de penser au royaume à venir simplement comme à un règne de justice ; la chose prend forme maintenant, et tout ce que je fais sous l'influence de la grâce du Père est essentiel à Son royaume. Supposez que quelqu'un m'insulte et que je n'en éprouve pas de ressentiment, mais que je prie pour celui qui me traite avec mépris et me persécute. C'est une expression du royaume du Père. Son royaume se réfère à la sphère de Son influence. Il y a une certaine sphère de l'influence du Père et celle-ci, à présent, est confinée à Ses saints ; ils en connaissent si bien la douceur qu'ils prient pour elle.

Si nous pensons à la manière dont le Seigneur a manifesté le Nom du Père, comment dans cet évangile Il S'est déplacé, quelles touches de grâce, quelle considération, quelle tendresse et quelle patience — c'était faire ressortir le Nom du Père et tout ce qui constitue le royaume du Père. C'est à la lumière de cela que je devrais regarder le pain nécessaire pour chaque jour ; on peut comprendre la nécessité, dans cette optique, du pain nécessaire chaque jour. Comment devons-nous être soutenus dans de telles voies spirituelles ? Ce n'est que par le pain nécessaire pour chaque jour. Notre sentier individuel est divisé en jours. Il a souvent été dit que les exercices de l'assemblée sont hebdomadaires, mais nos exercices individuels sont quotidiens, et chaque jour nous devons avoir le pain nécessaire ; si nous ne l'obtenons pas, nous faillirons dans le témoignage du Nom sanctifié du Père. La manne souligne le besoin de nouvelles provisions chaque jour. En supposant que je connaisse au début de la journée chaque circonstance qui mettrait mon esprit à l'épreuve ou que je rencontrerais, je pourrais me préparer pour l'occasion et je pourrais considérer ce que je pourrais faire, mais je ne sais pas qui m'irritera ou quelles petites occasions j'aurai de soutenir le témoignage rendu au nom

du Père, occasions que je pourrais manquer par ma négligence. Mais le Père connaît chaque circonstance qui entrera dans ma vie chaque jour, et Il peut me donner la provision nécessaire pour que je ne faillisse pas dans le témoignage. Le Seigneur recevait Ses instructions chaque matin : « Il me réveille chaque matin, il réveille mon oreille pour que j'écoute comme ceux qu'on instruit » — Il était enseigné sur la manière de dire une parole en sa saison. Pensez aux communications sacrées que le Seigneur a eues avec le Père au matin de Jean 4, et le Père mettant dans Son cœur et sur Ses lèvres le mot même qu'Il devait dire à la femme au puits ! Il a reçu la parole ce matin-là. Il y a une pleine provision de pain nécessaire pour chaque jour si seulement nous en faisons l'expérience. Aucun de nous n'aura jamais un jour semblable à celui-ci, et nous ne reverrons jamais ce jour ; il est donc important que nous nous élevions à cette hauteur et que nous ne faillions pas dans le témoignage. Si nous suivions cette ligne, nous serions soutenus dans le témoignage rendu au Nom du Père, et Son Nom serait sanctifié. Ce serait un miracle, et yet tout à fait dans les limites de la possibilité. Des chrétiens m'ont souvent parlé de tests sévères survenant de manière inattendue, et disant que s'ils n'avaient pas reçu la petite parole qu'ils avaient eue le matin de la part du Seigneur, ils n'auraient jamais pu passer au travers. Un frère m'a dit une fois : J'ai su qu'une demande inhabituelle m'arriverait à cause du soutien que j'ai reçu du Seigneur lors de ma lecture ce matin. De cette manière, quand un test arrive, nous sommes capables de manifester quelque chose du Nom du Père au lieu de manifester la chair et la nature. Aucun de nous ne pourrait le faire sans obtenir le pain nécessaire pour chaque jour.

Ensuite, le Nom du Père ressort dans l'esprit de remise. Supposez qu'un frère vous offense, comment allez-vous affronter cela ? Nous nous offensoons tous les uns les autres à un moment donné. Est-ce que je veux des excuses ? Cela peut-il être réglé par l'esprit de réquisition, ou par l'esprit de remise ? Le saint qui peut s'approprier cette prière a tout affronté dans l'esprit de remise, de sorte qu'il peut compter sur le Père pour remettre ses péchés. Il a goûté au luxe de faire une remise. L'année de la remise n'est pas seulement pour le bénéfice des débiteurs mais pour le privilège du créancier. Supposez qu'un frère ou une sœur ne soit pas tout à fait ce que j'attends d'eux, supposez qu'ils vous blessent ou même vous nuisent ! Vous pouvez avoir un sentiment dur, qui vous ronge, vous aigrit et vous rend malheureux. Quel privilège de faire une remise ! Le créancier se débarrasse de quelque chose qui lui rongerait l'esprit. Vous direz peut-être qu'il ou elle a agi très mal. Eh bien, y a-t-il un péché si grand qu'il ne puisse être rencontré par la grâce de la remise ? Dieu nous a montré que non. Mais nous avons besoin d'une certaine nourriture pour nous permettre de faire cela, ainsi la nature divine doit être édifiée et nourrie, car naturellement nous aimerions exiger chaque centime de la dette. Après tout, le Seigneur suppose que nous avons tous de nombreux péchés qui doivent être remis, et Jacques dit : « Nous bronchons tous en plusieurs manières ». Il ne sert à rien de dire que nous ne sommes pas des pécheurs. Si nous étions honnêtes avec nous-mêmes, nous devrions admettre de très nombreux péchés ; alors comment pouvons-nous continuer joyeusement sans le sentiment de la remise du Père ? Beaucoup de chrétiens ont des vies malheureuses parce qu'ils n'ont pas le sentiment de la promptitude avec laquelle le Père remet. La raison en est qu'ils n'ont pas goûté au luxe de remettre — il peut s'agir de petites choses, de petites offenses, de petites blessures qui ont touché notre orgueil et notre vanité.

Ensuite nous devons dire : « Ne nous induis pas en tentation ». Cela montre que le saint se connaît lui-même, il n'est sous aucune illusion quant à la tentation. Par la merci de Dieu, des choses qui feraient appel à moi ne sont peut-être jamais venues à ma portée. Je crois qu'avec chacun d'entre nous, il y a quelque chose qui serait trop fort pour nous si nous étions tentés, aussi disons-nous : « Ne nous induis pas en tentation ». Je veux être gardé par la grâce du Père de ces choses particulières qui seraient trop grandes pour que je puisse y résister, et des circonstances qui seraient un test trop grand pour moi. Ainsi cette prière se termine dans une profonde humilité, un véritable esprit de méfiance de soi, une véritable connaissance de soi. Il n'y a pas de confiance en soi ; nous nous en remettons au Père car s'Il nous laissait dans la tentation, nous serions sûrs de tomber, et ainsi, dans un vrai jugement de soi et dans l'humilité, nous prions pour être gardés.

Je pense que cette prière montre comment les saints sont préservés dans le témoignage divin. Il sera fatal si nous n'en tenons pas compte. Nous ne la voulons pas comme une forme, mais nous voulons que le Seigneur nous enseigne à prier cette prière.

La révélation a pour effet de produire la confiance, de sorte qu'il n'y a aucun sentiment de difficulté à obtenir des choses du Père. Le Seigneur utilise des images pour illustrer Sa pensée, mais nous trouvons que les images sont reprises, en un sens, par voie de contraste, et pas seulement de comparaison. Par exemple, un homme a un ami, mais s'il y va à une heure inhabituelle comme minuit pour présenter sa requête, il peut trouver l'ami peu disposé, bien qu'il puisse, par son importunité, vaincre sa mauvaise volonté. Or, le Seigneur indique que vous n'aurez jamais à agir ainsi avec le Père, bien que nous devions demander, chercher et frapper. De plus, le Seigneur parle au sujet d'un homme qui est père : si son fils lui demande du pain, lui donnera-t-il une pierre ; ou un poisson, lui donnera-t-il un scorpion ? Non, dit-Il, vous ne feriez pas cela vous-mêmes, tout méchants que vous êtes, « Combien plus le Père qui est du ciel donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ». Il contraste la bénédiction du Père avec la disposition d'un parent terrestre à faire de son mieux pour son fils. La disposition du Père est placée sur un plan tout à fait supérieur — « Combien plus », dit le Seigneur. De même encore au chapitre 18, où le Seigneur parle de la prière en rapport avec le juge inique et la veuve. Le juge ne répond pas à sa requête ; son cœur ne le pousse pas le moins du monde vers elle, mais il est harcelé par ses venues continuelles, de sorte qu'elle obtient ce qu'elle veut. C'est très différent de la manière dont Dieu traite ceux qui viennent à Lui, bien que nous devions persévérer dans nos prières.

Je pense que notre manque de confiance provient de notre faible compréhension de la révélation de Dieu comme Père. La dépendance, au sens vrai, est basée sur la confiance, et par conséquent elle est heureuse. Nous savons tous ce que c'est que d'être dépendant pour certaines choses de personnes en qui nous n'avons aucune confiance, et c'est une misère. En un sens, tous les hommes dépendent de Dieu, et souvent c'est sans aucune confiance en Lui, aussi ne sont-ils pas heureux. Le croyant, à la lumière de la déclaration, a de la confiance, c'est pourquoi sa dépendance est d'une nature confiante, et il sait qu'il n'est pas difficile d'obtenir des choses du Père. Le Père est mû par la grâce la plus active en réponse à chaque désir véritable qui vient à Lui, en réponse à la déclaration qu'Il a faite.

Il est remarquable que le Seigneur ait beaucoup devant Lui la question de la provision de nourriture. Il y a là une suggestion spirituelle qui semble montrer l'importance primordiale de la provision de nourriture. Je considère que, ayant reçu la déclaration qui nous a été apportée par le Fils, nous avons besoin d'y être nourris par de la nourriture ; la confiance de nos cœurs doit être préservée en force par la nourriture spirituelle ; c'est-à-dire une nourriture qui nous nourrit continuellement et nous fortifie dans la connaissance de Dieu. Je pense que c'est la nécessité première d'une vie chrétienne heureuse. Le ministère de Christ dans la puissance de l'Esprit nourrit la connaissance de Dieu dans nos âmes, de sorte que, au lieu que la confiance décline avec le temps, nous acquérons de plus en plus de confiance en Dieu. La connaissance de Dieu est la seule chose nécessaire. Paul disait aux Corinthiens : « Quelques-uns n'ont pas la connaissance de Dieu » ; il écrivait à des croyants et ils n'avaient pas la connaissance de Dieu. En parlant généralement, la nourriture illustrerait le ministère qui se trouve dans l'assemblée, et qu'il y en ait une pleine provision est une question d'exercice et de confiance en Dieu. Dans les Colossiens, Paul parle de « croître par la véritable connaissance de Dieu » — la nourriture au sens spirituel est ce qui nous nourrit dans la connaissance de Dieu.

Tout ceci est de la plus haute importance en vue de la venue de l'Esprit. Ce chapitre nous amène au don de l'Esprit. Cette attitude de confiance est la préparation de l'âme pour la réception de l'Esprit. C'est une chose merveilleuse de connaître ainsi le Père sous l'enseignement du Fils, que nous soyons parfaitement assurés qu'Il nous donnerait le Saint-Esprit, afin que nous puissions avoir des ressources et des revenus égaux à notre citoyenneté qui nous a été fait connaître dans le chapitre précédent.

Luc semble nous donner les conditions morales qui préparent l'âme pour l'Esprit, et je ne pense pas que nous obtenions le bénéfice de l'Esprit tant que ces conditions ne sont pas présentes. Je ne dis pas que les personnes n'ont pas l'Esprit avant que ces conditions ne soient atteintes, mais elles n'ont pas le bénéfice de l'Esprit. Beaucoup de gens ont l'Esprit mais n'ont pas le bénéfice de l'Esprit. Les Galates avaient l'Esprit, et pourtant s'étaient éloignés de la lumière de la révélation. Les Corinthiens avaient l'Esprit, mais la révélation était obscurcie par leur carnalité, de sorte que Paul dut dire : « quelques-uns n'ont pas la connaissance de Dieu ; je le dis à votre honte ». Ici nous voyons les conditions morales qui sont préparatoires à la réception de l'Esprit selon la présentation de Luc.

C'est une grande chose d'être assuré de la volonté du Père de nous donner un don inestimable. L'objet du don de l'Esprit est que les saints puissent occuper efficacement et intelligemment la place dans le témoignage que Jésus a tenue si parfaitement lorsqu'Il était ici. Cela serait si complètement réalisé que le Seigneur pourrait dire au chapitre 12 que les disciples n'auraient pas besoin de penser à ce qu'ils devraient dire — « le Saint-Esprit vous l'enseignera à l'heure même » — une merveilleuse qualification pour le témoignage. Nous entrons dans la puissance de cela le long de ces lignes morales.

Il y a un ordre moral dans ces choses tel que Luc les rapporte. Premièrement, le Seigneur dit à Ses disciples de se réjouir de ce que leurs noms sont écrits dans les cieux, ce qui est une chose plus grande que d'avoir le pouvoir de chasser les démons. S'il en est ainsi, ne devrions-nous pas désirer être en possession de quelque chose de positif et de céleste dès maintenant ? Le Seigneur mène à cela, afin que nous ayons confiance dans le Père pour donner le Saint-Esprit afin que nous puissions vivre ici sur la richesse du revenu céleste. Nous n'avons pas seulement la citoyenneté — ce qui est merveilleux — mais nous avons les ressources et le revenu, toute la richesse de l'Esprit tel qu'il est donné par le Père. Le Seigneur voudrait nous encourager à exercer la liberté et la confiance ; Il voudrait écarter de nos pensées toute question ou incertitude dans la prière à la lumière de la révélation. Une personne à la lumière de la révélation ne voudrait jamais rien qui soit incompatible avec elle.

La réception de l'Esprit est présentée d'une grande variété de manières dans l'Écriture afin de nous préserver de la considérer de manière formelle. Il n'y a presque pas deux passages de l'Écriture concernant la réception de l'Esprit qui parlent de Sa venue dans les mêmes conditions. Il y a de la variété et de la diversité pour nous garder de toute routine, pour nous exercer quant à la réalité vivante. C'est la présentation de Luc, de sorte qu'ayant confiance dans le Père nous demandons le Saint-Esprit. Nous sommes si assurés de la grâce qui est liée au Nom du Père que nous comptons sur Lui avec confiance pour donner même un don aussi prodigieux que le Saint-Esprit. Le don de l'Esprit est pour nous-mêmes, mais c'est en vue de la place merveilleuse dans laquelle nous sommes placés par la révélation du Père, étant laissés ici pour être dans le témoignage du Père. Le Seigneur a dit : « Je leur ai donné ta parole » — c'est la parole du Père en témoignage.

Si nous ne marchons pas selon ces lignes, nous serons en danger de ce qui suit, et cela est très solennel. La révélation est rejetée et Satan en prend possession. La maison est balayée et ornée ; les choses sont extérieurement respectables, et pourtant des esprits méchants viennent y habiter, et la dernière condition est pire que la première. C'est l'état d'Israël, mais c'est aussi exactement l'état de la chrétienté. Soit nous avançons sur la ligne qui aboutit à la réception de l'Esprit et à toute la richesse qui y est connectée, soit nous sommes sur l'autre ligne où beaucoup de balayage et d'ornementation ont lieu — tout est extérieurement correct, mais il n'y a pas de place pour Dieu ou pour Christ, et des esprits méchants sont entrés pour y habiter. C'est vers cela que la chrétienté dérive. Mais nous voulons donner place au Saint-Esprit et au Nom du Père. Il ne peut y avoir de neutralité. C'est Christ ou Satan ; il n'y a pas de chemin intermédiaire. « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ». C'est le chemin qui donne place à l'Esprit venant du ciel, ou le chemin résultant de l'entrée et de la prise de possession par des esprits méchants. C'est l'aspect solennel des choses présentées ici.

Je pense que le Seigneur présente ces choses pour nous confirmer et nous encourager dans la confiance envers le Père. Je sens que si je connaissais mieux Dieu, je n'aurais jamais une hésitation sur quoi que ce soit ; je serais capable de compter sur Lui pour tout. Quelle chose merveilleuse que d'avoir maintenant une Personne venant du ciel habitant dans les saints ! Non seulement nous sommes célestes par appel, mais il y a maintenant en nous, par l'Esprit, une part de l'essence même du ciel. S'il en est ainsi, ne voulons-nous pas lui donner plus d'expansion maintenant, plus de place pour son expression ?

Nous avons parlé du Seigneur comme de l'Enseignant, nous enseignant à prier, à la lumière de la révélation qu'Il nous a apportée du Père, de sorte que la prière devient l'expression de la confiance. Cela étant, on peut voir comment le pouvoir du mal se manifeste dans le mutisme. Pour un homme, être muet indique qu'il n'est pas capable de parler à Dieu ; il n'est pas dans la lumière de la révélation, et il n'y a donc aucune confiance pour parler du tout. La puissance du royaume est nécessaire dans un tel cas. Si cette puissance n'agissait pas souverainement, rien ne serait accompli. Le Seigneur agit souverainement. Il chassa le démon ; c'était Sa propre activité par la puissance du doigt de Dieu. C'est un grand objet pour Dieu que de donner la preuve dans ce monde que Sa puissance est plus grande que toute la puissance du mal, ainsi le caractère de deux royaumes est mis en lumière : le royaume de Satan et le royaume de Dieu. Par conséquent, il n'est plus possible d'être neutre ; c'est pourquoi le Seigneur a dit : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ». La neutralité est impossible lorsque le caractère des deux royaumes est manifeste. S'il n'y avait pas une seule âme à Teignmouth capable de parler à Dieu dans la confiance de la grâce, il n'y aurait aucune preuve dans la ville du royaume de Dieu. Le Seigneur encourage la confiance, nous encourageant à parler à Dieu à la lumière de la révélation qui nous est parvenue, à parler dans une assurance confiante. Il faut le doigt de Dieu pour produire cela. Il y a un démon qui tient le terrain et il a besoin d'être dépossédé. Le Seigneur ici dépossède le démon et montre que le royaume de Dieu est plus fort que toute la puissance du mal. La question est : Allons-nous nous identifier à Lui ? La neutralité est impossible.

Le doigt de Dieu accomplit ce qui est tout à fait au-delà du pouvoir de la créature. Lorsque la poussière fut changée en poux en Égypte, c'était au-delà de ce que les magiciens pouvaient imiter, et ils dirent : C'est le doigt de Dieu. Certaines choses étaient en leur pouvoir de faire, mais il n'était pas au pouvoir de la créature de changer la mort en vie. Si une âme est dans la lumière de la révélation du Père de manière à pouvoir Lui parler avec confiance, c'est le doigt de Dieu. C'est la puissance puissante de Dieu exercée par l'Esprit. Chaque croyant qui peut parler avec confiance à Dieu en est la preuve, la preuve d'une puissance divine plus grande que le mal.

Il n'y a pas seulement la délivrance, mais le cœur est occupé. Ce qui ressort des paroles du Seigneur qui suivent, c'est qu'il y a un homme de qui un esprit malin est sorti, mais son cœur n'est pas occupé. Or, vous avez besoin de quelque chose qui occupe votre cœur et qui soit une sécurité contre le mal ; vous voulez que Dieu soit introduit tel qu'Il est connu dans Son Fils bien-aimé afin que le cœur soit occupé. Ce n'est pas seulement une délivrance effectuée, mais le cœur occupé et préservé contre tout retour de la puissance qui a été dépossédée. Nous voulons être si bien sécurisés que la puissance ne revienne jamais, et pas simplement en être délivrés ; sinon le dernier état sera pire que le premier. Il en fut ainsi d'Israël et il en sera ainsi de la chrétienté. Nous voulons que Christ ait une telle place chez nous que la maison ne soit pas simplement balayée et ornée, mais occupée. Dans Matthieu, nous avons le mot « inoccupée » concernant la maison. Il ne suffit pas d'avoir une délivrance extérieure — cela peut être providentiel. Israël était dans la position d'un homme de qui l'esprit malin était sorti ; l'esprit malin de l'idolâtrie était sorti, mais il n'avait pas été chassé par le doigt de Dieu. Il est sorti, pourrais-je dire, providentiellement ; Dieu l'a ainsi ordonné. Mais quand le Seigneur leur fut présenté, quand Dieu s'approcha en la Personne de Jésus, ils ne voulurent pas Le recevoir, de sorte que la maison resta inoccupée ; elle était vide bien que balayée et ornée. C'est comme la chrétienté aujourd'hui. Providentiellement, la chrétienté a été libérée du mal grossier du monde païen, mais il n'y a aucune sécurité là-dedans. La sécurité réside dans le fait de donner au Seigneur Jésus une place dans nos

cœurs, afin que nous ne soyons pas inoccupés. Il n'est pas seulement le Propriétaire mais l'Occupant ; s'Il est cela, il y a sécurité contre le mal.

Les gens sont trompés par le fait que la maison est balayée et ornée. Les choses sont rendues respectables, mais il n'y a pas d'occupant, et cela va aboutir à l'apostasie. Le dernier état sera pire que le premier. Notre seule sécurité est d'être habités. L'Esprit introduit Christ. Si nous avons le Saint-Esprit venant du ciel, nous avons une Personne divine venant du lieu où se trouve Christ. Il vient pour être le témoin de la gloire de Christ dans nos cœurs, de sorte que la maison est occupée, et les esprits malins ne peuvent pas revenir. Si les esprits malins ont été chassés, ils ne reviendront jamais, mais s'ils sortent seulement, ils peuvent revenir. Il y a cette différence entre ce que Dieu fait providentiellement et ce qu'Il fait en puissance. Si les esprits sont chassés par le doigt de Dieu, ils ne reviendront jamais. Si la Personne qui a apporté la délivrance occupe la maison, il y a une sécurité parfaite. La note la plus haute de la prière de Paul dans Éphésiens 3:16 est : « que le Christ habite dans vos cœurs par la foi ». C'est Christ dans les affections qui donne une sécurité permanente.

Le Seigneur l'a ressenti lorsqu'ils ont demandé un signe (verset 29) ; c'était la preuve qu'ils étaient une génération méchante. En présence de tout ce qu'il y avait en Lui, vouloir un signe prouvait que l'homme était méchant, et Il dit qu'aucun signe ne leur serait donné, si ce n'est le signe de Jonas le prophète. Jonas a apporté aux Ninivites le témoignage de leur état réel sous l'œil de Dieu. Dieu a dit : « Va à Ninive et crie contre elle », et la prédication de Jonas était : « Encore quarante jours, et Ninive sera renversée ». Le Seigneur leur dit virtuellement : Vous ne pouvez obtenir la bénédiction que sur le terrain commun du monde païen. Il place cette génération sur le même plan que les Ninivites.

La chose merveilleuse est que leur état est démontré dans le Fils de l'homme. L'état d'Israël et du monde gentil n'est pas démontré par le jugement tombant sur eux, mais par le jugement venant sur le Fils de l'homme ; ainsi leur état est démontré dans la voie de la grâce suprême. Jean le Baptiste montre que l'état de l'homme est corrompu et que l'arbre doit être coupé, mais le Fils de l'homme montre comment l'arbre a été coupé dans un jugement saint, mais dans la voie de la grâce envers les hommes. Par conséquent, le Fils de l'homme est le signe. Les Juifs auraient pu penser à Lui comme au Fils de Dieu, ou s'être glorifiés en Lui comme le Fils de David, mais Dieu dit : Non, vous devez être élargis et recevoir la bénédiction sur le même terrain que les Ninivites. En tant que Fils de l'homme, Il était la grande expression de l'universalité de la grâce de Dieu. La seule chose qui sauva Ninive fut la pitié de Dieu, avec laquelle Jonas n'était pas en communion. Dieu lui dit : Tu as eu pitié du ricin, et tu ne veux pas que J'aie pitié de Ninive, « où il y a plus de cent vingt mille personnes qui ne savent pas distinguer entre leur main droite et leur main gauche, et aussi beaucoup de bétail ». C'est la pitié de Dieu pour Sa créature que le Fils de l'homme assume dans la grâce. Le Seigneur dit aux Juifs qu'ils doivent descendre sur cette plateforme : le Fils de l'homme assumant dans la grâce tout le jugement de Dieu sur la condition pécheresse de l'homme ; ainsi le Fils de l'homme est le grand signe de la condition de l'homme et la preuve bénie de la grâce de Dieu envers Sa créature. La gloire la plus vaste du Seigneur est Sa gloire en tant que Fils de l'homme ; c'est en tant que Fils de l'homme qu'Il est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Il n'y a pas de distinctions là, car Juif et Gentil sont perdus ; il n'y a qu'un seul terrain commun sur lequel le Fils de l'homme peut toucher les hommes, et c'est le terrain de Sa mort. Jonas est le grand signe que tout ce qui est offensant pour Dieu est retiré de l'œil de Dieu, et Salomon est le grand signe que tout ce qui est délicieux pour Dieu est introduit.

Dans Matthieu 12, le Seigneur parle de Jonas qui fut trois jours et trois nuits dans le ventre du grand poisson, et dit : « ainsi le Fils de l'homme sera dans le cœur de la terre trois jours et trois nuits ». Il a montré que le Fils de l'homme descendait jusqu'au fond ; Il est non seulement mort, mais Il a été enseveli. Toute l'étendue du retrait de l'homme a été effectuée par Christ ; ce n'était pas seulement la mort mais l'ensevelissement — aller dans le cœur de la terre. L'ensevelissement est un retrait complet ; la mort ne l'est pas. Si un homme meurt, il est là en évidence comme un homme mort ; mais quand il est enseveli, il n'est plus en évidence, il

est parti. C'est là l'importance de l'ensevelissement de Christ. Cela signifie le retrait absolu de l'homme de l'œil de Dieu ; il est hors de vue.

Nous ne pouvons pas prêcher un évangile complet sans parler de l'ensevelissement de Christ. Paul nous dit dans 1 Corinthiens 15 quelles étaient les bonnes nouvelles qu'il annonçait : « Christ est mort pour nos péchés selon les écritures ; et il a été enseveli ». Cela fait partie de l'évangile. Nous devons voir la peine traitée dans sa pleine mesure. Mourir fait partie de la peine, mais ce n'en est pas la totalité, car Dieu avait dit à Adam : « tu es poussière et tu retourneras à la poussière » — cela implique l'ensevelissement ; Adam devait disparaître de l'œil de Dieu. Ainsi, dans la mort et l'ensevelissement de Christ, l'homme disparaît de l'œil de Dieu. Nous devons être en accord avec Sa mort et aussi avec Son ensevelissement. Nous devons le réaliser chaque jour alors que nous marchons sur cette terre ; nous devons être en accord avec l'ensevelissement de Christ dans le lieu où Il a été enseveli ; il n'y a pas de christianisme sans cela. En Jonas, nous voyons le retrait complet de l'homme qui était sous le jugement de Dieu, et c'est ce que le Fils de l'homme a fait ; Il en est le signe. Le Fils de l'homme est allé dans la mort et l'ensevelissement pour retirer l'homme de l'offense. Il ne s'agit pas de mettre le vieil homme en pièces, mais de voir la bénédiction du Fils de l'homme l'ayant retiré. Si le Fils de l'homme l'a retiré, il est injuste de le ramener.

En Salomon, nous avons toute la sagesse de Dieu ; toutes les pensées profondes de la sagesse divine à l'égard de l'homme ont été exprimées par Salomon. Le Seigneur indique, en rapport avec Salomon, que des gens de loin viendraient. La reine de Saba représente la compagnie des Gentils qui apprécieraient Christ — la sagesse de Dieu — quand Israël l'aurait méprisée.

Salomon était le centre d'un système où tout parlait de la renommée du Nom de Jéhovah : la maison qu'il avait bâtie, la tenue de ses serviteurs, la montée par laquelle il montait à la maison de Jéhovah. Tout était assuré dans une conformité au Nom de Jéhovah, et c'est ce dont la reine de Saba entendit parler. Un mouvement est requis pour atteindre Salomon. Ce sont les deux côtés de la vérité : Jonas représente la grâce et la compassion allant vers les hommes dans leur besoin et leur ouvrant une porte pour la repentance. La pitié de Dieu est le mot utilisé dans Jonas, et même le bétail est mentionné, montrant que Dieu pensait à Sa propre création. La fin de Marc parle de l'évangile prêché à toute la création, montrant l'intérêt de Dieu pour toute la création et Son regard sur l'état dans lequel elle est tombée. Ce côté de la vérité nous est apporté, mais pour atteindre Salomon, un voyage doit être entrepris, et ce ne sera que par les amoureux de Dieu. Salomon doit être trouvé là où il est ; il est trouvé dans son propre cercle où tout est délicieux pour le cœur de Dieu.

Ce sont les deux côtés de l'œuvre de Dieu. Je ne pense pas que nous comprenions l'appel de Dieu à moins de voir ces deux côtés. Quand l'appel de Dieu nous est présenté d'une manière élémentaire dans 1 Corinthiens, Christ est présenté comme la sagesse de Dieu, et Il est fait sagesse de Dieu pour nous. L'apôtre a en vue pour les saints tout un système de choses, prédéterminé « avant les siècles pour notre gloire ». C'est une construction positive de ce qui est délicieux pour Dieu dans la puissance de l'Esprit, un système marqué par la gloire — « Salomon dans toute sa gloire ». La reine de Saba entendit parler de sa renommée en rapport avec le Nom de Jéhovah. Si nous considérons l'homme comme pécheur, Dieu doit venir à lui ; si le signe doit l'atteindre, il doit aller vers lui là où il se trouve. Jonas est le signe de la grâce qui amènera l'homme à la repentance de sorte qu'il soit libéré de toutes ses anciennes associations ; mais Dieu a quelque chose de plus en vue que cela, quelque chose pour les amoureux de Dieu. Il me semble que la reine de Saba vint comme mue par ses affections ; elle avait des problèmes à résoudre et elle était prête à apprécier le caractère merveilleux de la sagesse divine vue dans l'entourage de Salomon. C'est une grande chose quand nous commençons à nous intéresser à la sagesse divine, à étudier la manière dont la sagesse est évoquée dans les épîtres. Le système dans lequel nous sommes introduits est une preuve de la sagesse de Dieu, de sorte qu'en résultat, les principautés et les puissances dans les lieux célestes apprendront par l'Église la « sagesse si diverse de Dieu ». Tout est pour le délice de Dieu, et tout est lié à Christ, parce qu'Il est la sagesse de Dieu.

À moins de quitter le monde, nous ne formerons pas intelligemment partie du vase de lumière divine qui est ici pour le plaisir de Dieu. C'est là que resplendit tout ce qui est de Dieu et qui convient à Dieu ; c'est rendu substantiel en Christ et dans la puissance de l'Esprit, et même les corps des saints doivent être irradiés par sa gloire. Dieu vient vers nous dans la grâce pour que nous allions vers Lui dans l'amour, et en résultat, la lumière qui va remplir la cité se trouvera moralement dans les saints dès maintenant.

« La lumière du corps, c'est l'œil ». Notre appréciation de la lumière dépend de notre capacité de vision ; ainsi le Seigneur se détourne de la pensée de la lumière dans sa source pour parler de la condition capable de la voir. C'est là qu'intervient l'exercice. La lumière la plus bénie brille ; il n'y a jamais eu un plus grand rayonnement de lumière spirituelle que maintenant, mais l'organe de perception est de la plus haute importance.

La lumière a « brillé dans nos cœurs » (voir 2 Corinthiens 4). Dieu a fait briller dans le cœur de Paul pour le rayonnement ; et, en un sens, rien ne peut ajouter à l'éclat de ce rayonnement. Mais si la lumière doit caractériser le vase, si elle doit être placée sur un chandelier pour un témoignage public, certaines conditions sont requises ; nous avons besoin d'un œil simple — une vision qui n'est obscurcie par aucun motif égoïste, par aucune forme d'idolâtrie. Cela est mis en contraste avec l'œil méchant ; l'œil est soit simple, soit méchant. Paul prie pour « l'esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance » — cela donnerait un œil simple. C'est l'intention divine que l'esprit de sagesse et de révélation soit donné aux saints, de sorte qu'il n'y ait aucun élément étranger pour obscurcir la vision. Elle n'est pas compliquée par une variété de motifs, ni par aucun élément de satisfaction de soi, de recherche de soi ou d'exaltation de soi. Tout ce qui est idolâtre et méchant de caractère est en disharmonie avec la révélation bénie, et avec la confiance que la révélation produit ; c'est en disharmonie avec l'Esprit et cela mène à un œil mauvais. Un œil simple est exactement le contraire.

Il est intéressant de voir la pensée générale sur la lumière au verset 33 : « Personne, après avoir allumé une lampe, ne la met dans un lieu secret, ni sous un boisseau, mais sur un chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière ». C'est l'idée générale de la lumière, et nous avons ensuite la manière dont elle est saisie par les saints, afin que ce qui a brillé si parfaitement dans le Fils de l'homme puisse briller en eux, et que leurs corps mêmes soient lumineux. C'est une chose qu'aucun pharisien ne peut imiter. Il pouvait mettre un vêtement propre, mais il ne pourrait jamais être un vêtement resplendissant. Les deux hommes à la fin de cet évangile étaient dans des vêtements resplendissants, ainsi le caractère du rayonnement de Dieu en Christ devrait marquer les saints. La lumière était obscurcie à Corinthe ; le chandelier était là avec tous ses vases, mais la lumière était obscurcie ; les lampes avaient besoin des soins sacerdotaux. Mais la lumière était rayonnante en Paul, et elle était destinée à être rayonnante dans les saints afin que la lumière soit comme le chandelier ; c'est-à-dire qu'elle soit définitivement établie dans une position définie. Ce n'est pas exactement la lumière du monde, mais c'est une question de ceux qui entrent — « afin que ceux qui entrent voient la lumière ». Une sphère est assurée parmi les saints où se trouve le rayonnement divin. J'ai dit à des personnes qui se plaignent de la pauvreté des réunions : Vous n'avez jamais été dans une réunion si pauvre que rien n'y soit dit à la louange de Dieu et de Son Fils bien-aimé. Les gens entrent pour voir le rayonnement ; vous, vous sortez avec l'évangile.

L'intention divine en apportant une lumière est qu'elle soit publique, non secrète. Il y a une certaine sphère où elle se trouve et elle remplit cette sphère de son éclat. Ce rayonnement n'est pas seulement lorsque nous sommes ensemble, bien qu'il soit vu particulièrement lorsque les saints sont réunis ; nous sommes alors préservés des influences de distraction. La puissance libératrice du royaume est connue quand nous nous réunissons ; nous entrons dans une sphère où se trouve un élément différent. Le rayonnement est là et il n'y a pas de place pour les ténèbres, que nous nous réunissions pour la fraction du pain, ou pour la prière, ou pour la lecture. C'est le lieu de la lumière.

En contraste avec cela, nous voyons (verset 37) qu'il y a un système qui professe recevoir le Seigneur — le pharisien L'invita à dîner. Ostensiblement, il honorait le Seigneur, mais c'était seulement pour s'exalter lui-même, et son entourage n'était que ténèbres. Il existe un système de ténèbres subsistant après que la pleine lumière soit venue ; et la fin de ce système sera si opposée à Dieu que le sang de tous Ses témoins fidèles retombera sur lui, comme nous le lisons dans Apocalypse 18. La grande chose pour nous est de chérir la lumière, d'être intelligemment occupés par la lumière, et de cette manière nous serons préservés des ténèbres.

Dieu travaille de l'intérieur. Dans le système des ténèbres, tout l'extérieur est respectable, mais l'intérieur reste égoïste et méchant. Dieu travaille de l'intérieur afin qu'il puisse y avoir des cœurs capables de recevoir Christ. Ce que le pharisien faisait extérieurement, nous devons être prêts à le faire intérieurement. Il est bon de comprendre que Dieu s'occupe des parties intérieures ; le système externe ne suffira pas. « Tu veux la vérité dans les parties intérieures ; dans les parties cachées tu me feras connaître la sagesse », Psaume 51:6. Dieu commence là ; Il fait beaucoup en secret avec les âmes avant que rien n'en paraisse à la surface. L'ennemi aimerait cacher ce qui est là de Dieu, mais Dieu veut que cela brille. Dieu travaille à amener les gens à n'avoir aucune confiance en la chair ; Son grief contre les pharisiens était qu'ils étaient méticuleux pour de petites choses, mais qu'ils laissaient de côté le jugement et l'amour de Dieu. Quelle est l'estimation de Dieu ? Que pense-t-Il ? C'est de cela qu'il faut se soucier. Par exemple, je vois le jugement de Dieu en ceci : « En toi j'ai trouvé mon délice ». C'est Son jugement, c'est l'estimation qu'Il a formée de Son Fils bien-aimé, et nous voulons avoir Son jugement sur les choses. Tout est jugé à la lumière du jugement de Dieu concernant Christ. Il a un jugement sur ce qui Lui est délicieux, et toute Son œuvre dans nos âmes est de nous préparer à avoir Son jugement, Son délice, de sorte qu'au lieu de l'égoïsme et de la méchanceté, il y ait Christ et qu'Il devienne l'Homme caché du cœur.

Ce chapitre est important en nous donnant le caractère du système qui professe recevoir Christ mais qui est réellement un système de ténèbres et qui n'utilise Christ que pour s'exalter soi-même. Le jugement de Dieu n'est pas considéré et l'amour de Dieu n'est pas connu. Il est très important d'avoir d'abord le jugement de Dieu, alors nous atteignons des conclusions définitives. Tout dans le christianisme est marqué par l'aspect final ; le jugement de Dieu a été prononcé, et la sagesse de l'homme est d'en tenir compte. Si je tiens compte du jugement de Dieu quant à Christ, je serai engagé à tenir compte de Son jugement sur l'homme selon la chair. Pour maintenir le jugement de Dieu et l'amour de Dieu, il y a un vase de lumière, et il est en contraste avec le système religieux qui professe honorer Christ. Les choses dont le Seigneur parle dans ce chapitre sont les choses positives — le jugement de Dieu, l'amour de Dieu, la sagesse, la clé de la connaissance, le Saint-Esprit — quelle quantité de substance précieuse brillant en contraste avec le système des ténèbres !

Dieu travaille sur la ligne des choses secrètes ; Il travaille à la purification du cœur ; Il agit pour assurer d'abord un résultat intérieur. Il travaille à établir un vase de lumière, et pour l'assurer, Il doit travailler intérieurement. Paul parle de nos cœurs purifiés par la foi — si Dieu entre, le péché sort. La foi introduit Dieu et Christ, et s'il en est ainsi, nous nous débarrassons de l'égoïsme et de la méchanceté. Le pharisien n'a pas introduit Christ moralement ou spirituellement ; il représente ce système de choses qui reconnaît Christ nominalement et Le traite avec respect, mais n'avait rien d'intérieur. Dieu ne donne Son Esprit qu'aux cœurs purifiés ; le don de l'Esprit est un témoin que les cœurs sont purifiés.

Paul parle aux Colossiens des bonnes nouvelles qui croissent et portent du fruit. Ce n'est pas seulement individuellement, mais dans la manière dont les saints sont placés ensemble et marchent ensemble de sorte que les gens entrent et voient la lumière. On la trouve dans la compagnie chrétienne. Les relations mutuelles des saints se forment à la lumière de la révélation, dans la confiance en Dieu et dans la présence de l'Esprit, de sorte qu'il y a tout un système de choses spirituelles qui est lumière par opposition aux ténèbres.

Le fait de donner des aumônes (verset 41) implique l'activité de la grâce. Si nous nous mouvons dans les activités de la grâce, nous ne contracterons pas de souillure ; il y a une armure protectrice autour de l'âme. C'est très souvent notre relâchement dans les activités de la grâce qui ouvre la porte à ce qui est impur. Si,

dans l'activité de la grâce, nous recherchons le bien des autres, nous sommes hors de portée de ce qui est impur ; l'égoïsme, la méchanceté et l'impureté sont exclus. Dans Lévitique 11, on nous dit qu'une masse d'eau n'est pas souillée même si un animal ou un insecte impur y tombe. Là où se trouvent de telles activités de l'Esprit comme on en trouve quand les saints s'assemblent, ce qui souille est exclu. C'est l'occupation du bien positif qui exclut le mal. La délivrance, au sens pratique, se trouve dans le fait de progresser avec des activités qui sont agréables à Dieu. Il est digne de Dieu de travailler sur cette ligne. Si un saint est abattu, comment l'aidez-vous ? Non pas en lui disant qu'il est abattu, mais en introduisant quelque chose de positif. Dieu nous présente toujours quelque chose de positif. J.N.D. a dit : « Le chemin de la paix intérieure et de la puissance extérieure est d'être toujours et uniquement occupé du bien ». C'est l'œil simple. Paul a parlé aux Philippiens de choses magnifiques, et dit : « pensez à ces choses ».

Prêter attention à l'extérieur alors que l'intérieur est impur, accorder une grande attention à des bagatelles — tout cela est un élément de ténèbres. J'ai observé que lorsque les gens sont très pointilleux sur des bagatelles, ils échouent généralement gravement dans les grandes choses. Nous pouvons nous parer de mérite en étant méticuleux sur quelque chose qui ne nous coûte pas grand-chose. Dîner de petites herbes ne coûte rien, mais le pharisien peut s'en attribuer le mérite. Il est juste de s'occuper des petites choses, car le Seigneur dit : « il fallait faire ces choses-ci, et ne pas laisser celles-là ». Ne négligez pas les petites choses, mais ne leur attachez pas une importance induite. Présenter les choses d'une manière onéreuse appartient au système des ténèbres. Paul n'a jamais mis de fardeaux sur les saints, mais il a montré combien il était prêt à porter toutes les choses qui lui arrivaient. Vous ne pouvez pas lire son ministère dans les épîtres sans sentir qu'il y a là un homme prêt à vous aider à porter vos fardeaux, qu'il s'agisse d'exercice d'âme, de difficulté personnelle ou de tristesse d'église ; il ne viendra pas avec une exigence mais avec une main secourable. Nous ne devons pas venir avec l'esprit d'exigence — cela appartient au système des ténèbres. Paul a pris sur lui tout le fardeau du trouble en Galatie ; il l'a pris sur son esprit, et a apporté une administration extraordinaire de richesse divine. C'est ainsi qu'il corrigeait ; il donnait pratiquement des aumônes. Le fait de porter les fardeaux appartient au vase de lumière, et nous voulons entrer de plus en plus dans le rayonnement afin de nous dégager de tous les éléments de ténèbres, bien qu'ils se recommandent naturellement à nous.

CHAPITRE 12

NOUS avons été occupés par l'intention divine qu'il y ait ici une lampe allumée et placée sur un chandelier pour briller pour Dieu, et ainsi anticiper moralement et spirituellement le rayonnement de la sainte cité ; et nous avons remarqué comment le Seigneur attire l'attention sur ce qui obscurcirait le rayonnement. Je suppose que rien ne pourrait être plus obscurcissant que l'hypocrisie ; c'est pourquoi c'était la première chose qu'Il avait à cœur de dire à Ses disciples. Si toute forme d'hypocrisie était éliminée, nous serions comme la cité. Nous lisons dans Apocalypse 21 : « Son rayonnement était semblable à une pierre très précieuse, comme une pierre de jaspe cristalline » (verset 11) ; « et la ville était d'or pur, semblable à du verre pur » (verset 18) ; « la place de la ville était d'or pur, comme du verre transparent », verset 21. Cela suggère un milieu qui n'obscurcit en aucune façon la lumière ; et c'est là la pensée du Seigneur pour nous spirituellement maintenant.

L'hypocrisie consiste à se faire passer pour ayant un caractère que l'on n'a pas — c'est le levain des pharisiens. L'hypocrisie est un principe vers lequel nous gravitons naturellement, de sorte que nous devons prendre garde aux saines paroles du Seigneur. Le caractère du christianisme est indiqué dans le fleuve de l'eau de la vie : « Et il me montra un fleuve d'eau de la vie, pur comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau », Apocalypse 22:1.

Toute influence obscurcissante aura disparu quand la cité sera manifestée, mais alors elle aura disparu, selon ce que je comprends, non seulement par un acte puissant de la puissance divine, mais par un processus d'exercice spirituel qui produit cette clarté cristalline de sorte qu'il n'y a nul besoin de prétendre être ce que nous ne sommes pas. En tant que chrétiens, nous n'avons pas la moindre nécessité de prétendre être ce que nous ne sommes pas. L'évangile, dans sa propre puissance native, nous rendrait tous semblables au cristal de sorte qu'il n'y ait aucun élément d'obscurcissement. C'est par le caractère et la nature de Dieu que nous commençons. « Dieu est lumière, et il n'y a en lui aucunes ténèbres », et l'évangile qui nous est parvenu possède ce caractère. Il vient dans une telle grâce qu'il dissipe tout l'esprit d'hypocrisie. Je ne pense pas qu'un homme puisse être sauvé en étant hypocrite.

Dans ces versets, nous voyons deux dangers. Le levain des pharisiens est de se faire passer pour meilleur qu'on ne l'est ; d'autre part, on peut ne pas briller de la lumière qui est dans son cœur ; on peut la cacher par la crainte de l'homme. Il y a ces deux dangers. Le premier est illustré dans l'acte d'Ananias et de Saphira, et le second dans la dissimulation de Pierre rapportée dans Galates 2. Dans Actes 6, il y avait ceux qui voulaient du crédit parmi les frères pour un dévouement qui n'était pas dans leurs cœurs. C'était une chose très solennelle, et elle fut visitée par un jugement instantané. Puis, d'autre part, Pierre changea sa ligne de conduite, « craignant ceux de la circoncision ». Il avait la lumière de l'évangile dans son cœur, mais il a permis qu'elle soit obscurcie par la crainte de la circoncision, et je suppose qu'au fond de cela se trouvait le désir de maintenir sa propre réputation de bon Juif. Paul en parle comme d'une dissimulation — un mot très fort, certainement pour un apôtre. Pierre, à ce moment-là, n'était pas libéré du système qui obscurcissait la lumière.

La révélation de Dieu en Christ, reçue dans son caractère propre, ôterait tout désir de paraître différent de ce que nous sommes. Tout est venu à la lumière ; il y avait toute une histoire de choses couvertes et secrètes chez chacun de nous, mais l'évangile nous a montré comment Dieu a traité toutes ces choses ; Il les a mises en pleine lumière dans le jugement porté par Christ, et les a traitées si efficacement qu'il ne reste pas un seul iota de ce genre de chose pour obscurcir la lumière dans laquelle Il brille. Nous ne devrions pas avoir honte que tout soit raconté de la manière la plus publique possible. Ce qui est couvert va être révélé, et les choses secrètes, chuchotées à l'oreille, vont être connues publiquement. Nous marchons à la lumière de cela.

Ézéchiel (chapitre 1:22) parle du cristal, mais il dit : « le terrible cristal » ; c'est l'idée d'être traversé par la lumière divine. Qui aimerait être fait de cristal de sorte que les pensées les plus cachées et les motifs secrets

puissent être vus par tout le monde ? Aucun homme naturel ne l'aimerait. Mais alors Ézéchiël montre qu'il y a quelque chose pour Dieu dans le terrible cristal, quelque chose sur un plan supérieur. Il voit un trône et l'apparence d'un homme dessus, et le trône entouré d'un arc-en-ciel. Dieu est capable d'agir dans la fidélité de Sa propre alliance envers des hommes pécheurs, parce que l'Homme même qui siège sur le trône est mort sur la croix pour eux, et tout ce que la lumière a exposé, l'amour l'a enlevé, de sorte qu'il n'est pas nécessaire de rien cacher ; tout est manifesté. C'est là que l'évangile nous place. Ainsi, maintenant, les choses couvertes et secrètes chez les chrétiens sont telles que nous devrions être très heureux de les voir mises en lumière de la manière la plus publique possible. Cela paraîtra : Que faisiez-vous en secret ? Le chrétien était à genoux dans le secret de sa chambre, cherchant une meilleure connaissance de Dieu et de Christ et priant pour ses frères. Ce sont là les nouvelles sortes de secrets qui vont être manifestés dans un jour à venir ; il y a maintenant une nouvelle sorte d'histoire secrète.

Si nous persistons dans des choses que nous n'aimerions pas que les frères sachent, ce sont certainement des choses dans lesquelles nous ne devrions pas persister, et tout cela sera manifesté. C'est une très mauvaise affaire pour n'importe lequel d'entre nous que de permettre le levain des pharisiens, et cela aura une histoire très courte ; tout va paraître publiquement. Si un saint poursuit une voie mauvaise, il est fort probable que cela paraisse dès maintenant. Si un homme n'avait jamais été converti, cela pourrait être laissé dans l'obscurité. Si nous nous contentons d'être exactement ce que la grâce de Dieu ferait de nous, cela simplifierait tout. Paul pouvait dire : « Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis ». C'est ce qu'il était et il ne voulait pas être autre chose. Il pouvait aussi dire : « Nous avons été manifestés à Dieu, et j'espère que nous avons été manifestés aussi dans vos consciences ».

Le jugement de Dieu est la manière dont Dieu regarde les choses. Lorsqu'Il a dit : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon délice », c'est là le jugement de Dieu. C'est l'appréciation de Christ ; Il a formé un jugement et l'a exprimé, et notre sagesse est de prêter attention au jugement de Dieu ; alors nous entrons dans la compréhension de l'amour de Dieu, puis nous passons à la sagesse de Dieu.

La lumière est la révélation de Dieu. Nous voyons cela dans le chapitre précédent ; la révélation est là, et à la lumière de la révélation de Dieu, un homme prie. La vraie prière éliminerait les ténèbres. Si l'on prie, les ténèbres s'en vont, parce que la prière signifie que vous vous approchez de Dieu, et près de Dieu il n'y a pas de ténèbres. John Bunyan a dit que soit la prière fait qu'un homme cesse de pécher, soit le péché fait qu'un homme cesse de prier.

Maintenant, au verset 4, le Seigneur dit : « Je vous dis à vous, mes amis ». Il est beau que le Seigneur puisse s'adresser à nous avec ce caractère. Au fond de leur cœur, ils sont Ses amis. Maintenant, le danger est qu'ils permettent à leur amitié d'être cachée par la crainte de l'homme. Nous ne voulons pas que notre amitié pour Jésus soit obscurcie par la crainte de l'homme ; c'est une influence très obscurcissante. Le maximum qu'ils puissent faire est de nous tuer. J'ai souvent été empêché de me manifester comme un ami de Jésus par une toute petite chose, juste la pensée qu'on se rendrait ridicule ou qu'on se moquerait de nous. Mais quel privilège c'est de se manifester comme un ami de Jésus, et de ne craindre que Celui qui peut jeter dans l'enfer ! La crainte de Dieu nous préserverait de la vaine gloire. Il est salutaire de se souvenir du caractère de Dieu comme de Celui qui doit être craint. Il a l'autorité de jeter dans l'enfer. Cela écarterait toute importance de soi et toute vantardise. Nous marchons dans la crainte de Dieu comme de Celui qui a autorité pour jeter dans l'enfer. Le Seigneur voudrait que cela soit présent en nous ; comme Pierre lorsqu'il dit : « Et si vous invoquez comme Père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'œuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte pendant le temps de votre séjour ici-bas », 1 Pierre 1:17. Nous avons affaire à Dieu comme au Juge de tous ; Il scrute nos motifs tout le temps, et il n'y a aucune tolérance du mal chez le Dieu que nous connaissons.

Puis, d'autre part, les amis de Jésus valent beaucoup mieux que beaucoup de passereaux. Les amis et ceux qui confessent Jésus ne sont pas oubliés ; les cheveux de leur tête sont comptés. Le Seigneur nous instruit sur

la minutie des soins et de la protection de Dieu, de sorte que, tandis qu'il y a une profonde révérence dans le sentiment de Son autorité, il y a une profonde confiance dans le sentiment de Ses soins ; les amis et ceux qui confessent Jésus sont les objets des plus grands soins et du plus grand intérêt de Dieu. Supposez que l'on soit en présence de gens du monde et que, dans le sentiment d'une grande faiblesse, on essaie juste de bégayer le Nom de Jésus, Dieu y accorde tant d'importance qu'Il compte chaque cheveu de la tête d'une telle personne. Il ne laisserait pas l'ennemi arracher un seul des cheveux de sa tête à moins que cela ne serve à faire avancer le témoignage. S'il y a un cheveu de moins, Il le sait, et il est question ici de confesser. L'importance extraordinaire de confesser le Fils de l'homme est mise en évidence ici. On pourrait être dans un magasin, ou un bureau, ou une école, et la tentation est de ne pas confesser le Fils de l'homme — de ne pas confesser Jésus. Mais alors, pensez à tout ce qui en dépend : un jour vient où le Fils de l'homme va dire aux armées célestes comment vous vous êtes comporté. Il y a là un jeune chrétien, peut-être dans un bureau ou une école, et le Fils de l'homme va parler à toutes les armées célestes du simple fait que vous avez confessé Son Nom.

Tout cela nous donne un tel sentiment de la minutie des soins de Dieu. Nous ne pensons pas beaucoup à un passereau, mais le Seigneur nous dit que pas un n'est oublié devant Dieu. Il n'oublie pas un passereau, pas un instant ! C'est merveilleux. Ainsi, rien dans nos vies n'est petit. Il n'y a rien de petit chez celui qui confesse Jésus. Chaque fois que vous mentionnez Son Nom avec révérence à la face du monde, cela va être raconté aux milliers et aux dizaines de milliers. Cela vaut la peine d'être fait. Je dirais aux jeunes chrétiens : Mentionnez Son Nom ; peu importe comment vous le dites. Ne dites pas : « Cela ne m'intéresse pas », lorsqu'on vous demande de lire un roman ou d'aller au cinéma ; ne vous en sortez pas par une porte dérobée ; c'est manquer un privilège. Mentionnez Son Nom et peu importe si vous le faites en trébuchant et avec faiblesse ; vous tremblerez peut-être comme une feuille de peuplier, mais prononcez Son Nom. Dites pourquoi vous n'allez pas au cinéma. Mentionnez Son Nom ; vous hissez alors le drapeau du royaume, et toute la puissance du royaume vous soutiendra.

« Mais celui qui m'aura renié devant les hommes sera renié devant les anges de Dieu ». Cela suppose qu'à la fin, c'est là le caractère d'une telle personne ; mais une forme de mots assez différente est utilisée dans ce contexte. Le caractère d'un tel homme est résumé comme étant celui d'un renieur du Seigneur Jésus. Pierre a renié le Seigneur, mais ce n'était pas le caractère de Pierre ; il ne l'a pas renié le jour de la Pentecôte.

Les amis et ceux qui confessent Christ sont vus ici comme identifiés au témoignage du Saint-Esprit. Je pense que ce que le Seigneur a dit ici du Saint-Esprit est pour encourager Ses amis et ceux qui Le confessent afin qu'ils soient enhardis à partager avec l'Esprit le témoignage rendu à Lui-même, et qu'ils aient le sentiment de l'extrême gravité du fait que le témoignage de l'Esprit soit méprisé ou insulté. Étant le temps de la plus grande grâce de la part de Dieu, c'est aussi le temps de la plus grande culpabilité de la part de l'homme. Le témoignage du Fils n'était pas final ; il restait encore en réserve le témoignage de l'Esprit ; mais il n'y a rien pour ceux qui rejettent avec mépris le témoignage du Saint-Esprit. Il n'y a pas de remède si le témoignage de l'Esprit est refusé et rejeté d'une manière violente — l'Esprit étant insulté.

Cela pourrait être illustré dans Actes 13, où le témoignage de la rémission des péchés fut annoncé, et ceux qui l'entendirent tinrent des propos injurieux ; alors Paul et Barnabas s'enhardirent et dirent distinctement : « C'était à vous premièrement qu'il fallait annoncer la parole de Dieu ; mais, puisque vous la repoussez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les nations ». Dans son principe, cela s'applique à l'Esprit en tant qu'ayant Sa place de témoin dans les saints. Ce n'est pas exactement, comme dans d'autres Écritures, l'Esprit comme puissance par laquelle le Seigneur faisait Ses œuvres puissantes, mais cela considère le témoignage comme étant passé entre les mains des saints, bien qu'il soit réellement le témoignage du Saint-Esprit. Il est très sérieux de penser au témoignage dans son véritable caractère comme étant le témoignage du Saint-Esprit. M. Stoney nous disait que nous étions soit sur le banc des accusés avec le monde, soit à la barre des témoins avec le Saint-Esprit (voir Jean 16).

Ceux qui parlent contre le Fils de l'homme sont pardonnés, mais parler injurieusement contre l'Esprit n'est pas pardonné. Cela montre l'importance et la gravité extraordinaires de la présence de l'Esprit dans le témoignage. Là où le témoignage des apôtres était délibérément rejeté et où l'on tenait contre lui des propos injurieux, il n'y avait pas de pardon. Cela ne s'appliquerait à aucune prédication particulière aujourd'hui ; les apôtres prêchaient l'évangile avec l'Esprit envoyé du ciel, mais nous ne prendrions pas la place de faire cela comme les apôtres. Le Seigneur a dit cela pour encourager, afin qu'il n'y ait aucun recul devant le fait d'être identifié au témoignage de l'Esprit ; même si on les amenait devant les magistrats et les chefs, l'Esprit leur enseignerait ce qu'ils devraient dire. Je peux prêcher aussi bien que je le peux selon ma mesure de connaissance, mais cela pourrait ne pas être le témoignage direct du Saint-Esprit. L'idée ici est qu'il y a une haine méchante et délibérée de l'Esprit en tant que rendant témoignage à Christ ; et il n'y a pas de pardon pour cela.

Étienne, dans Actes 7, a passé en revue toute l'histoire du passé et a concentré la lumière divine sur la position présente ; il n'y avait pas un mot de ce qu'il a dit qui ne fût le résultat de l'enseignement du Saint-Esprit, de sorte que c'était une chose extrêmement solennelle que de le rejeter. Si un homme prêchait absolument dans la puissance de l'Esprit, il serait très solennel de parler contre cela. On ne doit pas badiner avec le témoignage de l'Esprit, et s'il ne fait ressortir rien d'autre qu'une inimitié délibérée, c'est très solennel. Ensuite, cela donnerait de l'encouragement aux amis et à ceux qui confessent Christ en leur donnant le sentiment d'être identifiés au témoignage le plus merveilleux et, en même temps, le plus responsable — c'est-à-dire qu'il apporte la plus grande responsabilité sur ceux qui le rejettent violemment et avec mépris.

Il y a une foule de gens qui ne sont ni de ceux qui confessent, ni de ceux qui parlent injurieusement ; ils occupent une position neutre. C'est là que se trouve la majeure partie de la chrétienté aujourd'hui. Rejeter le témoignage n'irait pas aussi loin que de parler injurieusement ; je pense que ce dernier point est l'expression d'une hostilité méchante qui ne se trouverait pas chez chaque personne. Chez les pharisiens, c'était une hostilité méchante envers l'Esprit tel qu'Il se manifestait dans le Seigneur Lui-même ; mais je pense que le principe en est transmis à ceux qui confessent Christ pour encourager les témoins quant au fait qu'ils sont identifiés au témoignage de l'Esprit. Le Seigneur dit dans Jean 15 : « l'Esprit... qui procède d'auprès du Père, celui-là rendra témoignage de moi ; et vous aussi, vous rendrez témoignage » — c'est-à-dire qu'Il identifie le témoignage des disciples avec le témoignage du Saint-Esprit. Le témoignage de l'Esprit était purement de Dieu ; il n'y avait rien de l'homme en lui, et il a provoqué un caractère d'opposition diabolique.

Paul parle de lui-même comme d'un blasphémateur, d'un persécuteur et d'un homme insolent et outrageux, mais il ajoute une clause de réserve : « j'ai obtenu miséricorde, parce que j'ai agi par ignorance, dans l'incrédulité ». Ce qui est fait par ignorance est une chose différente ; cela entrerait comme un péché d'ignorance ; mais cette inimitié et cette méchanceté sont délibérées, les yeux ouverts.

Ensuite, le Seigneur se tourne vers une autre influence obscurcissante, le désir d'acquérir des possessions ici-bas. Le Seigneur voudrait attirer l'attention sur une vie d'un caractère différent de tout ce qui consistait en des possessions ici-bas ; cela ne constitue pas la vie, mais être riche envers Dieu, voilà la vie. Être riche envers Dieu est assurément un objet de désir pour nous tous. Le Seigneur décline la position de juge ou de partageur, mais je pense qu'Il a fait comprendre à la personne qui Lui parlait que lui, tout comme son frère, était mû par la convoitise. La convoitise se présente souvent comme de la prudence ; le grand correctif serait de chercher à être riche envers Dieu. Si une chose n'ajoute pas à ma richesse envers Dieu, elle ne contribue pas du tout à ma vie. Il est très important que nous ne traitions pas les affaires dans un esprit de convoitise comme voulant augmenter les possessions ici-bas. Nous voulons les choses qui augmenteront la vie vers Dieu, afin qu'il puisse y avoir plus de joie, plus de louange et plus de conscience de la richesse divine — c'est le grand objet de désir pour nous. Si nous sommes sur la ligne de la convoitise, consistant à abattre des greniers et à en bâtir de plus grands, nous ne voulons pas des soins du Père ; cela signifie que nous sommes capables de prendre soin de nous-mêmes. Être riche envers Dieu, c'est être dans l'appréciation de la

miséricorde ; une personne qui apprécie la miséricorde est riche envers Dieu ; elle apprécie ce en quoi consistent les richesses de Dieu. Il y a des élans vers Dieu, sa richesse est pour le plaisir de Dieu, il y a le sentiment de la faveur divine en Christ, et l'acquisition de ce qui réside dans l'Esprit, prenant possession d'un héritage dont aucun frère égoïste ne peut le priver. Toutes ces choses nous rendent riches envers Dieu. Quel est le gain du ministère s'il n'augmente pas notre richesse vers Dieu ? On pourrait faire de soi-même un centre, même en ce qui concerne les choses spirituelles ; mais tout ce qui s'occupe de la vie nous rend riches vers Dieu, et nous sommes mieux équipés pour contribuer au plaisir de Dieu. C'est l'objet du ministère. Celui qui s'exerce à être riche envers Dieu devient un sujet spécial des soins de Dieu, car l'anxiété concernant les circonstances ici-bas pourrait être une influence très obscurcissante. Il serait triste de constater que nous avons travaillé dur pour nous-mêmes, assumant la responsabilité de prendre soin de nous-mêmes et manquant le privilège béni d'être soignés par Dieu. Un ami et quelqu'un qui confesse Christ, et qui est riche envers Dieu, devient du plus grand intérêt pour Dieu ; il y a là une vie et un corps qui sont d'une profonde préoccupation pour le Dieu béni. S'Il se soucie tant d'une fleur ou d'un oiseau, que fera-t-Il pour un ami ou pour quelqu'un qui confesse Christ, ou pour quelqu'un de riche envers Dieu ?

Il y a une différence dans ce chapitre entre ce dont nous avons besoin et ce que le Père nous donne. Les choses qu'Il nous donne sont bien supérieures aux choses dont nous avons besoin ; mais tant que nous sommes ici, nous avons besoin de nourriture et de vêtements, et le Père le sait. C'est le bon plaisir du Père de nous donner le royaume, et c'est bien plus grand que de nous nourrir et de nous vêtir. S'Il vous donne le royaume, tout un domaine de choses bénies parfaitement en accord avec Sa propre pensée, Il vous donnera assurément du pain à manger et des vêtements à porter, afin que vous soyez parfaitement libres pour ce royaume. Du côté du Père, c'est Son bon plaisir de nous donner le royaume ; et de notre côté, ce devrait être notre plaisir de le chercher, et d'être soulagés dans le sentiment des soins divins de sorte que la provision pour les besoins temporels ne soit pas le principe directeur de la vie. Le principe de la convoitise ne gouverne pas, mais nous sommes parfaitement libres, dans le sentiment des soins du Père, de chercher le royaume. Le royaume du Père est une chose merveilleuse ; c'est cela qui doit être cherché, et nous pouvons tous le chercher. Il n'y a rien qui ait une quelconque priorité. Les gens disent qu'ils n'ont pas de temps pour les choses spirituelles, mais il n'y a rien qui ait une priorité sur le royaume du Père. Le petit troupeau est une compagnie choisie, apte à recevoir un tel don que le royaume ; ils sont à l'écart de l'hypocrisie et de la convoitise, et exempts de toute crainte ; ils sont amis de Christ, identifiés au témoignage.

Le royaume du Père est un domaine ordonné selon le Père. C'est le lieu où Dieu est connu dans une grâce suprême comme Père ; et les saints sont dans la position de dépendance, priant à la lumière de cette révélation, et possédant le don de l'Esprit venant du ciel. Ces choses constituent les traits principaux du royaume du Père. Le royaume du Père est un ordre de choses moralement selon Sa pensée. Dieu y est connu dans la relation de Père : « c'est le bon plaisir de votre Père de vous donner le royaume » et « votre Père sait que vous avez besoin de ces choses ». Tout s'élabore maintenant dans des conditions de petitesse extérieure — dans un « petit troupeau ».

Du côté du Père, c'est Son bon plaisir de nous donner ce merveilleux domaine de bien spirituel ; tout le bien qui est dans le cœur du Dieu béni est manifesté pour surmonter chaque influence du mal ici-bas. De notre côté, il doit y avoir la recherche, par contraste avec le souci et la convoitise. « Vendez ce que vous avez, et donnez l'aumône » — le témoignage de Dieu se manifeste dans le don ; nous sommes ici pour donner les richesses spirituelles, la richesse de l'évangile, mais nous devons aussi donner l'aumône. Il est évident d'après l'Écriture que le don de l'aumône est très agréable à Dieu, parce qu'il est l'expression de Son propre caractère de bonté et de libéralité.

Imprégnons nos âmes de la grâce des paroles du Seigneur et pensons à ce qui est positif, de sorte que, s'il n'y avait pas un seul chrétien conséquent sur la face de la terre, le privilège est ouvert à chacun d'être le premier. Le Seigneur ne descend pas de la hauteur des pensées divines pour s'adapter à nous ; Il voudrait nous élever

vers elles ; nous devons commencer de ce côté-là. S'il y a un manque dans l'esprit de donner, cela provient de la pauvreté des saints, et nous devons enrichir les saints. Sommes-nous tous conscients d'être riches envers Dieu, et d'avoir reçu la richesse illimitée du domaine qu'Il nous a donné, un domaine où tout est marqué par la beauté et la convenance pour Dieu ? Si cela est dans nos âmes, nous regarderons les possessions ici-bas à la lumière de leur relation avec le ciel, et nous nous engagerons résolument dans les affaires, pour ainsi dire, en vue du ciel — vendant et se faisant des bourses qui ne vieillissent pas. Notre préoccupation ne doit pas être dans l'esprit d'un homme convoiteux qui veut tout ce qu'il peut obtenir, ou de l'homme oppressé par le souci, craignant de ne pas avoir assez et craignant ce qu'il pourrait perdre. Nous devons entreprendre les affaires à la lumière du ciel. Notre caractère céleste dépend, j'en suis convaincu, de ce qui provient de la vie pratique de chaque jour. Dès l'instant où nous nous occupons des affaires, comme nous en avons parlé, nous devenons célestes et nous avons Jésus comme notre « propre » Seigneur (verset 36). Cela signifie que s'Il n'est le Seigneur pour personne d'autre sur terre, Il l'est pour moi. Il nous est ouvert à tous d'être sur cette ligne, et si d'autres ne la suivent pas, elle m'est toujours ouverte.

Je pense que donner l'aumône est une affaire bien trop occasionnelle chez nous. Le don de l'aumône et la prière sont liés ensemble, montrant combien il est important que le don soit fait dans une dépendance active de Dieu, et non sur la ligne de la gentillesse humaine et de la bienveillance. Il est facile de donner de l'argent ou des biens, mais rien n'exige plus de grâce que de donner de telle sorte qu'il y ait un véritable rayonnement du caractère de Dieu. Si nous distribuons la richesse de l'évangile, nous devons prier pour des portes ouvertes et un accès aux âmes ; nous sommes soucieux d'avoir quelqu'un pour recevoir. Or, en donnant l'aumône, nous sommes tout aussi dépendants de Dieu qu'en donnant la richesse de l'évangile ; nous devrions prier pour avoir des occasions de donner de telle manière que cela glorifie Dieu. Nous ne devons pas être marqués par la convoitise ou le souci, mais tenir toutes choses en relation avec Dieu. À mesure qu'un homme commence à avoir un trésor dans le ciel, il acquiert un cœur céleste. Ce que nous possédons ici est une occasion de donner. Le trésor dans le ciel est très sûr, et c'est aussi le moyen par lequel nous acquérons un cœur céleste. Nous avons besoin de cela afin d'être qualifiés pour être Ses esclaves en charge de Son établissement pendant qu'Il est absent ; c'est préparatoire à notre capacité d'en prendre la charge. Il a un établissement, et Il le laisse à la charge de ceux pour qui Il est devenu leur propre Seigneur. Marie a dit : « Ils ont enlevé mon Seigneur », et Paul a dit : « le Christ Jésus, mon Seigneur ». Il est bon de nous individualiser parfois.

Le Seigneur a une maison, un établissement, et Il a laissé Ses esclaves en charge de celui-ci. Il peut venir à tout moment, de sorte que tout doit être prêt pour Le recevoir. Le mariage n'est qu'une image générale ; le point est qu'en toute occasion de ce genre, chaque serviteur doit être en alerte. Nous devons être en alerte, de sorte que lorsque le Seigneur vient, nous Lui ouvrons immédiatement ; Il n'a pas à attendre un instant. Les esclaves sont en charge ; cela fait partie de la condition contemplée. Le coup frappé montre que le Seigneur signalera Son désir d'entrer. Nous devons ôter de nos esprits toute pensée de l'enlèvement dans ce passage ; il ne s'agit pas de la venue du Seigneur pour enlever Ses saints. Il s'agit de l'établissement du Seigneur ici-bas ; Il est absent et peut venir à tout moment ou à plusieurs reprises. La parabole suggère Sa venue plus d'une fois : « s'il vient à la deuxième veille, et s'il vient à la troisième veille », verset 38. Des visitations sont en vue ici. Il est solennel que Laodicée L'ait gardé dehors.

Une maison est contemplée au verset 39 où le Seigneur n'est pas attendu. En ce qui concerne cet établissement, le Seigneur n'est pas le bienvenu ; c'est comme ce qu'Il a dit à Sardes : « je viendrai sur toi comme un voleur ». Ceci est en contraste avec la maison où il n'y a pas d'autre autorité que celle du Seigneur, où chaque esclave est ceint et éclairé, et prêt à tout moment à Le laisser entrer. Pour ceux qui sont dans la maison avec une autre autorité établie comme Jézabel, le Seigneur doit dire comme Il l'a fait à Sardes : « je viendrai sur vous comme un voleur ». Si nous ne L'attendons pas, Il doit prendre le caractère du voleur.

Diotrèphe avait pris la place du Seigneur (voir 3 Jean) et chassait de l'assemblée des personnes qui étaient les amies de Christ, pour qui Il était « leur propre Seigneur » ; il n'y avait pas de place dans son esprit pour de

telles personnes, car il était le maître de la maison. Diotrèphe n'aurait pas accueilli une visite de Jean, encore moins une visite du Maître de Jean. Jean représentait le vrai Maître de la maison, et quand il venait avec autorité, le cas de Diotrèphe était vite réglé. Ce verset donne une clé pour toute la position : ces deux maisons subsistent encore ; l'établissement du Seigneur confié à des esclaves fidèles et prudents qui Le chérissent comme leur propre Seigneur, ayant les reins ceints et les lampes brûlantes, prêts pour un service instantané à n'importe quel moment de la nuit — car c'est une scène de nuit, nous n'avons pas besoin de lampes pendant la journée — et ensuite il y a l'autre maison qui a un maître. Quand nous nous réunissons, nous devrions reconnaître que nous sommes la maison du Seigneur et qu'à tout moment Il peut visiter Sa maison. Nous voyons ce qu'Il dit : « S'il vient à la deuxième veille, et s'il vient à la troisième veille » — cela suggère des visitations répétées, et quelle que soit la fréquence de Sa venue, ils devaient être prêts.

Ces esclaves fidèles sont invités à s'asseoir à table et leur propre Seigneur vient et les sert. Je ne pense pas que ce soit au ciel, car Il dit : « s'approchant, il les servira ». C'est l'idée de s'approcher pour servir ; c'est destiné à nous montrer l'extraordinaire bénédiction qui attend ceux qui maintiennent les conditions pendant l'absence du Seigneur. S'Il entre, Il vient pour servir, et si nous sommes dans l'esprit de ces esclaves, nous entendrons Son coup frappé, et quand nous ouvrirons, Il entrera et nous servira. Nous voulons avoir dans nos cœurs le sentiment que nous tenons une place pour le Seigneur dans le monde qui L'a rejeté ; c'est une place qu'Il aime visiter, et quand Il vient, Il frappe, et quand nous ouvrons, nous obtenons le plus merveilleux privilège. Notre service est de tenir une place collectivement pour Lui, de nous tenir les reins ceints et les lumières brûlantes, prêts pour un service instantané. Nous n'avons pas à nous mettre en état quand un coup est frappé ou qu'un appel arrive. Nous nous tenons si souvent les reins non ceints ; nous laissons nos pensées et nos affections aller sans ceinture ici et là après d'autres choses. On a si souvent senti qu'on avait une splendide occasion de service et on l'a laissé passer. La pensée est que nous nous tenons prêts pour un service instantané ; notre lampe doit brûler afin que nous ne soyons pas dans les ténèbres. Personne dans le service du Seigneur ne tâtonne dans les ténèbres.

La référence à la venue du Fils de l'homme introduit Ses droits universels. La maison est une pensée un peu plus étroite que ce qui est universel. Il laisse Sa propre maison et ses esclaves pour la tenir pour Lui : il y a une sphère qui est tenue pour Son plaisir pendant Son absence, et Il a le droit d'y venir et d'y être reçu chaque fois qu'Il vient. Ce n'est pas exactement une administration confiée, mais plutôt la relation personnelle du cœur avec Lui-même ; ils attendent leur propre Seigneur et chérissent la pensée qu'Il peut venir à toute heure, ou à plusieurs reprises ; et chaque fois qu'Il vient, ils doivent ouvrir immédiatement. La récompense n'est pas une place d'administration, mais Son acte personnel d'amour envers eux ; la récompense correspond à la place de confiance. Rien ne pourrait être plus précieux que le fait que le Seigneur nous serve, nous donnant le sentiment de l'amour qui se plaît à servir. Il entre, et le résultat est que les serviteurs sont invités à s'asseoir et qu'Il s'approche et les sert.

Si le Seigneur sert, c'est sans mesure parce qu'Il voudrait nous nourrir de tout ce dont Il jouit Lui-même. C'est une grande chose de s'y attendre et de ne pas le remettre à quelque jour futur, mais de s'y attendre maintenant. Ensuite, étant servis par le Seigneur, nous savons comment servir la maisonnée. Il est le Premier à servir la maisonnée, et il me semble qu'Il établit le modèle pour tout le service dans la maisonnée, de sorte que quiconque a été servi par Lui connaîtrait la manière et le style convenables à la maisonnée — il y aurait une grâce dans le service qui mettrait le Seigneur en évidence. Je pense que cela donnerait du caractère à tout le service dans la maison. « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert ». Tels étaient Son attitude et Son caractère tout le temps qu'Il servait.

Le fait que le Seigneur parle de venir deux fois montre que l'expérience pourrait être répétée. Le cadre du tableau semble être simple ; le Seigneur a ici une place qui est tenue pour Lui par Ses esclaves affectionnés et fidèles ; la place doit être ainsi tenue pour Lui afin qu'à tout moment de la nuit Il puisse venir et être accueilli, et Il nous dit le résultat : quand la porte est ouverte, Il s'avance, les fait asseoir et les sert. Le

Seigneur dit dans Jean 14 : « Je viens à vous », comme pour dire que cela serait caractéristique du temps où Il serait allé vers le Père ; Il viendrait vers les Siens, et ils Le guetteraient, seraient prêts pour Lui et accueilleraient toute visite de Sa part. Cela suggère des visitations.

La deuxième et la troisième veille indiquent le progrès de la nuit ; la nuit avance et Il peut venir à plusieurs reprises à mesure qu'elle avance : s'Il vient une fois, ils ne doivent pas dormir car Il peut revenir. Chaque visitation du Seigneur devrait stimuler le désir d'en avoir davantage, de sorte que si nous avons une visitation, nous en voulons une autre.

Pierre soulève la question de savoir à qui s'adresse cette instruction, et le Seigneur dit : C'est pour ceux à qui la responsabilité a été confiée. « Quel est donc l'économe fidèle et prudent ? » — cela s'applique à ceux qui ont été chargés du ministère de la nourriture pour la maisonnée. La responsabilité personnelle est soulignée. Les apôtres, en premier lieu, étaient des économes fidèles et prudents, et ils ont nourri la maisonnée en pleine mesure et d'une manière opportune. La mesure et l'opportunité sont toutes deux importantes. Paul, parlant de sa venue à Rome, dit : « je viendrai avec la plénitude de la bénédiction de Christ » — la mesure serait pleine. Éphras voulait une pleine mesure pour ses bien-aimés Colossiens ; il prie afin qu'ils « soient parfaits et pleinement convaincus dans toute la volonté de Dieu ». Ensuite, l'enseignement est opportun ; nous ne pouvons pas transposer les épîtres. Nous ne pourrions pas envoyer l'épître aux Corinthiens aux Philippiens, ou l'épître aux Philippiens aux Colossiens. Si nous voulons comprendre l'opportunité de la mesure de froment, nous ferions bien d'étudier les épîtres et de voir comment les économes fidèles et prudents ont nourri la maisonnée ; nous avons des exemples concrets de serviteurs fidèles et prudents qui l'ont fait.

L'économe introduit la pensée de l'administration. Il n'y a rien d'administratif dans la première pensée qui consiste à attendre et à veiller pour le Seigneur ; c'est Sa propre place devant le cœur de Ses serviteurs. Mais ici (versets 42 - 44), c'est une administration confiée, des serviteurs établis sur la maisonnée pour administrer la nourriture, et la récompense est en accord avec le service : « Bienheureux est cet esclave que son maître, en arrivant, trouvera faisant ainsi... il l'établira sur tout ce qu'il possède ». Le Seigneur lui donne une grande place d'administration. Cela suggère la pensée de prudence et de fidélité ; le Seigneur peut accorder un grand élargissement, de sorte que si un serviteur commence par une petite sphère de service, le Seigneur peut lui donner une sphère plus vaste. Je pense qu'il y a le principe d'une sphère de service largement étendue, bien qu'en réalité, lorsque le Seigneur prendra possession de l'héritage, Ses fidèles serviteurs y auront une grande place.

Ce n'est pas maintenant le temps d'exercer la domination ; notre capacité à diriger dépend de notre aptitude à nourrir. L'esclave méchant prend la place de la domination, et la nourriture s'arrête tandis que les coups commencent. Nous voyons dans les épîtres aux Corinthiens le bel esprit de Paul ; il ne voulait pas prendre la place de dominer sur eux, mais d'être l'artisan de leur joie ; 2 Corinthiens 1:24.

Le froment suggérerait ce qui est rendu effectif dans le Christ ressuscité et même glorifié. Pierre avait une mission de nourriture pour les agneaux et pour les brebis ; et les anciens d'Éphèse avaient été établis surveillants par le Saint-Esprit pour paître l'assemblée de Dieu. Il y a ceux qui ont une responsabilité de cette manière, et il y a différentes mesures de responsabilité selon ce qui nous est donné ; on ne nous demande pas de faire des briques sans paille, ni d'aller à la guerre à nos propres frais. C'est une question de gérer ce qui nous a été donné. Il fut dit à Archippe : « Prends garde au ministère que tu as reçu dans le Seigneur ». La chose a été reçue ; nous n'avons pas à élaborer quelque chose à partir de nos propres ressources. Le froment est donné, la provision est là ; il n'y a qu'à le distribuer avec fidélité et prudence. Pierre dit dans sa première épître (chapitre 4:10) : « chacun selon qu'il a reçu un don, l'employant au service les uns des autres, comme de bons économes de la grâce variée de Dieu. Si quelqu'un parle — comme parlant les oracles de Dieu ; si quelqu'un sert — comme par la force que Dieu fournit ; afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus Christ, à qui est la gloire et la force aux siècles des siècles ». Cela montre comment tout est fourni. Les serviteurs n'ont pas à trouver la nourriture pour la maisonnée ; elle est remise entre leurs mains, et la capacité

de servir est donnée par Dieu, il appartient donc à chacun de nous de faire face sérieusement à la question de savoir ce que nous possédons. Ma mesure est la mesure de foi et de grâce que Dieu m'a départie. Je ne suis pas responsable de la mesure que vous avez, mais je le suis de la mienne, et le Seigneur soulèverait avec nous la question de savoir quelle mesure de grâce a été allouée à chaque frère ou sœur, car qu'elle soit grande ou petite, c'est ce que nous avons à utiliser pour le bien de la maisonnée. Si nous voulons savoir comment les agneaux et les brebis doivent être nourris et paîtris, nous ne pouvons pas mieux faire que d'étudier les épîtres de Pierre ; nous y verrons le genre de nourriture que distribuait un homme qui avait une mission spéciale et la capacité de l'exercer.

L'obstacle pour nous est souvent que nous ne faisons pas réellement l'inventaire de ce qui nous a été confié. La grâce de Dieu est « très variée » ou « multicolore », 1 Pierre 4:10. Dans Romains 12, nous sommes exhortés à penser sobrement selon la mesure de foi que Dieu a départie à chacun de nous. Or, quelle mesure de foi m'a-t-Il départie ? Il ne sert à rien de dire qu'Il ne m'a pas départi une mesure de foi, car Il dit qu'Il l'a fait ; et il est donc bon de faire l'inventaire et de découvrir cette mesure. Pierre dit que c'est une grâce qui nous est donnée. Quand nous avons fait l'inventaire, nous devons réaliser que ce que nous avons est pour le bénéfice de la maisonnée ; ce n'est pas donné pour une consommation privée. La provision spirituelle que nous possédons réside dans la connaissance de Dieu qui nous est parvenue par Jésus Christ. Si nous n'avons aucune provision, nous ferions mieux d'examiner la question et d'en découvrir la raison. Il y a une grande quantité de provisions qui est, pour ainsi dire, enfermée dans un entrepôt au lieu d'être distribuée. Mon impression est qu'il y a une quantité immense de dons latents, une grande part de capacité divinement donnée qui n'est pas exercée pour différentes raisons. Il appartient à chacun de nous de prendre cela à cœur et de veiller à ce que, si la capacité existe, elle soit exercée, et que nous soyons de bons économistes de la grâce variée de Dieu. L'accroissement de la connaissance de Dieu se poursuit ; le résultat du contact des frères les uns avec les autres est un accroissement constant de la connaissance de Dieu, et un volume de louange plus grand et plus complet quand nous nous réunissons en assemblée. La mesure de cela est la mesure dans laquelle nous sommes nourris. Pierre insiste beaucoup sur la ligne de l'addition, de l'accroissement et de la croissance. Nous voulons donner aux frères l'impression de grandes réserves lorsque nous entrons en contact avec eux — non pas que ce soit un temps de disette, mais un temps très gras. Le véritable caractère de la maison est qu'il y a une pleine mesure de froment servie opportunément. Nous ne pouvons admettre un seul instant que quoi que ce soit d'autre puisse convenir à la maisonnée du Seigneur ; Sa maisonnée est si magnifiquement ordonnée que rien de moins qu'une pleine mesure et une opportunité parfaite ne conviendra. Est-ce que je fais ma part dans cet établissement merveilleux ? Si je suis une fille de cuisine, je ne peux pas faire le travail du chef cuisinier ou du grand échanton, mais chaque serviteur a sa part, et ce n'est pas un reproche pour moi si je ne peux pas faire ce que vous faites. Rien ne donne une plus grande joie que de voir un frère ou une sœur faire quelque chose que l'on ne peut faire soi-même. Cela donne une joie profonde et on en remercie le Seigneur, car nous sentons tous combien nous sommes restreints ; nous ne pouvons faire que notre petite part, et la maisonnée a besoin du service accumulé de tous. Nous ne voulons pas battre nos compagnons d'esclavage, en leur trouvant des défauts ; nous sommes reconnaissants de les voir faire leur part. Il y a un ministère dans le Seigneur, comme il fut dit à Archippe ; et plus nous prions, plus notre service sera purifié. Par exemple, un frère pourrait être capable de très bien parler et pourrait acquérir une place par sa parole, mais cela pourrait être une capacité naturelle. La capacité de charmer les gens par la manière dont on présente les choses pourrait être simplement une qualité humaine ; mais alors qu'un homme prie, il chercherait de plus en plus que son ministère ne soit pas une impression humaine ; il n'aimerait pas impressionner les gens par sa personnalité humaine, mais il languirait après que son ministère soit dans le Seigneur. Il ne voudrait pas que son ministère commande l'admiration et les applaudissements, mais qu'il accomplisse l'œuvre de Dieu — c'est ce qui est voulu.

Le Seigneur, dans Son administration, avait accordé une certaine place de service à Archippe, et celui-ci n'était pas disposé à la remplir. La plupart d'entre nous sont coupables de cela. Je crois que pour chaque

personne qui dépasse sa mesure, il y en a neuf qui n'y atteignent pas ; et la raison pour laquelle l'une dépasse est que les neuf autres n'y atteignent pas, laissant ainsi de la place pour cette personne.

Ensuite, il y a l'esclave qui dit : « Mon maître tarde à venir », et le sentiment de responsabilité se relâche ; cela mène à la recherche de fautes, au fait de battre les autres serviteurs et de prendre la place d'autorité. Il est marqué par la satisfaction de soi, mangeant, buvant et s'enivrant — c'est l'esclave méchant, et sa fin est d'être coupé en deux. C'est un grand contraste avec les versets 44 et 45. Le principe de responsabilité est très important ; nous avons tendance à ne pas y penser assez. Le soutien du Seigneur dépend du fait que nous assumions résolument la responsabilité.

Il existe une chose telle que de connaître la volonté du Seigneur et de ne pas la faire. Nous voyons ici le principe du gouvernement ; le Seigneur l'exerce même maintenant. C'est une chose très sérieuse que d'être bien au fait de la pensée du Seigneur. Recevoir la lumière signifie une responsabilité et plus de « coups » si nous ne nous préparons pas à faire la volonté du Seigneur. Je pense que le Seigneur, dans Son gouvernement, distribue des coups là où ils sont dus. Son gouvernement se poursuit ; et je crois que le Seigneur ne tolérera pas en nous ce qu'Il tolère chez certains de nos frères qui ont moins de lumière. Certains de nos frères font des choses avec une bonne conscience et le Seigneur le tolère, mais si nous les faisons, nous tombons sous Sa discipline. Son gouvernement se poursuit et nous sommes tous sous lui, et c'est une miséricorde que nous le soyons.

La grâce dans laquelle le Seigneur est venu est grandement magnifiée dans cet évangile, mais il n'en est pas moins vrai qu'Il est venu pour jeter un feu sur la terre. Il s'ensuit nécessairement que si Dieu introduit ce qui est de Lui-même, cela juge tout ce qui n'est pas de Lui-même. Il doit en être ainsi. C'est une considération très sérieuse que, toute la lumière de ce que Dieu est en grâce ayant été apportée, elle devienne maintenant le jugement de tout ce qui lui est contraire. Paul parle de la loi n'ayant pas son application à une personne juste, « mais aux iniques et aux insubordonnés, aux impies et aux pécheurs, aux gens sans piété et aux profanes... et s'il y a quelque autre chose qui soit opposée à la saine doctrine, suivant l'évangile de la gloire du Dieu bienheureux, qui m'a été confié », 1 Timothée 1:9. C'est-à-dire que tout ce qui est contraire aux bonnes nouvelles est amené sous le jugement par la venue des bonnes nouvelles.

La grâce règne dans l'âme du croyant pour produire le jugement de soi ; c'est l'effet normal de la lumière de Dieu. De cette manière, le feu entre dans l'âme du pécheur repentant ; le feu brûle par la voie du jugement de soi, mais si le feu ne provoque pas le jugement de soi, il manifeste la nécessité du jugement. Le feu est jeté sur la terre ; le Seigneur dit : « que veux-je, s'il est déjà allumé ? » Il recule, pour ainsi dire, devant cette pensée ; elle excite des sentiments de détresse et presque d'horreur dans Son esprit, mais il en était ainsi.

Rien ne manifeste l'état d'anarchie des hommes comme cet évangile. La loi ne le fait pas ; la loi dit : Fais ceci et fais cela, et tu ne dois pas faire ceci et cela. Mais dans l'évangile, Dieu sort et dit : Vois quelle provision J'ai faite pour toi, vois ce que J'ai fait pour toi ; et la réponse de l'homme est : Je ne veux pas de Toi et je ne me soucie pas d'être réconcilié avec Toi. C'est ainsi que l'évangile manifeste l'état de l'homme, mais il produit le jugement de soi là où il est reçu ; il produit la repentance, mais il jette une lumière solennelle on ceux qui ne le reçoivent pas ; le feu est jeté sur la terre. Dieu s'approchant de l'homme, c'est jeter le feu sur la terre ; cela a apporté une telle lumière qu'elle jette le feu du jugement sur ceux qui ne se repentent pas ; ils peuvent s'échapper par la repentance. Tout le système des ténèbres est jugé, et le seul moyen pour les hommes d'en sortir est la repentance. Les scribes, les pharisiens et les docteurs de la loi furent jugés ; tout le système fut jugé par la présence de Dieu en grâce, et ceux qui se repentirent se détournèrent de tout cela ; ils se tournèrent vers Dieu en grâce et se repentirent de tout ce qui se trouvait dans le système des ténèbres. Et il doit en être de même aujourd'hui. Je ne vois pas comment il pourrait y avoir de repentance sans que chacun soit salé de feu. Ésaïe a dit : « Malheur à moi ! car je suis perdu ; car je suis un homme aux lèvres impures, et je demeure au milieu d'un peuple aux lèvres impures ». Il a senti qu'il devait s'éloigner de lui-même et de ses associations ; ils étaient tous aussi mauvais que lui, ils étaient tous impurs — tel fut l'effet de l'entrée du feu.

Si la lumière entre chez une personne, elle expose les autres. Si l'un d'entre nous commence à craindre Dieu et à marcher dans Ses voies, cela condamne ceux qui ne craignent pas Dieu. Un seul homme de prière dans une ville condamne toute la ville parce qu'elle ne prie pas. Si quelques saints cherchent à marcher dans la vérité, ils condamnent tous ceux qui appartiennent à la religion traditionnelle de la chrétienté ; quelques-uns marchant dans la vérité apportent le jugement sur tout ce qui lui est contraire.

L'aveugle de Jean 9 condamna la synagogue. Il y avait en lui l'œuvre de Dieu, et les pharisiens y étaient opposés et furent ainsi condamnés par elle. L'effet propre de tout témoignage pour Dieu, individuellement ou collectivement, est qu'il juge tout ce qui lui est contraire ; ainsi, il n'apporte pas la paix mais la division. Le Seigneur dit : Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? « Non, vous dis-je, mais plutôt la division ». Sa venue diviserait les familles. Si une maison n'est pas soumise à Christ, il y aura de la division. Le temps n'est pas encore venu pour la paix universelle, mais l'introduction de ce qui est de Dieu apportera la division. Dans la Genèse, nous lisons que Dieu divisa la lumière d'avec les ténèbres. C'est le principe de Dieu ; s'Il apporte la lumière, cela doit opérer une division.

Au verset 59, le Seigneur attire l'attention sur le fait d'aller avec une partie adverse devant le magistrat ; quand l'affaire viendra devant le magistrat, elle devra être traitée et un jugement juste sera rendu, mais en chemin il y a une opportunité de réconciliation. Dieu dit maintenant : Si je suis dans la position de la partie adverse, il y a une opportunité d'être réconcilié. Le Seigneur dit cela à la chrétienté maintenant. Le temps n'est pas encore venu pour le jugement et la condamnation finale. C'est en accord avec ce qu'Il dit aux sept églises dans Apocalypse 2 et 3 ; Il leur dit de se repentir. Il est la partie adverse ; Il dit : « J'ai contre toi ». Si il y a quoi que ce soit chez l'un d'entre nous qui ne soit pas en accord avec Christ, Il dit : Repens-toi de cela, finis-en avec cela, fais-le juger, sois réconcilié. C'est très sondant. Le principe entier est qu'une opportunité de se repentir est offerte à l'homme ; chaque individu a l'opportunité de se repentir, et l'église a l'opportunité de se repentir.

« Ce temps-ci » (verset 56) est le caractère de la dispensation. Ils pouvaient regarder autour d'eux et dire : C'est une belle journée ; ils pouvaient comprendre les choses naturelles, mais ils ne voyaient pas le grand caractère spirituel du moment. Jéhovah était là en la Personne de Jésus et ils pouvaient être réconciliés avec Lui sur le simple principe de la repentance. Or c'est un principe universel : c'est un temps où chacun peut être réconcilié sur la base de la repentance. Dieu dit : Je suis contraint d'être adverse parce que vos voies ne sont pas les Miennes, mais vous n'avez qu'à vous repentir et Je suis prêt à être réconcilié. Le Seigneur a une controverse avec l'assemblée comme Il l'avait avec Israël, et il y a maintenant une opportunité d'être réconcilié, mais c'est toujours sur la base de la repentance.

CHAPITRE 13

Les premiers versets de ce chapitre montrent que toute bénédiction doit reposer sur la base de la repentance. Ainsi, lorsqu'on Lui parla des Galiléens massacrés par Pilate, le Seigneur dit : « si vous ne vous repentez, vous périrez tous de même ». C'est le seul terrain sur lequel nous pouvons nous mettre en accord avec Christ ; c'est le terrain du jugement de soi. C'est le seul fruit que Dieu recherche lorsque la défaillance est survenue. Il ne cherche pas le bien dans les hommes, mais Il cherche la reconnaissance de leur méchanceté ; Il dit : Si seulement vous reconnaissez que vous êtes mauvais, Je peux faire quelque chose pour vous. La pensée dans l'esprit des Juifs était que ceux qui avaient été tués étaient des hommes très mauvais, mais le Seigneur dit : Non, c'est un avertissement pour vous ; vous périrez tous de la même manière si vous ne vous repentez pas. Je n'ai aucun doute que cela avait une application spéciale pour la nation. Ils ne se sont pas repentis, et lors du renversement de Jérusalem, plus d'un million de Juifs périrent ; les rues étaient des fleuves de sang.

Le figuier (versets 6 - 9) représente Israël, à qui fut donnée une autre occasion de repentance. Israël fut maudit parce qu'il ne produisit aucun fruit de repentance. Dieu les aurait bénis pleinement, mais la repentance n'était pas là. L'homme naturel ne se juge jamais et Dieu a cessé d'attendre qu'il le fasse, aussi dit-Il : « Que jamais aucun fruit ne naisse de toi ». Nathanaël s'était jugé lui-même ; il avait tout exposé et le Seigneur avait entendu tout ce qu'il disait sous le figuier, et Il put dire : Voilà un homme sans aucune fraude, qui a tout avoué, et Je sais tout à ce sujet. Jérémie 24 parle de bonnes et de mauvaises figes : les bonnes figes étaient les gens qui acceptaient de partir en captivité parce qu'ils le méritaient ; ils se jugeaient eux-mêmes et acceptaient ce qu'ils méritaient. Les mauvaises figes étaient ceux qui restaient à Jérusalem et s'accrochaient à leurs prétentions religieuses ; aussi Dieu les maudit-Il. C'est encore là le principe du jugement de soi : Dieu bénit ceux qui se jugeaient et maudit ceux qui refusaient de le faire. Ézéchias avait un ulcère qui faillit causer sa mort, mais un cataplasme de figes fut appliqué et cela le guérit. Un ulcère représente une éruption violente de la chair, mais sous le pouvoir de guérison béni du jugement de soi, il y a restauration. Ce principe de repentance est de la plus haute importance pour nous tous. Si quelque chose ne va pas entre deux frères ou sœurs, cela ne peut être guéri que sur le principe du jugement de soi. La question est : Qu'ai-je fait de mal ? Je n'ai rien à voir avec ce que l'autre a fait. Dans chaque cas de différend entre frères, il y a généralement un tort des deux côtés : il y a rarement eu un cas où tout est noir d'un côté et tout blanc de l'autre. Si je commence par juger le petit tort qui est de mon côté, il est beaucoup plus facile pour l'autre partie de se juger elle-même.

Dix-neuf siècles se sont écoulés depuis la mort de Jésus ; c'est la période la plus longue qu'il y ait eu, et elle est sur le point de se clore. C'est une pure miséricorde que nous n'ayons pas été enlevés. Le Seigneur nous a peut-être laissés ici parce qu'il peut y avoir quelque chose dans nos voies ou nos esprits pour lequel Il est une partie adverse, et Il veut nous donner l'occasion de nous repentir. Il nous dit : Je veux que vous soyez en parfaite harmonie et en accord avec Moi.

La femme dont nous lisons l'histoire aux versets 10 - 14 représenterait ceux en qui se trouvait le fruit de la repentance mais qui n'étaient pas encore dans le bénéfice de l'intervention de Dieu en Christ, et qui étaient donc dans la servitude de Satan. Il est important de reconnaître les deux classes : la nation impénitente ne profitant pas de l'occasion de se repentir, ne cherchant pas à se réconcilier avec la partie adverse ; et le résidu qui était courbé sous le sentiment de sa condition pécheresse. C'est, en principe, comme dans Romains 7. Nous voyons l'usage que Satan voudrait faire des exercices pieux. Satan avait lié cette femme, qui était croyante, car elle était une fille d'Abraham, l'une de la famille de la foi sur laquelle le Seigneur était venu poser les mains, mais elle n'était pas en liberté. Elle ne connaissait pas la grande délivrance en Christ que Dieu avait introduite. Sous le système légal, même « les enfants » étaient soumis à la servitude. Les enfants sont reconnus comme une classe distincte dans Hébreux 2 ; le Seigneur n'a pas pris les anges, mais la semence d'Abraham. « Puis donc que les enfants participent à la chair et au sang, lui aussi y a participé de la

même manière, afin que par la mort il anéantît celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable ; et qu'il délivrât tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient toute leur vie assujettis à la servitude ». Cela suppose des personnes marquées par la piété et la crainte de Dieu.

La pensée de Dieu est que Son peuple ne soit pas courbé, mais voici une fille d'Abraham si courbée qu'elle ne pouvait rien voir d'autre qu'elle-même ; elle ne pouvait pas lever son visage pour voir le Seigneur. Les âmes dans cette condition attirent toujours l'attention du Seigneur. Il fut oint pour prêcher aux captifs ; cette femme était liée depuis dix-huit ans, et Dieu avait remarqué qu'il y avait là un des enfants qui, toute leur vie, étaient assujettis à la servitude. Cette femme était dans la servitude ; ce n'était pas une activité de péché. C'est comme dans Romains 7 ; il y a un délice dans la loi de Dieu mais aucune puissance. Alors le Seigneur intervient comme le Libérateur oint ; Il pose Ses mains sur elle et la délivre. C'est Son plaisir ; le plaisir de Jéhovah prospère entre Ses mains. Le Seigneur prend plaisir à libérer les âmes ; si les gens restent dans la servitude pendant dix-huit ans, ils ne connaissent pas le plaisir de Dieu. Dieu n'a pas fait écrire ces récits par Ses serviteurs comme de l'histoire ; ce sont des images de ce que le Seigneur vit pour faire maintenant. S'il y a un élément de servitude dans mon âme maintenant, Il est aussi proche de moi qu'Il l'était de cette femme, et Il accomplit le plaisir de Dieu. Ce n'était pas le plaisir de Dieu qu'elle soit liée.

La condition morale de la nation était exposée dans le figuier qui ne portait pas de fruit, mais cette femme représente le résidu, l'objet du travail divin, la fille d'Abraham, faisant partie de la famille de la foi. Des milliers de personnes appartiennent aujourd'hui à la famille de la foi ; il y a eu repentance et Dieu a trouvé un esprit brisé, un cœur brisé et contrit, mais Satan aimerait les garder liés, occupés d'eux-mêmes et incapables de lever les yeux, comme celui de Romains 7. Dès que nous voyons la liberté en un Autre, nous pouvons lever les yeux et dire : « Je rends grâces à Dieu ». Deux bons chapitres à lire ensemble sont Romains 7 et Ésaïe 53. Quiconque a lu Ésaïe 53 a remarqué que, tout au long, il s'agit de « Lui » et de « Sien » ; c'est précisément le contraste avec le « Je » et le « moi » de Romains 7. Une autre Personne est intervenue et a traversé la mort afin de prendre en charge le plaisir de Dieu et de lui donner effet. Or, la délivrance de la servitude consiste à s'éloigner du « Je » pour aller vers « Lui ».

Cette femme dut attendre que le Seigneur se manifeste comme le Libérateur oint ; il semblerait que sa servitude ait commencé lorsqu'Il avait douze ans. Le Seigneur attendit dix-huit ans à partir du moment où Il exprima Ses relations intelligentes avec Dieu, ce qu'Il fit lorsqu'Il resta à Jérusalem et fut avec les docteurs dans le temple ; mais Il attendit l'onction. Il est merveilleux de penser à la grâce attendant son occasion, et à la faiblesse attendant sa délivrance, pendant dix-huit ans. Le moment vint où le Seigneur fut oint, libéré pour Son œuvre, et ce fut le temps de la délivrance de cette femme. Selon le plaisir de Dieu, il n'y a plus d'attente maintenant. Peut-être que beaucoup d'âmes véritablement repentantes n'obtiennent jamais la vie et la liberté avant leur lit de mort, mais c'est l'œuvre de Satan, pas celle de Dieu. On pourrait dire que cette femme fut redressée en un Autre. Il posa Ses mains sur elle ; Il entra en identification avec elle ; c'est cela qui l'a libérée. En figure, nous sommes tous dans le Libérateur oint ; la délivrance est apportée et appliquée par le toucher de Ses mains.

Il y eut la parole de Jésus ainsi que le toucher. La parole est comme un ministère de libération, mais le toucher est comme l'Esprit donné. Il y a un ministère libérateur, le ministère de Christ comme Prédicateur oint. Quiconque craint Dieu écouterait Christ et la présentation par la foi de tout ce qui est venu comme résultat du fait qu'Il a porté le péché. Il sait tout ce qui est dans la pensée de Dieu, et Il a traversé toute la souffrance pour nous le rendre effectif. Ensuite, le toucher indique l'œuvre de l'Esprit ; Christ touche les âmes maintenant par l'Esprit. Des âmes peuvent écouter un ministère très libérateur, mais elles n'obtiennent pas la délivrance tant qu'elles n'y sont pas préparées ; sans doute les dix-huit ans de cette femme furent-ils un processus au cours duquel elle apprenait beaucoup. Elle était l'un des « enfants » et l'un de ceux qui s'étaient repentis. La repentance est nécessaire, que nous nous considérions comme des pécheurs ou comme faisant partie d'une profession ruinée ; mais ici nous voyons le côté positif, le redressement. Ici nous voyons Satan

tenant dans la servitude une personne qui avait réellement la foi, mais qui était courbée, incapable de lever les yeux. La loi n'a rien amené à la perfection ; elle a manifesté l'imperfection, mais le Seigneur est venu la remplacer par la perfection ; Il l'a redressée, afin qu'elle puisse glorifier Dieu. Nous voyons en Jésus Dieu se faisant connaître dans Ses pensées de grâce : Il ne se contente pas de les faire connaître, Il leur donne effet. Si Dieu intervient pour Son peuple dans toute sa culpabilité et sa faiblesse, ils ont un nouveau type de puissance pour élever leur cœur dans la joie et la justice devant Sa face. Le Seigneur voudrait faire ressortir ici l'intérêt de Dieu pour Sa créature. Même l'homme s'intéresserait à son bœuf ou à son âne et en prendrait soin ; si l'homme est si intéressé par sa créature, Dieu a certainement le droit d'être intéressé par Son peuple, surtout par ceux de la famille de la foi. Cela fait ressortir les pensées gracieuses de Dieu. Le Seigneur était ici pour les exprimer ; Il semble dire : Ne Me laisserez-vous pas être aussi bon que vous l'êtes ? Il le présente de cette façon, mais il est terrible qu'Il dise « Hypocrites ». L'homme religieux ne permettra pas à Dieu d'être aussi bon qu'il l'est lui-même. C'est étonnant mais vrai.

Le sabbat était une expression bénie de la bonté de Dieu, un jour de repos et de rafraîchissement. Il fut fait pour l'homme ; nous aurions pu nous attendre à ce que le Seigneur dise qu'il avait été fait pour Dieu. L'homme religieux l'a transformé en servitude, mais le Seigneur lui a rendu son véritable caractère en plaçant une fille d'Abraham en pleine liberté le jour du sabbat — elle n'avait jamais eu de véritable sabbat auparavant. « Et comme il disait ces choses, tous ses adversaires étaient confus ; et tout le peuple se réjouissait de toutes les choses glorieuses qui étaient faites par lui ». Nous sommes dans un temps de choses glorieuses ; nous ne devrions entretenir aucune pensée d'autre chose. Le système auquel nous appartenons subsiste dans la gloire ; ce n'est pas seulement la gloire à la fin. Tout le monde pense à la gloire à la fin, mais notre système commence dans la gloire, et il y a des choses glorieuses tout le temps.

Le véritable caractère du royaume de Dieu est un système de choses glorieuses ; et cela rend si triste le fait qu'il soit devenu un grand arbre et une masse levée (verset 21). La pensée de cela semble être venue à l'esprit du Seigneur comme un contraste. Il introduisait un système glorieux, mais Il savait ce qu'il allait devenir en Son absence — un grand arbre et une masse levée. De sorte que, dans ce contexte, il nous appartient de lutter avec ardeur pour entrer — il y a une porte étroite et rien ne passe par cette porte si ce n'est Christ. C'est dans la mesure où nous avons acquis un caractère provenant du système de gloire que nous pouvons passer par la porte étroite ; rien d'autre ne passera. Le Seigneur regardait la forme publique que prendraient les choses ; Il introduirait le royaume de Dieu, mais Il le laisserait se développer sous la responsabilité de l'homme, et il deviendrait quelque chose de grand qu'Il n'avait jamais voulu. Il y a une porte étroite qui n'admettra rien de l'homme selon la chair ; rien de la chair ne peut passer par cette porte. C'est une question de lutte ardente pour passer, une affaire sérieuse pour nous. Le Seigneur souligne le sérieux et la difficulté de la situation présente. J'ai connu un endroit où un prédicateur est venu pendant longtemps, et après lui un autre est venu et a dit : Il vous a dit combien il est facile d'être sauvé, et maintenant je suis venu vous dire combien il est difficile d'être sauvé. Les deux sont vrais. Si Christ doit être tout pour nous comme justice devant Dieu, Il doit être tout ici-bas. Cela nécessite une porte étroite afin que rien de la chair ne puisse passer. Il est facile d'être influencé par le grand arbre et la masse levée. L'arbre est grand parce qu'il y a là tellement d'homme dans la chair ; et la masse est gonflée parce qu'il y a là tellement de méchanceté de l'homme. Comprenons-nous que rien de tout cela ne conviendra à Dieu ? Si nous voulons être dans le royaume, nous devons passer par la porte étroite. Si Christ est tout pour la justice, Il doit être tout pour la vie chrétienne pratique. C'est la porte étroite ; rien ne passe que ce qui plaît à Dieu. Alors on n'aura pas peur de trouver une porte fermée.

Le Seigneur parla solennellement aux gens près de Lui, qui mangeaient en Sa présence. Ils n'avaient pas cherché à entrer par la porte étroite ; personne ne cherchera jamais à entrer par la porte étroite sans y parvenir. Mais la porte sera fermée — les gens voudront entrer dans les bénédictions publiques du royaume, mais ils ont négligé la porte étroite. Ils aimeraient entrer sans jamais affronter l'opprobre du royaume. Il n'y a rien en eux que le Seigneur puisse reconnaître : ils avaient été religieux et dans Sa compagnie, proches de

Lui, mais Il les appelle des ouvriers d'iniquité. Ils s'adonnaient à ce qui était de la chair d'une manière religieuse, et c'est exactement ce que la chrétienté fait maintenant. Tout ce qui n'est pas Christ est iniquité, de sorte que le Seigneur dit : Je ne vous connais pas. Il n'y avait rien que le Seigneur pût reconnaître comme parent de Lui-même. Le Seigneur connaît chaque âme repentante. Il ne pourrait pas dire à une âme repentante : Je ne vous connais pas. Le pécheur repentant donne de la joie au ciel. C'est le trait le plus élémentaire de l'œuvre de Dieu ; chaque pécheur repentant est bien connu du ciel et du Seigneur. Et chaque brin d'appréciation de Christ fait que l'on est bien connu de Lui ; Il en prend note. Le Seigneur attira l'attention sur le caractère étendu du royaume de Dieu : ce ne devait pas du tout être un domaine limité de choses, car Abraham, Isaac et Jacob y seraient, et des gens de l'est et de l'ouest, du nord et du sud, et s'installeraient dans le royaume de Dieu. Les pensées de Dieu ne sont pas étroites ; mais la parole vient de manière sondante : « Voici, il y en a des derniers qui seront les premiers, et il y en a des premiers qui seront les derniers ». Quand le royaume de Dieu sera manifesté, on y verra Abraham, Isaac et Jacob, et une vaste compagnie de tous les horizons sera amenée dans la communion de la grâce. Le royaume de Dieu est considéré comme un lieu de repos et de satisfaction, où les gens « s'installent » — cela semblerait être la communion de la grâce divine. La porte est étroite pour l'entrée présente, mais ce dans quoi on entre est très étendu. Le Seigneur avait souligné le contraste entre ceci et le côté public, le grain de moutarde et la masse de farine levée du verset 21. Publiquement, le royaume serait grand et corrompu, de sorte qu'il est maintenant nécessaire de lutter pour entrer par la porte étroite afin d'entrer vitalement dans le royaume. Tous les éléments qui constituent l'arbre de moutarde et la masse levée n'ont aucune place vitalement dans le royaume, bien qu'ils en reçoivent une publiquement. Si nous désirons être dans le royaume vitalement, nous devons être libres des éléments qui ont rendu l'arbre grand et qui ont fait lever la farine. La parole du Seigneur : « les derniers seront les premiers », signifie peut-être que les derniers dans la profession du christianisme sont les premiers dans ce qui est vital. C'est le grand exercice du temps actuel ; nous devrions vouloir être les derniers dans ce qui est grand et corrompu par une mauvaise influence. Ceux qui sont les derniers dans cela seront les premiers dans le royaume de Dieu vitalement. Il est facile de devenir centré sur soi et de perdre de vue la grâce divine. La pensée de l'élection de Dieu est toujours introduite comme une pensée d'élargissement ; dans l'élection de Dieu, Il s'en assure beaucoup. Ce dont jouit la compagnie du verset 29 est commun à tous ; ils s'installent tous, et celui qui jouit le plus de la grâce est le premier dans le royaume. Ce n'est pas la capacité mais la jouissance de la grâce qui rend quelqu'un premier dans le royaume. Aucun de nous n'entrerait sans l'élection ; l'élection de Dieu assure une grande compagnie. C'est toujours présenté de cette manière dans l'Écriture. Il plaît à Dieu de s'assurer une grande compagnie dans Son royaume — Abraham, et en lui toutes les nations sont bénies. Tout ceci est très sondant et exerçant. Sans doute les pharisiens en ont-ils ressenti le caractère exerçant, et ils ont essayé d'intimider le Seigneur en Lui disant qu'Hérode Le tuerait, mais leur tentative de L'effrayer ne fit que faire ressortir la fermeté et le caractère inébranlable de Sa course. Il ne se laisserait détourner de Sa course ni par Hérode ni par personne d'autre. Nous voyons des imperfections dans l'histoire de Ses serviteurs, mais aucune dans le Maître Lui-même. Il dit : « Voici, je chasse des démons et j'accomplis des guérisons aujourd'hui et demain » — rien n'interférerait avec ce qu'Il faisait — puis le troisième jour est la résurrection. Le Seigneur s'avançait vers la stabilité de la résurrection, et alors Il serait accompli. Il est accompli en passant par la mort dans la résurrection ; les grâces assurées de David sont garanties dans un Être ressuscité. Le troisième jour est une allusion à la résurrection et cela implique la mort, et ainsi le Seigneur fut accompli en tant que Vase de grâce ; Il n'aurait pas été accompli s'Il n'était pas passé par la mort. Toute la grâce exprimée dans le Seigneur en tant qu'Homme sur terre est passée par la mort dans la résurrection. Le système entier de la grâce divine est accompli en Lui, de sorte qu'il n'y a aucun défaut. Nous appartenons à un système de perfection. Le verset 33 est un peu différent : « Mais il me faut marcher aujourd'hui, et demain, et le jour suivant ». Il n'y a rien concernant le troisième jour, cela se réfère à la marche du Seigneur ici-bas qui alla droit vers la mort ; Il poursuivit Sa course jusqu'au bout, sans dévier, sans être détourné. Sa face était résolument tournée pour monter à Jérusalem ; Il devait y aller pour achever Sa course et souffrir à Jérusalem tout comme tous les

prophètes avaient souffert. Son « sentier, non réjoui par les sourires terrestres, ne menait qu'à la croix ». Il devait être rejeté dans la cité la plus hautement favorisée sur terre, et parce qu'elle était la plus favorisée, elle était la plus coupable. Le Seigneur prend distinctement la place de Jéhovah dans cet appel merveilleux : « Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble sa couvée sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ». C'était Jéhovah dans les aspirations de Son amour sur la cité qu'Il avait choisie ; Il avait souvent été prêt à les prendre sous la chaleur et la sollicitude de Son amour protecteur, mais ils ne l'ont pas voulu. Il y a une dignité suprême dans cette progression. Il y a la pensée de la délibération — « Il me faut marcher aujourd'hui, et demain, et le jour suivant ». Il avait une course définie et rien ne Le ferait bouger. Il Lui incombait de souffrir ; Il s'avance avec la plus grande délibération et résolution. Il est bon d'avoir l'œil fixé sur Lui. La chrétienté est dans une position très semblable à celle de Jérusalem alors ; c'était la cité sur terre où la faveur de Dieu avait été connue. On sent la solennité des paroles du Seigneur s'adressant ainsi pour la dernière fois à la cité qui ne voulait pas de Lui : « vous ne l'avez pas voulu ». C'est très semblable à l'attitude qu'Il prend à l'égard de Laodicée : Il se tient à la porte et Il est prêt à entrer dans les aspirations de Son amour fidèle, mais Il est dehors. Jéhovah avait envoyé Ses serviteurs et prophètes à Jérusalem, et en dernier lieu Il est venu Lui-même en la Personne de Jésus et a montré Sa volonté de les chérir. Son attitude était une grâce sans bornes malgré tout ce qu'ils étaient, mais maintenant Il dit : « Votre maison vous est laissée », et ils ne Le reverraient plus jusqu'à ce qu'ils disent : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ». Leur maison leur était laissée ; le Seigneur leur disait, pour ainsi dire : Si vous ne voulez pas de Moi, Je dois vous laisser découvrir combien tout est vide sans Moi. Combien tout est vide sans Christ ! Si Jéhovah est rejeté, quelle valeur y a-t-il dans Sa maison ? Elle leur est laissée ; le Seigneur en parle comme de « votre maison ». La correspondance entre le temps où le Seigneur était sur terre et aujourd'hui est remarquable ; le Seigneur pourrait s'adresser à la chrétienté de la même manière qu'Il parle ici, à la fin d'une dispensation. Nous aussi, nous sommes à la fin d'une période dans laquelle Dieu est professé être honoré et où le Seigneur est rejeté. Le Seigneur pourrait nous dire : Votre maison vous est laissée. Qu'est-ce que le christianisme sans Christ ? À Laodicée, Christ se réfère définitivement à ceux qui s'enorgueillissent d'être chrétiens. Nous devrions être dans l'esprit d'aspiration divine à leur sujet ; l'attitude du Seigneur envers les sept assemblées est le modèle de la nôtre. S'Il se tient à la porte et frappe, c'est notre privilège de frapper aussi, de faire tout ce que nous pouvons, d'être prêts à attirer l'attention de chacun sur Christ. La voix prophétique de Christ est là même si les hommes n'écoutent pas ; le Seigneur n'a pas cessé de parler par avertissement prophétique et par amour. Il n'y a pas d'appel plus touchant dans l'Écriture que celui-ci, les aspirations du cœur du Christ rejeté. Jérusalem ayant été le lieu favorisé était maintenant le plus coupable ; Jérusalem est la plus grande expression de la grâce parce que l'évangile y a commencé. On aimerait ressentir toute chose comme le Seigneur le fait, être dans cet esprit d'aspiration envers les autres.

CHAPITRE 14

Dans ce chapitre, le Seigneur ne considère pas seulement les choses avec compassion, mais Il intervient avec la guérison. Les pharisiens et les docteurs de la loi étaient eux-mêmes représentés dans l'homme hydropique ; il était un échantillon de la compagnie. Ils guettaient pour condamner Celui qui était au milieu d'eux et qui était Jéhovah, mais Il voyait l'état gonflé de l'homme hydropique comme une preuve de leur état, et Il était là pour ramener l'homme à ses justes dimensions. Pour recevoir la grâce divine, un homme doit être guéri de son hydropisie ; rien n'enlèvera l'importance de soi de l'homme, si ce n'est l'action du Seigneur Lui-même. Si un homme s'efforce d'établir sa propre justice, il est hydropique ; il n'est pas prêt à prendre la dernière place. Il n'y a pas d'autre voie de promotion que de prendre la dernière place, et personne d'autre que le Seigneur Jésus ne pourrait guérir mon importance de soi et me rendre désireux de prendre cette place. Lui seul peut réduire l'homme à ses dimensions convenables, et quand il est réduit, le Seigneur peut l'exalter. C'est une question de souveraineté, parce que l'homme n'a pas demandé à être guéri, et la compagnie y était opposée ; le Seigneur le prit et le guérit souverainement. L'homme faisait servir le sabbat à son importance de soi, et les gens recherchaient les premières places — c'est cela l'importance de soi. Chacun d'entre nous a eu cette maladie et nul autre que le Seigneur ne peut la guérir.

Dans Philippiens 2, nous lisons que le Seigneur S'est anéanti Lui-même ; Celui qui, étant en forme de Dieu, pouvait revendiquer l'égalité avec Dieu, S'est anéanti Lui-même. Il est descendu pour aller à la croix pour nous ; mais nous devons sortir d'une condition malade pour être préparés à prendre la place du dernier, pour abandonner toute notre importance de soi. Ce sont les derniers qui vont être les premiers. Cette importance de soi même fait de moi un objet d'intérêt pour Dieu ; si je réalise cela, cela me rend prêt à être réduit. Toutes les choses qui marquent notre dégradation morale éveillent l'intérêt dans le cœur de Dieu. Quand nous commençons à voir que nous sommes pleins d'importance de soi sous l'enseignement du Seigneur, nous nous détestons, et nous pensons que Dieu doit nous détester aussi ; mais Il nous aime et dit : Je te guérirai afin que tu sois assez petit pour entrer dans Ma famille pour le temps et pour l'éternité. C'est l'action de Sa grâce. Si je prends la dernière place, Il dit : « Monte plus haut ». Dieu permettra que toutes sortes de choses opèrent pour réduire notre importance de soi. Aucun saint n'entrera dans la présence du Seigneur avec de l'importance de soi.

Nous pouvons professer ne rien penser de nous-mêmes ; nous sommes souvent prêts à dire des choses dépréciatives sur nous-mêmes ; mais Dieu travaille pour rendre cela vrai, et c'est en présence de Son amour que nous apprenons à prendre la dernière place. Le ministère que Dieu envoie est le ministère de Christ, et si celui-ci prend sa place dans nos cœurs, ce qui est de la chair doit sortir. Si Christ entre, l'importance de soi doit sortir. Mais pour la plupart d'entre nous, ce n'est qu'un peu ; c'est comme un fondu enchaîné. L'importance de soi commence à s'en aller et Christ commence à être vu. Dieu travaille sur ces lignes avec nous, nous devrions donc laisser au Seigneur le soin de nous promouvoir. Laissons le Seigneur dire : « Monte plus haut ». Marie a dit : « Voici l'esclave du Seigneur ; qu'il me soit fait selon ta parole ». Elle était prête à monter vers la plus haute faveur jamais montrée à un membre de la famille humaine ; mais c'est le Seigneur qui l'a exaltée. C'est parce qu'elle était si dépourvue d'importance de soi qu'elle a pu monter à la place la plus élevée. On désirerait être dans cet esprit, content d'être le dernier afin d'avoir une plus grande appréciation que quiconque de la faveur de Dieu envers un pauvre pécheur.

Celui qui se place à la dernière place se recommande à l'attention favorable du Seigneur, et à l'attention favorable des frères aussi. Si nous voyons quelqu'un vouloir une place prééminente, voulant être remarqué et être quelque chose, cela le dégrade, et notre estime pour lui s'abaisse. Mais si nous voyons un esprit de promptitude à se mettre à la dernière place, il y a là quelque chose de recommandable. Personne ne peut me reprocher de vouloir être le dernier. Paul parle de lui-même comme étant « le moindre de tous les saints ». J'ai souvent dit : Si Paul était le moindre des moindres, quelle est votre taille ? C'est un esprit magnifique dans le royaume, et un esprit qui nous prépare à la plus grande jouissance, parce que la jouissance vient de

l'appréciation de la grâce. Plus je suis bas, plus je suis préparé pour l'exaltation de la grâce, comme l'homme qui était le dernier et à qui l'hôte dit : « Monte plus haut ». Ce n'est jamais la pensée du Seigneur de nous abaisser ; Sa pensée est de nous exalter, non de nous abaisser ; Il aimerait que nous le fassions nous-mêmes, et alors Il peut nous exalter. Si les gens marchent dans l'orgueil, Il sait comment les abaisser, mais nous ne voulons pas de cela. Il est avantageux de prendre la place basse, c'est à notre profit. Si nous voulons la meilleure place, c'est à notre désavantage, car peut-être le Seigneur la donnera-t-il à un autre et nous nous sentirons honteux ; nous « commençons avec honte à prendre la dernière place ». Le Seigneur aimerait que nous soyons dans un état où Il puisse nous exalter. Nous devrions chacun estimer les autres supérieurs à nous-mêmes ; nous pouvons le faire si nous ne sommes pas occupés par nos propres qualités mais par les qualités des autres, en les admirant et en les regardant comme meilleures que les nôtres. Nous pouvons prétendre aimer la place basse alors que ce n'est pas le cas, mais le Seigneur peut nous ôter toute notre hydropisie.

Dans la section suivante du chapitre, nous arrivons au service de la grâce ; nous ne pensons pas à passer un bon moment avec des gens qui peuvent être aussi bons envers nous que nous le sommes envers eux, mais nous pensons au service de la grâce. La réciprocité n'est pas la grâce ; la grâce est toujours à sens unique. La réciprocité se trouve dans le cercle familial ; l'amour est dans le cercle familial, mais la grâce est toujours à sens unique, elle est tout entière du côté de Dieu et descend de Dieu vers des hommes indignes. Nous devons avoir la grâce d'abord, puis l'amour. Dans le cercle familial, vous avez l'amour et la réciprocité, mais ici c'est le royaume, pas la famille, et dans le royaume nous devons être préparés pour le service de la grâce. Celui qui possède est préparé à mettre ce qu'il a à la disposition de celui qui n'a pas. Rien d'autre n'est juste. Si je ne suis pas prêt à mettre ce que j'ai au service des frères sans chercher aucune récompense, je ne suis pas sur la ligne du royaume. Ainsi, n'invitez pas ceux qui sont aussi bons que vous et qui peuvent vous réinviter, mais invitez les pauvres, les aveugles et les estropiés. Nous devons agir selon le principe de Dieu — comment Dieu agit-Il ? Il a tout pour le pauvre pécheur qui n'a rien, et nous ne devons jamais nous écarter de ce service de la grâce. C'est à la place la plus basse que nous devenons qualifiés pour servir, parce que c'est là que nous apprenons la grâce ; et l'ayant apprise, nous pouvons l'exprimer aux autres sans récompense. Nous ne voulons pas de récompense pour le moment, mais seulement dans la résurrection. Paul ne voulait pas de récompense ; il disait : « plus je vous aime abondamment, moins je sois aimé ». Le Seigneur voudrait nous décourager de pourvoir aux besoins de gens qui peuvent nous rendre autant que ce que nous leur donnons, mais Il nous dit de manifester la grâce à ceux qui ne peuvent pas nous donner, et alors nous aurons quelque chose dans la résurrection. Il vaut la peine d'avoir une récompense à ce moment-là. Vous pouvez avoir une grande récompense pendant un temps dans ce monde, mais vous constaterez que les gens qui pensent du bien de vous à un moment penseront du mal de vous le suivant.

La béatitude consiste à agir comme Dieu : « Il est plus heureux de donner que de recevoir ». Si j'agis comme Dieu, rien n'est plus heureux ; tout ce que nous avons dans l'économie de la grâce doit être au service de ceux qui ne peuvent faire aucune récompense. Beaucoup travaillent, et s'ils ne sont pas appréciés, ils se sentent malheureux comme s'ils étaient privés de leur dû ; mais nous devons regarder vers la résurrection. On aimerait que ce que l'on fait soit apprécié dans la résurrection. Nous avons besoin de vivre davantage sous l'œil de Dieu pour Son plaisir, de ne pas être approuvés par les frères ou par qui que ce soit d'autre : ce n'est pas là le motif, bien que sans doute les frères approuveront.

Les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles sont des gens qui ne peuvent pas rendre la pareille ; non pas de mauvaises gens, mais des gens plus pauvres que vous. Parmi le peuple de Dieu se trouvent ceux qui sont défectueux, qui pourraient correspondre aux estropiés, aux aveugles et aux boiteux ; mais ils doivent être servis dans la grâce. Le point est que Dieu va avoir Sa récompense dans la résurrection, quand les saints seront ressuscités dans des conditions spirituelles et qu'il n'y aura plus trace de faiblesse ou d'infirmité. Il n'y a rien de plus unilatéral que la résurrection : il y a un homme mort dans la tombe, et la puissance souveraine

de Dieu agissant dans l'amour intervient et le ressuscite, et Dieu a Sa récompense. Quand Dieu regardera toute la compagnie ressuscitée, tous semblables à Christ, Il aura Sa récompense. Il regardera en bas et verra tous les saints ressuscités un instant sur la terre. Il est bon de penser à Dieu ayant Sa récompense dans la résurrection. Nous devons admettre que nous ne L'avons pas beaucoup récompensé dans la condition présente. Le peuple de Dieu a été pour Lui, comme Israël l'était, une source d'anxiété et de chagrin. Dieu a vu Son pauvre peuple mondain et charnel, mais Il les aura tous dans des conditions spirituelles dans la résurrection éternellement. Quelle récompense ce sera ! Si je travaille envers vous en vue de la résurrection, je serai sur des lignes spirituelles ; nous devrions tous travailler sur des lignes spirituelles en vue de la résurrection. Ceux qui agissent selon ces principes sont justes ; ils agissent comme Dieu, et seront récompensés à la résurrection des justes. Dieu voudrait que nous ayons égard à la récompense. Il Lui a plu que Moïse ait égard à la récompense. Paul cherchait une couronne ; parlant généralement, il voyait tous les autres chercher leurs propres intérêts, mais Paul recevra sa récompense quand il verra les saints dans la résurrection. Il dit aux Thessaloniens : « Quelle est, en effet, notre espérance, ou notre joie, ou notre couronne de gloire ? N'est-ce pas vous aussi, devant notre Seigneur Jésus, à son avènement ? » C'est à ce moment-là que Paul sera récompensé. Nous serons récompensés alors, même si nous devons souffrir maintenant.

Dans la famille, il y a une réciprocité qui fonctionne dans les deux sens, mais la grâce est à sens unique. Ceci donne le secret du grand souper ; il est pour la joie de Dieu. Le grand souper n'était pas pour répondre à un besoin, si ce n'est au besoin de Dieu d'avoir Sa maison remplie. Le grand souper est pour donner expression à ce qui est dans le cœur et la pensée de Dieu. Il prépare tout selon la grandeur de Sa propre pensée, et dit : Venez : tout est à sens unique, aucun d'eux ne pouvait contribuer ; tous les gens qui avaient des ressources l'ont manqué, et ceux qui n'avaient rien furent heureux de venir.

C'est Dieu qui pourvoit à Sa propre satisfaction ; il n'est pas dit un mot sur la repentance ou le pardon. Il y a dans cette parabole une plus grande mise en évidence de la grâce que dans tout ce que nous avons eu dans cet évangile. On l'a appelée la célébration de la justice, et je pense que c'est très beau. Ceux qui étaient invités présentèrent des excuses parce qu'ils n'étaient pas intéressés par le plaisir de Dieu ; ils avaient une autre série d'intérêts. Le point important maintenant est que Dieu dit : J'ai tout prévu pour la satisfaction suprême de Mon cœur ; J'ai assuré Mon plaisir au complet — êtes-vous intéressés à venir voir ce dont Je jouis ? C'est cela l'évangile. Le lieu où Jésus est glorifié est la scène du délice de Dieu ; la justice est accomplie, et Dieu dit à l'homme : Je veux que tu entres. Dieu prépare tout. Le besoin qui existe est du côté de Dieu ; Il prépare le souper et Il a besoin d'invités pour venir en jouir. Il n'y a aucune pensée des antécédents des personnes ; cela n'a rien à voir avec leur histoire passée. Ce que Dieu a préparé est pour Sa propre satisfaction ; il n'y a aucune référence ici à l'état de l'homme. C'est Dieu qui pourvoit selon Son propre plaisir, et maintenant Il dit : « Venez ».

Les invités étaient Israël, « à qui appartiennent les promesses ». Un certain peuple avait les promesses, et Dieu avait indiqué ce qu'Il ferait pour Son plaisir, mais Israël n'était pas plus intéressé par le plaisir de Dieu que ne le sont les gens aujourd'hui. Si nous allons dans les rues et parlons du plaisir de Dieu, les gens ne sont pas intéressés ; ils ont leurs affaires, leurs familles et d'autres choses pour les intéresser.

Le festin dans Matthieu 22 est ce que Dieu a préparé pour l'honneur de Son Fils, mais dans Luc 14, c'est pour la satisfaction de Son propre cœur. Il prépare tout sur la base de la mort de Christ. Un Homme est entré dans la présence de Dieu pour Sa satisfaction, et le Saint-Esprit est descendu pour le rapporter afin qu'il y ait ici-bas la jouissance de ce que Dieu a assuré pour Son plaisir. Avant que cela ne soit manifesté dans le monde à venir, il doit y en avoir la jouissance ici-bas.

Pas un seul invité n'est jamais venu ou ne viendra jamais : tous ceux qui entrent sont commandés ou contraints. Personne n'entrera dans la célébration de la grâce à moins d'y être contraint. Il n'y a pas de place pour le libre arbitre de l'homme. Dieu a pourvu à Son propre délice ineffable ; il ne s'agit pas de l'homme

dans l'innocence ou déchu, mais de l'Homme dans la justice au ciel, un Homme glorieux dans la justice. Dieu a assuré Son délice suprême en Christ et Il dit : Venez et jouissez-en avec Moi. Il y a d'abord les invités, puis les aveugles, les boiteux et les estropiés de la ville, et enfin ceux qui sont dans les « chemins et le long des haies », la rase campagne, ce qui fait entrer le Gentil.

L'esclave représente le Saint-Esprit, qui est descendu pour dire : « Tout est prêt ». Dieu a tout assuré pour Son propre délice dans un Homme ressuscité et glorifié, et aucune question n'est posée sur les invités ; tout est assuré. Les invités ne veulent pas venir, et cela soulève la colère chez celui qui a préparé le souper. Il n'y a pas de colère aussi terrible que la colère de la grâce. Pas une seule chose ne peut être ajoutée pour rendre le plaisir de Dieu plus grand qu'il ne l'est, et tout est en dehors de nous, que nous soyons innocents ou déchus ; tout réside dans la souveraineté de Dieu. Ce qui sera manifesté dans le royaume de Dieu à l'avenir doit maintenant être goûté dans la maison de Dieu.

L'œuvre de contrainte est attribuée à l'esclave. Dans l'épître aux Romains, Paul insiste beaucoup sur le commandement du Dieu éternel ; l'évangile dans les Romains n'est pas sur la ligne de l'invitation mais du commandement, un commandement divin positif : « Il est fait comme tu as commandé ». Ensuite, la contrainte est liée à l'appel de Dieu. Les Romains introduisent l'appel divin : certaines personnes sont appelées dans la contrainte de la grâce divine. Dieu appelle d'une manière irrésistible. L'appel est développé dans les Romains comme le moyen de la bénédiction — « ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés », et Paul a dit aux Corinthiens : « Considérez votre vocation » — c'est-à-dire : Regardez autour de vous et voyez quel genre de personnes Dieu a appelées. On ne peut résister à l'appel ; c'est une question de douce contrainte. C'était une action de grâce que d'envoyer les invitations, mais sur la ligne de l'invitation, personne n'est jamais venu ; il doit y avoir une puissance divine de contrainte qui opère pour que la maison soit remplie. L'évangile ne produit d'effet chez aucun autre que les appelés, quelle que soit la puissance de l'appel. L'évangile prêché est Dieu suppliant ; Dieu se justifiera devant tous les hommes, et aucune créature de Dieu ne pourra jamais dire : Tu ne m'as pas donné ma chance.

Ce merveilleux développement de la grâce va au-delà des chapitres 7 et 10 ; c'est un nouveau système introduit, non pour répondre au besoin de l'homme, mais pour satisfaire le cœur de Dieu. C'est un tableau merveilleux ; nul n'aurait pu le peindre sinon le Fils de Dieu. Dans Sa venue en tant qu'Homme dans la présence de Dieu, le sommet du plaisir divin est atteint ; Dieu a l'Homme dans la justice devant Lui. Maintenant, dit-Il : Entrez et jouissez-en, et voyez que Ma pensée est de vous avoir semblables à Jésus pour Mon plaisir. La question de la convenance n'est pas introduite ici. Dans le chapitre suivant, il y a la plus belle robe, l'anneau et les sandales, mais dans ce chapitre, la pensée est volontairement omise afin que nous puissions voir le caractère entièrement unilatéral de la grâce.

Maintenant, nous devons veiller à ne pas considérer la grâce de manière superficielle. « De grandes foules le suivaient » ; il semblait être un sentier facile que de suivre Celui qui parlait si merveilleusement de la grâce divine. Il est salutaire de garder les deux côtés devant nous ; il y a chez nous une telle tendance à considérer la pensée de la grâce avec légèreté, et à ne pas comprendre ce qu'elle implique. Tant pour le chapitre 14 que pour le 15, le Seigneur nous donne l'effet pratique de la réception de la grâce ; l'effet pratique est le test permettant de savoir si nous sommes entrés pour le grand souper. Si nous y sommes entrés, nous serons préparés pour le discipulat ; c'est le test qui permet de savoir si je suis réellement entré pour le souper.

Ce système de grâce, la célébration de la justice, est quelque chose de tout à fait en dehors du domaine naturel. La tendance de tout ce qui est naturel est de s'y opposer, tout comme les bœufs, le morceau de terre et la femme tendent à rendre quelqu'un indifférent au plaisir de Dieu. La tendance des meilleures choses de la nature est de détourner de la bénédiction de ce nouveau système de grâce céleste, de sorte que le discipulat est nécessaire pour maintenir dans nos âmes la joie du nouveau système dans lequel nous avons été contraints d'entrer. Nous ne pouvons pas être au grand souper sans être engagés dans le sentier du discipulat. Vous ne pouvez pas dire : J'aurai Jésus, et tout Son amour et Sa grâce envers les hommes, et je n'aurai rien

d'autre ; si vous L'avez dans Son amour et Sa grâce envers les hommes, vous devez L'avoir dans Sa fidélité envers Dieu — c'est la fidélité du discipulat. Le Seigneur Lui-même était le Disciple. Dans Ésaïe 50, Il dit qu'Il Lui a été donné « la langue des instruits » ; c'est le même mot que disciple. Le Seigneur n'a jamais permis de Se laisser détourner par le naturel : Il avait une mère et Il aimait Sa mère, Il a eu le soin le plus tendre pour elle en la confiant à Jean, même à l'heure de la croix, pourtant Il n'a jamais permis qu'elle exerce une influence sur Lui. Il a dit : « Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? » lorsqu'elle Lui fit une suggestion à un moment donné. Il n'était pas influencé par le naturel et était toujours gouverné par la fidélité envers Dieu. Nous devons reconnaître la tendance du naturel, aussi attrayant soit-il, à nous détourner de la grâce dans laquelle nous avons été introduits ; par conséquent nous devons apprendre à le haïr de ce point de vue. Toutes nos relations naturelles doivent être surveillées en raison de la tendance qu'elles ont à nous détourner de la connaissance de Dieu en grâce.

Rien n'est plus probatoire que la grâce ; elle est bien plus probatoire que la loi. « Sa propre vie aussi » (verset 26) nous touche de très près. Cela implique une séparation morale d'avec tout ce qui serait naturellement sa propre vie, laquelle n'est pas le système de grâce dans lequel nous avons été contraints d'entrer. Le Seigneur voudrait nous enseigner à tracer une ligne de distinction nette entre la grâce céleste, la satisfaction de Dieu en Christ dont je jouis par l'Esprit, et la meilleure chose de la nature et sa propre vie considérée en dehors de ce système de grâce. Je dois haïr tout ce qui, en moi-même, est en dehors de ce système de grâce. Ce qui est du naturel a tendance à nous détourner et nous devons le surveiller. C'est un simple fait, et la plupart d'entre nous sont assez anciens à l'école de Dieu pour l'avoir appris.

Dieu voudrait nous impressionner quant au caractère entièrement nouveau de ce dans quoi Il nous a introduits en nous contraignant à entrer ; c'est quelque chose d'aussi entièrement distinct des relations naturelles que du péché. Beaucoup pensent au christianisme comme nous libérant du péché, mais il est venu pour nous libérer des meilleures choses de la nature. Un frère peut être entouré de toute joie et de tout confort domestiques, mais en touchant aux choses de Dieu, il y a quelque chose de bien plus précieux pour le cœur, une joie plus profonde à goûter, et si nous sommes correctement exercés, nous devons veiller à ce que même le bonheur domestique ne nous détourne pas de la bénédiction dans laquelle nous sommes entrés. Le Seigneur a posé cela comme un test, comme pour dire : Vous avez été heureux d'entendre ce que J'ai dit, et vous vous pressez après Moi, mais comprenez-vous que cela signifie une vie entièrement nouvelle, non seulement séparée du péché mais séparée de la vie naturelle ? Il y a toujours une tendance du naturel à l'entraver, et par conséquent le naturel doit être considéré avec jalousie.

Ici, c'est une question de sel de l'alliance. L'alliance est pure grâce, mais vous ne pouvez pas avoir l'alliance sans le sel, qui est le principe de la fidélité envers Dieu. C'est la fidélité envers Dieu à l'égard de ce système de grâce qu'Il a établi, la fidélité au véritable caractère de la grâce. Le Seigneur a vécu dans la pleine bénédiction de la faveur de Dieu envers l'homme, mais Il n'a jamais permis un instant que quoi que ce soit entrave Sa fidélité envers Dieu. Nous ne pouvons pas entrer au Souper et participer à ses festivités sans prendre le sentier du discipulat.

Séparer les deux choses reviendrait à gâcher la grâce de Dieu ; rien ne doit être permis qui puisse nous retirer de la jouissance de ce système merveilleux.

Prendre sa croix est plus public. Le Seigneur utilise le mot le plus fort qu'Il puisse utiliser. L'idée de la crucifixion à cette époque représentait la honte et la dégradation les plus extrêmes auxquelles un homme pouvait être soumis ; c'était une mort que la loi romaine ne permettait d'exécuter que sur un esclave, et encore seulement pour quelque crime terrible tel que le meurtre de son maître. Pensez au Seigneur prenant cela sur Lui ! Nous sommes si habitués au mot que nous ne pensons pas à ce qu'il signifiait ; c'était la profondeur extrême de la honte et de la dégradation. Maintenant, le Seigneur dit : vous devez être préparés à cela ; vous devez être préparés à porter votre croix. Nous avons tendance à espérer être appréciés en tant que chrétiens, mais porter la croix signifie que nous sommes prêts à être « la balayure de toutes choses », comme

le dit Paul. Nous avons très peu de ce genre de souffrance aujourd'hui. Nous vivons des temps si faciles ; nous ne sommes pas jetés en prison ni brûlés sur le bûcher comme beaucoup de nos frères l'ont été, mais ce principe dans l'âme nous fortifierait pour les petits morceaux de honte, de mépris et d'opprobre qui croisent notre chemin. Beaucoup de nos frères, même maintenant, font face à des cruautés et des persécutions dans certains lieux de ce monde pendant que nous sommes assis ici tranquillement, mais nous avons besoin de la même disposition à affronter nos petits morceaux d'opprobre qu'ils en ont à affronter de plus grandes choses. Nous devons l'accepter comme la condition normale, de sorte que nous ne soyons pas déconcertés ou surpris si les gens se moquent de nous, nous injurient ou nous regardent avec mépris. Le port de la croix est une partie essentielle du discipulat ; la mesure dans laquelle nous sommes prêts à la porter est la mesure dans laquelle nous sommes entrés au souper.

Tout cela est lié ; il y a la construction d'une tour et le roi allant à la guerre. Le Seigneur a soulevé la question : Avez-vous les ressources pour continuer ? Êtes-vous bien sûrs de pouvoir achever ? C'est une chose de commencer, mais cela peut être très superficiel, et le Seigneur dit : Asseyez-vous et considérez. Avez-vous des ressources ? Si vous n'avez pas de ressources pour faire face à l'ennemi, vous feriez mieux de vous rendre ; c'est la chose la plus sage à faire. Si tout ce qui est pour le délice de Dieu est prévu en Christ et si nous avons laissé derrière nous tout ce qui est de nous-mêmes pour entrer et en jouir par l'Esprit, alors plus nous nous assoirons pour considérer, plus nous verrons que nous avons assez pour commencer et pour achever. Le Seigneur dit au verset 33 : « Ainsi donc, quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qui est à lui, ne peut être mon disciple ». La question est : Avançons-nous avec ce qui est à nous ou avec ce qui est de Dieu et de Christ ? Si nous avançons avec ce qui est de Dieu et de Christ, nous avons assez pour achever. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Nous avons plus avec nous que contre nous. Si l'ennemi en a vingt mille, nous en avons bien plus. Toute cette question est une affaire de s'appuyer sur la fidélité de Dieu en grâce ; Il peut nous faire traverser si la puissance de l'ennemi est dix mille fois plus nombreuse. Dieu peut nous rendre capables de vaincre ; il n'y a pas besoin de capituler.

Toutes ces choses sont émancipatrices. Je trouve que j'ai quelque chose de meilleur que la plus douce relation naturelle, et j'ai quelque chose de meilleur que toutes les ressources que je pourrais éventuellement avoir par moi-même. J'ai un tel sentiment de gloire dans la présence de Dieu que je suis préparé pour la plus profonde dégradation. C'est le simple christianisme, et il va de pair avec le souper ; c'est la ligne de la satisfaction suprême et de la victoire. Ce n'est pas déprimant, mais pour une âme droite, c'est encourageant, car à la lumière de la grâce exprimée dans le grand souper, elle dira : J'ai assez pour achever.

Les paroles du Seigneur concernant le sel sont très importantes ; il est important de ne pas apostasier. Apostasier de la grâce et de la fidélité envers Dieu est très grave, car il n'y a pas de restauration ; si le sel perd sa saveur, il n'y a pas de restauration. Le sel est le principe de la fidélité qui s'applique pratiquement dans tous les détails de la vie afin qu'aucun élément corrompateur ne soit autorisé à agir. Une bonne provision de sel est nécessaire. Il y a un passage de l'Écriture qui parle de « sel sans prescription de quantité » (Esdras 7:22) ; il doit y avoir une provision illimitée. Le sel de l'alliance ne devait manquer dans aucune offrande. Par exemple, si je loue Dieu pour la débonnairerie et la douceur de Christ — l'offrande de gâteau — le sel de l'alliance me ferait sentir que rien d'autre ne me conviendrait, que je dois être résolu à maintenir ce caractère. Je ne peux pas louer Dieu pour cela en Christ et ne pas le maintenir en moi-même. La pensée est bien exprimée dans la strophe de notre cantique :

*« Nous admirons Ton esprit d'humilité,
Et volontiers nous voudrions Te ressembler,
Et trouver tout notre repos et notre plaisir
À apprendre, Seigneur, de Toi »*

CHAPITRE 15

Il y a ici une déclaration générale sur les publicains et les pécheurs s'approchant pour entendre le Seigneur. C'était précisément le genre d'auditoire qui se rassemblait habituellement vers Lui et qui Lui était agréable ; le Seigneur donnait une telle impression de la bonté et de la grâce de Dieu envers les hommes en tant que pécheurs, et ils y étaient intéressés. Il y a une note dans la Nouvelle Traduction qui indique que c'était une chose habituelle pour cette compagnie de se rassembler pour entendre le Seigneur ; ce n'était pas seulement à ce moment-là qu'ils le faisaient. C'était un discrédit pour le Seigneur aux yeux des scribes et des pharisiens qu'Il ait une telle compagnie autour de Lui et qu'Il les reçoive et mange avec eux. Le point est d'établir un contraste entre la pensée du ciel et la pensée des gens religieux sur la terre.

C'était quelque chose pour de telles personnes de s'entendre dire qu'elles avaient une grande valeur pour Dieu. J'ai souvent senti que nous sommes très peu imprégnés de l'esprit de grâce. Nous disons à un homme qu'il est perdu et nous voulons dire par là qu'il est dégradé et avili, et dans une condition très indigne ; mais le mot est utilisé dans l'Écriture pour montrer quelque chose de valeur. Le Seigneur produisait l'impression de l'intérêt de Dieu pour Ses créatures ; c'était un sujet de grande préoccupation pour Dieu qu'Il ait perdu Sa créature. Ce n'est pas seulement que la créature est perdue, mais qui l'a perdue ? Nous voyons parfois des avis concernant des objets perdus, et le crieur fait savoir parfois qu'il y a une récompense, ainsi nous savons immédiatement que la personne qui a perdu quelque chose s'en préoccupe. Ce n'est pas sans valeur, mais de valeur ; plus la personne se donne de peine pour le récupérer, plus le sentiment de sa valeur est grand. Ce qui est souligné dans ce chapitre est la valeur du pécheur pour Dieu ; c'est un objet de préoccupation pour Dieu qu'Il ait perdu l'homme. « Quel homme d'entre vous, ayant perdu une brebis... ? » Il ne s'agit pas tant ici du fait que la brebis soit perdue, mais que le propriétaire l'ait perdue.

Ce chapitre sert à faire ressortir la grandeur morale de la repentance. Celui qui se repent selon Luc 15 est pleinement restauré à Dieu ; le point ici est le labeur et la peine que les Personnes divines prendront pour amener les pécheurs à la repentance. L'homme, le pécheur, est d'une grande valeur pour Dieu ; Dieu l'a perdu, et Il veut qu'il soit retrouvé et restauré. Selon ce chapitre, la repentance est la restauration à Dieu de la créature qu'Il a perdue, ainsi elle donne à la repentance une grande place. Les gens peuvent dire qu'ils sont croyants, mais quel effet moral a été produit dans leurs âmes ? La repentance est un effet moral produit dans l'âme qui change tout le caractère de la créature dans ses relations avec Dieu ; ce n'est pas croire certaines choses, mais l'homme est changé. Il y a un effet moral dans l'âme qui le qualifie pour apprécier grandement Dieu tel qu'Il est connu dans la grâce. Si Dieu est apprécié tel qu'Il est connu dans la grâce, Il a récupéré Sa créature, et elle est ramenée de telle manière que c'est une joie pour le ciel. Ainsi, cette image du propriétaire allant après la brebis expose la longueur à laquelle le Fils de Dieu irait afin d'amener le pécheur à la repentance ; elle ne développe pas ce qu'Il ferait pour la gloire de Dieu ou pour faire l'expiation pour le péché.

Quand Paul s'est éveillé au fait que le Fils de Dieu était allé dans la mort pour lui, cela a changé toutes ses pensées au sujet de Dieu. Le Seigneur Jésus est venu de la plus pleine gloire de la Divinité jusqu'à la profondeur de détresse du Calvaire pour changer nos pensées au sujet de Dieu. Ce n'est pas que les pensées de Dieu avaient besoin d'être changées. Je crois qu'il reste beaucoup dans nos esprits de la pensée que Jésus est venu pour changer les pensées de Dieu à notre sujet, mais Il est venu pour changer nos pensées au sujet de Dieu ; et cela, c'est la repentance. Cela change nos pensées de voir qu'Il irait après ce qui est perdu parce que cela a une telle valeur à Ses yeux ; Il irait jusqu'à l'extrême limite pour produire la repentance. Le Fils de Dieu viendrait ici et irait dans la mort pour produire la repentance envers Dieu dans mon âme ; cela donne une pensée entièrement nouvelle au sujet de Dieu. Il ferait n'importe quoi pour m'amener à la repentance. La brebis perdue est trouvée quand la repentance est produite. Après cela, le propriétaire prend la charge complète ; il a trouvé sa brebis et en prend la charge, assume toute la responsabilité.

Nous plaçons Dieu dans la vraie lumière quand nous prêchons l'évangile. Dieu a perdu l'homme, parce que l'homme a toutes sortes d'idées fausses sur Dieu dans son esprit, placées là par Satan, et l'incrédulité naturelle du cœur de l'homme déchu s'accroche à ces pensées erronées. Mais Jésus est venu dans un amour et une grâce merveilleux. Le Fils de Dieu est allé jusqu'au point extrême ; Il est allé dans la mort afin que nous puissions voir quelles peines, quel coût, quelles activités la grâce divine entreprendrait, afin que nous puissions être amenés à la repentance. Quand cela est produit, cela résoudrait mille difficultés qui surgissent dans l'histoire des âmes parce qu'elles n'ont jamais été trouvées. Vous pouvez montrer à un homme qu'il est un pécheur en prêchant la loi, et lui donner ainsi la connaissance du péché ; mais la repentance de l'évangile est le jugement de soi produit en voyant les pensées de Dieu, et le merveilleux intérêt que Dieu prend aux hommes. Il ferait n'importe quoi, Il donnerait même Son Fils pour mourir, afin d'amener les hommes à la repentance. Le Berger a perdu quelque chose et Il ne peut se reposer tant qu'Il ne l'a pas récupéré.

Quand le Seigneur nous donne la force morale des deux premières paraboles, Il nous dit que c'est la repentance. Il dit : « Je vous dis que, de même, il y aura de la joie au ciel pour un seul pécheur qui se repent ». La brebis trouvée est un pécheur qui se repent ; quand le pécheur est amené à la repentance, le Berger qui cherche et qui sauve l'a trouvé, et cela a réglé toute l'affaire. Je pense que la découverte de la brebis est la repentance ; quand celui qui était perdu est amené à se repentir, il est trouvé ; le pécheur a maintenant des pensées justes de lui-même en relation avec Dieu, et de Dieu tel qu'Il est connu dans la grâce. À partir de ce point, le Berger prend la charge complète, le met sur Son épaule et le ramène à la maison en se réjouissant ; Il a trouvé Sa brebis et tout est réglé. Selon ce chapitre, la repentance est la restauration de celui qui était perdu à Dieu ; la repentance est envers Dieu.

Pensez à ce qu'impliquait le voyage du Seigneur. Ce voyage impliquait le fait de porter les péchés, Son état d'avoir été fait péché, d'être abandonné de Dieu, tout le poids de porter le péché à la croix, et Il irait jusque-là pour m'amener à la repentance. Ce n'est pas l'effet sur moi dans les deux premières paraboles, mais la chose est vue plus entièrement du côté divin ; dans la parabole du fils cadet, nous voyons quelque chose des exercices qui se passent dans l'âme. Cela montre tout ce qui est impliqué dans la repentance ; une âme véritablement repentante a le sentiment que Dieu l'a trouvée — Celui qui m'avait perdu, me voulait, et m'a trouvé ; cela Lui a coûté beaucoup pour me chercher mais Il m'a trouvé. C'est un sentiment très béni à avoir dans l'âme ; celui qui était perdu est étonné de découvrir que c'est un bonheur pour Dieu de le trouver. C'est merveilleux d'avoir le sentiment que nous avons causé de la joie dans le ciel ; non seulement Dieu est intéressé, mais chaque intelligence dans le lieu de Dieu est intéressée. Je ne doute pas qu'il y ait un cercle sur terre en sympathie avec le ciel, une communauté de joie très différente des scribes et des pharisiens. Le verset 10 indique la joie de Dieu Lui-même, la joie de Dieu dans Sa grâce que les anges ont devant eux.

Combien il est merveilleux d'avoir la joie consciente d'être récupéré pour Dieu ! Chaque repentant dirait : Il y a cela produit dans mon âme qui m'a récupéré complètement pour Dieu. Il m'avait perdu ; maintenant Il m'a trouvé. Il ne pourrait y avoir de plus grande joie que de penser à la joie de Dieu de m'avoir ; cela brise le ressort de la puissance du péché. Le péché consistait en ce que je pouvais très bien me passer de Dieu ; maintenant je découvre que Dieu ne peut se passer de moi, et cela brise la puissance du péché.

Le Seigneur dit de Paul : « Voici, il prie ». Quelle joie ce fut pour Dieu de voir l'ennemi et le persécuteur amené à prier à la lumière de Christ glorifié ; la lumière dans laquelle il priait était la lumière d'un Sauveur glorifié. Il L'avait haï et persécuté, et cherchait à effacer Son Nom de la face de la terre, et maintenant il découvrait qu'au lieu d'un imposteur, Il est un Sauveur glorifié dans le ciel. Saul prie avec cette lumière dans son cœur, et Christ l'avait trouvé ; il pouvait dire : Christ a possession de moi.

Certains d'entre nous ont goûté pendant de nombreuses années la joie profonde de penser à l'intérêt de Dieu et du ciel pour chacun d'entre nous individuellement. Nous pouvons être, dans l'estimation des gens religieux, sans aucune importance, ou il peut même être considéré comme une souillure d'avoir quoi que ce soit à faire avec nous, mais quelles que soient leurs pensées à notre sujet, nous sommes du plus profond

intérêt pour Dieu et pour le ciel. C'est une joie profonde pour nous en cette minute, et je pense que je pourrais dire que la joie est plus grande pour nous maintenant que lorsque nous l'avons goûtée pour la première fois. La vraie repentance devrait être plus profonde dans chacune de nos âmes maintenant qu'elle ne l'a jamais été auparavant, et dans un certain sens une plus grande joie pour Dieu et pour le ciel, parce que nous jugeons de part en part l'état dans lequel nous étions par nature, et nous voyons les merveilleuses activités de la grâce divine. Il est bon d'entrer dans cette atmosphère.

« Quel homme d'entre vous, s'il a cent brebis, et qu'il en ait perdu une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf au désert pour aller après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ? ». Le Seigneur indique que les quatre-vingt-dix-neuf sont des personnes qui n'ont pas besoin de repentance — ce sont réellement les scribes et les pharisiens ; c'est leur propre estimation d'eux-mêmes. Le Seigneur fait ressortir le cœur de Dieu et la pensée du ciel : la pensée du ciel est celle d'un grand intérêt pour les pécheurs qui se repentent ; il n'y a pas le même intérêt pour les personnes justes qui n'ont pas besoin de se repentir. Il n'entre pas dans la question de savoir s'il y en avait de telles réellement ; il peut y en avoir de telles nominalement et dans leurs propres idées. Nous disons souvent aux hommes : Si vous n'êtes pas des pécheurs, il n'y a pas de Sauveur pour vous. Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, il n'y a donc pas de Sauveur pour les personnes qui ne sont pas des pécheurs.

La maison dans laquelle la brebis perdue fut portée suggérerait un lieu sur terre où l'intérêt du ciel trouvait un écho. Nous sommes amenés à ce que Dieu est en grâce, et c'est là notre joie — c'est tout ce que nous avons. Quant à tout le reste, nous le jugeons et le rejetons ; la repentance consiste en ce que nous rejetons tout ce qui ne dérive pas de Dieu et de la grâce, et c'est le bonheur parfait. Un grand nombre de chrétiens ne sont pas heureux, ou du moins pas aussi heureux qu'ils pourraient l'être, parce qu'ils ne sont pas dans le bénéfice de Luc 15.

Il y a une Personne divine ici sur terre agissant à travers des vases dans lesquels Elle demeure, et il y a de merveilleuses activités de l'Esprit qui se poursuivent constamment. Ce n'est pas seulement la grande longueur à laquelle le Fils de Dieu est allé en allant dans la mort pour nous amener à la repentance, mais il y a des activités de l'Esprit représentées par la femme allumant la lampe, balayant la maison et cherchant diligemment ; ces activités de l'Esprit se poursuivent dans le même but. C'est la perte de la femme qui est mise en évidence. Elle a perdu sa pièce d'argent, et elle dit au verset 9 : « j'ai trouvé la pièce que j'avais perdue ». Une pièce d'argent suggère la valeur.

Je ne me soucie pas de ce que les gens croient certaines choses ; ils disent souvent qu'ils le font, et nous ne voyons aucun résultat particulier ; la personne n'est pas changée. Si une personne prend la position d'être un croyant, vous voulez savoir quel effet moral a été produit. Est-elle une personne qui se juge elle-même ? C'est là la grande chose. Alors Dieu est de plus en plus devant le cœur et Il est apprécié tel qu'Il est connu dans la grâce, de sorte qu'il y a l'esprit d'action de grâces, et Dieu retire quelque chose de cette âme, et les saints en retirent quelque chose aussi. Les activités de l'Esprit se poursuivent par les saints ; c'est ainsi que l'Esprit travaille dans le cadre de ce chapitre. Le Saint-Esprit, dans un sens chrétien, demeure dans un vase ; l'allumage de la lampe est la prédication de la parole. La parole est mise en œuvre généralement par les saints ; la lumière de la parole est amenée à briller sur les choses. Ce que l'Esprit fait de cette manière est fait par les saints. Sommes-nous disponibles pour l'Esprit pour ce genre de service ? Nous ne devons pas mettre de côté ce merveilleux privilège. Je suppose que très peu de personnes sont amenées à la repentance sans passer sous une influence quelconque de la part des saints ; pour le dire simplement, il y a une influence qui émane de ceux en qui l'Esprit demeure ; ce sont les activités de l'Esprit, mais par les saints. Paul a dit : « Il vous a appelés par nos bonnes nouvelles » ; c'est-à-dire que Paul prêchait, Dieu appelait, et l'Esprit « balayait » — tout se passait ensemble. C'est une chose immense que de saisir le caractère personnel de ce chapitre. Ce n'est pas simplement que Dieu a tant aimé le monde, mais que Dieu s'est intéressé à moi et m'a voulu. Ce n'est pas l'universalité de la grâce ici, mais la particularité de la grâce. Dieu m'a trouvé, je peux donc Lui dire

que je sais combien Il est heureux de m'avoir ! C'est une chose merveilleuse que d'avoir la conscience que vous êtes un objet de délice pour le cœur de Dieu. Je suppose que ce chapitre se référerait spécialement à ceux qui ont été dans un lieu de privilège plutôt qu'à ceux qui, comme les païens, ont été tout à fait sans la connaissance de Dieu. Le Juif était dans un lieu de privilège ; la chrétienté est dans un lieu de privilège ; et les enfants de parents croyants le sont aussi. Ceux qui ont été élevés sous l'enseignement chrétien sont dans un lieu de privilège ; et dans une telle sphère, il y a deux classes. Il y a ceux qui se détournent de ce qu'ils connaissent de Dieu et cherchent leur propre satisfaction sans égard pour Lui ; et il y en a d'autres qui observent certaines convenances et semblent avoir du respect pour Dieu, mais en résultat, ceux-ci se trouvent moralement plus éloignés de Dieu que la première classe. Celui qu'on appelle l'enfant prodigue représente celui qui se détourne nettement de ce qu'il a connu ; il répondrait à la parole d'Ésaïe 53 : « Nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin ». Il y a eu un détournement distinct de ce qui est de Dieu vers ce qui se plaît à soi-même. Être un prodigue dans ce sens implique que l'on a été dans le lieu du privilège ; cela lui donne une application très solennelle à l'heure actuelle. Adam et Ève se sont éloignés de la bonté connue et goûtée de Dieu ; le jardin d'Éden était un lieu de privilège et de bénédiction parfaitement adapté à des créatures innocentes, et Adam et Ève se sont nettement tournés vers leur propre chemin. C'est là la solennité de la chose ; ce n'est pas seulement le résultat du péché d'Adam, mais un chemin de départ pris par un individu qui a connu quelque chose de Dieu et de Sa bonté. Se détourner de Dieu maintenant est plus terrible que cela ne l'a jamais été ; il est affreux de voir les enfants de parents croyants se détournent lorsqu'ils arrivent à seize ou dix-sept ans. Ils veulent suivre leur propre chemin ; ils éprouvent un sentiment de contrainte. Tout ce qu'ils ont, ils le doivent à la providence de Dieu, mais ils le revendiquent comme leur propre bien, et revendiquent le droit de le prendre et de s'éloigner de Dieu. J'étais élevé dans un foyer chrétien avec tous les avantages que les Écritures et une atmosphère de prière pouvaient me donner, mais j'ai trouvé qu'il y avait un désir marqué de se détourner de tout cela. Le frère aîné représente une autre classe. Ils ne se détournent pas extérieurement ; ils respectent apparemment Dieu ; ils ne marchent pas ouvertement dans les voies du péché ; ils vont à l'église, à la chapelle ou à la salle de réunion ; ils lisent la Bible ; ils font leurs prières et ne font rien d'extérieurement mal. Dans le cercle du privilège, il y en a beaucoup de semblables, et pourtant il est possible qu'ils soient moralement plus éloignés de Dieu que ceux qui agissent sans aucun égard pour Dieu. Ces choses jettent une lumière abondante sur toute la position. Nous voyons certaines personnes qui prétendent utiliser tout ce que Dieu leur a donné comme un droit, pour l'utiliser pour elles-mêmes ; elles ne veulent pas de la contrainte de la connaissance de Dieu ; elles veulent s'en éloigner beaucoup et se satisfaire à distance du Dieu qu'elles ont connu dans le lieu du privilège. Et il y en a d'autres qui mènent des vies respectables et religieuses — ils diraient : « Je n'ai jamais transgressé tes commandements » — mais le résultat prouve qu'ils n'ont aucune connaissance réelle du Dieu de l'évangile de Luc, et il y a plus d'espoir pour la première classe que pour la seconde. Nous voyons ici les voies de Dieu qui nous permettent d'aller jusqu'au bout de notre corde. Le chemin de la satisfaction de soi devient chaque jour moins satisfaisant ; les plaisirs du péché diminuent constamment. Un jeune homme peut trouver un grand plaisir dans la satisfaction de soi, mais il en trouvera moins la deuxième fois, et encore moins la troisième ; et ainsi de suite jusqu'à ce que vienne le temps où les choses mêmes qui le satisfont le plus ne le satisfont plus du tout — il a tout dépensé et est arrivé au bout. Je crois que moralement, chacun d'entre nous a dû en arriver au point de ne plus trouver de satisfaction à distance de Dieu ; nous avons tous dû passer par là. Le Seigneur nous donne le cas extrême parce qu'il couvre tous les autres cas. Nous avons tous cherché la satisfaction de soi et gaspillé notre substance, car une vie vécue dans la satisfaction de soi est une vie gâchée, qu'elle le soit sous une forme grossière ou raffinée. Nous voyons ici tout le processus mis à nu ; le processus du départ et le processus du rétablissement sont dépeints d'une main de maître. Le prodigue avait tout dépensé ; il n'avait plus de ressources pour continuer. Nous sommes tous passés par là ; nous avons continué avec les plaisirs du péché sous une forme ou une autre jusqu'à ce qu'ils cessent de donner satisfaction, et le travail de la conscience nous a causé plus de misère que la satisfaction de soi ne nous a donné de plaisir. La famine ne manque pas de venir quand nous sommes arrivés au bout de nos ressources. Nous ne connaissons rien d'autre

vers quoi nous tourner pour trouver satisfaction, et nous découvrons alors que ce pays éloigné de Dieu est un lieu de famine. Alors le prodigue descend d'un cran ; il s'attache à un citoyen de ce pays et se retrouve dans un lieu de grande dégradation. Très souvent, cela arrive dans l'histoire d'une âme ; celui qui se trouve dans ce cas descendra à une profondeur de dégradation qu'il n'aurait pas crue possible ; il n'y trouvera aucune satisfaction, et personne ne lui donnera rien, pas même la nourriture des pourceaux. Tout cela est la miséricorde de Dieu. Vous direz peut-être : C'est un tableau terrible de volonté propre et d'égarement, mais le Seigneur le fait ressortir pour montrer que c'est la voie de Dieu pour amener à l'accomplissement de la bénédiction la plus suprême que nous puissions jamais concevoir. L'homme n'aurait aucun pouvoir de se satisfaire sans ce qu'il a providentiellement de Dieu ; s'il n'avait rien de Dieu, il n'aurait aucun pouvoir de satisfaction de soi. C'est précisément ce qu'il a providentiellement — sa force, sa santé, ses capacités, ses moyens sont tous dérivés providentiellement de Dieu, et il s'en saisit et les utilise pour sa propre satisfaction. Il doit en arriver au bout sur cette ligne, et alors nous trouvons qu'il y a quelque chose de plus profond dans son cœur que la satisfaction de soi. La satisfaction de soi était là en haut, et on pourrait dire au milieu, mais tout au fond, il y a autre chose. Il en fut de même pour la femme de Samarie ; elle menait une vie d'abandon à soi-même, et tous les gens de Samarie la considéraient comme une personne très indulgente envers elle-même, mais le Seigneur voyait autre chose. Il voyait tout au fond de tout cela la pensée du culte de Dieu et du Messie, Celui qui devait venir et qui donnerait la lumière sur toutes choses. « Étant rentré en lui-même » — le vrai moi de l'homme était tout à fait différent de l'abandon à soi-même qu'il avait poursuivi jusqu'au dernier point possible. L'œuvre de la grâce avait fait remonter cela à la surface. C'est ainsi qu'il en est pour ceux qui ont été dans le lieu du privilège : ils ont entendu parler du Dieu béni fait connaître dans l'évangile de Luc, et nous trouvons cela tout au fond de leur cœur tout au long d'une vie d'abandon à soi-même. Quand tout échoue, cela remonte à la surface ; cela se manifeste et s'affirme. C'était là dans le cœur du prodigue. « Étant rentré en lui-même » est une parole frappante. C'est le vrai moi de l'homme ; il a dû revenir à son vrai moi

Ce qui est devant le Seigneur ici, c'est celui qui était perdu et qui est retrouvé, et toutes ces expériences de la part du prodigue sont dans la voie de Dieu pour l'amener au point de la repentance. Le vrai moi de l'homme fut atteint lorsqu'il en vint à se juger lui-même et à reconnaître l'abondance et la satisfaction qu'il y avait dans la maison de son père ; et il dit : « Je péricule de faim ». Il y a un contraste frappant. Il dit : Je connais un endroit où le moindre serviteur, inférieur à un esclave, a l'abondance. Il avait le sentiment de cela, sentiment qu'il n'avait jamais perdu. C'est là le grand réconfort. Il y a des gens pour qui nous prions souvent, ces garçons et ces filles qui se sont assis sur les bancs et ont entendu la vérité du Dieu de l'évangile de Luc ; on en a vu beaucoup qui se sont détournés de ce Dieu et qui ont suivi leurs propres voies, cherchant à se satisfaire loin de Dieu. Nous prions pour eux parce que nous espérons que, tout au fond, quelque chose a été déposé que le diable ne pourra jamais enlever. Beaucoup d'enfants de saints professent la foi en Jésus, mais l'épreuve vient quand les désirs de la chair commencent à s'affirmer et que le monde offre ses attraits ; il peut alors y avoir un détournement définitif. « Nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin ». C'est un moment solennel, c'est une chose déchirante, quand un jeune homme ou une jeune femme en vient au point de ne plus se soucier des réunions ; ils préfèrent le monde, ses amusements et ses compagnons, et ils s'en détachent graduellement ou soudainement. Mais c'est un réconfort de penser qu'ils ne sont pas définitivement perdus pour nous ; le vrai moi peut être là ainsi qu'une appréciation de la bonté de Dieu. Quand j'étais un petit enfant, j'avais dans mon âme un sentiment merveilleux de la bonté de Dieu et du caractère précieux de Jésus ; c'était là avant que je ne commence à partir pour le pays lointain, et le moment venu, cela devint caractéristique, ce fut le vrai moi. Je crois que nous devons regarder cela du côté de la souveraineté de Dieu, et le vrai moi de l'homme, même s'il a gaspillé sa substance et qu'il en est arrivé à la pauvreté, à la famine et à la dégradation, est le sentiment de la bienheureuse bonté de Dieu. Cela me réconforte beaucoup de penser que lorsque les décombres sont déblayés par une expérience douloureuse, le vrai moi apparaît. Il doit y avoir un véritable jugement de soi, car, si je me suis détourné du Dieu de l'évangile de Luc, je suis l'un des pires

pécheurs. Penser que j'ai pu préférer quitter ce Dieu et me tourner vers mon propre chemin ! Cela aide à produire un tel sentiment de péché ; cela produit un sentiment de péché mille fois plus profond que tous les tonnerres du Sinaï.

Ceci nous est présenté du côté de la responsabilité, l'histoire extérieure, mais nous pouvons discerner que sous l'histoire extérieure, il y a un travail secret de Dieu donnant un sentiment de la bonté divine. Il dit : Il y a de l'abondance là-bas. C'est un merveilleux moment dans l'histoire de l'âme quand le sentiment s'impose à elle que la personne la plus humble qui a affaire à Dieu est infiniment mieux lotie que la personne la plus haut placée dans le monde. Ce n'est pas une simple notion, comme des gens disant que Dieu est bon. La réalité de la chose se manifeste par un mouvement ; il y a un détournement définitif de tout ce qui constitue la vie de quelqu'un dans le monde, et un retour vers Dieu. Au moment où ce point est atteint, tout est accompli. Le Seigneur ne suggère pas que le prodigue ait fait un seul pas. Il a dit : « Je me lèverai et j'irai », mais nous ne savons pas s'il a fait un pas, car alors qu'il était encore loin, son père le vit. C'est le même mot que pour le *pays lointain*.

Une question se pose devant une âme qui s'est jugée elle-même avoir péché contre le ciel et devant Dieu. « Péché contre le ciel » est une expression remarquable. Si toute ma course a été contraire à la pensée du ciel, et que j'ai péché devant Dieu, ce Dieu bienheureux de l'évangile de Luc, à quel accueil dois-je m'attendre ? Si j'ai attendu du bien de la part de Dieu, sera-t-Il aussi bon que je l'espère ? Le Seigneur dit qu'Il sera infiniment plus gracieux que la plus grande attente que j'aie jamais eue. Dans la parabole, le père vit le prodigue alors qu'il était encore très loin, il fut ému de compassion, il courut, se jeta à son cou et le couvrit de baisers, l'expression la plus ardente de l'affection. Et cela se passait avant que le prodigue n'ait dit un seul mot de confession d'aucune sorte. C'est à ce Dieu que nous avons affaire ; il n'y a pas de barrière, car dès que nous nous jugeons nous-mêmes et que nous attendons de la bonté en Dieu, Il fera tout pour nous, prodiguera tout sur nous, nous couvrira de baisers. Le seul moment où Dieu est pressé, c'est lorsqu'il s'agit d'un pécheur qui se repent. Le fait de le couvrir de baisers donne la conscience de l'amour de Dieu ; cela est lié au don de l'Esprit.

Il nous aiderait beaucoup d'acquérir un sentiment profond de la joie que Dieu éprouve à nous voir tournés vers Lui. Quiconque s'est jugé lui-même et s'est tourné vers Dieu a procuré une joie profonde au cœur du Dieu bienheureux. Cela donne de la force au jugement de soi. Dans le pays lointain, le prodigue dit : « J'ai péché contre le ciel et devant toi », mais ce dut être un jugement de soi dix fois plus profond lorsque les bras du père étaient autour de son cou et qu'il était couvert de baisers. La base réelle du bonheur et de la vigueur spirituelle est que nous sachions nous juger nous-mêmes en présence de la grâce divine, de sorte que nous n'attendions jamais rien de nous-mêmes mais que nous attendions tout de Dieu — alors nous sommes heureux. Avez-vous déjà eu le sentiment indescriptible de l'amour de Dieu et du plaisir qu'Il a eu à vous tourner vers Lui ? Dieu se plaît à le donner ; nous ne pouvons pas nous le donner les uns aux autres. Je ne pense pas que quiconque puisse dire ce que c'est, cette conscience indescriptible qu'Il m'aime et que je suis un objet de délice pour Lui parce que je suis jugé par moi-même et repentant, et que je me suis tourné vers Lui. Le sentiment de cela dans l'âme se fait par l'Esprit ; tout l'amour concentré au Calvaire est maintenant répandu dans des millions de cœurs par l'Esprit, et chacun d'eux est conscient d'avoir été baisé. Nous avons le même mot ici — « le père se jeta à son cou » — que dans Actes 11 — « le Saint-Esprit tomba » sur tous ceux qui entendaient la parole dans la maison de Corneille. L'amour de Dieu est apporté dans nos cœurs par l'Esprit, de sorte que la disposition de Dieu envers nous est connue intérieurement.

La base de tout cela est la réconciliation, mais cela n'est pas mis en évidence dans ce chapitre. La seule indication en est le veau gras que l'on tue, ce qui suggère la mort de Christ ; mais c'est la mort de Christ comme base de la joie éternelle dans la maison de Dieu plutôt que la réconciliation. Tout est basé sur la réconciliation, mais la réconciliation a été effectuée dans la mort de Christ. Une telle œuvre a été accomplie dans la mort de Christ que tout ce qui ne convenait pas à Dieu a été enlevé. Ici, dans Luc 15, c'est l'œuvre

expérimentale dans l'âme par laquelle nous entrons dans le fruit de la réconciliation. Tout ce que nous recevons ici est basé sur la réconciliation. Colossiens 1 dit : « réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort, pour vous présenter saints, sans reproche et sans reproche devant lui ». Le prodigue est présenté ainsi, « saint, sans défaut et irréprochable » ; c'est le fruit de la réconciliation. Si la réconciliation n'avait pas été effectuée dans la mort de Christ, nous n'aurions jamais eu Luc 15 dans nos Bibles.

La plus belle robe indique que l'on est placé devant Dieu dans un nouvel état. Quand le père a baisé le prodigue, rien ne pouvait être ajouté du côté du père ; Il l'a couvert de baisers. Il ne pouvait pas faire plus — la robe, l'anneau et les sandales sont tous subordonnés aux baisers. Si une personne m'embrasse ardemment, il y a plus d'affection en cela que dans le fait de me donner un manteau. Les baisers sont la profondeur profonde du cœur de Dieu qui éclate sur ce sujet de l'amour ; le cœur de Dieu éclate dans toute sa plénitude, et le prodigue sent que Dieu l'aime de tout Son cœur. Dieu le couvre de baisers — que pourrait-il y avoir de plus grand que cela ?

Ensuite, des choses sont nécessaires du côté du prodigue, aussi la robe, l'anneau et les sandales interviennent afin que le prodigue soit revêtu d'une convenance consciente pour Celui qui l'a baisé. La plus belle robe semble être liée au dessein ; elle est là dans la maison, et les esclaves savent où la trouver. Elle est là en dessein ; comme nous devrions dire, elle était là dès l'éternité. Il y avait tout dans cette plus belle robe qui pût satisfaire l'examen le plus exigeant de l'œil de Dieu. Si l'on est conscient d'être baisé, rien ne satisferait le cœur sinon d'être conscient de sa convenance pour Celui qui m'a baisé ; ainsi, avec la plus belle robe, on est revêtu d'une convenance consciente. La personne qui a été baisée est maintenant gratifiée dans le Bien-aimé. Les esclaves sont là pour mettre la plus belle robe ; c'est leur travail de le faire ; ils connaissent la richesse et les ressources de la maison. Nous devrions être capables de vêtir les prodiges quand ils reviennent.

Le caractère de l'accueil est souligné dans la parabole ; elle ne finit pas par parler d'un pécheur qui se repent, ce qui est le point important dans le cas de la brebis et de l'argent. Bien sûr, la vérité de la repentance ressort dans cette histoire, mais le point capital est le caractère merveilleux de l'accueil. On aimerait que son âme soit remplie d'un sentiment plus grand du merveilleux accueil que Dieu accorde à quiconque revient. C'est ainsi que le Seigneur présente la chose ; nous avons une déclaration qui ne pourrait être faite par personne d'autre que le Fils de l'amour du Père. Dieu y trouve une joie si profonde, et Il dit qu'il est juste de faire bombance et de se réjouir. Il justifie ce qu'Il a fait, non sur la base de la miséricorde et de la grâce, mais Il dit : « Il était juste ». La doctrine de Paul sur la justice de Dieu sous-tend ceci ; c'est-à-dire que Sa grâce est une question de justice.

Dieu voudrait que nous appréhendions le caractère de la manière dont Il nous reçoit, ainsi que toute la perfection et la bénédiction de Ses propres pensées formées en Christ avant la fondation du monde. Maintenant, l'histoire spirituelle nous investirait de cela afin que nous puissions être présentés, comme le dit Paul, « parfaits en Christ ». Paul dit aux Colossiens : « Christ... que nous annonçons, exhortant tout homme et enseignant tout homme en toute sagesse, afin que nous présentions tout homme parfait en Christ ».

C'était le travail de Paul, et Éphraïm travaillait aussi dans les coulisses, afin que les saints soient revêtus de la plus belle robe, de l'anneau et des sandales. Les pensées éternelles de Dieu en Christ sont pleinement venues à la lumière, de sorte qu'elles peuvent être communiquées à ceux qui croient en Lui. Les esclaves servent celui qui est revenu afin de l'amener, par le ministère de Christ, à penser à lui-même comme Dieu pense de lui.

Au commencement d'Éphésiens, Paul parle de Dieu ayant choisi les saints en Christ avant la fondation du monde afin qu'ils soient saints et sans reproche devant Lui dans l'amour. Pensez à une telle proposition ! Pensez au caractère de sainteté et d'irréprochabilité qui avait pris forme dans les pensées de Dieu en Christ avant la fondation du monde ! Ce n'est pas Adam innocent ou déchu, ou même Adam restauré, mais c'est le genre de convenance pour Dieu qui avait pris forme dans Ses pensées et Son cœur en Christ avant la

fondation du monde. Cette robe merveilleuse était là dès l'éternité, mais elle ne pouvait pas être produite avant que ces pensées précieuses n'aient pris forme en Christ en tant que ressuscité et glorifié. Maintenant ces pensées ont pris forme dans un Homme ressuscité et glorifié, et Dieu voudrait que nous comprenions qu'Il reçoit quiconque se tourne vers Lui dans le caractère précieux, la valeur et la bénédiction infinie de ces pensées éternelles qui sont les Siennes en Christ. Quand on est revêtu de la plus belle robe, on se dépouille de toutes pensées de soi, qu'elles soient bonnes ou mauvaises ; et l'on est revêtu des pensées précieuses de Dieu qui ont pris forme en dessein en Christ avant la fondation du monde. Nous partons d'un point tout à fait nouveau. Celui qui est revêtu de la plus belle robe est entièrement délivré du monde, de la chair et de tout l'ordre religieux de choses qui se trouve ici, parce qu'il est investi de quelque chose qui appartient à l'éternité, aux pensées éternelles de Dieu en Christ. C'est le seul moyen de se libérer complètement de soi. Il n'y a pas d'autre voie que d'être consciemment investi des pensées de Dieu qui ont pris forme en Christ. Les pensées de Dieu en Christ nous sont communiquées — l'administration, l'enseignement et le ministère sont tous nécessaires, mais le résultat est que les saints sont présentés parfaits en Christ. Il n'y a rien d'irréel ou d'artificiel à ce sujet ; cela devient une partie de l'être moral de chacun. Je suis conscient que rien d'autre ne Lui conviendra, ni ne me conviendra si je L'aime. Rien n'est plus important que le fait que les saints soient revêtus consciemment du caractère de sainteté, d'irréprochabilité et d'innocence tel que Dieu l'a pensé en Christ avant la fondation du monde. Il n'y a rien de moins pour nous ; je dois avoir cela ou le moi ; ce peut être un moi bon, religieux, réformé ou christianisé, mais le moi n'est pas Christ.

Rien n'est absolu de notre côté ; les choses sont absolues du côté de Dieu, mais seulement en partie du nôtre. Même un apôtre pouvait dire : « Nous connaissons en partie », et il n'en sera jamais autrement ; il y aura toujours de la place pour une appréhension élargie jusqu'à ce que nous atteignons ce qui est parfait, et alors nous connaîtrons comme nous avons été connus. Dans l'état parfait, je me connaîtrai comme Dieu me connaît, et c'est là le sommet de la bénédiction.

L'anneau, dans l'Écriture, semble être lié à l'honneur public. Joseph reçut l'anneau de Pharaon, et dans Esther nous lisons que le roi mit son anneau sur Haman puis sur Mardochée. Cela semble suggérer une place de dignité et d'honneur public. Lorsque Pharaon ôta son anneau et le mit à Joseph, il l'investit d'un honneur public en tant qu'administrateur de tout en Égypte — c'est l'honneur que Dieu a en vue pour Ses fils. Les fils de Dieu doivent apparaître comme ceux qui occupent une position de grand honneur auprès de Dieu, de sorte que rien de ce qui est indigne ou vil ne conviendrait à des personnes qui portent l'anneau. Nous ne pourrions pas descendre à faire quoi que ce soit de vil ou de banal. Nous devons nous rappeler toujours que nous sommes investis de la part de Dieu du plus grand honneur public qui va bientôt être manifesté ; quand les fils de Dieu seront manifestés, ils libéreront toute la création. Je me demande à quoi nous ressemblerions si nous nous mouvions dans la dignité de cela ? Paul disait aux Corinthiens : Ne savez-vous pas que vous allez juger le monde, que vous allez juger les anges, et pourtant vous vous disputez pour une petite affaire d'argent ? C'est un reproche pour eux ; ils n'avaient pas l'anneau. L'anneau rendrait conscient de la dignité dans la place merveilleuse de représentation. Quand Pharaon donna son anneau à Joseph, c'était comme pour dire : Tu dois me représenter. Et quand le roi donna son anneau à Mardochée, celui-ci fut établi pour représenter le roi, de sorte qu'il pouvait sceller n'importe quel document avec le sceau du roi. L'anneau représente l'autorité du roi. Pensez à la dignité d'être établi pour représenter Dieu dans l'univers !

Nous sommes fils de Dieu maintenant, et nous avons maintenant la même dignité auprès de Dieu que celle que nous aurons au jour de la gloire. Nous n'aurons pas une dignité auprès de Dieu un iota plus grande au jour de la gloire que celle que nous avons en cette minute. Elle sera manifestée alors, mais dès maintenant Dieu voudrait nous investir de cette dignité. Nous ne pensons pas assez à nous-mêmes ; nous pensons à nous-mêmes sur la ligne de la chair et de la nature, ou de tout ce qui nous marque par l'imperfection et l'infirmité ; mais Dieu voudrait que nous pensions à nous-mêmes comme Il pense à nous, alors qu'Il hérite dans Son cœur Ses pensées qui ont pris forme en Christ.

Autant que nous le pouvons, nous devrions aimer soulager la souffrance à présent. Quand le Seigneur était ici, Il était le grand soulageur de toute douleur et de toute pression — cela appartient à l'anneau. Le Seigneur était ici pour administrer toute la richesse du ciel, et dans une certaine mesure nous sommes établis pour être les représentants de Dieu, pour porter Son sceau. Pensez au fait de mettre le sceau de Dieu sur les choses, de sorte que la manière dont nous les touchons soit digne de Dieu ! Il est humiliant de penser à quel point nous nous tenons peu dans la dignité de cela, mais Dieu n'est pas glorifié si nous ne le faisons pas.

Les sandales parlent de la manière dont nous devons nous mouvoir dans une filiation consciente. C'étaient seulement les fils qui étaient autorisés à porter des sandales dans la maison. Nous devons nous mouvoir comme des fils de Dieu, comme des personnes conduites par l'Esprit de Dieu — « car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu ». L'Esprit ne pourrait jamais me conduire à faire quoi que ce soit comme un homme naturel ; c'est le plus grand reproche pour nous si nous agissons comme des hommes. C'était le reproche que Paul adressait aux Corinthiens — « vous marchez selon l'homme ». Nous semblons considérer comme allant de soi que nous marchons comme des hommes, mais c'est tout à fait faux ; si nous le faisons, nous n'avons pas les sandales aux pieds. Il devrait y avoir quelque chose dans toute la tenue de celui qui est amené à Dieu qui le distingue comme quelqu'un qui est dans le lieu de l'affection auprès de Dieu.

La liberté de la filiation est nôtre ; nous sommes investis de ce qui appartient à la nouvelle création. Ce n'est pas Adam rendu meilleur, ou la chair rendue meilleure, mais la nouvelle création en Christ, et chaque partie en a été produite par la mort de Christ. C'est un ordre de choses qui n'appartient pas du tout à la vieille création. La plus belle robe, l'anneau et les sandales ne faisaient partie d'aucun premier héritage du prodigue, mais il en est investi, et alors le veau gras est tué et ils s'asseyent et commencent à se réjouir. Je n'ai aucun doute que la bénédiction de ceci est intensifiée en voyant que tout cela vient par la mort de Christ. Ce sera notre fête pour toujours quand nous serons dans la bénédiction de la nouvelle création ; nous jouirons éternellement avec Dieu de la pensée que tout cela a été amené par la mort de Christ.

Le veau gras suggère Christ comme Celui en qui nous avons vu la tendresse et l'excellence de l'amour qui garantirait toutes les pensées de Dieu avec justice d'une manière convenable à Dieu ; tout est garanti par la mort. Si nous savons dans quelque mesure ce que c'est que d'être revêtu de la plus belle robe, d'avoir l'anneau et les sandales, combien il est précieux de penser avec Dieu que c'est tout à fait le fruit de la mort de Son Fils!

Il y a une grande différence entre la maison et le champ. Le champ représente le lieu des compassions providentielles de Dieu, tout le bien que Dieu peut accorder aux gens en tant que vivant sur la terre. On pourrait naturellement considérer qu'un tel endroit était un très bon lieu pour y vivre ; mais ce n'est pas la maison. Dans le cadre de cette parabole, je pense que le champ représenterait ce dont on jouirait par voie de compassion providentielle. Un grand nombre de personnes vivent dans ce lieu ; elles sont reconnaissantes pour la bonté de Dieu et Ses compassions, pour la santé et la force, les capacités et les moyens et tout ce qui parle de la bonté providentielle de Dieu, mais c'est le champ, pas la maison. La maison est là où se trouve la joie de la grâce, et c'est quelque chose de tout à fait différent des compassions providentielles. Je pourrais avoir la meilleure santé, et être à l'aise quant aux circonstances ici-bas, et je pourrais être reconnaissant pour la bonté de Dieu envers moi, mais ce n'est pas la grâce de Dieu ; c'est le champ, pas la maison. La maison est vue ici comme étant le cercle de la joie de la grâce, et nous voulons y entrer.

On ne nous dit pas que l'homme du chapitre suivant était un homme méchant ; on nous dit qu'il était riche et à son aise, mais il mourut et leva les yeux en enfer. La section finale de ce chapitre est très importante parce qu'elle dépeint la condition d'un grand nombre de personnes et elle montre où elles vivent. La question n'est pas du tout soulevée quant à la méchanceté du fils aîné ; sa vie était, comme nous le dirions, une vie très respectable, ordonnée ; il pouvait dire : « Voici, il y a tant d'années que je te sers, et je n'ai jamais transgressé ton commandement ». Le Seigneur le présente comme un homme très exemplaire. En tant qu'étant dans le

champ, il est dans la jouissance de la bonté et de la compassion de Dieu providentiellement, mais il est en dehors de la maison, et pour autant que la parabole le dise, il n'y entre jamais. La maison est là où se font les réjouissances, et où se trouvent la musique et les danses ; c'est là où la joie de la grâce remplit toute la scène de musique. Maintenant, la question pour nous tous est : Où vivons-nous ? Vivons-nous dans la maison dans la festivité de la grâce divine, ou dans le champ sous la jouissance des compassions de Dieu ? Dans un pays comme l'Angleterre, notre prédication doit souvent s'adresser à ceux qui sont comme le frère aîné. Le fils cadet avait mené une vie dissipée, et gaspillé sa substance dans la débauche, mais nous sommes entourés d'un grand nombre de gens qui n'ont pas du tout mené ce genre de vie ; ils se sont comportés de manière respectable et religieuse ; ils ont fait leur devoir, pensent-ils, tant envers Dieu qu'envers leur prochain, mais ils ne connaissent rien de la maison.

La providence de Dieu envers le monde est basée sur la rédemption ; chaque averse de pluie qui tombe, chaque rayon de soleil, tout ce qui pousse, toute la santé des hommes et chaque souffle qu'ils aspirent, sont fondés sur la rédemption. Si Christ n'était pas mort, rien de tout cela n'existerait, mais cela n'est pas la maison. Sans la mort de Christ, ce monde aurait été effacé il y a des milliers d'années. Dieu rend témoignage de Sa bonté dans la providence ; l'homme ne peut pas manger son dîner sans avoir un témoignage de la bonté de Dieu. Les gens disent : « Nous l'obtenons par notre propre travail », mais cela n'est rien. Supposez que Dieu ne donne ni pluie ni soleil, à quoi sert le travail de l'homme ? Il est aussi impuissant qu'un grain de sable. Tout vient de Dieu dans Sa bonté providentielle, mais c'est le champ ; ce n'est pas la maison.

Un vieux frère me disait autrefois : « Pourquoi, vous les prédicateurs, prêchez-vous toujours sur le fils cadet ? Pourquoi ne prêchez-vous pas sur le fils aîné ? » La chose merveilleuse est que Dieu travaille afin d'amener même un tel homme à la connaissance de Lui-même dans la grâce. Dieu travaille tout le temps pour amener ces personnes religieuses et respectables qui n'ont jamais rien fait de mal à connaître Sa grâce. Le Seigneur s'adressait ici aux pharisiens qui s'étaient plaints qu'Il recevait des pécheurs et mangeait avec eux, aussi décrit-Il les publicains et les pécheurs sous la figure du fils cadet, et les scribes et les pharisiens sous la figure du fils aîné ; mais Il montre ensuite que la même grâce est dans le cœur de Dieu envers l'un comme envers l'autre. La disposition du cœur du père était précisément la même envers l'un qu'envers l'autre — c'était là l'objet de l'évangile de Luc. Dieu n'a pas deux pensées différentes envers l'homme ; Il a la même pensée envers chaque type d'homme ; à savoir, que chaque type d'homme soit amené à Le connaître dans la joie de Sa grâce. La manière dont un fils aîné est convaincu de péché est d'être amené à la conscience qu'avec toute sa bonté, sa respectabilité et sa religiosité, il ne connaît pas Dieu dans la grâce, et il n'aime pas Dieu tel qu'Il est connu dans la grâce — il était en colère. Le père traite le fils aîné avec une grâce si merveilleuse ; il sortit et lui dit : « Enfant ». Il y a là une touche particulière d'affection.

Dieu a des sentiments paternels à l'égard de chaque pharisien orgueilleux dans ce monde ; en un sens, Il a des sentiments paternels envers chaque homme dans ce monde, car la disposition de Dieu envers l'homme est tendre. Paul dit aux Athéniens : « Nous sommes sa race ». Nous sommes lents et lourds pour saisir la disposition de Dieu, que tels sont les sentiments de Son cœur envers celui qui Le haïssait pour Sa grâce. Dieu a la joie la plus illimitée dans la grâce, et Il a été haï pour cela, et Il dit, pour ainsi dire : J'ai exactement les mêmes sentiments de grâce envers vous. Toute l'Écriture est un témoignage des sentiments parentaux de Dieu à l'égard de Sa créature, l'homme. La grâce merveilleuse et indicible de Dieu n'éclate jamais avec autant de magnificence que dans Ses rapports avec le fils aîné.

Le fils aîné vivait dans ses propres circonstances, et la joie de la grâce était entièrement étrangère à son cœur. Quand il en entendit parler, il appela un serviteur. Chaque jeune serviteur dans la maison connaissait son père mieux que lui ! Il était tout à fait en dehors de cela ; il était en colère quand il entendit la musique et les danses — tout le lieu était rempli de réjouissance — mais il était dehors et dut appeler un serviteur pour lui dire ce qui se passait, que son frère était venu et qu'ils tuaient le veau gras pour lui. Le fils aîné n'avait aucune idée de son père en tant que donateur. Il dit : « Tu ne m'as jamais donné un chevreau pour que je me

réjouisse avec mes amis ». Il avait un cercle d'amis, sans doute des gens très respectables comme lui, une sorte de société d'admiration mutuelle sans aucune joie de la grâce en elle ; il n'était pas probable que son père pourvoie quoi que ce soit pour une telle réjouissance. Tout cela montrait qu'il n'avait pas une seule pensée en commun avec son père. Évidemment, il y avait dans la maison tout un système de choses dont le fils aîné ne savait rien ; il ne savait rien de la réjouissance, du manger, du boire et de la danse ; les trésors de la maison, la plus belle robe, l'anneau et les sandales — il était un étranger complet à tout cela, pourtant le père sort et le prie. Dieu ne laisse pas le pharisien le plus orgueilleux sans les supplications de la grâce. Qu'adviendra-t-il de celui que la grâce met en colère ? S'il ne change pas, il se retrouvera avec l'homme riche dans le chapitre suivant.

La sphère de la joie de la grâce est la sphère du bonheur de Dieu. Ce n'est pas le gain du fils qui vient à Lui, mais le gain de Dieu de le posséder — c'est là la joie du ciel. La joie du ciel ne consiste pas seulement en ce que de pauvres pécheurs sont sauvés de leur misère et établis dans un bien éternel, mais la joie du ciel est le gain de Dieu. Si Dieu reçoit un pécheur qui a été éloigné de Lui, la joie de cela résonne à travers le ciel en haut, et la maison en bas résonne de réjouissance. Quand une personne professe une conversion, notre véritable intérêt est de voir combien Dieu a acquis. La vraie question que le prédicateur voudrait poser lorsqu'il se met à genoux serait : « Ô Dieu, combien as-Tu reçu ? »

Quand un frère se lève pour bénir Dieu dans la joie de la grâce, c'est comme la musique — maintenant, sommes-nous prêts à danser sur elle ? Est-ce que chaque cœur bondit, danse au son de la musique ? Le Seigneur a dit à certains : « Nous vous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé ». Si une note de louange à Dieu à cause de Sa grâce résonne dans la maison, nos esprits se meuvent-ils en réponse ? Le psalmiste parle de louer Dieu avec la danse ; cela signifie des mouvements vifs dans les affections. Dans l'Ancien Testament, bien sûr, ces choses étaient extérieures, mais maintenant toute la musique et la danse sont spirituelles.

Le fils aîné dit : « ton fils », et non « mon frère ». Il était entièrement en désaccord avec son père ; pendant tout le temps que le prodigue avait été absent, il ne s'était jamais assis une seule fois pour écouter ce que son père avait à dire de lui. Il n'avait jamais été dans la compagnie de son père pendant que le prodigue était absent, pour savoir ce que son père ressentait, car il fut très surpris de l'accueil qu'il réserva au prodigue. S'il avait été en communion avec son père, il aurait su quelles étaient les pensées de son père. Le père lui dit : « Enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi ». Le père dans la grâce lui dit, pour ainsi dire : Ma pensée est que tu sois avec moi ; ce qui est à moi est à toi, et je veux que tu sois aussi intéressé par cette affaire que je le suis. Malgré la dureté de cœur, l'autosatisfaction et l'égoïsme du fils aîné, le père est résolu à utiliser tous les moyens pour l'amener à se connaître lui-même dans la grâce, et pour l'amener dans la communion de Sa joie dans la grâce. Il n'y a rien de plus touchant que la manière dont le père lui parle ; tout était là pour lui.

Les Romains exposent tout cela doctrinalement ; si nous voulons en connaître les fondements moraux, nous devrions aller aux Romains. Nous n'avons pas la base doctrinale dans Luc 15, mais nous avons sa source révélée dans le cœur de Dieu — c'est le grand objet des évangiles. Dans les épîtres, nous avons l'évangile enseigné ; dans les Actes, nous l'avons prêché, et dans les évangiles, nous l'avons illustré de sorte que le plus jeune enfant puisse le saisir. Les images sont dessinées d'une main de maître.

Sans doute le Juif avait-il un certain avantage, et le pharisien aussi. Les scribes et les pharisiens avaient une connaissance des Écritures que les publicains et les pécheurs n'avaient pas. Le fils aîné avait un avantage sur le cadet en étant extérieurement à la maison, mais nous trouvons que ses intérêts réels étaient dans une communion qui était aussi étrangère à la joie de la grâce que le pays lointain. Il y a ici deux fils tous deux également éloignés de Dieu, l'un extérieurement proche et l'autre très loin de Dieu, mais quand l'un est ramené à Dieu, la joie du cœur de Dieu est assurée.

Paul languissait après les Juifs, ayant été lui-même un fils aîné. Le monde gentil n'était pas un endroit où il pouvait trouver des fils aînés ; il le décrit dans Romains 1 comme une scène de ruine désespérée, de corruption et de débauche. Le Juif avait les Écritures, le temple et toute la faveur de Dieu ; ils étaient aimés par le Messie en dépit de leur condition et aimés par Dieu. Paul languissait après eux, et tout son cœur allait vers eux. Il dit : « J'ai souhaité être moi-même anathème pour eux » ; il alla aussi loin qu'un homme pouvait aller. Paul pensait : « S'ils ne croient personne d'autre, ils m'écouteront ; j'étais présent quand le sang du martyr Étienne fut versé ; ils sauront quel pharisien j'étais, comment je haïssais les chrétiens et essayais d'effacer ce Nom — ils m'écouteront sûrement ». Mais ils ne voulurent pas. Nous ne trouvons pas que le frère aîné ait écouté ; le père pria et supplia, mais rien ne montre qu'il ait écouté.

Nous ne pouvons pas honorer Dieu davantage qu'en pensant à Lui selon la vérité ; c'est-à-dire Sa grâce envers Sa créature. Si nous pensons à Dieu selon la vérité, nous pensons à Lui comme au Dieu qui est présenté dans Luc 15 ; nous L'adorons, Le louons et Le glorifions, parce que nous Le connaissons dans la vérité de Sa grâce. Si je suis amené à cela, Dieu en a plus de joie que moi, parce que Dieu sait combien j'étais loin, et Il est le seul qui le sache.

S'il n'y a pas de connaissance de Dieu dans la grâce, l'homme est mort en ce qui concerne Dieu ; il n'y a pas une pulsation de vie ; et un homme qui va à Dieu et Le remercie de ne pas être comme les autres hommes, d'avoir été élevé religieusement et respectablement — cet homme est mort. Supposez un instant que le fils aîné ait cédé et ait dit à son père : « J'ai été aussi mauvais et pire que mon frère », et que le père l'embrasse et qu'il entre à l'intérieur, et qu'ils aient tous deux la plus belle robe, l'anneau et les sandales, et festoient sur le veau gras, il ne reste plus une trace du prodigue ou du pharisien. Ils sont entrés sur le fondement des pensées éternelles de grâce de Dieu ; il n'y a plus de prodigue ni de pharisien, mais un seul homme nouveau — c'est la vérité de la grâce de Dieu.

CHAPITRE 16

La question de la responsabilité n'est pas soulevée au chapitre 15 — ce que Dieu a perdu est récupéré, ce qui est mort revient à la vie, et la propre joie de Dieu dans la grâce domine le chapitre du début à la fin. Envers les pharisiens et les scribes, le Seigneur justifie la bénédiction suprême de la grâce divine, car la pensée de Dieu est d'avoir des fils dans la proximité et la convenance à Lui-même. Mais ensuite, le Seigneur se tourne vers Ses disciples et soulève directement la question de la responsabilité. La filiation et la gérance doivent être liées ensemble ; nous sommes testés lorsqu'il s'agit de la gérance. Comme nous l'avons remarqué précédemment, dans l'évangile de Luc, nous voyons les déploiements les plus précieux de la grâce divine, et immédiatement après, quelque chose survient qui est de la nature d'un test.

Cette parabole s'applique à l'homme considéré comme ayant le maniement de quelque chose sur lequel il n'a aucun titre. La fidélité est largement testée par la manière dont nous agissons à l'égard du mammon d'injustice. C'est ce sur quoi nous n'avons aucun titre ; cela appartient à un autre. Toutes les choses matérielles appartiennent à un autre, et aucun d'entre nous ne pourrait établir de titre juste sur ce qui est entre nos mains à l'heure actuelle. Le Seigneur parle du mammon ici ; c'est tout ce qui donne à l'homme une place dans le monde actuel. L'argent ne donne à l'homme aucune place auprès de Dieu ; il lui achète seulement une place dans ce monde, mais il peut être pris en main correctement dans la gérance. Le chrétien a le droit de considérer tout ce qu'il possède en termes de richesse matérielle comme appartenant à Dieu, de sorte que cela prend un caractère nouveau, et il est important que cela ne soit pas gaspillé, mais que cela soit utilisé en vue de notre avantage futur. Gaspiller les biens du Seigneur ne pourrait jamais être recommandable, mais le Seigneur dit : Si vous l'utilisez pour assurer votre propre bénéfice futur, Je serai bien content de vous.

Nous avons nos richesses et notre plaisir dans la maison. Si je sais ce que c'est que d'être un fils dans la maison, ma richesse est là ; ma portion, ma joie, mon tout sont là. C'est là que je vis, et dans le sentiment de cela, je peux sortir pour toucher aux choses d'ici-bas dans l'esprit d'un économe. Si nous savions mieux ce qui est à nous, cela nous rendrait merveilleusement indépendants des choses d'ici-bas ; nous ne revendiquerions aucune sorte de droit personnel, mais nous toucherions à tout dans l'esprit de gérance. Si nous regardons les choses correctement, nous sentirions que tout accroissement du mammon d'injustice est une augmentation de responsabilité ; c'est un ajout à notre travail, non à nos moyens. Le Seigneur considère le mammon d'injustice comme étant entre nos mains pour le moment, et nous devons nous en faire des amis.

Le mammon d'injustice décrit le caractère général des possessions ici-bas. Un homme n'y a aucun droit permanent ; il est mis en confiance en tant qu'économe. Il ne peut pas le revendiquer comme sien, car cela appartient à un autre, et en réalité, dans le monde, il est utilisé d'une manière injuste. L'argent, au sens large, est le mammon d'injustice, et l'amour de l'argent est la racine de tous les maux. Ce n'est pas une preuve de faveur divine que d'avoir beaucoup d'argent ; ce que nous avons ici est un test. Je ne pourrais dire d'aucun argent que je possède que Dieu me l'a donné pour le posséder en permanence, mais Il m'en confie l'usage. Ce que Dieu me donne pour mon propre usage est dans la maison. Je peux m'en glorifier autant que je le veux ; ce qui est en dehors de cela est un test de gérance. Il a plu à Dieu de confier à Salomon de très grandes choses, et il a commencé par considérer pour Dieu, mais il a fini par tout utiliser dans une vaine tentative de se satisfaire lui-même ; il a dû prouver que c'était vanité et poursuite du vent. Tout le système de ce monde est porté par l'argent ; rien ne peut être poursuivi sans lui. C'est là son caractère général en tant que mammon d'injustice, mais le chrétien, en tant qu'économe, est autorisé à le manier et à s'en faire des amis de sorte que cela lui assure une entrée dans les tabernacles éternels. Ces personnes obtiennent les vraies richesses, celles qui sont prêtes à utiliser ce qu'elles ont d'une manière naturelle en vue de l'avenir plutôt que du présent. Dieu a un grand égard pour les personnes qui utilisent leurs moyens en vue de leur propre avantage futur. Dans les relations avec Dieu, le montant réel ne compte pas : une personne peut être testée en ayant 2 livres par semaine, et une autre personne en ayant 1 000 livres par semaine, mais moralement il n'y a pas de différence.

Le petit économe est testé dans sa sphère tout comme le grand économe dans la sienne — ils ont tous deux à rendre compte.

Je ne doute pas que la veuve avec les deux petites pièces aura une bonne place dans les tabernacles éternels ; elle a enrichi toute l'église par la pensée de ce qu'est la vraie richesse. Dans le compte de Dieu, elle était bien plus riche que Salomon. Les dons ne se mesurent pas en livres, shillings et pence ; ils se mesurent par l'état du cœur. La veuve aux deux petites pièces était au-dessus du niveau de ce qui se voit ici ; c'était pour elle une question de dévouement, non de prudence ; elle était dévouée et elle a mis ses deux petites pièces dans le trésor. Dieu était digne de tout cela dans ses pensées. Mais ici, il n'est pas question de dévouement mais de prudence. Ici, l'économe agit de manière à obtenir un bénéfice plus tard ; il agissait prudemment, et le Seigneur dit : Je veux que vous soyez prudents. Il attire l'attention sur le fait que les fils du monde sont plus prudents que les fils de la lumière — son maître a loué la prudence de l'économe injuste. Les fils de ce monde sont souvent un reproche pour nous ; ils savent ce qu'ils veulent et ils s'y adonnent. Souvent, nous savons à peine ce que nous recherchons, et nous nous y adonnons si mollement.

Le verset 13 est très sérieux ; il montre que si nous ne manions pas le mammon d'injustice dans l'esprit de gérance, il deviendra notre maître — il en domine beaucoup. Qu'est-ce qui gouverne ? Ce par quoi nous sommes gouvernés est un test. Le Seigneur dit : « Nul serviteur ne peut servir deux maîtres ». Il n'est pas possible de servir Dieu et de servir mammon en même temps, de sorte qu'un chrétien ne pourrait pas être gouverné par l'avantage monétaire comme motif. Il devrait être exercé pour savoir si c'était la voie de Dieu pour lui ; il serait gouverné par la volonté de Dieu. Si on lui proposait soudainement le double d'argent, il devrait s'enquérir pour savoir si cela vient de Dieu ou si c'est un piège du diable tendu pour ses pieds. Le diable atteindrait son but s'il nous amenait à servir mammon. Nous ne voulons pas contribuer au système du monde ; si l'argent devient notre objet et notre motif directeur, nous avons rejoint le monde et nous aidons à construire le système du monde, mais nous pouvons utiliser les choses en tant qu'économes de telle manière que ce soit à notre avantage plus tard.

Ensuite, il y a le besoin de fidélité, qui est un contraste avec l'économe de la parabole. Sa prudence est louée, mais son infidélité est condamnée. « Si donc vous n'avez pas été fidèles dans le mammon injuste, qui vous confiera les vraies richesses ? Et si vous n'avez pas été fidèles dans ce qui est à autrui, qui vous donnera ce qui est à vous ? » Il semble que la jouissance de ce qui est spirituel dépende de la manière dont nous manions le matériel. Je pense que nous mettons souvent les mauvaises étiquettes sur les paniers ! La plupart d'entre nous ont deux paniers et nous les avons étiquetés ; l'un est « mes choses » et l'autre est « les choses de Dieu », mais nous nous trompons d'étiquettes. Mes choses sont mon argent, et ce que j'ai ici. Non, ce ne sont pas mes choses, ce sont les choses de Dieu qui m'ont été confiées. Ensuite, dans l'autre panier étiqueté « les choses de Dieu » se trouvent toutes les choses spirituelles. Non, ce sont mes choses ; les choses célestes sont mes choses. J'ai une propriété absolue, un titre inaliénable sur ces choses. Je ne pourrais dire cela de rien d'ici-bas ; mon manteau m'a été prêté pour un an ou deux ; je ne pourrais pas dire qu'il est à moi absolument. L'esprit de tout cela est si nécessaire ; nous devons tenir ce que nous avons ici en gérance. Je crois que c'est la réponse à la filiation. Si je suis un fils à l'intérieur de la maison, je viens aux choses naturelles dans l'esprit d'un économe. J'ai dans mes affections tout un système de ce qui est à moi, et je peux m'y retirer comme dans ma propre propriété. Si j'avais mille acres de terre, je ne pourrais pas dire qu'ils sont à moi ; je n'y suis qu'un économe, mais j'ai une propriété qui est mienne pour l'éternité, et j'en ai un titre authentique par la grâce. Le Seigneur semble le présenter de cette façon : Si vous êtes fidèles dans la gérance des choses terrestres, vous obtiendrez un grand accroissement dans les choses éternelles. Voulons-nous un avancement spirituel ? Alors, comment manions-nous les choses qui sont entre nos mains de par la providence ? Les manions-nous pour notre propre plaisir et jouissance présents, ou en fidélité comme nous en ayant été confiés par un Autre — par Dieu Lui-même ?

Le principe des tabernacles éternels est assurément réalisé maintenant parmi les frères quand nous obtenons la jouissance de nos propres choses. Nous chantons parfois : « L'éternité a commencé ». Si l'éternité a commencé, nous sommes dans les tabernacles éternels, et nous chantons encore : « En esprit déjà là-bas » — ce sont les tabernacles éternels. La gloire est entrée ; elle n'est pas seulement en perspective mais le cœur du saint en est rempli dès maintenant. Pierre, Jacques et Jean sur la montagne ont été autorisés un instant à être remplis de la gloire. J'admets qu'ils n'étaient pas à la hauteur, mais en principe elle était là.

Je ne pense pas que donner prodigalement tout ce que l'on possède soit du tout dans la pensée du Seigneur. Vous pourriez être très imprudent en donnant de l'argent ; rien n'est plus facile que de le donner. Vous pourriez faire cela et être encore accusé de gaspiller la substance du Seigneur. Supposez que je donne à une personne pauvre plus qu'elle n'en a besoin sur le moment ; cela pourrait l'induire en tentation. Je crois que la gentillesse et la bienveillance du peuple de Dieu font parfois du tort ; la chose est d'être prudent et d'exercer la gérance. Mais nous devons nous rappeler ce que dit Jean : « mais celui qui a les biens du monde, et qui voit son frère dans le besoin, et qui lui ferme ses entrailles », 1 Jean 3:17. Nous devons faire attention à ne pas faire cela. Cela pourrait remettre en question tout notre état spirituel. Jean le dit très sérieusement : « comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ? »

Les pharisiens furent manifestement touchés dans leur conscience par les paroles du Seigneur ; avec toute leur religiosité, ils servaient réellement mammon. Ils étaient avares, nous est-il dit, et ils se moquaient de Lui.

Servir Dieu a un caractère suprêmement béni maintenant. Il y a eu un accroissement continu dans la manière dont le plaisir de Dieu a été connu. Le Seigneur nous a dit ici que les choses qui sont hautement estimées parmi les hommes sont une abomination aux yeux de Dieu. S'il en est ainsi, nous ne voulons pas être gouvernés par ces choses ; nous voulons connaître le caractère du service qui est agréable à Dieu. Le caractère du service qui est présenté ici dépendrait de l'annonce du royaume de Dieu. Il y a des étapes progressives dans lesquelles le plaisir de Dieu s'est manifesté ; d'abord la loi, puis les prophètes, qui donnent une mesure croissante de la connaissance du plaisir de Dieu, et ensuite après Jean, le royaume de Dieu est annoncé. Le plein caractère de ce qui est agréable à Dieu est venu à la lumière lorsque Son Fils bien-aimé était sur terre, et cela donne du caractère au royaume maintenant — tout le plaisir de Dieu est venu à la lumière. Il est apparu dans la voie de la grâce envers les hommes, mais il est tout entier apparu en Jésus ; ce qui est suprêmement agréable à Dieu contraste précisément avec ce qui est une abomination à Ses yeux. Je veux être exercé à entrer dans le royaume de Dieu ; le Seigneur indique que ce n'est pas une chose facile que d'y entrer. Il dit : « les bonnes nouvelles du royaume de Dieu sont annoncées, et chacun use de violence pour y entrer ». Ce n'est pas une chose facile que d'entrer dans le royaume, parce que le royaume est le lieu où Dieu a fait connaître Son plein plaisir. La loi donnait une quantité considérable de lumière sur ce qu'était le plaisir de Dieu, et les prophètes donnaient plus de lumière à ce sujet, parce que les prophètes font ressortir les sentiments de Dieu et ce qu'étaient les pensées de Son cœur. Dans les prophètes, nous trouvons le royaume distinctement anticipé, mais quand le Fils de Dieu était ici en tant qu'Homme sur la terre, Il a apporté la pleine mesure du plaisir de Dieu. Nous ne pourrions penser que quoi que ce soit de plus ait été ajouté au plaisir divin lorsque le Fils de Dieu était ici. Dieu n'a pas d'autre développement ; Il a atteint le stade final sur la ligne de la grâce. C'est pour moi une pensée étonnante que le plein plaisir de Dieu soit manifesté. Suis-je résolu à cela, ou suis-je prêt à continuer avec des choses que Dieu s'est plu à permettre dans Son gouvernement ? C'est un réel exercice pour chacun d'entre nous. C'est une chose laborieuse qui appelle à la violence. Un homme doit être assez violent pour forcer son chemin à travers chaque obstacle, et l'amour de l'argent est le plus grand obstacle qui puisse exister ; vous devez vous frayer un chemin à travers lui et tout le reste, peu importe ce que c'est.

Cette phrase concernant un homme qui renvoie sa femme et en épouse une autre semble être sans lien, mais je crois que le Seigneur attire l'attention par là sur la différence entre ce que Dieu a permis dans Son

gouvernement et ce qui est selon Son plaisir. Il a permis le divorce sur des bases très larges sous la loi, mais cela n'est pas selon Son plaisir et n'a pas de place dans Son royaume. Le royaume de Dieu n'est pas le manger et le boire, mais la justice, la paix et la joie dans le Saint-Esprit. Nous sommes dans une autre sphère maintenant, la sphère du plaisir divin. Je sens combien je la connais peu ; je languis d'en connaître davantage. Pour cela, nous avons besoin de puissance, mais si je me place sur la ligne du plaisir de Dieu, je peux assurément compter sur Sa puissance. La violence n'est pas naturelle, mais c'est une violence spirituelle qui est prête à briser tout obstacle. Il y a des choses que Dieu permet gouvernementalement, beaucoup de choses qui ne sont pas réellement selon Sa pensée ; Il les permet et continue avec ceux qui les font, mais nous ne voulons pas être sur cette ligne. Sur cette ligne, nous n'atteindrons jamais les Colossiens ou les Éphésiens, le côté céleste, et la grande leçon de ce chapitre est que nous atteignons le côté céleste — c'est ainsi que je comprends la parabole de l'homme riche et de Lazare. Cela nous est ouvert si nous avons du courage ; cela signifie presser vers le royaume.

Abraham représente le côté céleste ; il est le père de la famille céleste. Que penserait Abraham de moi s'il vivait sur terre maintenant ? Dirait-il : Mon fils, tu es précisément selon mon cœur, viens te reposer dans mon sein ? L'homme riche n'est pas présenté du tout comme un homme méchant selon les critères humains. De même, au chapitre 14, les gens qui refusaient de venir au festin n'étaient pas méchants ; ce n'étaient pas leurs péchés qui les empêchaient de venir ; c'était une question de terre, de bœufs et de femme qui les entravait. Le pauvre homme ici était dehors ; le riche avait la meilleure part sur terre et il n'avait aucun intérêt pour le céleste ; c'est une continuation de l'enseignement de l'évangile. Abraham était un homme qui fut appelé à la séparation ; Dieu l'avait appelé à quitter son pays, sa parenté et la maison de son père. Il obéit, il crut Dieu et prit la place d'un étranger et d'un voyageur ; il avait son autel et sa tente, il attendait sa cité et cherchait une patrie céleste.

Le Seigneur présente Abraham comme celui qui reçoit dans son sein chacun de ses fils ; les anges savent où les porter. Cela suggère que les anges avaient reconnu en Lazare un héritier du salut, et bien qu'extérieurement ses seuls serviteurs fussent les chiens qui léchaient ses plaies, en réalité les anges s'occupaient de lui et le servaient ; mais même le ministère des anges ne changeait pas sa situation ici-bas. Les anges reconnurent Lazare comme un sujet digne de leur attention, et ils savaient où l'emmener à sa mort ; ils le portèrent dans le sein de son père. Le Seigneur lève le voile ; Il veut que nous soyons intensément occupés par le monde invisible. Il veut le placer très distinctement devant nous, et nous faire voir que l'homme le plus pauvre de ce monde peut posséder la bénédiction suprême d'un caractère céleste, tandis que l'homme le plus riche du monde peut passer, à sa mort, dans un tourment sans fin. Le Seigneur voudrait que nous réfléchissions à la gravité de la chose afin que nous vivions comme Lazare a vécu ; ce pauvre homme couvert d'ulcères vivait à la lumière du céleste. L'homme riche ne semble avoir eu aucun intérêt pour lui, si ce n'est en lui permettant de se nourrir des miettes qui tombaient de sa table. Il n'y avait en lui rien de l'esprit de l'alliance ; il avait extérieurement les bénédictions de l'alliance, mais il n'en avait pas l'esprit.

Il y a une importance particulière dans cette Écriture ; c'est comme si le Seigneur Lui-même levait le voile. Nous pourrions dire que personne n'est revenu pour nous le dire, mais le Seigneur de gloire a levé le voile ; personne ne connaît le monde invisible comme Lui, et Il nous a dit ce qui s'y trouve. C'est un blasphème grossier contre le Seigneur que de penser qu'il est nécessaire que quelqu'un revienne quand le Seigneur a dit la vérité — nous avons non seulement Moïse et les prophètes, mais le témoignage du Seigneur de gloire. Ceci est la propre description du Seigneur du monde invisible. Les conditions sont fixées ; pourquoi prier pour les morts ? S'ils sont dans le sein d'Abraham, ou, comme nous pouvons le dire maintenant, avec Christ, nous ne pouvons rien leur ajouter, et s'ils sont dans le tourment, il n'y a aucun moyen de les en sortir, de sorte que toute l'idée des prières pour les morts vient de Satan. Le Seigneur nous suggère ici que, dans le monde invisible, il y a la reconnaissance de la part de ceux qui sont perdus de tout ce qui était autrefois disponible ;

il est terrible d'y penser. Cet homme, perdu pour l'éternité comme nous dirions, reconnaît Abraham. Il reconnaît ce principe de séparation du monde et de la foi en Dieu dont Abraham était le témoin éternel. Il est solennel de penser que ceux qui n'ont jamais reconnu les voies de Dieu en grâce dans ce monde devront les reconnaître dans le monde invisible.

Ostensiblement, cet homme était juif et, selon la chair, il était de la semence d'Abraham, mais spirituellement il n'était pas un fils, et bien que dans la parabole Abraham l'ait appelé "Mon enfant", Abraham n'était pas son père. Cela fera partie du tourment des perdus que de pouvoir reconnaître ce que Dieu avait rendu disponible et de sentir que cela ne le sera plus jamais. Ce sera l'ingrédient le plus amer de la coupe de douleur qui sera bue par les perdus. Il est frappant que cet homme ne conteste pas la justice de ce qu'il subit et ne demande pas que Lazare soit envoyé pour le sortir de là ; il demande seulement un certain soulagement à sa misère, et cela ne peut lui être accordé. La cause de sa présence en ce lieu était qu'il s'était contenté des bonnes choses de cette vie. Il n'est pas présenté comme un homme méchant, mais il s'était contenté des bonnes choses et en avait joui pleinement, n'ayant eu aucun intérêt pour ce qui est de la foi. Il était resté un étranger complet au céleste et n'était donc pas un compagnon pour Abraham. C'est une voix pour nous, croyants, nous disant que nous ne devrions pas vivre dans les choses de cette vie, mais cultiver les espérances et les attentes célestes, et marcher dans la foi de notre père Abraham. Paul parle de ceux "qui marchent sur les traces de la foi... de notre père Abraham", Romains 4:12.

Le Seigneur montre tout au long de cet évangile qu'Il apporte ce qui est céleste. Il fut introduit par un messager du ciel, et quand Il est né, il y avait une multitude de l'armée céleste ; c'est le ciel qui descend en grâce. Il ne s'agit pas d'améliorer la situation de l'homme ici-bas, ni de le rendre plus respectable ou plus aisé, mais d'apporter la joie céleste. Le chapitre 15 montre le caractère des joies célestes qui sont apportées. Attirent-elles nos cœurs au point que nous soyons prêts à abandonner la terre pour nous attacher à ce qui est céleste ? Abraham et les patriarches déclarèrent ouvertement qu'ils cherchaient une patrie céleste.

CHAPITRE 17

Les disciples avaient été sous l'influence de Jésus, et Il avait placé devant leurs cœurs la bénédiction de Dieu tel qu'Il est connu dans la grâce, ainsi que la bénédiction du système céleste. Maintenant, Il les avertit par avance qu'il était inévitable que des occasions de chute arrivent ; l'ennemi ferait des efforts persistants pour prendre les disciples au piège et les éloigner de l'esprit des petits. Les occasions de chute sont inévitables. Le mot est souvent utilisé comme étant causé par le Seigneur : Christ Lui-même est un rocher de chute ; « pour les Juifs, une occasion de chute » ; « l'opprobre de la croix ». Christ et la vérité deviennent une occasion de chute pour l'homme naturel. Mais ici, le mot est utilisé pour les choses qui sont contraires à la prospérité spirituelle.

Le Seigneur considère les disciples comme des petits qui apprennent de Lui à connaître Dieu dans la grâce, et à se mouvoir à la lumière du système céleste. Les occasions de chute ici sont des choses qui tendent à neutraliser l'influence du Seigneur.

Beaucoup de nos difficultés, lorsqu'on en recherche la racine, s'avèrent provenir de l'importance de soi. Le sentiment de la grandeur de Dieu dans la grâce est un merveilleux réducteur, mais l'ennemi chercherait toujours à introduire des occasions de chute, quelque chose pour retirer les petits du lieu de la petitesse. C'est ainsi que l'ennemi travaille tout le temps. Le Seigneur apprécie très hautement cet état de cœur qui ne pense pas à lui-même, mais à la bénédiction de Dieu tel qu'Il est connu dans la grâce, et au système céleste. Il considère très sérieusement tout ce qui s'en détournerait ; le Seigneur tient un compte très sérieux de toute influence qui tendrait à nous sortir de la place de petits.

« Ô garde-nous, amour divin, près de Toi Afin que nous puissions connaître notre néant ». (Cantique 87)

Il n'y aurait ni accrocs ni heurts si nous nous tenions tous comme des petits. Le Seigneur disant « Malheur » montre la vision sérieuse qu'Il porte sur toute influence qui tend à contrecarrer Sa propre influence.

Les disciples sont ceux qui viennent sous Son influence ou Son instruction. Il voudrait que Dieu, tel qu'Il est connu dans la grâce, soit grand pour nous, et que tout ce qui est dans le dessein de Dieu, les choses célestes, soit grand pour nous. Le sentiment même de cela, s'il est véritablement dans le cœur, nous rend petits. C'est une chose qui réduit. Nous avons besoin d'être exercés continuellement à ce sujet, afin d'être préservés comme des petits. Le verset 2 exprime quel jugement très sévère le Seigneur porte sur tout ce qui aurait un effet contraire à Sa propre influence, et chaque vrai serviteur désirerait du fond de son cœur que ce qui est dit au verset 2 lui arrive plutôt que d'exercer une influence contraire à celle du Seigneur. Je suis sûr que je préférerais être jeté au fond de la mer plutôt que d'être laissé ici pour influencer les saints de manière contraire au Seigneur. Bien sûr, un homme le faisant délibérément serait un adversaire du Seigneur et serait très certainement jugé.

C'est une grande faveur que d'être assez petit pour donner quelque expression de Dieu ; un tel homme ne s'affirme pas lui-même, mais peut introduire l'influence de Dieu. C'est ce que nous devrions désirer ; nous savons tous combien il y a de choses contraires, mais la foi introduirait une puissance pour nous permettre de mettre de côté ce qui entrave.

Le Seigneur nous dit ici ce que nous pouvons avoir à rencontrer ; les occasions de chute sont inévitables, et nous pouvons être testés par un frère. Il peut être un frère méchant, mais il est un atout précieux si nous savons comment tenir compte de lui, parce qu'il est une occasion pour la grâce active dans les saints ; s'il pèche, il y a un appel à une action restauratrice. Le Seigneur connaissait toutes les conditions que nous pourrions avoir à rencontrer, et qu'un frère puisse être assez méchant pour pécher contre nous sept fois en un jour. Une telle chose ne m'est jamais arrivée, mais le Seigneur dit que cela pourrait arriver et que nous devons prendre garde que même une chose pareille ne nous sorte pas de l'esprit de grâce qui devrait marquer

un petit. Le petit ne pense pas du tout à lui-même, mais à la joie de la grâce ; c'est comme l'esprit du chapitre 15 transmis à nos relations fraternelles.

Le pardon ne peut être administré indépendamment de la repentance ; vous ne pouvez pas l'administrer, bien qu'il soit dans votre cœur. Par conséquent, vous devez reprendre votre frère quand il pèche, non pour obtenir votre dû mais afin qu'il soit restauré. C'est à son besoin que vous pensez, pas à vous-même. Le Seigneur suppose un frère dans un tel état, si loin d'être un petit, qu'il peut pécher contre son frère et le faire sept fois en un jour. On pourrait dire que s'il s'était réellement repenti, il ne l'aurait pas refait le jour même, mais le Seigneur suppose même un cas aussi extrême que celui-là. Traiter un tel cas exige beaucoup de nous. Je ne sais pas comment j'y répondrais si un frère péchait sept fois ; je pourrais dire à la cinquième ou sixième fois : Eh bien, j'en ai assez ; je ne vois aucun changement en toi ! Cela suppose un péché réel ; ce n'est pas simplement que l'on s'est offensé pour rien. Si nous allons au fond de beaucoup de choses qui causent du trouble aux saints, il n'y a rien d'autre que la folie de l'importance de soi. Ceci suppose qu'il y a eu un péché réel, et il doit pourtant être rencontré dans ce merveilleux esprit de service et de grâce. Si un frère pèche, vous ne pouvez pas continuer avec lui comme s'il n'y avait rien ; vous êtes tenu de garder une certaine réserve jusqu'à ce qu'il y ait repentance. Vous le reprenez, mais c'est pour son bien, non pour affirmer ce qui vous est dû. Vous ne vous tenez pas à l'écart en voulant qu'il descende dans des profondeurs incommensurables de condamnation de soi ; s'il se repent, vous pardonnez ; c'est une action libre de la grâce, un pardon venant du cœur. Une réprimande nécessite plus de grâce que n'importe quoi d'autre. Si jamais je dois parler à un frère de quelque chose de mal, c'est un exercice très profond parce qu'on a besoin d'une mesure très extraordinaire de grâce avant de pouvoir reprendre ; l'âme doit être imprégnée de grâce parce que la chair intervient si facilement.

Il est frappant que ce soient les apôtres qui disent : « Augmente-nous la foi ». Ils sentaient quel test aigu cela serait ; ils sentaient que c'était tout à fait trop pour la nature avec toute son importance de soi. Ils n'étaient pas à la hauteur. Peut-être nous sentons-nous tous ainsi. Il faut beaucoup de grâce pour être capable de reprendre ; il est si facile pour la chair d'entrer en activité. J'ai été repris parfois, et j'ai senti la différence entre une réprimande dans la chair et dans l'Esprit. Très peu de chrétiens pourraient refuser la puissance d'un appel dans la grâce de Christ ; ils seraient très durs s'ils le pouvaient. C'est une sorte d'exaltation pour moi-même naturellement si je vois le mal chez les autres. Une réprimande dans la chair tend à exciter la chair en nous, mais une réprimande dans l'Esprit nous soumet. La référence du Seigneur au sycomore se rapportait à l'importance de soi profondément plantée dans le cœur humain. Le Seigneur nous avertit ici contre les choses qui interviendraient pour interférer avec l'effet normal du toucher de la grâce. Pour exercer la grâce pratiquement, nous devons être très petits ; notre problème est que nous sommes trop grands, nous ne sommes pas assez petits pour mettre en œuvre les principes de la grâce.

Le Seigneur attire l'attention sur la foi ici : « Si vous aviez de la foi comme un grain de moutarde ». Les disciples voulaient une augmentation de foi, mais le moindre brin de foi introduira un nouveau principe dans l'âme, si petit qu'il soit comparé à la plus petite des semences, mais assez puissant pour impliquer le déracinement complet du principe naturel de l'importance de soi qui est dans le cœur de l'homme. Le Seigneur minimise la foi ici ; parfois Il la magnifie, mais ici Il la rend aussi petite que possible. La foi introduit Dieu en scène, et quand elle obtient ne fût-ce qu'une petite place dans l'âme, c'est une puissance pour se débarrasser du moi — le moi n'étant pas vu ici comme sans loi ou luxurieux mais comme grand et important. Il y a une puissance en Dieu pour déraciner toute l'importance de soi naturelle d'un homme et pour en disposer efficacement. C'est l'effet merveilleux de ce principe divin de la foi ayant sa place même au plus petit degré dans l'âme ; on ne peut pas être important à la lumière de Dieu. La foi introduit Dieu tel qu'Il est connu dans la grâce ; Dieu est révélé dans la grâce dans l'évangile de Luc. La connaissance de ce que Dieu a introduit peut être très petite, et le Seigneur suppose que la foi peut être petite au début, mais il y a tout de même une puissance en elle. La grâce doit tout gouverner ; chaque action, parole et pensée doit être

gouvernée par la révélation de Dieu dans la grâce. C'est simple à dire, mais cela signifie beaucoup. Ainsi, si un frère pèche, vous pouvez introduire ce qui est de Dieu pour sa restauration, non parce que vous êtes lésé ou que vous vous sentez blessé par la manière dont il vous a traité, mais afin que vous puissiez avoir la joie de la grâce.

Si des principes légaux opèrent chez nous, il n'y a rien de plus dommageable, car ce sont des principes que Dieu a rejetés comme inutiles. Nous constatons parfois qu'il y a une grande grâce spirituelle envers un pauvre pécheur qui est un ivrogne ou quelque chose de ce genre, mais très peu envers un frère qui erre. Cela ne va pas. Le système légal a été rejeté par Dieu comme inutile, et les principes légaux ne fonctionneront pas dans l'assemblée de Dieu. La foi est la lumière de Dieu tel qu'Il est connu dans la grâce, et tout doit être gouverné par la lumière de la révélation. Les désirs ne sont pas réels s'ils ne sont pas formés par la foi. Dans une partie antérieure de l'évangile, nous avons des instructions sur la prière. Nos prières et nos désirs sont formés par la connaissance de Dieu qui nous est apportée dans la révélation et, si nous ne prions pas en accord avec elle, ce n'est pas une prière chrétienne, car toute prière est formée par la révélation de Dieu.

Le Seigneur continue le sujet et montre que nous pourrions devenir importants à nos propres yeux par la diligence et la fidélité de notre service, et penser que nous méritons quelque considération. J'ai entendu un jour un homme dire qu'il servait le Seigneur depuis cinquante ans ; il revendiquait une sorte de statut, quelque chose qui lui était dû. Je suis sûr que nous tous, les plus anciens, ne pouvons que nous sentir honteux d'avoir si peu grandi ; quand nous avons fait ce que nous devons faire, nous devons dire : « Nous sommes des esclaves inutiles ». Le Seigneur anticipe que l'importance de soi pourrait s'introduire en rapport avec le désir de Le servir ; cela est arrivé même aux apôtres. Le Seigneur savait à qui Il parlait et connaissait leurs cœurs. Il voyait l'importance de soi qui disputerait pour savoir qui serait le plus grand, et en voyait certains désirant une place spéciale. Le Seigneur savait tout à ce sujet, et leur dit : Vous devez être des esclaves envoyés pour faire ce qui vous est ordonné, et ensuite sentir que vous êtes inutiles. Ce n'est pas un mérite pour vous si vous avez fait votre travail et l'avez bien fait. Nous ne devons attendre aucune considération mais juste faire ce qui nous est dit. Il faut une grande grâce pour être un travailleur abondant et ne rien penser de soi-même. Si Dieu, dans Sa souveraineté, permet à l'un d'entre nous de faire le moindre service, nous devons remplir pleinement notre ministère et le faire aussi fidèlement et diligemment que possible ; ce n'est pas un motif d'importance de soi. Je suis juste un esclave et ce n'est pas un honneur pour moi de faire ce que mon Maître me dit de faire. Le sentiment de celui que nous servons nous garderait humbles. Si la grandeur de Dieu et de la Personne en qui Il S'est fait connaître dans la grâce est devant nous, nous ne penserons rien de nous-mêmes ; si nous sentons un mouvement de ce genre, nous le jugerons en secret. Personne ne doit se tromper lui-même et penser que ces éléments sont absents de lui ; il se tromperait s'il le pensait. Mais je peux continuer dans le jugement de cela avec mon Dieu et mon Maître et Seigneur, et ainsi je peux dire à mon Seigneur que je pense exactement la même chose que Lui à ce sujet. Le Seigneur ne manquera pas de louer et de priser, et de récompenser même un verre d'eau froide, mais voici ce qui est dans nos propres esprits. Que pensé-je de moi-même ?

*« Les actes de mérite comme nous les pensions
Il nous dira qu'ils n'étaient que péché ;
Les petits actes que nous avions oubliés
Il nous dira qu'ils étaient pour Lui ».*

Le serviteur revient de son travail extérieur de berger et de laboureur pour servir son maître, non pour être honoré par son maître. Il revient dans le véritable esprit d'un serviteur : « Celui qui veille sur son maître sera honoré ». C'est comme les apôtres dans Actes 13 ; ils n'étaient pas occupés dans le champ, mais ils l'avaient été, et ils se réunissent en présence du Seigneur ; dans l'esprit de service, ils jeûnent et Le servent. Un vrai serviteur apprécierait que, s'il aimait son maître, ce serait un jour de fête pour lui que de servir son maître. Le

Seigneur dit parfois : « Venez à l'écart et reposez-vous un peu », mais ce sera le moment le plus occupé que nous ayons jamais eu après cela.

Ici, il y a dix hommes lépreux qui se tenaient à distance. L'homme vu sous la responsabilité n'a aucun statut du tout — c'est la connexion morale avec les dix lépreux — mais en tant que divinement purifié, il y a la possibilité que Dieu obtienne une place. Dieu a acquis une grande place auprès du lépreux samaritain ; il est plus facile pour les hommes de ressentir leur exclusion de Dieu, et de souhaiter être soulagés, qu'il ne l'est d'apprécier Dieu dans la gloire qu'Il a en purifiant. Cela indique que parmi les purifiés, Dieu n'en obtient qu'un dixième. L'idée de la purification est que Dieu puisse obtenir une grande place chez nous. Nous pouvons entendre parler de beaucoup de conversions dans un lieu, et nous n'en doutons pas, mais quelle place Dieu a-t-Il obtenue dans les cœurs de ces personnes ? Qu'y a-t-il pour Dieu ? Beaucoup continuent simplement avec des bénédictions comme les neuf lépreux qui ont obtenu tout ce qu'ils voulaient ; ils n'ont pas été profondément affectés par la relation immédiate de Dieu avec eux par Jésus. Nous voyons le Seigneur ici, non avec des apôtres ou des disciples, mais avec dix hommes lépreux. C'est exactement ce qu'est l'homme en tant qu'ayant un système d'approche de Dieu qui ne rend rien parfait. Ils se tenaient à distance et cherchaient la compassion divine. Mais Dieu doit être connu dans une gloire qui purifierait afin qu'Il soit plus pour le cœur que le système qu'Il avait inauguré et qu'Il reconnaissait encore. Le dixième lépreux fut grandement affecté par l'immédiateté de la relation de Dieu avec lui par Jésus, et cela déplaça tout le reste ; Dieu s'assura une place avec lui. Nous voyons ici l'immédiateté et la perfection d'une purification divine avec laquelle le sacrificateur n'avait rien à faire. S'il n'avait rien à y faire, il n'était pas nécessaire pour celui qui appréciait la purification comme étant faite directement par Dieu en Jésus d'aller vers les représentants d'un système qui était réellement mis de côté par l'action directe de Dieu au milieu du peuple. L'homme qui perdit de vue le sacrificateur, parce qu'il était rempli d'une conscience immédiate de la relation directe de Dieu avec lui, était la dîme de Dieu.

Il existe un système sur la terre aujourd'hui qui retient les neuf, mais ils n'ont pas été purifiés par le système, et le système ne les accrédite pas non plus. Il ne prononcera personne pur. Il peut parler d'absolution, mais si vous vous renseignez soigneusement, il n'y a rien dedans ; tout est incertain. Le Seigneur a ressenti cela, car Il a dit : « Et les neuf, où sont-ils ? ». Le dixième lépreux ici reçut une confirmation ; il revint et rendit gloire à Dieu. La préoccupation suprême du Seigneur à notre égard est que Dieu puisse avoir Sa place chez nous. La question est : Quelles sont mes pensées de Dieu ? Est-Il glorifié dans mes affections ? Alors Dieu obtient Sa dîme.

CHAPITRE 18

Il y a eu des « jours du Fils de l'homme », quand le royaume de Dieu était présenté en Lui dans la voie de la grâce, et il y aura des « jours du Fils de l'homme » quand tout ce qui est mal sera ôté à Sa seconde venue. Entre les deux vient le temps de la souffrance et du rejet (chapitre 17:25) auquel les élus de Dieu ont part. Cela donne son caractère au temps présent. Tout est moralement jugé à la lumière des jours du Fils de l'homme. L'expression suggère la bénédiction qui s'attachait à chacun de ces jours, par opposition aux jours suivants où la méchanceté de l'homme mûrirait. La foi contrasterait tout cela avec ce qui marquait les jours du Fils de l'homme. Il est bon de contraster les jours du service de Christ ici-bas avec les 1 260 jours d'Apocalypse 11. Dans les jours de Christ ici-bas, chacun faisait ressortir quelque nouveau trait de la grâce du cœur de Dieu. Nous avons maintenant un nouveau niveau pour juger toute chose, bien plus élevé que celui de la loi et des prophètes.

Dans un temps de rejet et de souffrance, la grande ressource est la prière : « ils devaient toujours prier et ne pas se lasser ». Il s'agit ici (verset 7) de subir le tort sans réparation. Il y a un cri jour et nuit tandis que Dieu use d'une longue patience. C'est un temps de support de la part de Dieu, et Il voudrait éduquer Ses saints à supporter longtemps eux aussi. Tout est devant Dieu pour être réglé, mais pour le moment la prière, et non les représailles, est notre part. Si un juge inique qui ne se soucie de rien moralement veut venger pour s'épargner de l'ennui, combien plus Dieu, qui s'intéresse si intensément à Ses élus, et qui est si attentif à leur cri ! Nous voyons aux versets 10 à 13 que l'homme qui, dans l'humiliation de soi, se jette sur les compassions de Dieu, est justifié. S'il y a un esprit d'exaltation de soi, cela signifie seulement que nous serons humiliés. Si nous faisons quoi que ce soit dans cet esprit, nous serons rabaissés.

Rien n'humilie réellement un homme comme le sentiment du péché. Ce n'est pas prétendre être humble, mais une véritable humiliation. C'est là le chemin de l'exaltation divine — l'amoindrissement et l'abaissement d'un homme. Nous devons apprendre à ne rien faire de nous-mêmes, et ainsi Dieu ferait quelque chose de nous ; nous justifiant d'abord et nous exaltant ensuite dans l'appréciation des compassions de Dieu en Christ. Il est la grande expression de la compassion divine. Le publicain dit : « Ô Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur ».

Le seul autre cas où le mot apparaît est dans Hébreux 2:17 : « afin qu'il fût un souverain sacrificateur miséricordieux et fidèle... pour faire propitiation pour les péchés du peuple ». C'est un mot similaire dans 1 Jean 2:2 et chapitre 4:10, et une autre forme de celui-ci est « propitiatoire » dans Romains 3 et Hébreux 9. Il comporte en lui la pensée de la propitiation. Pour autant qu'il fût possible à cette époque, l'homme du verset 13 de notre chapitre s'était saisi de la pensée de la mort de Christ comme expression de la compassion divine et, par conséquent, du retrait de tout péché selon la gloire divine. Ce n'est pas le mot ordinaire pour compassion, qui suggère des sentiments tendres de pitié et de bonté, mais il y a ici une référence distincte à la propitiation pour le péché. Cet homme vient sur le terrain de la mort de Christ et il s'en va dans sa maison justifié et exalté. Or, ceci doit être maintenu dans nos âmes, de sorte que nous ne soyons jamais sur aucun autre terrain avec Dieu quant à nous-mêmes. C'est le véritable terrain de la paix, et cela nous place dans la position des petits enfants que Jésus peut toucher, et à qui Il peut donner le royaume de Dieu. Il est considéré ici comme quelque chose qui doit être reçu d'abord, puis dans lequel on entre. Je considère que l'homme justifié et exalté est vu dans Romains 5:1-11. Mais recevoir le royaume de Dieu consisterait à entrer dans la richesse de ce qui est dans un autre Homme, selon Romains 5:12-21.

Les petits enfants sont considérés comme n'ayant rien en eux-mêmes, mais recevant tout par le toucher de Jésus. Ils étaient amenés pour obtenir toute la vertu qui était dans un Autre — la grâce de Dieu et le don gratuit par la grâce. Ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don gratuit de la justice règnent dans la vie. Ils sont dans la suprématie de la vie — morts au péché, morts à la loi, supérieurs à la chair, vivant en Christ Jésus comme Lui étant mariés et étant habités par l'Esprit, rien en eux-mêmes et tout par le toucher de

Jésus. La doctrine de cela se trouve dans les Romains, l'illustration vivante dans l'évangile. L'évangile est prêché (Actes), enseigné (Romains) et illustré (Évangiles). De cette manière, nous arrivons au règne de la grâce dans l'âme du croyant ; elle règne par la justice pour la vie éternelle. C'est cela entrer dans le royaume pour jouir de la véritable vie du royaume.

Or le notable au verset 18 n'était pas du tout allé par ce chemin. Il vint comme un homme de bien s'adressant à un autre ; il n'avait pas appris à s'humilier dans la conscience du péché comme le publicain, et il n'avait aucune pensée de recevoir comme le petit enfant, et par conséquent il n'était pas du tout préparé pour le test que le Seigneur plaça devant lui. Le Seigneur refusa d'être approché ainsi. Il était ici pour être le témoin béni du bien en Dieu pour l'homme. Il ne voulait même pas prendre Lui-même la place d'être bon, mais plutôt de recevoir tout bien de Dieu (Psaume 16). Il pouvait le dispenser en le recevant. Le notable était évidemment attiré par Sa bonté dispensatrice, et vint comme un homme de bien pour apprendre quelque chose d'un autre homme de bien. Recevoir ne lui était jamais venu à l'esprit ; il n'avait aucun sentiment qu'il avait besoin de recevoir. Le Seigneur dut lui mettre à nu le véritable état de son cœur : il n'était pas bon bien qu'il pensât l'être. Il n'avait rien qui pût constituer un motif suffisant pour renoncer. Le motif du renoncement est le royaume de Dieu et il n'en savait rien. Il s'aimait lui-même et aimait ses richesses ; il n'était pas prêt à renoncer. Aucun d'entre nous ne s'engagera sur la ligne du renoncement tant qu'il n'aura pas un motif adéquat dans le royaume de Dieu.

Le Seigneur parle de quitter maison, parents, frères, femme ou enfants pour l'amour du royaume de Dieu. Vous devez voir la valeur du royaume de Dieu afin d'être prêt à renoncer ici-bas, et cet homme n'avait jamais vu la valeur du royaume de Dieu ; il ne le comprenait pas. Nous avons besoin de comprendre quel est le gain du royaume ; c'est une chose des plus avantageuses, et c'est quelque chose qui doit être reçu. Les petits enfants le reçoivent. S'il y a chez nous la moindre importance de soi, nous ne pouvons pas le recevoir.

Le Seigneur n'a pas testé cet homme par les commandements ; Il a délibérément évité tout ce qui, dans la loi, l'aurait exposé. Les commandements qu'il avait gardés ne l'avaient pas réellement testé sur la ligne du renoncement. « Ne commets pas d'adultère, ne tue pas, ne dérobe pas, ne dis pas de faux témoignage, honore ton père et ta mère. Et il dit : J'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse ». On pourrait accomplir tout cela sans aucun renoncement réel.

C'est là le troisième grand principe du royaume. Si vous recherchez ce qui est de Dieu, êtes-vous prêt à abandonner quoi que ce soit pour Dieu ? Est-ce que Dieu vaut quelque chose pour vous ? Avez-vous une telle richesse dans la connaissance de Dieu que vous soyez prêt à abandonner quelque chose ? Le jeune homme n'était pas prêt ; il avait fait toutes ces choses qui n'impliquaient aucun renoncement. Beaucoup de gens pourraient dire qu'ils ont gardé ces choses dès leur jeunesse. Dans cet évangile, le Seigneur fait ressortir si constamment que des choses qui sont justes en elles-mêmes peuvent être une entrave complète à la bénédiction de l'âme. Il ne s'agit pas ici de la question de péchés positifs, mais de choses qui sont bonnes et justes en elles-mêmes qui sont une entrave. Si l'on doit avoir un trésor dans les cieux, il doit y avoir ici-bas un renoncement sous une forme quelconque. Toute sorte de richesses qu'un homme peut posséder et qui n'appartiennent pas au royaume de Dieu l'empêcheront d'y entrer ; elles opèrent naturellement ainsi. Le Seigneur ne contemple pas de mauvaises choses, mais des choses dans lesquelles on pourrait être enrichi, même légitimement, qui ne sont pas le royaume de Dieu. De telles choses donnent l'occasion de renoncer. Voyons s'il n'y a pas chez nous de la place pour un petit renoncement en rapport avec des choses qui sont légitimes mais qui ne sont pas le royaume de Dieu. Nous recevrons alors « beaucoup plus » maintenant, et dans le siècle à venir la vie éternelle, comme l'a dit le Seigneur.

La vie éternelle est la vie propre du royaume ; quand le royaume sera établi publiquement, tous ceux qui y seront auront la vie éternelle — « dans le siècle à venir, la vie éternelle », verset 30. La vie éternelle est un don, mais c'est aussi un but et un prix. Le chemin qui y mène passe par la route du renoncement ; ce n'est pas par l'effort humain mais par le travail puissant de Dieu dans l'âme. Cela est impossible aux hommes mais

possible à Dieu. Quand un homme se tourne vers Dieu et veut la bénédiction de Dieu, il découvre qu'il y a quelque chose qu'il doit abandonner. Le test est de savoir si nous sommes prêts à abandonner ce qui est légitime, ce que nous pourrions conserver sans aucun trouble de conscience. Cela teste quelle valeur le royaume de Dieu a à nos yeux. Vaut-il la peine d'abandonner quelque chose pour lui ? Les disciples virent en Jésus quelque chose qui les rendit désireux de renoncer ; ils laissèrent leurs barques et leurs filets, et certains laissèrent leur père ; ils renoncèrent à cause de ce qu'ils avaient reçu. Ils n'ont pas abandonné

pour obtenir quelque chose, mais ils ont abandonné parce qu'ils réalisaient la valeur de ce qui était en Jésus.

Ce notable n'était pas sous pression ; sa difficulté était qu'il possédait trop et qu'il l'aimait, et le Seigneur dut lui faire comprendre qu'il n'était pas bon. Il pensait avoir gardé tous les commandements et il était attiré par la dispensation de bonté dans la main de Jésus, mais il dut apprendre une leçon d'humilité, à savoir qu'il n'était pas bon du tout, et cela vint du fait que ses propres possessions lui importaient plus que la manifestation de la bonté. Nous découvrons, si nous sommes résolus à marcher dans les voies de Dieu, qu'il y a quelque chose auquel nous devons renoncer. Un jeune converti le découvre dès le premier jour de sa nouvelle vie, et s'il ne marche pas sur cette ligne, il ne peut pas avancer avec Dieu. Paul, à cause de Christ, subit la perte de toutes choses ; il fit un renoncement complet ; il perdit sa réputation, ses moyens et ses amis. Tout avait disparu, mais il dit : « à cause de Christ » — tel était le motif.

Tel qu'il est présenté dans Luc, le royaume de Dieu est tout ce système de grâce qui est incorporé dans le Seigneur Jésus. C'est ce règne de la grâce qui a été exposé en Jésus, de sorte que ceux qui le reçoivent reçoivent le don de la justice, l'abondance de la grâce et la vie éternelle, mais tout cela est lié à une Personne — c'est ainsi que le royaume de Dieu est présenté dans Luc. Il doit d'abord être vu et reçu, puis nous pouvons y entrer. Entrer implique un mouvement de notre côté. Le Seigneur dit à Nicodème : Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. Il faut la nouvelle naissance pour le voir, mais ensuite, s'il est vu, il doit y avoir un mouvement fait pour y entrer. Je peux voir un beau jardin, mais c'est une autre chose que d'y entrer. Le royaume de Dieu est vu d'abord et ensuite il doit être pénétré ; nous y entrons à mesure que nous suivons Jésus pratiquement. Ce n'étaient que ceux qui étaient sujets de l'œuvre de Dieu qui pouvaient voir ce qu'il y avait en Jésus. Il en est de même aujourd'hui ; des millions de personnes savent quelque chose de Jésus, mais ils ne voient rien en Lui qui vaille la peine de faire un quelconque renoncement.

Les disciples disent (verset 26) : « Qui donc peut être sauvé ? ». Leur pensée naturelle était que plus un homme avait de richesses, plus il était favorisé par Dieu, mais le Seigneur fait ressortir ici exactement le contraire ; Il fait ressortir que les richesses pourraient empêcher un homme d'obtenir la faveur de Dieu, de sorte qu'au lieu d'être une preuve de la bénédiction de Dieu, elles pourraient être une preuve que l'on est loin de Dieu. L'état de l'homme était tout à fait mauvais ; il était perdu et il avait besoin du salut divin. Il avait besoin de Christ, et plus il possédait de choses qui n'étaient pas Christ, moins il était probable qu'il reçoive Christ ; pratiquement, il en est toujours ainsi. « Beaucoup plus » en ce temps-ci n'est pas ce que l'homme naturel apprécie du tout.

Dieu a pris les choses en main : c'est cela le royaume d'une manière très simple. Il a pourvu en Jésus à tout ce qui répondrait au besoin de l'homme en tant que créature déchue et pécheresse ; Il l'a fait de Son propre côté. Tous les droits de Dieu ont été maintenus par Jésus ; Il a apporté les compassions de Dieu ; Sa bonté, Sa miséricorde et Son salut subsistent tous en Jésus, et quand ceux-ci sont reçus, un homme est sens dessus dessous. Toutes ses pensées sont changées à son propre sujet — le monde, les richesses et tout le reste. L'homme commence à vivre dans la bénédiction que Dieu a fait connaître en Jésus. Il y a une ressource dans le Seigneur et nous ne pourrions jamais en arriver au bout. J'ai Quelqu'un qui non seulement peut me sauver de mes péchés et me délivrer de la peur du jugement, mais Il est une ressource vivante, de sorte que je peux aller à Lui, Lui confier tout et compter sur Lui — c'est cela le royaume.

La bénédiction d'une âme, l'entrée dans le royaume et la possession du salut sont des impossibilités pour l'homme, mais ce sont des possibilités divines. Nous avons affaire à tout un système de choses qui sont des impossibilités humaines — c'est là le caractère du christianisme. Dans le christianisme, tout est une question de Dieu, de Christ et du Saint-Esprit, et de tout ce qui est une impossibilité pour l'homme. Quand nous venons à Dieu et à Christ, les choses sont disponibles pour tous ; ce n'est pas une question d'homme bon ou mauvais, d'homme riche ou pauvre, mais c'est une question de ce que Dieu et Christ sont pour tous les hommes. C'est aussi une question de la mort de Christ, dont Il commence à parler ici aux disciples (verset 31). Les disciples ne le comprenaient pas, et je suppose qu'il n'y a rien dont nous connaissions si peu la signification que la mort de Christ.

Le Seigneur leur avait précédemment dit dans cet évangile (chapitre 9: 22) qu'Il serait mis à mort, et qu'Il devait être livré entre les mains des hommes, et il nous est dit qu'ils ne comprenaient pas cette parole, et qu'elle leur était cachée afin qu'ils ne la perçussent pas. Ils avaient discerné qui Il était en tant que Christ de Dieu (chapitre 9), mais la nécessité de Sa mort, ils ne l'avaient jamais vue. Je ne pense pas qu'elle puisse être perçue en dehors de l'Esprit. La mort de Christ est si merveilleuse, et sa profondeur si profonde, qu'il ne semble pas que les disciples l'aient saisie du tout, mais ce n'était pas faute que Dieu se soit donné beaucoup de peine pour la faire comprendre — les Écritures en sont pleines.

Le Fils de l'homme ne pouvait prendre Sa place de suprématie universelle que sur le fondement de la souffrance de la mort. Il devait être le grand Souffrant par la grâce de Dieu. Cet incident montre combien il peut y avoir une véritable appréciation de Christ, et même une disposition à renoncer pour Son amour, sans comprendre la nécessité de Sa mort. Par la grâce de Dieu, Il allait placer toute chose sur le pied de Sa mort. Il était en effet devenu Fils de l'homme à cette fin. La profondeur de cela les dépassait ; elle ne pouvait être appréhendée à l'avance. Les souffrances et la mort du Fils de l'homme étaient une expression de la grâce de Dieu si merveilleuse, si profonde et si étendue dans ses résultats qu'elles ne pouvaient être comprises à l'avance. Les choses écrites par les prophètes n'étaient pas comprises par eux, comme le dit Pierre.

L'incapacité des disciples à percevoir ces choses est illustrée chez l'aveugle. Il avait la foi du Fils de David et eux aussi, mais ils avaient besoin d'une vision spirituelle pour voir Jésus dans la gloire plus vaste du Fils de l'homme, et pour voir qu'Il prendrait tout ce qui appartenait à l'homme dans les desseins et les conseils de Dieu sur le fondement de Sa propre souffrance et de Sa mort. L'aveugle de Jean a eu les yeux ouverts pour voir le Fils de Dieu, mais je crois que l'aveugle de Luc a reçu la vue pour voir le Fils de l'homme et pour Le suivre. Il était « Jésus le Nazaréen » pour la foule, Fils de David pour l'aveugle, et en recevant la vue, il reçut, en figure, la capacité de Le voir et de Le suivre comme Fils de l'homme. Le Seigneur se réfère ici à Lui-même comme au Fils de l'homme (verset 31). Il cherchait à occuper leurs cœurs et les nôtres de tout ce qui Lui est lié en tant que tel. Il était sur le point de prendre l'héritage assigné au Fils de l'homme sur le fondement de Sa mort, et parce qu'Il l'avait complètement libéré de tout ce qui reposait sur lui par le péché de l'homme. Le Fils de l'homme serait lié dans l'esprit du Juif à la domination universelle selon le Psaume 8 ; Il était non seulement Fils de David mais Fils de l'homme. Le Seigneur a parlé de Lui-même très fréquemment comme Fils de l'homme dans les évangiles ; le titre se réfère à Lui comme ayant des droits universels de domination, mais la chose merveilleuse est qu'Il va les prendre sur le fondement de Ses propres souffrances et de Sa mort. Il va décharger l'héritage de tout ce qui y est entré par le péché de l'homme.

Cela a souvent été illustré par une propriété lourdement hypothéquée, et l'héritier libérerait l'héritage de toute dette et de tout encombrement avant d'y entrer comme souverain. Le péché était là, la souffrance, la cruauté, l'injustice, la vanité, la servitude de la corruption, la mort — un fardeau sur l'héritage que nul ne connaissait ni ne comprenait, sinon l'Héritier et Celui qui avait conçu dès l'éternité que tout serait à Lui. Les disciples ne comprenaient pas à quel point l'héritage était grevé. Ils croyaient que Jésus était le Christ et qu'Il était engendré de Dieu. Ils voyaient qu'Il était capable de rencontrer en puissance divine tout le mal qui se trouvait ici ; ils en avaient vu des exemples chaque jour, mais ils ne pouvaient pas réaliser quel fardeau

reposait sur l'héritage du Fils de l'homme. Tout était Son héritage, mais Sa propre souffrance et Sa mort seules pouvaient libérer l'héritage de la charge qui reposait sur lui. Cela nous donne une haute pensée de Jésus en tant que Fils de l'homme. Il faut une vision spirituelle particulière pour voir la vaste étendue de l'héritage du Fils de l'homme, et pour voir la nature terrible de ce qui y est entré par le péché. Selon les conseils de Dieu, l'Héritier a entrepris de libérer l'héritage ; Il n'y laissera pas une seule chose pour l'encombrer, de sorte que lorsqu'Il le prendra, il ne restera aucun opprobre sur Dieu dans l'univers. Et les saints seront Ses cohéritiers. Les disciples pensaient que la puissance qu'ils avaient vue exercée en bonté bienfaisante suffirait pour introduire le royaume, mais ils avaient besoin de la vision par l'Esprit pour voir que la souffrance et la mort étaient la voie divine pour accomplir ce qui était dans la pensée de Dieu. Tout est maintenant accompli, et le Fils de l'homme est ressuscité le troisième jour. Bien que l'héritage ne soit pas encore libéré publiquement, l'œuvre par laquelle il le sera est achevée. En attendant, les cohéritiers sont des compagnons de souffrance, mais ils souffrent en pleine vue de la gloire à venir.

L'ouverture des yeux de l'aveugle était un miracle réservé au Messie. Jéricho rappelait à l'esprit du Seigneur ce qui s'y était passé des années auparavant. Il s'était trouvé quelque chose pour Dieu même à Jéricho ; l'œuvre de Dieu était là dans l'âme de Rahab. Partout où le Seigneur se déplaçait, Il mettait en lumière l'œuvre de Dieu dans les âmes. Jéricho n'était pas seulement la forteresse de la puissance de l'ennemi, mais c'était le lieu de l'œuvre de Dieu, et il est évident qu'il y avait une œuvre de Dieu tant chez l'aveugle mendiant que chez le riche publicain. Il en est de même aujourd'hui ; à mesure que le Seigneur se déplace dans le témoignage, cela met en lumière l'œuvre de Dieu. L'aveugle ici représente ceux qui, par la parole de Jésus, reçoivent la capacité de discerner la portée de Ses souffrances et de Sa mort.

Le Seigneur, en passant, mettait en lumière l'œuvre de Dieu dans les âmes. Dans ces deux incidents à Jéricho (chapitres 18: 35 - 43 et 19: 1 - 10), nous trouvons une foule. Le Seigneur n'interdisait pas à la foule de Le suivre, mais Son œil était sur les individus en qui se trouvait une œuvre de Dieu. La foi était là chez l'aveugle mendiant, mais il lui manquait la vue. Les disciples connaissaient Christ selon la chair ; pour l'aveugle, Il était le Fils de David. Mais Il allait dans la mort pour ressusciter ; Il allait tout prendre sous la domination du Fils de l'homme. La vision était nécessaire pour cela. Saul devait voir et être rempli du Saint-Esprit, dans Actes 9. Si le Seigneur mettait en lumière l'œuvre de Dieu, Il ne laissait jamais les choses telles qu'Il les trouvait. L'aveugle avait, sans aucun doute, entendu dire que le Messie ouvrirait les yeux des aveugles ; « les yeux des aveugles verront », Ésaïe 29:18.

La malédiction avait été prononcée sur Jéricho et, pourrait-on dire, ôtée figurativement par l'action d'Élisée (2 Rois 2:19 - 22). Les eaux furent guéries et il ne devait plus y avoir de stérilité ; c'était comme la levée de la malédiction. Élisée représentait la grâce de Dieu ; son nom signifie le salut de Dieu, et si le salut de Dieu vient là où la malédiction a été, l'effet est de l'enlever. Il est remarquable que Jéricho ait une telle histoire de malédiction et de bénédiction ; mais la grande chose est de voir que l'œuvre de Dieu est là. Elle était là en Rahab, en l'aveugle et en Zachée. Il y avait quelque chose qui travaillait dans leurs âmes et qui était de Dieu, et à mesure que le Seigneur se déplaçait, cela venait à la lumière, tout comme maintenant, quand l'évangile est prêché, l'œuvre de Dieu dans les âmes vient à la lumière et nous trouvons des personnes intéressées et attirées. À Jéricho, la ville des palmiers, Dieu s'est assuré Sa propre victoire ; tant l'aveugle mendiant que le riche publicain sont devenus des palmiers, et ce lieu qui parlait de toute la puissance de l'ennemi et de la malédiction de Dieu est devenu la scène de la victoire et du triomphe divins.

Jésus s'arrête (verset 40). Il y a une foule, mais Son œil était sur ceux qui avaient des exercices divinement produits. Beaucoup viennent aux réunions, et les réunions peuvent ressembler à la foule, avec un certain intérêt pour le Seigneur et Ses choses, mais sans exercices définis ; c'est pourquoi nous venons et partons sans rien recevoir. Le Seigneur est toujours à l'affût d'exercices dans le cœur, et si quelqu'un vient à la réunion avec un exercice réel, le Seigneur se préoccupe de celui-là. Il met en lumière l'œuvre de Dieu et ne laisse jamais cette œuvre là où Il la trouve ; Il y ajoute toujours quelque chose. Si nous avons affaire au

Seigneur avec un quelconque exercice authentique, nous pouvons être tout à fait sûrs qu'Il nous ajoutera quelque chose. Nous ne croyons pas combien le Seigneur est prêt ; nous semblons penser que nous devons porter nos fardeaux et résoudre nos exercices, mais Il se met à notre disposition partout où il y a de la place pour qu'Il entre.

Rien ne pourrait être plus grand que de posséder la capacité de voir — la vision spirituelle. La puissance de voir réside dans l'Esprit ; c'est par l'Esprit que nous avons la vision. La vision est différente de la foi. Cet homme avait la foi avant d'avoir la vue ; voir n'est pas croire — c'est beaucoup plus grand. Le prophète Élisée dit : « Éternel, ouvre ses yeux, et qu'il voie ». Il y avait un assemblage des plus extraordinaires de choses réellement présentes mais invisibles. Nous devons avoir la vision pour voir le caractère merveilleux des choses qui sont maintenant présentes. Paul parle de ces choses très merveilleuses : « nous ne regardons pas aux choses qui se voient, mais à celles qui ne se voient pas » — il avait la capacité de voir les choses invisibles. Je ne connais pas de plus grande preuve de la faveur divine que de pouvoir voir les merveilles invisibles de Dieu liées au Fils de l'homme ressuscité d'entre les morts.

Ananias dit à Saul : « Jésus... m'a envoyé... afin que tu recouvres la vue ». Il devait voir toute chose d'une manière nouvelle en compagnie du Saint-Esprit. C'est une faculté entièrement nouvelle, et elle est directement liée à l'Esprit dans Jean 14, lorsque le Seigneur parle d'un autre Consolateur et dit immédiatement : « vous me voyez ». Le résultat du don de l'Esprit est la capacité de voir une Personne invisible. Les évangiles donnent des illustrations de choses qui ne furent réalisées en puissance qu'après la mort du Seigneur et la descente de l'Esprit, mais elles sont présentées sous forme d'illustrations. Pouvoir voir les choses est un très grand privilège et une puissance conférée par Dieu.

L'Écriture dit : « la foi vient de ce qu'on entend ». C'est une chose très bénie que de recevoir un rapport concernant Dieu et Christ et de le croire, mais le résultat du fait de le croire est que l'on reçoit le Saint-Esprit, et alors il y a une puissance divine pour percevoir les choses spirituelles. Ce n'est pas seulement que vous croyez ce que vous entendez, mais il y a une capacité de percevoir — c'est une distinction importante. Il y a un nouvel univers dans le Psaume 8 qui est la domination du Fils de l'homme ; Il va libérer l'héritage de tout encombrement et de toute trace de non-convenance, afin qu'il soit digne de Dieu et de l'Héritier. Maintenant, les saints qui ont l'Esprit le voient, de sorte que cet univers est plus grand et plus réel que toutes les choses présentes dans ce monde. Ce monde s'effondre dans le jugement de la croix ; la croix met fin à ce monde dans lequel nous vivions autrefois et auquel nous appartenions autrefois. Maintenant nous avons un autre monde, des choses « que l'œil n'a pas vues, et que l'oreille n'a pas entendues, et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme, les choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment, mais Dieu nous les a révélées par son Esprit ». Les yeux de Paul étaient spirituellement fixés sur ce royaume invisible. Nous n'avons pas encore l'univers de la félicité, mais nous avons la Personne qui va l'introduire et le remplir par l'Esprit, et nous sommes capables de Le voir. « Nous voyons Jésus, qui a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur ». Ce n'est que ceux qui ont l'Esprit qui peuvent Le voir.

Après qu'Élie eut été enlevé, il y eut cinquante hommes qui voulurent aider Élisée à trouver Élie. Les fils des prophètes étaient sans doute des hommes très intelligents, une sorte de séminaire théologique, mais ils ne pouvaient pas voir ; ils étaient aveugles. Ils dirent que l'Esprit de Dieu avait jeté Élie sur quelque montagne ou dans quelque vallée — quelle pensée avoir de Dieu ! Il avait été ravi et emporté au ciel, et ils pensaient qu'il était dans quelque fossé quelque part et demandèrent à aller le chercher ! C'est à peu près la même chose aujourd'hui ; les gens parlent et discutent au sujet de Christ. Le point de départ pour nous est : « nous voyons Jésus ». S'il y avait plus de vision, il y aurait plus de puissance. L'Écriture dit : « Faute de vision, le peuple est sans frein ». La foi ne suffit pas ; nous avons besoin de puissance pour voir. S'il n'y a pas de vision, les gens n'ont rien d'autre que la lettre de l'Écriture ; mais tout un système de choses subsiste, un monde spirituel béni qui se tient en relation avec le Fils de l'homme ressuscité d'entre les morts et glorifié à

la droite de Dieu. Si l'on voit cela, on en a fini avec le monde religieux tout entier. Ce n'est pas que les gens n'aient pas la Bible aujourd'hui ; elles sont imprimées par milliers chaque année, mais pour avoir la vision, il faut avoir reçu l'Esprit et donner place à l'Esprit, de sorte que l'on soit capable de voir les choses dans la vision de l'Esprit.

L'Esprit donne la vision de ce qui est à la droite de Dieu. J'ai souvent dit aux gens que s'ils veulent les premières informations sur ce qui se passe, ils doivent fixer leurs yeux sur la droite de Dieu. Le premier mouvement sera là. Le chrétien, les yeux fixés sur Christ à la droite de Dieu, sera le premier à obtenir des informations sur les mouvements de Dieu ici-bas. Nous devons regarder le système prophétique à la lumière du céleste. Il fut dit à Jean : « Monte ici » ; ainsi, pour comprendre la prophétie, nous devons aller au ciel et ensuite regarder en bas. Le Seigneur allait au Calvaire, pour souffrir et mourir, et l'aveugle qui reçut la vue Le suivit dans ce chemin. Il sortait de tout le système actuel de ce monde en compagnie du Seigneur.

CHAPITRE 19

Nous avons vu qu'au chapitre 18, le Seigneur s'assure à Jéricho un homme ayant la vision, et cet homme Le suit ; Il devient le grand objet pour ceux qui ont la vision. Ensuite, en Zachée, le Seigneur s'assure une maison. Le Seigneur savait qu'il y avait une maison à Jéricho où Il serait le bienvenu. Le Seigneur allait au Calvaire — la mort, et l'aveugle reçut la vue et Le suivit dans le chemin, dans ce chemin-là ; il sortait de tout le système actuel en compagnie de Jésus. Zachée avait un lieu où le Seigneur vint pour être reçu, et où Il pouvait demeurer et apporter le salut. L'œuvre de Dieu était là en Zachée et il cherchait à voir Jésus, et alors qu'il se sentait très indigne et n'attendait rien de plus qu'un regard du Seigneur, il y avait pourtant là une maison tenue en relation avec le Seigneur. Ces deux incidents représentent deux exercices importants : la capacité de voir ce qui est tout à fait en dehors du système de choses actuel, et ensuite le privilège d'avoir une maison où le Seigneur peut être reçu au milieu des conditions présentes.

Le témoignage du Seigneur réside largement dans les maisons des saints, de sorte que ce qui se passe dans les réunions dépend beaucoup de ce qui se passe dans les maisons. Je ne pense pas que nous obtiendrons jamais quoi que ce soit de qualité spirituelle dans les réunions qui dépasse ce qui se trouve dans les maisons des saints. Dans la nouvelle offrande de gâteau, les pains tournoyés étaient apportés de leurs demeures ; c'est une chose merveilleuse que d'avoir le millénium établi dans les maisons.

Nous avons remarqué comment le Seigneur, en passant, mettait en lumière dans les âmes l'œuvre de Dieu ; il y avait une œuvre chez l'aveugle et chez Zachée. Zachée était un fils d'Abraham, un vrai croyant comme nous dirions ; il était de la famille de la foi et se trouvait sous l'opprobre en tant que publicain, mais il n'avait pas réellement apporté d'opprobre sur Dieu. Les reproches de ceux qui murmuraient n'étaient pas justifiables. Je suppose que Zachée se référait à sa vie passée lorsqu'il se tint là et dit : « Voici, Seigneur, je donne la moitié de mes biens aux pauvres ; et si j'ai fait tort à quelqu'un par une fausse accusation, je lui rends le quadruple ». Le fait que Zachée se soit comporté de cette manière indiquait qu'il y avait une œuvre de Dieu en lui ; sa conduite était telle qu'elle évitait d'apporter tout opprobre sur Dieu — c'est une grande marque de l'œuvre de Dieu. Cela n'enlevait pas à Zachée le sentiment d'avoir besoin du salut de Dieu. Le Seigneur parla de Lui-même comme étant venu chercher et sauver ce qui était perdu, et Il parla du salut venant à la maison de Zachée ; c'est-à-dire qu'Il y fut reçu comme le salut de Dieu. Zachée sentait le besoin du salut comme Corneille dans Actes 10. Corneille était un homme exemplaire, ses prières et ses aumônes montaient comme un mémorial devant Dieu, et il ne s'offusqua pas de s'entendre dire que Pierre lui dirait des paroles par lesquelles lui et sa maison seraient sauvés. Plus nous avons à cœur d'agir d'une manière digne de Dieu, plus nous accueillons la grandeur de Son salut. Cela implique une délivrance complète du système de choses actuel. Christ est le salut de Dieu, et en Le recevant, le salut est nôtre dans toute sa plénitude.

La maison devait être la sphère où le salut divin se trouverait. Le salut vient à une maison, pas seulement à des individus ; une personne sauvée dans une maison apporte le salut de Dieu à cette maison. Cela s'appliquerait non seulement au chef de la maison. Zachée était la Rahab du Nouveau Testament ; il y avait une maison à Jéricho où le salut de Dieu fut reçu. Rahab avait un père ; elle était un membre subordonné de la famille, mais elle assura la bénédiction pour son père et pour toute sa parenté. Si Dieu convertit une personne dans une famille, Il indique qu'Il est entré dans cette famille pour la bénédiction. Nous devrions le considérer ainsi, qu'il s'agisse d'un parent ou d'un enfant. Dieu vient dans une maison pour la bénédiction ; il est rare que Dieu se contente de n'en avoir qu'un seul. Le salut pour la maison est un grand principe tout au long de l'Écriture.

Ces mouvements à Jéricho sont significatifs en relation avec les anciens triomphes de Dieu dans ce lieu. Le Seigneur mettait en lumière l'œuvre de Dieu partout où Il se déplaçait ; Il passait par là en chemin pour prendre le royaume et l'héritage, et sur Son chemin, Il mettait en lumière les cohéritiers. Ce qui était de Dieu dans toute sa plénitude et sa bénédiction, tel que trouvé en Jésus, fut apporté dans la maison de Zachée ;

quelque chose d'entièrement de Dieu fut introduit et cela signifiait le salut de tout ce qui n'est pas de Dieu. Le salut vient par la bénédiction de ce qui est de Dieu entrant, ainsi l'âme est délivrée de ce qui n'est pas de Dieu.

La justice était la preuve que Zachée était gouverné par ce qui était digne de Dieu — son nom même signifie pur. Comme résultat de l'œuvre de Dieu en Zachée, Dieu était honoré et aucun opprobre n'était apporté sur Lui par la conduite de Zachée. Les gens reprochaient des choses au Seigneur et Zachée prenait parti pour Lui. C'est une grande chose que de voir une sainte jalousie pour le Seigneur, de sorte que nous n'aimerions pas apporter d'opprobre ni voir d'opprobre apporté sur Son nom.

La parabole qui suit (versets 11 - 27) montrerait pour quoi nous sommes sauvés. Nous sommes sauvés afin de manier les biens du Seigneur d'une manière digne en tant que bons esclaves.

Le royaume de Dieu n'a pas encore été manifesté, parce qu'il était dans la pensée de Dieu que Son Fils soit honoré et glorifié dans le ciel avant d'être honoré sur la terre. Les disciples étaient sous une certaine mécompréhension : « ils pensaient que le royaume de Dieu allait être immédiatement manifesté ». Le Seigneur leur donne, ainsi qu'à nous, la lumière de Sa position céleste actuelle, ce qui est une chose très importante à appréhender pour nous. Quand le Seigneur prend le royaume ou l'héritage, Il le prend du côté céleste. Tout l'évangile de Luc à partir du chapitre 9 tourne autour du fait que le Seigneur est reçu en haut. Il était sur le point de recevoir Son royaume, non sur la terre mais dans le ciel. L'homme « de haute naissance » n'avait pas reçu ce qui lui était dû — publiquement Il eut la souffrance de la croix, mais le Seigneur reçoit tout ce qui Lui est dû dans le ciel. Nous sommes précisément dans ce moment particulier. Le Seigneur est sur le trône dans le ciel et Il revient pour prendre Ses droits ici-bas, mais en attendant, Il nous a établis en affaires pour Son compte ; Il nous a donné un capital avec lequel commercer.

Le Seigneur a apporté ici quelque chose qui n'avait jamais été ici auparavant ; c'est-à-dire la connaissance de Dieu dans une grâce suprême ; et notre grande affaire est de manier cela. Le Seigneur a tout mis entre nos mains et nous devons commercer avec ; il y a un commerce spirituel à mener — c'est là notre véritable affaire. Ce que nous faisons pour gagner notre vie sur terre n'est pas du tout notre véritable affaire ; notre vraie affaire est de manier ce que nous avons reçu du Seigneur de telle manière que cela augmente, de sorte que ce n'est plus la même chose pour nous maintenant qu'il y a deux ans. Luc assemble les choses moralement, et le lien avec l'incident précédent est que nous sommes sauvés afin de prendre ce que Christ nous a apporté et a mis entre nos mains.

Dans Matthieu 25 — la parabole des talents — la pensée est la souveraineté, tenant compte des différentes capacités ; tous ne reçoivent pas la même chose. L'un reçoit plus qu'un autre parce que le Seigneur voit la capacité qu'il y a pour le manier. Ici, nous avons tous la même chose ; du point de vue de ce chapitre, j'ai exactement la même chose que l'apôtre Paul. C'est une question de responsabilité ici et sur cette ligne nous avons tous reçu la même chose ; Paul, ou Pierre, ou Jean n'avaient rien de plus que ce que nous avons tous, c'est-à-dire la connaissance de Dieu dans une grâce suprême telle qu'elle est manifestée en Jésus. Il n'est pas possible d'en avoir plus et il n'est pas possible d'en avoir moins, donc le test est maintenant : Quel usage en faisons-nous ? Sommes-nous de bons esclaves ou non ? Nous avons tous le même capital pour travailler. Cette parabole donne un caractère de responsabilité entièrement nouveau ; le fait qu'il y ait dix serviteurs et dix mines suggérerait la pensée de la responsabilité, mais une responsabilité d'un caractère nouveau conditionnée par ce que nous avons reçu de Christ. La grâce suprême de Dieu révélée dans ce précieux évangile est la même pour tous. Sur le terrain de ce qui nous est venu de Dieu en Jésus, nous sommes sur un pied d'égalité avec les apôtres, et ils sont sur un pied d'égalité avec nous.

Le commerce fait ressortir si nous sommes de bons esclaves ou non ; nous avons un nouveau genre de responsabilité à assumer. Nous sommes laissés ici en l'absence de Christ pour nous occuper de Ses biens, de choses qui ont une valeur précieuse pour Christ et qu'Il a l'intention de voir augmenter entre nos mains. C'est

un commerce spirituel, une négociation. Pensez à la diligence de Paul dans le commerce ; il faisait fructifier le capital aussi souvent qu'il le pouvait.

Si nous nous enfermons sur nous-mêmes, nous n'augmentons pas. Il y a un grand danger à prendre la grâce de ce précieux évangile comme si elle était destinée à notre confort, notre assurance et notre bonheur, en l'enfermant dans nos cœurs ; ce n'est pas cela commercer. Tout nous est donné pour commercer, mais nous sommes tous plus enclins à thésauriser ce que nous pouvons obtenir. Il est possible d'aller aux réunions avec l'idée seulement de ce que nous pouvons obtenir. Déposer notre mine dans un linge représente le fait de détenir la vérité correctement, mais de manière improductive ; elle est inopérante. La chrétienté orthodoxe détient la vérité correctement et formellement, elle prendrait parti pour la vérité de Dieu, mais elle est improductive. Si un frère garde le silence alors qu'il devrait prendre part, il s'appauvrit lui-même. S'il possède quelque chose de Christ qui est d'une valeur universelle, et qu'il n'en fait pas commerce, il n'y a pas d'accroissement. La pensée est que ce qui est de Dieu doit augmenter, et cela n'augmentera pas sans commerce. C'est une grande affaire que ce qui est du Seigneur doive augmenter chez nous ; nous devons faire circuler le stock.

Nous ne réalisons pas la valeur des choses dans l'estimation de Christ. Chacun de nous devrait avoir le sentiment de recevoir quelque chose qui est de la plus haute valeur pour le Seigneur Jésus Christ, et maintenant nous devons commercer avec. Les deux choses vont ensemble : notre propre diligence personnelle à cet égard, et ensuite le faire circuler par voie de commerce ; le commerce spirituel doit être mené afin que le capital puisse augmenter. Le résultat du commerce a mis en lumière la diligence de chaque serviteur à l'égard de ce qui lui était confié. Cela n'a rien à voir avec le don ; cela a trait à ce qui est commun à tous. Paul dit aux Corinthiens : « Et travaillant ensemble à cette œuvre, nous vous exhortons aussi à ne pas recevoir la grâce de Dieu en vain » (2 Corinthiens 6:1), et il continue ensuite pour leur parler, dans ce merveilleux chapitre, de son propre commerce ; il fait ressortir ce qui l'avait caractérisé dans le maniement de la responsabilité de la grâce. Il donne une longue liste de la manière dont il s'était comporté et des différentes caractéristiques de son service et de ses travaux : « nous recommandant en toutes choses comme serviteurs de Dieu, par une grande patience dans les afflictions, dans les nécessités, dans les détresses, sous les coups, dans les prisons, dans les troubles, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes ; par la pureté, par la connaissance, par la longanimité, par la bonté, par le Saint Esprit, par une affection sans hypocrisie, par la parole de la vérité, par la puissance de Dieu ; par les armes de la justice de la main droite et de la main gauche ; par la gloire et par l'opprobre, par la mauvaise et par la bonne renommée : comme séducteurs, et étant véritables ; comme inconnus, et étant bien connus ; comme mourants, et voici, nous vivons ; comme châtiés, et n'étant pas mis à mort ; comme attristés, mais étant toujours joyeux ; comme pauvres, mais en enrichissant plusieurs ; comme n'ayant rien, et possédant toutes choses ». Voilà un homme qui commerce, et tout cela est pour le ministère, il manie les biens de Christ de telle manière qu'ils ne soient pas en vain. La grâce était puissante et opérante, et lui permettait de continuer par la foi ; cela impliquait toutes sortes de disciplines et de souffrances, mais il avance intrépidement, afin que le trésor soit multiplié et que le plus grand nombre possible en obtienne le bénéfice. Nous devons tous nous enrichir les uns les autres ; personne ne pourrait dire qu'il n'a pas de capital. Le méchant serviteur n'en savait rien, montrant qu'il est possible d'avoir la responsabilité de recevoir la richesse que Christ a apportée et laissée ici sans y avoir aucun intérêt vital.

Le Seigneur dit : « tu as été fidèle en ce qui est très peu ». Ce qui est grand est lié au dessein, nos noms écrits dans le ciel, notre appel, et rien ne peut l'invalider. Cela n'a rien à voir avec le fait d'être sur des villes ; cela a trait au fait d'être dans le ciel, une place dans la maison du Père, étant les frères de Christ et ses cohéritiers — c'est là le côté le plus grand. Le côté responsable est le côté le plus petit. Par exemple, quoi que vous puissiez faire en matière de service est une petite affaire comparée à la place que vous avez selon le dessein de l'amour éternel. Vous faites vos affaires avec diligence, tout ce qui, quant à la grâce de Dieu, vous a été

confié par Christ. La banque suggérerait que, si nous n'avons pas l'énergie de faire des affaires pour notre propre compte, nous pourrions aider quelqu'un d'autre à le faire. Mais cet homme n'avait aucun intérêt dans l'affaire ; il ne connaissait pas son seigneur ; il le calomniait. La responsabilité est un test d'amour. « Si vous m'aimez, gardez mes commandements » — c'est-à-dire tout ce qui a le caractère de commandement, et je suppose que toute responsabilité a ce caractère, mais elle devient un test d'amour. Cela a débusqué l'homme qui n'aimait pas son seigneur. Le point était qu'il ne l'aimait pas ; il a présenté une excuse boiteuse. Quand les gens présentent des excuses, elles deviennent toujours la base de leur condamnation — c'est un principe divin depuis Genèse 3 jusqu'à la fin. L'homme qui enveloppa sa mine dans un linge n'aimait pas son seigneur ; il ne voyait rien à aimer en lui, seulement un homme austère, exigeant indûment : son appréhension de son seigneur n'était pas telle qu'elle fit de lui un amoureux. La question pour nous est : Quel genre d'appréhension avons-nous du Seigneur ? Un tel Être est suffisant pour faire de nous des amoureux ardents, mais qu'est-Il pour moi ? Comment Le vois-je ? Cela détermine toute la position. Si nous avons une pensée indigne du Seigneur, nous serons indignes dans tout.

Si nous appréhendons le dessein de la grâce de Dieu qui nous a été donné en Christ avant les âges du temps, si nous voyions que nous sommes choisis en Christ avant la fondation du monde, que le Père « nous a marqués d'avance pour l'adoption par Jésus Christ pour lui-même » — cela donnerait un élan merveilleux à tout ce qui concerne le côté de la responsabilité. Plus nous sommes affermis dans tout ce qui est lié au dessein divin, plus nous serons fortifiés pour un service responsable ici-bas ; mais il ne convient pas de confondre les deux choses. Lorsque les soixante-dix disciples revinrent et dirent au Seigneur : « même les démons nous sont assujettis en ton nom », le Seigneur répondit : « Toutefois ne vous réjouissez pas de ceci... mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux ». Si je pouvais accomplir le service le plus merveilleux, même chasser les démons, guérir les malades, prêcher l'évangile de telle sorte que des milliers de personnes soient converties, le Seigneur dirait pourtant : Ne te réjouis pas de cela, mais parce que tu as une place dans le ciel. Cela nous ajuste spirituellement de sorte que nous connaissions la différence entre ce qui est le plus grand et ce qui est lié au plus petit. Cela nous ôte une bonne part d'importance de soi, car nous pouvons parfois devenir très imbus de nous-mêmes à l'égard de notre responsabilité. Nous devons nous rappeler que le côté responsable est le moindre, mais il est important parce qu'il détermine notre place dans le royaume, bien que ce ne soit pas dans la maison du Père. Nous ne devons pas abandonner le service ; nous sortons de notre lieu secret pour plus de service. Ce que je sais de Dieu doit se traduire dans la vie responsable ; cela doit tout gouverner. Si vous êtes confronté à une difficulté, votre première pensée devrait être : Mon affaire dans cette question est d'être gouverné par la manière dont je connais Dieu en grâce. S'il en était ainsi, il n'y aurait jamais rien d'inconvenant dans nos relations avec les hommes ou avec les frères. Cela coûterait quelque chose, car nous devrions renoncer au naturel. Mais quand nous donnons à la grâce de Dieu sa place convenable dans nos cœurs, il y a un grand accroissement dans nos âmes, il est donc avantageux de laisser la grâce nous gouverner.

Il y a deux côtés à la responsabilité chrétienne. L'un concerne la réception de la grâce de Dieu, et cela devient alors une responsabilité de ne pas recevoir la grâce de Dieu en vain, mais qu'elle se traduise par le commerce. L'autre côté est que les droits de Christ doivent être maintenus dans le témoignage pendant la période de Son absence ; c'est ce que l'on voit dans l'incident de l'ânon. En commerçant avec la richesse spirituelle du Seigneur, la connaissance de Dieu en grâce qu'Il nous a confiée, nous ne devons jamais oublier, en tant qu'esclaves fidèles, que notre Seigneur s'en est allé pour recevoir le royaume. Ses droits Lui ont été refusés ici, mais Il est allé dans un lieu où tous Ses droits Lui sont accordés, et ces droits doivent être maintenus dans le témoignage ; ils sont en suspens, mais quant au témoignage, ils doivent être pleinement maintenus. « Le témoignage de notre Seigneur » est réellement les bonnes nouvelles, et les bonnes nouvelles incluent non seulement tout ce qui est pour la gloire de Dieu en grâce, mais impliquent aussi la reconnaissance de tous les droits divins.

Ce qui ressort en rapport avec l'ânon indique comment le Seigneur s'assurerait le témoignage de Ses droits. Il ne le ferait pas avec pompe ou de manière impressionnante ; Il monte sur le petit d'une ânesse. La parole prophétique disait que le Roi devait venir, juste et ayant le salut — c'est comme le début de ce chapitre ; mais ensuite, Il est humble. Nous devons nous rappeler que le Seigneur est humble à l'heure actuelle, non personnellement, mais dans le caractère de Son témoignage. Nous devons nous en souvenir, car plus nous montons haut dans ce monde, plus nous avons de belles pièces et tout ce genre de choses, plus nous nous éloignons du vrai caractère du témoignage ; c'est un témoignage humble. Je pense que nous devrions y prêter attention. C'est le caractère du témoignage que le Roi est humble. Bien qu'Il soit exalté au-dessus de tous les cieux quant à Sa place en haut, pourtant quant à Sa place ici, Il est l'Humble. Son témoignage est marqué par l'humilité. Il a parlé à Saul de Tarse depuis la gloire en tant que Jésus le Nazaréen. Il s'est approprié ce nom humble. Le Seigneur choisit des matériaux humbles pour le témoignage. Le témoignage des droits de Christ est un sujet important et tire son caractère en grande partie du genre de matériau qui est pris pour le porter. Le Dieu béni cherche le genre de matériau qui Le glorifiera, aussi n'appelle-t-Il pas les grands, les sages ou les nobles, mais l'appel est marqué par un appel de personnes sans importance. Non pas que les sages et les nobles soient exclus, car Paul dit dans 1 Corinthiens 1 : « non pas beaucoup de sages... non pas beaucoup de nobles ». Lady Huntingdon disait qu'elle avait été sauvée par la lettre M. Mais ce n'est pas le caractère du témoignage, car Dieu choisit les pauvres de ce monde. Il cherche des personnes à l'esprit brisé, au cœur humble et contrit — ce sont elles qui L'attirent. Ce caractère de personne se prête au témoignage ; ce qui est grand, prétentieux et fier ne convient pas au témoignage.

Luc présente les deux côtés dont nous avons parlé : il y a la pleine expression de la grâce de Dieu envers l'homme, descendant dans une douceur condescendante pour le rendre grand ; mais d'un autre côté, tous les droits de Dieu en Christ doivent être maintenus. Comme le dit l'Écriture : « Il s'assiéra sur le trône de David son père ».

Cet ânon a été réservé spécialement à cette fin, et chacun de nous a été spécialement réservé afin de porter le témoignage des droits de Christ. Il pose Sa revendication sur nous, et nous devons répondre à Ses revendications et reconnaître que nous sommes nés dans le monde avec cela en vue. Paul disait : « Dieu, qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce » — Dieu avait cela en vue dès le départ. Cet ânon n'avait jamais été dompté ; il n'avait jamais trouvé sa place correcte avant d'être réquisitionné pour l'usage du Seigneur, et aucun de nous n'est à sa place correcte avant d'être soumis à Lui. Nous étions destinés à cette fin dès notre naissance. Il y a une certaine retenue protectrice exercée sur tous ceux qui sont marqués pour porter le Seigneur dans le témoignage ; une retenue est placée sur eux dans les voies de Dieu de sorte qu'ils sont tenus. Les voies de Dieu ne commencent pas avec nous au moment de notre conversion ; il vient un moment où le Seigneur nous réquisitionne. Comme nous l'avons souvent vu dans cet évangile, ce n'est pas tant que l'homme a besoin de Dieu, mais que Dieu a besoin de l'homme. Ainsi, ici, le Seigneur avait besoin de l'ânon ; il fut réquisitionné pour un but spécial. L'ânon fut soumis — qui se fierait à monter sur un ânon non dompté ? Le fait que le Seigneur soit monté sur un ânon non dompté indique que la puissance par laquelle Il est capable de s'assujettir toutes choses a déjà soumis ce qui peut Le porter dans le témoignage.

À Bethphagé et Béthanie, nous avons le contraste avec Jérusalem et les nations en général, car les deux signifient la maison des figues, indiquant que, si Jérusalem et Israël étaient des figuiers stériles, il y avait un village, un lieu obscur, où le Seigneur trouvait du fruit et où Ses droits étaient reconnus. Les maîtres reconnaissent immédiatement les droits du Seigneur et, pourrait-on dire, l'ânon reconnu Ses droits sans aucun dressage humain ; il est soumis pour que le Seigneur de gloire puisse monter dessus. Bethphagé et Béthanie étaient de petits endroits, mais il y avait un témoignage là-bas ; il y avait là ceux qui reconnaissaient les droits du Seigneur. Jérusalem correspond beaucoup à l'état de la profession chrétienne où

les droits du Seigneur sont refusés, mais le Seigneur s'assure quelque chose ; Il a Sa Béthanie et Sa Bethphagé, ainsi que Son ânon.

Ces deux petits villages se trouvent littéralement au pied du mont des Oliviers, qui signifie une région spirituelle et céleste. L'Esprit est descendu du ciel de sorte qu'il y a sur terre une région imprégnée de l'atmosphère céleste et de l'appréciation céleste de Christ ; il est bon d'être dans une telle région. Toute la graisse de l'olivier s'y trouve — « la racine et la graisse de l'olivier ». La graisse est cette richesse et cette opulence particulières que l'on trouve dans l'Esprit. Il voudrait amener nos pensées et nos affections en concert avec la pensée du ciel, et alors nous sentirions quel privilège c'est d'être mis à part — réquisitionnés pour porter en témoignage les droits de Christ dans une scène où ces droits sont méprisés et rejetés de toutes parts. L'ânon était réservé pour le Seigneur, tout comme la chambre d'amis.

Les disciples représentent une compagnie, une multitude, en concert avec la pensée du ciel, aussi ont-ils placé le Seigneur sur l'ânon. Ils savaient ce qu'ils faisaient en Le plaçant sur l'ânon ; ils mirent leurs vêtements sur l'ânon. Tout ce qui les distinguait eux-mêmes était désormais subordonné à la gloire de Christ. Quel tableau merveilleux ! S'il y a quelque chose qui me donnerait une place, un caractère et une respectabilité dans le monde, j'ai ce grand privilège de le subordonner à Son honneur dans le témoignage. Mettre leurs vêtements sur l'ânon se rapporterait à ce qui était fait pour le Seigneur Lui-même, mais étendre les vêtements sur le chemin indiquerait davantage la course du témoignage. Le témoignage allait prendre une direction définie. Les disciples sont vus comme contribuant sur le principe du renoncement et de l'abnégation de soi ; ils se subordonnent à la voie que prend le témoignage. Beaucoup ont manqué leur chemin faute de pouvoir discerner comment le témoignage se déplaçait. Les vêtements devaient être posés d'avance, impliquant que les disciples connaissaient le chemin par lequel le Seigneur allait se déplacer. Le vrai test pour nous est de savoir intuitivement d'avance la direction dans laquelle le témoignage va se déplacer. Parfois, il se déplace d'une manière que nous n'attendons pas et nous sommes tout à fait bouleversés.

Les sacrificateurs dans le désert ne gardaient pas les yeux fixés sur le tabernacle mais sur la nuée ; et la nuée se déplaçait avant le tabernacle. Si nous n'avons pas de vision sacerdotale, nous devons attendre qu'il y ait un mouvement du tabernacle pour voir comment les choses vont. Un vrai sacrificateur serait capable de voir les mouvements de la nuée avant même que le tabernacle ne bouge. Il y a trois choses distinctes. Premièrement, le sacrificateur avait l'œil sur la nuée ; il la voyait bouger et il la voyait s'élever. Puis, deuxièmement, le sacrificateur sonne de la trompette, et le son de la trompette met le camp en mouvement. Troisièmement, les Lévites démontent le tabernacle ; chacun prend en charge son fardeau particulier, et alors tout le camp se déplace. Il y a trois étapes : la nuée bouge, puis les trompettes sonnent — le ministère sort, et enfin le témoignage se déplace.

Comment savons-nous ce qui sera impliqué dans le témoignage des droits de Christ au cours des cinq prochaines années ? Je crois que si nous étions assez spirituels et assez sacerdotaux, nous pourrions percevoir d'avance, en observant les mouvements de la nuée, dans quelle direction le témoignage va se déplacer pour le maintien des droits de Christ. C'est une chose purement spirituelle. Alors nous ne serions pas surpris quand viendrait le moment pour le tabernacle et le camp de se déplacer ; nous aurions vu la nuée bouger en premier. Je dis cela pour nous réveiller tous quant au privilège que cela représente, afin que nous soyons prêts à subordonner tout ce qui nous distinguerait ici, à prendre nos vêtements et à les poser sur le chemin où Il va. Ce chemin implique l'abnégation de soi, la mise de côté de ma gloire, de tout ce qui me distinguerait. Je suis prêt à le poser parce que c'est le chemin que prend le témoignage des droits du Seigneur ; Il se déplace dans cette direction.

Ses droits souverains sont maintenus par la multitude ; ce n'est pas le petit troupeau ici, mais toute la multitude des disciples commença à se réjouir et à louer Dieu à haute voix. Nous avons vu la multitude de l'armée céleste au chapitre 2, mais maintenant le caractère de cette armée se voit dans une multitude d'hommes ici sur la terre. L'armée céleste au chapitre 2 célèbre la paix sur la terre : ils regardent vers le

résultat ultime de la venue de Jésus le Fils de Dieu ; mais la multitude dans ce chapitre comprend le caractère particulier du moment présent, aussi ne disent-ils pas « Paix sur la terre » ; ils parlent de paix dans le ciel. Ils sont intelligents quant au fait que tous Ses droits Lui sont refusés ici. Jérusalem n'allait pas Lui accorder Ses droits, aussi la cité qui aurait pu avoir la paix a répudié toutes les choses qui auraient contribué à sa paix. La paix est dans le ciel, et cette multitude est en accord avec la pensée du ciel tandis que le Seigneur est publiquement méprisé et rejeté. C'est une scène magnifique, une nécessité absolue pour Dieu. S'Il ne pouvait trouver une multitude de disciples, Il ferait parler les pierres mêmes. C'est une nécessité absolue pour Dieu que Son Fils royal soit loué dans Sa gloire de roi.

J'ai déjà mentionné les trois femmes qui furent martyrisées à Wigtown. Sur leur monument, il est écrit : « Elles sont mortes pour maintenir les droits de Christ dans l'assemblée ». Je ne sais pas si l'on pourrait dire quoi que ce soit de plus noble de n'importe quel saint. Dieu ne laisse pas dans l'obscurité les personnes qui veulent marcher avec Lui. La deuxième épître à Timothée irait avec cela, le maintien des droits de Christ. Si nous prononçons le nom du Seigneur, nous devons nous retirer de l'iniquité ou de l'injustice. Tout ce qui ne maintient pas les droits de Christ est injustice. Le monde religieux ne maintient pas les droits de Christ ; beaucoup professent Son nom mais seulement pour le déshonorer. Maintenant, par contraste avec cela, nous devons « poursuivre la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » — une compagnie aux affections pures.

Le cours du témoignage est déterminé par ce que l'Esprit dit aux assemblées à n'importe quel moment particulier. Il est merveilleux de penser que tout cela a une portée actuelle, de sorte que nous sommes appelés par grâce à participer à une telle célébration. Jérusalem ignore le Seigneur et se moque de Lui, mais il y a une merveilleuse célébration de Sa gloire qui se poursuit. Elle est menée par un peuple pauvre, méprisé et sans importance, un peuple dont l'origine sur le plan naturel était d'être né comme des petits d'ânes sauvages, mais ils ont été soumis à Christ et réquisitionnés pour Son témoignage, retenus pour lui, et établis pour lui dans leurs affections. On languit d'être un peu plus sur cette ligne.

À la fin du chapitre, on voit le Seigneur pleurer sur Jérusalem ; c'est extrêmement touchant. Il venait comme le Roi le plus béni dans Sa cité royale, mais elle n'avait pas d'yeux pour Le voir, et cela éveilla dans Son cœur ces émotions profondes qui trouvèrent leur expression dans les larmes. Cela nous suggère le genre de sentiments qu'il y a dans le cœur du Seigneur à l'heure actuelle — tout au long de la période du témoignage, ce sont là Ses sentiments, même envers ceux qui s'endurcissent. À la fin d'un jour de privilège particulier, un jour qui est distinctement la saison de la visitation, les sentiments tendres du Seigneur se manifestent. Ils se manifestent envers Laodicée : Il dit : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe » — il y a là un esprit de supplication. Cela devrait trouver son expression dans Ses saints à l'heure actuelle, car toute attitude que le Seigneur adopte à l'égard des choses est une attitude très sûre pour nous. Si nous savions ce qui est proche des hommes et les conséquences terribles de ne pas le savoir, nous pleurerions. Il n'y a aucune dureté d'esprit chez le Roi rejeté.

Les pleurs sembleraient être un trait approprié à la fin d'une dispensation. Jérémie, dans ses Lamentations, clôt sa dispensation par des larmes, pleurant pour le peuple. Ce seraient là les sentiments de Christ quand les choses doivent être mises de côté. Il y a un danger de s'endurcir en pensant aux droits de Dieu mis de côté et à Christ rejeté. Nous voyons la méchanceté débordante des hommes, mais le Seigneur ne voudrait pas que ce sentiment soit dominant chez nous, mais plutôt la pensée de ce qui est là pour eux et l'affreuse tristesse des yeux aveugles à cela. Jérusalem était très semblable à la place où se trouve la chrétienté maintenant, ayant un jour merveilleux, une saison de visitation, mais n'ayant pas d'yeux pour voir les choses qui appartiennent à sa paix. Le cœur de Dieu n'a jamais été plus compatissant qu'en ce moment même, connaissant la pleine bénédiction de ce que Sa grâce a apporté près, et voyant l'état terrible du cœur des hommes par rapport à cela ; cela émeut profondément les compassions divines. Ainsi, le Seigneur, en traitant avec Laodicée, est toujours fidèle à Son propre amour. « Moi, je reprends et je châtie tous ceux que j'aime » — c'est un Amant dédaigné,

mais un Amant quand même. Et si Paul doit parler des ennemis de la croix de Christ, il le fait en pleurant. Nous devenons souvent durs en parlant des ennemis. Nous pouvons savoir beaucoup de choses et comprendre les temps de la dispensation et dire aux gens très sérieusement que le jugement est sur le point de tomber, mais il faut une proximité avec Christ pour pouvoir le leur dire avec des larmes. Quand nous voyons des choses mal se passer, nous devenons indignés, et c'est juste par moments, mais il est plus facile d'être indigné que de pleurer.

L'esprit qui nous entoure aujourd'hui est vantard, arrogant et n'ayant besoin de rien, mais le Seigneur ne laisse pas les choses ainsi. À ce stade, Il entre dans le temple, indiquant que, malgré tout, Il maintiendrait un caractère de temple aux choses, ce en quoi la pensée de Dieu pourrait être connue. Tout ce qui convient à Dieu, en commençant par la prière, l'enseignement divin, l'autorité et ce qui est dû à Dieu par rapport à tous les grands sujets, doit être maintenu quand la profession extérieure se montre aveugle et indifférente à tout ce qui est de Dieu. C'est notre privilège de recourir au temple. En effet, je pense que l'objet de Luc en écrivant son évangile était de faire de nous des habitants du temple ; on l'atteint dans le dernier chapitre, où les disciples étaient continuellement dans le temple, louant et bénissant Dieu, et ayant de la lumière quant à la pensée de Dieu. Le Seigneur maintiendra cela jusqu'à la fin ; quel que soit le sort de la profession extérieure, tout ce qui a un caractère de temple sera préservé.

« Étant entré dans le temple, il commença à chasser ceux qui vendaient » (verset 45) indique que c'était le genre de chose qu'Il allait poursuivre ; l'expulsion de ce qui était indigne de Dieu serait un service continu. Il n'est pas simplement dit qu'Il le fit, mais qu'Il commença à le faire, indiquant une continuation. Ceux qui vendaient et achetaient étaient animés par des motifs égoïstes ; ils corrompaient le temple, lui enlevant son véritable caractère. C'était un esprit mercenaire et de recherche de soi qui n'est que trop commun. Par contraste avec cela, le premier élément de l'instruction du temple que Dieu voudrait nous donner est le libre don de Dieu et la facilité avec laquelle les choses peuvent être obtenues de Lui. Sa maison est une maison de prière. Nous ne pouvons pas acheter, mais nous pouvons demander ; les choses y sont données gratuitement. La prière serait la condition de dépendance qui ferait place à l'enseignement divin. Il est important pour nous d'en venir au simple fait que la prière est le secret pour obtenir les choses.

Nous devrions prier pour plus de lumière. Nous rendons souvent grâce pour la lumière que nous avons, mais il ne nous vient pas souvent à l'esprit qu'il y en a beaucoup plus que nous pourrions avoir ; nous voulons l'esprit d'enquête dans Son temple. Si cet esprit n'est pas avec nous et que nous ne cherchons pas plus de lumière, nous ne ferons pas bon usage de ce que nous avons. Le secret de tout le déclin et de tout l'égarement autour de nous est que le peuple de Dieu a cessé de s'enquérir dans le temple. Il y a toujours une tendance à penser que nous avons atteint la finalité. Ils pensaient l'avoir atteinte à la Réforme et se sont donc installés dans la lumière qu'ils avaient. Il y a toujours cette tendance si Dieu donne de la lumière, et alors l'esprit d'enquête dans le temple meurt, et il n'y a pas de lumière fraîche ; la lumière reçue perd toute sa puissance.

La pleine révélation de Dieu s'est manifestée en Christ, et par Sa prise de place à la droite de Dieu et la descente de l'Esprit, tout est complet. Du côté divin, tout est absolu et selon la mesure divine, mais de notre côté, les choses sont limitées et il y a un besoin constant d'ajustement et d'accession de la lumière divine. Bien qu'elle ait tout éclairé au-dehors, elle n'a pas tout éclairé au-dedans. Dans les épîtres, nous voyons dans les rapports de Dieu avec les saints combien les choses sont incomplètes, et combien il faut ajouter et construire, et comment le développement doit être favorisé de tous les points de vue.

CHAPITRE 20

Ce chapitre poursuit le sujet de l'enseignement dans le temple et le lie à la prédication des bonnes nouvelles. « Il arriva, l'un de ces jours-là, comme il enseignait le peuple dans le temple et qu'il annonçait les bonnes nouvelles... ». Tout enseignement au temple possède le caractère de bonnes nouvelles, car il apporte toujours une augmentation de la connaissance de ce qu'il y a en Dieu pour nous, de sorte que la lumière n'est jamais reçue de manière légale. On ne nous demande jamais de faire des briques sans paille. Tout enseignement nécessite un élargissement dans la connaissance de Dieu, de Sa grâce et de Son amour pour les hommes. Si la lumière venait uniquement avec un sentiment d'obligation, nous serions accablés, mais elle apporte une croissance dans la connaissance de Dieu, de sorte qu'il y a une provision suffisante pour répondre à la lumière donnée.

L'enseignement, s'il est efficace, doit être imprégné du caractère des bonnes nouvelles. L'enseignement de la deuxième épître aux Corinthiens — la nouvelle alliance et la réconciliation — est lié à l'évangile, mais tel que requis par les saints afin qu'ils soient fortifiés pour soutenir ce qui est digne de Dieu dans le témoignage, et pour que le caractère du temple soit maintenu. Paul a dit aux Corinthiens dans la première épître qu'ils étaient le temple de Dieu et que le temple ne devait pas être contaminé par des pensées humaines ; cela concerne les Personnes divines. Le prédicateur doit savoir, non seulement vers qui il est venu — de misérables pécheurs dans le besoin — mais aussi de la part de qui il est venu, le Dieu béni ; les bonnes nouvelles concernent Son Fils et ne doivent jamais être laissées de côté. M. Darby a dit, lorsqu'on lui a demandé s'il ne trouvait pas nécessaire de revenir aux premiers principes : Non, je ne les quitte jamais.

Il est également important que nous possédions cet élément d'autorité, que le Seigneur est résolu à maintenir. Rien n'est plus nécessaire que l'autorité ; la faiblesse générale vient du fait qu'il y a si peu de sentiment de l'autorité divine. L'anarchie est le résultat de l'abandon de la pensée de l'autorité. Le Seigneur voudrait nous imprégner dans Son temple du fait que l'autorité est ici, mais elle est ici dans l'humilité. Il était ici comme le Roi humble, ne s'affirmant pas au sens d'écraser tout devant Lui, mais l'autorité était là. Les sacrificateurs, les scribes et les anciens l'ont tous sentie, car ils ont dit : « Par quelle autorité fais-tu ces choses ? ». Ils ont confessé qu'elle était présente. Elle n'était pas imposée, mais ressentie. Pierre dit : « Si quelqu'un parle, qu'il parle comme oracles de Dieu », 1 Pierre 4:11. Ceux qui ne respectent pas l'autorité se manifestent comme étant sans loi. C'est une autorité qui n'est pas soumise à l'interrogation des hommes ; elle ne reconnaissait que les conditions morales qui étaient entièrement absentes chez ces gens. Ils ne s'étaient jamais repentis ; ils ne s'étaient jamais soumis au caractère sondant de l'enseignement de Jean, ils étaient donc moralement hors de cause. Le Seigneur ne comparaitrait pas devant leur tribunal un seul instant.

C'est de plus en plus une caractéristique de l'enseignement religieux que les choses soient toutes supposées et ne soient que ce que les hommes pensent, mais ce n'est pas la pensée de Dieu. Si nous venons au temple, nous avons la pensée de Dieu, et selon elle, les choses sont d'autorité ; on ne peut les contester, on doit y obéir. « Si quelqu'un pense être prophète ou spirituel, qu'il reconnaisse que les choses que je vous écris sont le commandement du Seigneur », 1 Corinthiens 14:37. Paul voulait qu'ils reconnaissent le commandement du Seigneur. Ce qui est dit ou fait avec l'autorité divine demeure. Les gens peuvent sembler capables de ne pas en tenir compte et de s'en jouer, mais cela demeure. Je ne me soucierais pas de dire ou de faire des choses censées tenir dans l'univers de l'homme, mais il est béni de pouvoir dire et faire des choses qui tiennent dans l'univers moral de sorte qu'elles ne puissent jamais être défaites. C'est une autorité liée à la débonnairété et à la douceur. Paul a supplié les Corinthiens par la débonnairété et la douceur de Christ ; personnellement, il était prêt à prendre la place la plus humble dans le service, même à descendre aux pieds des saints, mais il n'a jamais oublié qu'il avait de l'autorité.

Il n'y a pas de temple dans la cité d'Apocalypse 21, car la cité entière possède le caractère de temple. Il ne s'agit plus d'un sanctuaire particulier dans la ville, mais la lumière de Dieu et de l'Agneau imprègne toute la

ville. Le vainqueur à Philadelphie sera fait une colonne dans le temple, et il ne sortira jamais de la sphère de la pensée de Dieu. Dans Éphésiens 2, il est dit que nous croissons pour être un temple saint dans le Seigneur — Dieu prépare cela actuellement. Cela montre distinctement que nous n'avons pas encore atteint la finalité. Quand le temple sera complet, il y aura finalité ; la pensée de Dieu sera vue dans sa complétude. Nous devons tenir compte de la pensée de Dieu aussi bien que du cœur de Dieu. La pensée de Dieu se dresserait contre toute pensée purement humaine. Dans le temple, nous sommes à l'écart des pensées humaines, et nous avons les pensées de Dieu. Paul dit aux Corinthiens qu'ils sont le temple de Dieu. Il parle d'eux comme d'un sanctuaire, un mot très intime, exprimant le caractère saint qui s'attache aux saints dans la pensée de Dieu.

À la lumière de tout cela, nous pouvons voir dans la parabole de la vigne comment ce qui est dû à Dieu est assuré. Les fruits étaient dus à Dieu. Nous ne lisons pas cette parabole comme se référant uniquement aux prophètes d'autrefois et à Christ venant et étant refusé, mais le grand point de la parabole en ce qui nous concerne est qu'Il a donné la vigne à d'autres, et nous sommes ces autres. Il y a beaucoup plus de choses qui nous sont confiées qu'il n'y en a jamais eu de confiées à Israël : ils n'ont jamais connu un Christ glorifié et ils n'avaient pas l'Esprit. Il y a maintenant la possibilité de rendre à Dieu ce qui Lui est dû. Dieu ne permettra pas que ce qui Lui est dû tombe en désuétude. Sommes-nous résolus à ce que Dieu reçoive tout ce qui Lui est dû ? C'est l'objectif ultime de chaque serviteur qui nous est envoyé et du ministère. Nous avons tendance à penser que Dieu envoie Ses serviteurs pour nous aider et nous servir, et nous en restons là. Le grand objet du service lévitique est que tout ce qui est dû à Dieu puisse être rendu. Les Lévites étaient dispersés à travers Israël pour rappeler sans cesse au peuple ce qui était dû à Dieu.

La vigne représente ce qui donnera du plaisir ; le vin « réjouit le cœur de Dieu et de l'homme ». Dieu a introduit, dans Ses premières relations avec Abraham et sa descendance, des éléments qui étaient calculés pour produire tout ce qui est agréable à Dieu. Quel merveilleux système de bénédiction et de faveur Dieu a introduit !

Il S'est révélé à eux dans la rédemption ; Il a fait sortir une vigne d'Égypte. Il les a conduits au désert et a habité au milieu d'eux. Il leur a donné la manne du ciel, l'eau du rocher, et un système céleste placé au milieu d'eux — le tabernacle — tout cela selon le modèle des choses célestes. Il les a introduits dans le pays et leur a promis des choses merveilleuses. C'est de cette manière qu'Il a planté la vigne, puis Il l'a remise entre leurs mains pour voir ce qu'ils en feraient. Tout était calculé pour produire de tels fruits qui seraient délicieux pour Dieu ; ils n'auraient jamais dû cesser de Le louer pour la rédemption, ni de Lui rendre grâce pour Ses merveilles dans le désert et pour les avoir introduits dans le pays. Il aurait dû y avoir une louange perpétuelle pour la manière dont Dieu S'est fait connaître.

La vigne me suggère un système de bénédiction et de faveur divine qui est entièrement de Dieu. Cela s'est concrétisé dans les promesses faites à Abraham, Isaac et Jacob, et cela s'est traduit dans les voies de Dieu envers Son peuple. On ne peut voir aucune partie des voies de Dieu envers Son peuple qui n'ait été extrêmement favorable. Son gouvernement est intervenu lorsqu'ils étaient méchants, mais ce n'était pas ce qu'Il proposait. Planter la vigne ne suggère pas le principe légal ; il y avait quelque chose de bien plus grand que cela dans la pensée de Dieu. Le système légal est entrelacé avec la plus merveilleuse manifestation de faveur et de bonté divines, calculée pour produire du fruit qui plaira à Dieu. Il y a tout dans la vigne qui pourrait produire du fruit, et Dieu la donne aux cultivateurs. Est-ce notre grand plaisir de rendre ce qui est dû à Dieu ? Dieu poserait cette question à chacun d'entre nous. Il a tout fourni, et Sa grâce est suffisante. Sommes-nous disposés à rendre ce qui Lui est dû ? Tout repose là. « Si vous le voulez bien et si vous écoutez, vous mangerez les meilleures productions du pays ». Juste pendant un bref moment, Israël a effectivement rendu du fruit ; Israël fut fructueux et agréable à Dieu lorsque les offrandes pour le tabernacle furent apportées.

Il y a un grand danger que nous regardions le bien spirituel comme quelque chose pour nous-mêmes, en oubliant que tout bien spirituel doit nécessiter ce qui est dû à Dieu. Cela est ressorti si magnifiquement en

rapport avec le tabernacle et le système des sacrifices. Ils avaient une occasion charmante d'apporter ce qui était dû à Dieu par Sa gracieuse faveur envers eux, et ils n'y ont pas répondu. Si vous étudiez les personnages de l'Ancien Testament depuis Moïse, vous verrez que chaque serviteur avait à cœur qu'il y ait quelque chose pour Dieu. Je crois que c'est encore vrai ; le désir ardent de chaque serviteur que Dieu envoie est qu'il y ait quelque chose pour Lui. Nous pouvons être très reconnaissants s'il y a quelque chose de cela lorsque nous nous réunissons. Ce qui caractérise la prière d'assemblée est qu'il devrait y avoir quelque chose pour les Personnes divines. L'Épître aux Romains mène à ce que nos corps soient présentés à Dieu comme un sacrifice vivant et à ce que nous devions « d'un commun accord, d'une seule bouche, glorifier le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ », Romains 15:6. Pierre nous dit que nous sommes édifiés comme une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu — c'est-à-dire, quelque chose pour Dieu. S'il s'agit du ministère, il dit : « Si quelqu'un parle, qu'il parle comme oracles de Dieu... afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus Christ ». Paul donne le sommet dans Éphésiens : « à lui soit la gloire dans l'assemblée » — un vase où tout est pour Dieu.

Si je ne rends pas ce qui est dû à Dieu en rapport avec Sa grâce par laquelle Il S'est révélé à l'homme, je suis sans valeur. Le Seigneur dit : « Quiconque tombera sur cette pierre sera brisé ; et celui sur qui elle tombera, elle l'écrasera », verset 18. Si Christ est rejeté, il ne reste plus pour l'homme que le jugement. Christ devient une pierre d'achoppement ; les gens tombent dessus et elle les écrasera aussi — les deux sont un jugement. Si la volonté de l'homme est à l'œuvre, Christ devient une pierre d'achoppement ; Pierre nous dit qu'Il l'est pour les désobéissants. L'Héritier rejeté devient la pierre angulaire, et tout est maintenant testé par Christ ; tous les droits de Dieu, tout ce qui Lui est dû, sont maintenant exposés en relation avec Christ.

La pierre angulaire est toujours liée au temple. Pierre en parle ainsi, disant qu'il existe une structure qui tire toute sa gloire et sa valeur de Christ. « C'est donc pour vous qui croyez qu'elle a du prix », 1 Pierre 2:7. Christ est la pierre angulaire, choisie et précieuse ; le temple tire son caractère aujourd'hui de la prééminence de Christ. Les gens devraient discerner quand ils viennent parmi nous que Christ est prééminent pour nous, et que nous L'exaltons et nous glorifions en Lui. Il est le Chef de l'angle. Christ est l'Héritier de tout ce qui est dû à Dieu. Dieu reçoit ce qui Lui est dû par Christ. Il expose Ses droits en Christ et reçoit ce qui Lui est dû par Christ. Si nous honorons le Fils, nous honorons le Père qui L'a envoyé. Si Christ est magnifié et glorifié, Dieu est magnifié et glorifié. Ainsi, ce qui marque la maison spirituelle, le temple, c'est que Christ est honoré.

Il y a une touche particulière de grâce au verset 13 : « J'enverrai mon fils bien-aimé ; peut-être que, quand ils le verront, ils auront du respect pour lui », suggérant qu'une telle expression de faveur ne pourrait être résistée. Il est touchant que le Seigneur le présente de cette façon, comme pour dire que Dieu est allé jusqu'à l'extrême limite et que sûrement le cœur des hommes sera touché. Il est solennel de voir que ces gens étaient tout à fait conscients de n'avoir pas rendu ce qui était dû à Dieu. « Ils comprirent qu'il avait dit cette parabole pour eux ».

La section suivante (versets 20 - 26) introduit la grande question du gouvernement de Dieu dans le monde et de notre position par rapport à celui-ci. Nous devons reconnaître César et ce qui lui est dû, mais le Seigneur dit aussi : « rendez... à Dieu ce qui est à Dieu ». Nous devons toujours être gouvernés par la pensée de ce qui est dû à Dieu.

Le Seigneur a maintenu ce qui était dû à l'autorité qui existait alors, mais aussi ce qui était dû à Dieu. Nous avons affaire à une autorité qui est établie dans le monde, et nous avons une certaine obligation à son égard, rendant à César ce qui est à César, mais ce qui est à Dieu doit être rendu ; c'est une dette. Ces choses ne sont pas laissées au libre arbitre ; toute liberté est accordée pour des offrandes volontaires, mais certaines choses ne sont pas volontaires ; elles sont obligatoires, dues à Dieu. Le principe de « Ô quelle dette nous avons » est spirituellement et moralement juste, et tout est le fruit de Sa grâce. Si je ne paie pas mes dettes, je suis

malhonnête, comme le dit Malachie : « Un homme volera-t-il Dieu ? ». La reconnaissance de l'obligation est une leçon importante du temple.

Rien d'autre n'est juste que de rendre ce qui est dû à l'homme et à Dieu. César possède une place dans le monde et il doit recevoir ce qui lui est dû, et il est dû à tous les hommes d'être traités avec respect et honneur. Si je ne le fais pas, je ne suis pas juste. L'Écriture nous dit d'honorer tous les hommes ; ce n'est pas optionnel. Si quelqu'un, en raison de sa personne ou de sa fonction, mérite un honneur spécial, je dois lui rendre ce qui lui est dû. Et certaines choses sont dues aux frères — est-ce que je leur rends ce qui leur est dû ? Si je ne le leur rends pas, je suis une personne injuste. Ensuite, il y a ce qui est dû à Dieu. L'épître aux Romains est la grande épître de la justice. Il n'y a pas de spiritualité en dehors de la justice ; c'est un principe fixe. Le Seigneur aime la justice et hait l'anarchie ; Il aime ce qui est juste, et l'anarchie est précisément l'opposé de ce qui est juste.

Le Seigneur parla de César d'abord parce qu'Il répondait à leur question. Ils étaient venus pour Le prendre au piège. S'Il avait dit qu'il était permis de payer le tribut à César, Il se heurtait à tous les sentiments nationaux des Juifs, et s'Il avait dit que ce n'était pas permis, Il aurait été livré au gouvernement comme un séditionnaire, mais le Seigneur répond avec sagesse et les réduit au silence. Ce qui est dû à Dieu serait que l'immense obligation que Sa grâce et Son amour nous ont révélée en Christ et rendue effective dans nos cœurs par l'Esprit reçoive une réponse convenable. C'est réellement lié au service de Dieu. Paul parle de Christ chantant à Dieu parmi les nations (Romains 15:9). Christ donne à Dieu ce qui Lui est dû, et c'est le privilège des nations maintenant de se joindre au chant pour Dieu, rendant ce qui est dû. La leçon suivante dans le temple (versets 27 - 40) est l'importance suprême des relations spirituelles et éternelles ; cela ne peut se faire que sur la base de la justice. Nous en venons maintenant à un sujet du plus profond intérêt, celui de la résurrection, et du caractère de la vie qui appartient au monde de la résurrection. Les pensées des sadducéens étaient toutes formées selon le modèle de « ce monde », mais le Seigneur place devant nous le caractère spirituel de « ce monde-là » ; ce monde-ci est marqué par le naturel et ce monde-là par le spirituel, et rien n'entre dans ce monde-là sinon ce qui est spirituel. Le Seigneur continue en contrastant le caractère transitoire du siècle présent avec le caractère spirituel et permanent du siècle à venir. Il est bon pour nous de nous habituer dès maintenant à cultiver ce qui appartient au siècle à venir, c'est-à-dire la spiritualité. Il n'y a rien d'autre que ce qui est spirituel dans le monde de la résurrection de Dieu. Il y a deux mondes, le monde du naturel et le monde du spirituel. Les sadducéens posèrent une question très insensée, et montrèrent seulement que leur vision des choses était purement naturelle, mais le Seigneur a dirigé cela pour nous donner un enseignement précieux quant à la résurrection. Non seulement ce qui est injuste ou mauvais n'entrera pas dans le monde spirituel, mais ce qui est naturel n'y entrera pas. Même Adam, s'il n'avait pas péché, n'y serait pas entré, parce qu'il était un homme naturel et, en tant que tel, n'aurait jamais pu entrer dans la sphère de la résurrection. Le Seigneur dans le temple voudrait nous imprégner de l'importance suprême du spirituel, et nous devrions tenir grand compte de Ses paroles. Nous devrions penser à ce qui va être transporté dans le monde spirituel ; les relations naturelles ne seront pas transportées, et nous devrions être exercés à être bien pourvus de ce qui sera transporté. Le naturel n'est que pour un moment ; la mort survient sur lui, mais la résurrection introduira ceux qui sont estimés dignes vers ce qui est spirituel et permanent — vers un état égal aux anges, un état permanent de sainteté et d'incorruptibilité — en tant que fils de Dieu, fils de la résurrection. Le Seigneur parle d'être « estimés dignes d'avoir part à ce monde-là ». Il y a une convenance chez de telles personnes pour avoir part à un monde spirituel. Quel exercice cela soulève dans le cœur de quiconque possède la lumière et la foi de la résurrection ! Le naturel ne donnait aucune dignité pour ce monde-là ; ce n'est qu'en ayant des traits spirituels que nous pouvons être dignes d'obtenir une part dans un monde spirituel. L'Écriture présente toujours la chose ainsi : voir Jean 5:29, Romains 2:7, Philippiens 3:11, 2 Thessaloniens 1:5 - 7. Il n'y aura personne dans ce monde-là qui ne soit estimé digne d'y être. Le malfaiteur du Calvaire sera estimé digne, car il s'est jugé lui-même, il a justifié Christ, et il a reconnu que tout le droit du royaume Lui appartenait. Dieu ne pouvait pas laisser cela en dehors de Son monde spirituel. Le Seigneur voudrait nous

conduire en esprit en dehors du naturel dans ce monde où il n'y a pas de mort, et où nous serons égaux aux anges, des êtres qui ont été préservés par l'amour électif et la puissance de Dieu dans un état sans chute. Ce sont des êtres saints et ce sont nos compagnons de service (Apocalypse 22:9), les serviteurs obéissants et ravis de Dieu et de Jésus, témoins sans jalousie de la grâce merveilleuse de Dieu envers les hommes. Ce sont des esprits, des êtres d'un ordre spirituel qui sont admis dans la confiance divine. « Égaux aux anges » est un état d'être très élevé et saint. Bien que notre véritable position chrétienne soit plus grande que celle des anges, notre condition actuelle ne l'est pas. Il a plu à Dieu d'avoir un certain ordre d'êtres en qui tout est spirituel — « Il fait de ses anges des esprits » — ils ne sont pas et n'ont jamais été naturels ; ils ont toujours été spirituels, et si nous ne devenons pas égaux aux anges, nous ne connaissons jamais la filiation dans sa plénitude. Le monde naturel est marqué par le mariage ; tout dans ce monde dépend du mariage, mais il y a une autre condition et celle-là est spirituelle. Dans l'histoire réelle du monde, Dieu semble avoir perdu tout ce qu'Il a apporté, même Christ, mais Il s'assure tout pour Son plaisir dans la résurrection. Abraham, Isaac et Jacob représentent l'appel, les promesses et la puissance, et les voies disciplinaires de Dieu, mais tous sont morts. Pourtant, des centaines d'années plus tard, le Seigneur a pu parler d'eux comme étant vivants ; tous vivent pour Dieu. Tous se lèveront dans la résurrection, non encombrés par le naturel, dans tous les traits spirituels par lesquels ils vivent pour Dieu. Le Seigneur parle des fils de Dieu et des fils de la résurrection ; rien ne paraîtra dans la résurrection sinon ce qui est spirituel. Nous pouvons porter ce qui est naturel et charnel jusqu'à la tombe, mais rien ne sortira sinon ce qui est spirituel — « il ressuscite corps spirituel » — quelle réalité bénie ! Dans ce monde-là, il n'y a rien d'autre que le spirituel. Éprouvons-nous nous-mêmes quant à ce que nous possédons qui paraîtra dans ce monde-là. Abraham possédait beaucoup, Isaac possédait, Jacob possédait ; ces hommes paraîtront magnifiquement. Dieu n'a pas eu honte d'être appelé leur Dieu ; il y avait en eux de tels traits spirituels que Dieu ne pouvait absolument pas les laisser en dehors de Son monde. Les esprits d'Abraham, d'Isaac, de David et de beaucoup d'autres seront rendus parfaits dans la résurrection, et cela ne se fera pas une minute avant nous. Ces hommes vivent pour Dieu. Ils ont été ensevelis, mais il est nécessaire qu'ils soient ressuscités ; s'ils vivent pour Dieu, ils doivent être ressuscités. Ils attendent d'être introduits par la puissance divine, même quant à leurs corps, dans une sphère spirituelle. Le point de tout cela est que nous devrions cultiver le spirituel ; cela fait partie de l'enseignement du temple. Je peux être un grand homme dans ce monde et avoir de nombreux dons, mais rien n'ira dans le monde de la résurrection sinon ce qui est spirituel. Le naturel est un ordre périssable, mais le spirituel va demeurer. La filiation est purement spirituelle et ne peut être saisie que par des personnes spirituelles ; c'est une dignité conférée mais elle ne signifie rien pour un homme non spirituel.

CHAPITRE 21

Le Seigneur voudrait que nous soyons au courant de l'histoire publique des choses pendant que nous attendons le royaume de Dieu. Au chapitre 21, nous avons l'histoire publique, et le chapitre 22 place devant nous l'histoire privée, ce qui a lieu dans le cercle intérieur où la présence du Seigneur est immédiatement connue. Dieu a pris toutes les dispositions pour le maintien des choses publiquement. Pensez à la sagesse extraordinaire que l'on trouvait chez les personnes qui parlaient dans la puissance du Saint-Esprit ! Nous en voyons un exemple très marqué en Étienne. Il n'a eu aucune occasion de préparer son sermon, et c'est ce qui a marqué les prédications dans les Actes. Presque toutes les prédications qui y sont rapportées ont eu lieu dans des circonstances qui excluaient toute possibilité pour le prédicateur de préparer son discours ; chacune de ces occasions était inattendue. Dans le cas d'Étienne, nous voyons cet homme de Dieu béni et saint tellement pourvu par l'Esprit qu'il n'y avait aucune possibilité de le réfuter. Tout était empreint de sagesse, pas un seul mot déplacé. Ils n'étaient pas capables de résister à Étienne ; ils pouvaient le tuer mais ils ne pouvaient pas résister à la puissance de ce qu'il disait. Quand nous nous présentons devant les hommes, nous sommes soit des vases de l'Esprit, soit des insensés ; soit nous affaiblissons notre message, soit nous sommes des vases de l'Esprit. J'ai souvent médité sur les prédications dans les Actes ; ce serait une véritable étude pour ceux qui rendent un témoignage public quelconque de voir comment parlaient les hommes qui étaient dans la puissance du Saint-Esprit. Ces prédications étaient très courtes, très à propos, pas un mot déplacé, pas de répétition, tout dans la plus grande sobriété — c'est cela prêcher dans la puissance du Saint-Esprit. Il y a une certaine histoire publique et nous savons à quoi nous attendre ; nous n'avons nul besoin de lire les livres actuels pour savoir comment vont les choses. Le Seigneur nous a dit exactement ce qui arrivera dans l'histoire publique des choses. Beaucoup de prétendants viendront, disant qu'ils sont les représentants de Christ et séduiront les gens ; il y aura un esprit d'opposition mortelle, au point que même les affections naturelles seront surmontées par lui. Il y aura un état d'agitation dans le monde ; il y aura des guerres ; les empires et les puissances seront ébranlés. Nous ne sommes pas surpris quand de grandes guerres éclatent. Le privilège de la foi est d'être familier avec le sanctuaire, et l'Esprit dit des saints : « Vous êtes le temple de Dieu ». Ce n'est pas seulement que nous avons le privilège d'y entrer, mais nous constituons le temple. Le temple et le mont des Oliviers vont ensemble. Tandis que le Seigneur remplissait le temple de lumière spirituelle pendant le jour, Il se retirait sur le mont des Oliviers pendant la nuit — c'est là le secret. C'est une chose merveilleuse que de pouvoir se retirer dans une région spirituelle sur terre qui correspond au ciel ; on aimerait connaître quelque chose de ce recours. Si nous abordions la position publique après des nuits passées sur le mont des Oliviers, il y aurait de la puissance. Avant qu'Étienne ne commençât à parler, ils regardèrent son visage et virent qu'il était comme le visage d'un ange ; il montrait la compagnie qu'il avait fréquentée. Il venait directement de la région spirituelle suggérée par le mont des Oliviers, et l'éclat céleste inondait son visage même. Nous ne pourrions avoir de meilleur commentaire sur ce chapitre qu'Étienne, car nous voyons en lui un homme confronté à l'opposition la plus diabolique, et pourtant il a triomphé complètement. Ils pouvaient grincer des dents contre lui, mais ils ne pouvaient pas lui répondre. Étienne rendit un témoignage solennel. Ce n'était pas exactement l'évangile, car le temps était venu où les chefs officiels du peuple n'étaient plus considérés comme des meurtriers involontaires. Ils étaient vus par Étienne comme des meurtriers délibérés ; par conséquent, il ne leur présente pas la grâce, mais la gloire. Au chapitre 2, Pierre disait : « Je sais que vous l'avez fait par ignorance », et il ouvre pour eux la ville de refuge ; il dit : Vous L'avez tué, mais involontairement, et il ouvre la porte. Mais il n'y a pas de ville de refuge au chapitre 7 ; le peuple avait rejeté le témoignage du Saint-Esprit, et Étienne les traite comme des meurtriers délibérés de Christ. Il n'y a pas un mot de grâce, mais un dernier témoignage solennel à un peuple qui avait perdu tout droit à la bénédiction. La réception ou le rejet du témoignage du Saint-Esprit était ce qui décidait si un homme était un meurtrier involontaire ou un meurtrier délibéré. S'il était un meurtrier involontaire, il s'inclinerait devant le témoignage du Saint-Esprit. Dans Actes 2, ils disent : « Que ferons-nous ? » et Pierre ouvre la ville de refuge, mais si le témoignage du Saint-Esprit est rejeté, il n'y a pas de ville de refuge.

Le Seigneur dit : « cela vous arrivera en témoignage », verset 13. Nous devrions penser davantage aux occasions de témoignage. Certains semblent avoir la grâce et le tact pour se saisir de chaque occasion qui se présente, mais ce n'est pas le trait caractéristique de nous tous.

Les choses qui arrivent doivent être prises comme un encouragement. Le Seigneur nous dit que lorsque nous voyons ces choses arriver, nous devons lever nos têtes parce que notre rédemption approche. Il peut y avoir une opposition violente, mais elle ne doit pas déprimer les saints. Étienne leva la tête ; il s'en alla merveilleusement. S'il y a de l'opposition, cela montre qu'il y a quelque chose qui vaut la peine d'être opposé ; s'il n'y avait pas de témoignage vivant rendu à Christ dans le ciel, il n'y aurait pas d'opposition.

Il est remarquable que le Seigneur réserve ce qui est lié à la position publique pour la fin. Nous ne pouvons pas sauter les étapes dans l'Écriture, et particulièrement dans Luc, parce qu'il écrit avec méthode. Nous devons prendre les instructions du Seigneur dans le temple étape par étape, alors les différentes choses mentionnées constitueront l'équipement — nous serons équipés de sorte que, lorsque nous en viendrons au côté public, nous aurons des hommes ayant une certaine endurance, qui auront appris ce que le Seigneur a dit précédemment. En raison de l'effondrement de tout ce qui représente Dieu publiquement, ils sont préparés à ne pas voir pierre sur pierre.

« Les puissances des cieux seront ébranlées ». Cela a été caractéristique du temps pendant lequel le Seigneur a été absent ; il y a eu des secousses et des renversements constants dans la sphère du gouvernement dans le monde. Des empires ont été renversés et d'autres se sont élevés ; l'anarchie de l'homme a été active au lieu de se soumettre à ce que Dieu a institué. Il y a aujourd'hui de nombreux signes dans le soleil, la lune et les étoiles. Il y a certaines autorités que Dieu a établies, et certaines puissances qui sont les puissances des cieux. Ces choses jettent la consternation dans le cœur des hommes — regardez la Russie et la Chine aujourd'hui. Le soleil, la lune et les étoiles sont tombés à terre.

Nous pouvons rester assis ici confortablement et parler de ces choses, mais dans d'autres parties du monde, cela s'accomplit littéralement. Dans certaines parties du monde, de nombreux chrétiens ont souffert récemment, et certains sont même morts pour leur foi ; nous ne pouvons pas nous séparer de la compagnie chrétienne et, si dans ce pays nous ne sommes pas exactement en présence de ces bouleversements extraordinaires, nos frères le sont ailleurs.

Le Seigneur suppose que les saints vont jusqu'au bout dans l'attente de la rédemption, et dans l'espoir d'être complètement retirés de toute la sphère d'activité du mal. Nous allons vers la rédemption au sens plein du terme. Ce sont ceux qui ont cet esprit dans la position publique qui peuvent assumer tous les exercices du chapitre suivant en rapport avec la fête des pains sans levain et la cène du Seigneur. Il nous est dit dans l'épître aux Hébreux que tout ce qui peut être ébranlé sera ébranlé, il est donc bon de voir que nous marchons avec ce qui ne peut être ébranlé. Le danger est que nous soyons détournés des choses permanentes, comme le dit le Seigneur au verset 34 : « prenez garde à vous-mêmes, de peur que vos cœurs ne soient appesantis par la gourmandise, et par l'ivrognerie, et par les soucis de la vie, et que ce jour-là ne vienne sur vous à l'improviste ». Nous devons veiller à ne pas tomber dans une vie de satisfaction de soi.

« Cette génération ne passera point que tout ne soit accompli ». Le mot est souvent utilisé dans l'Écriture dans un sens moral — non pas une génération au sens de trente ou quarante ans. Ce caractère de génération qui était présent quand le Seigneur parlait ne passera pas avant que tout ce que le Seigneur a dit ne soit accompli. La même génération est présente maintenant, car Pierre dit : « Sauvez-vous de cette génération perverse ». C'est toujours une génération perverse et les gens doivent en être sauvés. Paul, dans Philippiens 2, parle d'être irréprochable et pur, « enfants de Dieu au milieu d'une génération perverse et dévoyée ». Le monde continue d'être un « présent siècle mauvais ». Certains disent que le monde s'améliore, d'autres qu'il empire, mais ils ont tous deux tort. L'Écriture dit bien que les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis, mais c'est dans la sphère de la profession. Le monde est le même qu'il a toujours été ; il est

composé de la convoitise de la chair, de la convoitise des yeux et de l'orgueil de la vie ; et il en sera toujours ainsi.

Le Seigneur possède une génération : « Il sera parlé du Seigneur à la génération qui viendra ». Sa génération ne change pas non plus ; elle est exactement la même. L'homme nouveau est exactement le même aujourd'hui qu'il l'était au jour de la Pentecôte ; il n'a pas modifié un seul de ses traits et ne le fera jamais.

CHAPITRE 22

Dans ce chapitre, le Seigneur semble passer à ce qui est intérieur et lié au cercle dont Il est le centre, ce par quoi Il voudrait occuper le cœur de Ses saints. Il indique qu'il y a un lieu réservé qu'Il appelle Sa chambre d'amis ; certaines choses y ont leur place, des choses qui sont dans Son cœur et qu'Il voudrait mettre dans le cœur de ceux qui L'aiment. C'est plus privé que public.

Toute la douceur de Son merveilleux amour s'est manifestée dans le cercle privé, bien que le traître s'y trouvât. Nous trouvons Judas dans le cercle intérieur, car il était l'un des douze, pourtant cela n'affecte pas le caractère de ce qui était devant le Seigneur. Cela montre qu'il peut y avoir des mouvements d'hostilité même dans le cercle qui est le plus proche de Lui. Nous ne devons pas être surpris s'il y a des mouvements de trahison et d'hostilité dans le cercle intérieur. Satan choisit des instruments qui conviennent à son dessein ; il entrait davantage dans le dessein de Satan d'avoir le traître dans le cercle des douze que d'éveiller toute l'hostilité des scribes et des pharisiens. C'était une manœuvre plus meurtrière de la part de Satan que de s'assurer un outil ou un vase dans le cercle intérieur.

L'introduction de la pâque indiquait les conditions saintes dans lesquelles seule la mort du Seigneur pouvait être comprise. Tout le sujet est introduit comme étant lié à la fête des pains sans levain ; c'est là son caractère. Elle est appelée la Pâque, mais la pensée prédominante devant l'esprit de l'Esprit est la fête des pains sans levain ; c'est-à-dire qu'elle soulève la question de la condition de notre côté. La fête des pains sans levain implique que tout ce sur quoi Satan peut agir doit être exclu. Le levain représenterait le principe de mal corrupteur et gonflant dans le cœur de l'homme. Il prend différentes formes : malice, méchanceté, hypocrisie, et bien d'autres formes encore.

Paul dit : « Car aussi notre pâque, Christ, a été sacrifiée ; c'est pourquoi célébrons la fête », 1 Corinthiens 5:7. Cela montre les conditions dans lesquelles nous pouvons seuls célébrer la Pâque. Nous ne pouvons la célébrer que dans des conditions saintes ; le premier jour des pains sans levain était celui où la pâque devait être tuée. Nous ne pouvons contempler la mort de Christ sous l'aspect de la pâque qu'en étant entrés dans cette période qui est marquée par un caractère sans levain. Elle est présentée ainsi dans cet évangile pour montrer combien il est important pour nous d'avoir ces conditions de sainteté. La pensée de la pâque immolée éveille des sentiments et des émotions intenses dans l'âme des saints ; et si la fête des pains sans levain n'est pas gardée, nous ne connaissons pas ces moments saints.

À moins que nous ne sachions ce que c'est que de garder la pâque en tant qu'assemblée, nous n'atteindrons pas la cène du Seigneur. À Corinthe, ils prétendaient prendre la cène du Seigneur sans la Pâque, et cela ouvrait la porte à toutes sortes de désordres moraux ; en résultat, ils ne mangeaient pas du tout la Cène. Tout en prétendant perpétuer l'institution, ils ne mangeaient pas la cène du Seigneur. Le vrai secret était qu'ils ne gardaient pas la pâque ni la fête des pains sans levain. Cela montre combien l'exercice est important pour nous-mêmes. L'apôtre écrit à l'assemblée de Dieu à Corinthe, et il parle de la pâque dans un cadre d'assemblée.

En Égypte, la pâque était présentée dans un cadre familial — il y avait un agneau pour une maison ; mais dans le pays, elle est considérée du point de vue de l'assemblée, parce qu'il leur était expressément dit de ne pas la manger dans leurs propres portes, mais dans le lieu où l'Éternel placerait Son nom. Cela lui donne clairement un caractère d'assemblée. Mais si nous contemplons le peuple de Dieu en Égypte, nous ne dépassons pas la pensée de la famille ; ils avaient de la lumière dans leurs demeures. Le peuple de Dieu y est vu comme étant dans le monde, selon la famille, non pas exactement selon l'assemblée. Dieu introduit l'idée de la maison dans l'évangile : « tu seras sauvé, toi et ta maison ». Personne ne possède l'évangile seulement pour lui-même, mais pour lui-même et sa maison. En Égypte, la grande pensée liée à la pâque était qu'ils sortaient ; elle devait être mangée à la hâte, les chaussures aux pieds et le bâton à la main. La première consommation de la pâque est entreprise dans cette perspective ; nous sortons. Le plus jeune enfant de la

maison est impressionné par le fait que nous sortons pour être à Dieu dans la valeur de la rédemption ; nous n'appartenons plus du tout à ce monde. C'est un bon départ. La pâque était aussi gardée dans le désert ; les choses y étaient entreprises en relation avec le tabernacle du témoignage, de sorte que la première chose qu'ils firent fut de dresser le tabernacle et de garder la Pâque. Ils mangèrent la Pâque, non pas simplement par famille, mais en tant qu'identifiés au témoignage de Dieu dans les conditions du désert.

Dans le pays, la pâque était liée au lieu où l'Éternel avait placé Son nom, où tout Son peuple était unifié dans son approche de Lui ; c'est clairement sur le terrain de l'assemblée. L'entrée dans la pensée de la mort de Christ sous l'aspect de la pâque est infiniment grande, trop grande dans sa plénitude pour être entreprise individuellement ; elle exige que l'assemblée s'en saisisse — c'est ainsi que cela est présenté typiquement.

Chaque fois que la pâque est présentée, quelque chose est ajouté à ce qui précédait, et la touche finale se trouve dans ce chapitre où le Seigneur ajoute un élément qui n'avait pas de place dans l'Ancien Testament. Il met la touche finale à la pâque en introduisant la coupe. En Égypte, le sang est prééminent ; dans le désert, la graisse ; et dans le pays, elle est liée à l'unité du peuple de Dieu dans son approche de Dieu — elle s'élargit tout le temps. Quand Ézéchiass s'en saisit, il a une compréhension très élargie de la purification requise pour la Pâque, aussi prie-t-il pour le peuple au motif qu'ils n'avaient pas été préparés selon la purification du sanctuaire. Il demande à Dieu de leur pardonner parce qu'ils n'y avaient pas touché dans la sainteté élevée qui lui appartenait, laquelle n'était rien de moins que la purification du sanctuaire. C'est là le développement de l'idée sans levain.

Le Seigneur prend l'initiative ici ; Il envoie Pierre et Jean et met les choses en mouvement ; Il fixe toutes les conditions dans lesquelles la pâque devait être préparée, puis Il leur dit de la manière la plus touchante combien Son propre cœur était profondément ému à ce sujet. Enfin, Il apporte cette pensée de la coupe, qui suggère la pleine joie du royaume de Dieu. La pâque était pour le Seigneur le fondement sur lequel la pleine bénédiction du royaume de Dieu devait être établie. La pâque ne fut jamais mangée selon la pleine pensée de Dieu jusqu'à cette occasion. Le Seigneur Jésus était le seul qui savait ce qu'était la pâque, et tout ce qu'elle impliquait et ce qui serait assuré par elle. Il y eut une réponse complète sur cette terre, dans le cœur d'un Homme, à tout ce qui était dans la pensée de Dieu lorsqu'Il institua la Pâque — c'est tout à fait béni. Nous perdons beaucoup par l'idée que la pensée principale de la pâque était d'être à l'abri du jugement. La pensée principale est que Dieu intervenait selon Son dessein pour retirer un peuple de toute la condition de mal qui appartient à ce monde afin de les avoir entièrement pour Son propre plaisir ; Il faisait tout cela dans la valeur de la mort de Christ. Ainsi, selon ce que je comprends, la pâque est plus grande que n'importe lequel des types sacrificiels de l'Exode ou du Lévitique.

Le Seigneur dit : « J'ai fort désiré de manger cette pâque avec vous, avant que je souffre ». C'était beaucoup pour le Seigneur d'avoir une compagnie qu'Il pût entraîner avec Lui dans Sa propre appréciation de tout ce que cela signifiait. Tout cela, dans sa portée sur nous, indique comment le Seigneur voudrait nous entraîner avec Lui dans l'appréciation et l'appropriation de Lui-même sous l'aspect de la pâque. La pâque est la grande puissance de Dieu dans la rédemption pour retirer un peuple du monde afin qu'il soit pour Son propre plaisir. Quiconque comprend la pâque saurait qu'il n'est pas plus du monde que Christ ; cela donnerait une délivrance complète du monde en esprit. On pourrait trouver un grand nombre de passages se référant à la Pâque, et l'on constaterait que la grande pensée dans chacun d'eux était Dieu retirant Son peuple d'Égypte pour l'avoir pour Lui-même. C'est en vue de la filiation. Avant que Dieu ne dise un mot sur l'agneau de la Pâque, Il dit : « Israël est mon fils, mon premier-né... Laisse aller mon fils pour qu'il me serve », Exode 4:22-23. La pâque est le terrain sur lequel Dieu S'assure Son premier-né pour Lui-même. Le premier-né d'Égypte était la force et l'orgueil de l'homme naturel qui était sous le jugement de Dieu, mais le premier-né que Dieu S'assure est pour Son plaisir en vertu de la Pâque. « Laisse aller mon fils pour qu'il me serve » — le service de Dieu dépend de notre présence sur le terrain de la rédemption. Le premier-né est sanctifié, de sorte que la sainteté est liée à la pâque ; c'est pourquoi les pains sans levain sont exigés. Dans Exode 12, où l'instruction

est donnée concernant la Pâque, nous trouvons qu'il est bien plus question de la fête des pains sans levain que de l'agneau de la pâque. Dieu doit avoir des conditions saintes. Pierre lie la sainteté à la rédemption ; c'est une sainteté selon la mesure divine. « Soyez saints, car moi je suis saint ». Pourquoi ? Parce que vous avez été rachetés par le sang précieux de Christ, qui a été « préconnu avant la fondation du monde » — c'est là la Pâque. La pâque intervient sur la ligne du dessein divin ; l'agneau de la pâque était en dessein avant la fondation du monde. Paul apporte cela de manière corrective aux Corinthiens pour insister sur ces conditions saintes. Comment allons-nous appréhender la grandeur de la mort de Christ sinon dans des conditions saintes ? Dieu avait étendu Son aile sur le peuple dans la puissance de la rédemption, aussi dit-Il : « Sanctifie-moi tout premier-né ».

Pierre et Jean furent envoyés pour préparer la Pâque, et ce sont les deux hommes qui nous en parlent. Paul dit : « Christ, notre pâque » ; mais il ne parle pas de l'agneau. Pierre et Jean parlent de l'agneau ; ils nous parlent de Christ dans son caractère de pâque. La pâque est assez grande pour ôter complètement le péché du monde de Dieu pour le plaisir de Dieu ; l'Agneau de Dieu est celui qui ôte le péché du monde. Il est assez grand pour ôter le péché du monde de Dieu, de sorte que tout ce qui reste possède un caractère qui convient à la sainteté de Dieu.

L'holocauste est plutôt le terrain d'acceptation pour un peuple sur la terre, comme Israël le sera dans le millénium. L'holocauste n'introduit jamais personne dans le sanctuaire ; le sang de l'holocauste n'allait jamais au-delà de l'autel d'airain, mais le sang du sacrifice pour le péché entraînait dans le lieu très saint. Le sacrifice pour le péché est plus en accord avec la pâque que l'holocauste.

La sainteté du cadre de la pâque est ce qui m'impressionne, c'est pourquoi le Seigneur indique qu'il aurait un homme avec une cruche d'eau en terre. Il y aura purification. Voici un homme soucieux de la purification ; il a une cruche d'eau. Or le Seigneur dit : Suivez un homme comme celui-là. Un homme comme celui-là est très sûr à suivre.

Je suis enclin à penser que cette cruche d'eau était ce que le Seigneur utilisa pour laver les pieds des disciples ; la purification s'y trouvait aussi bien que le rafraîchissement. Le Seigneur S'est donné Lui-même pour l'assemblée afin de la sanctifier et de la purifier par le lavage d'eau. Il y a un caractère purificateur dans l'eau. Le Seigneur indiqua que le lieu où cette eau était transportée était celui qui Lui convenait. Il y a là une place réservée pour le Seigneur parce qu'il s'y trouve des exercices concernant la purification ; l'homme ne serait pas allé chercher sa cruche d'eau autrement. Le Seigneur ne perd jamais de vue le besoin de purification, et si nous le perdons, nous sommes à distance de Lui. Quelle préparation c'est là pour les privilèges de l'assemblée ! Le grand exercice est la purification qui convient à Dieu. Si je suis racheté, c'est pour Dieu, et cela nécessite des conditions saintes qui exigent un exercice continu de purification. Tout cela est la base morale de la vérité de la cène du Seigneur.

Dieu ne pourrait être servi par aucun autre qu'un peuple sanctifié. La pensée de la sanctification remplit le livre de l'Exode. La justice est le sujet de la Genèse ; nous trouvons la pensée de la justice chez Abel, Noé, Abraham et d'autres. L'Exode reprend la pensée de la sainteté ; le sujet revient constamment parce qu'il s'agit de Dieu descendant. Si Dieu descend, le lieu où Il vient est une terre sainte — nous devons ôter nos chaussures. L'Exode se termine par la gloire descendant et remplissant le tabernacle ; cela exige des conditions saintes. Je voudrais que nous soyons plus exercés au sujet de la sainteté. Je pense que si nous observons les exercices que l'Esprit nous donne en secret, nous trouverons qu'Il nous conduit à désirer grandement des conditions saintes. Le véritable exercice est que nous trouvons tant de choses en nous-mêmes qui ne sont pas selon la sainteté, et l'Esprit est l'Esprit de sainteté. David dit prophétiquement : « ne m'ôte pas l'Esprit de ta sainteté », Psaume 51:11. Aucune perte plus grande ne peut être subie par quiconque que celle de perdre l'esprit de sainteté. Il est vrai qu'un chrétien ne peut jamais perdre le sceau du Saint-Esprit, mais je peux L'attrister et perdre pratiquement le sentiment de Sa présence si je cesse de poursuivre

avec ferveur et dans la prière la pensée de la sainteté et de la pureté intérieure selon Dieu. Sans la sainteté, nous ne verrons jamais le Seigneur.

La pâque introduit la pensée de la sainteté, de sorte que la sainteté de Dieu est célébrée dans le cantique d'Exode 15. Il s'est glorifié dans la sainteté, et sur ce fondement, Il amène Son peuple racheté à la demeure de Sa sainteté. C'est dans cette demeure que nous pouvons manger la Cène. L'assemblée, vue sous l'aspect corinthien, est la demeure de la sainteté de Dieu dans ce monde, mais elle exige alors un peuple sans levain. Du côté des pensées de Dieu, Il pouvait dire aux Corinthiens : « Vous êtes sans levain ». Maintenant, que cela paraisse pratiquement. Tout cela est un exercice de pâque.

La portée de la pâque est plus large que la cène du Seigneur. Mon impression est que la Cène est une appréhension de Christ qui ne sera jamais partagée par aucune autre compagnie ; elle est prise par ceux qui sont le corps de Christ. Je douterais que ce caractère particulier de l'amour du Seigneur exprimé dans la mort soit jamais pénétré par une autre famille ; tandis que la pâque aura sa place dans le millénium pour Israël.

L'ameublement est très nécessaire. Le Seigneur avait tellement influencé un homme à Jérusalem qu'Il pouvait compter sur lui pour maintenir les conditions qui convenaient à la pâque ; il représente le vainqueur. L'homme, le maître de la maison, représente l'élément responsable, mais il avait été affecté par l'Enseignant. « Dites-lui : L'Enseignant dit... ». Il avait été affecté par l'Enseignant, et le Seigneur savait tout à ce sujet. J'ose dire qu'aucun des disciples ne connaissait cet homme, mais le Seigneur le connaissait, et Il pouvait dire : « Cet homme a été tellement affecté par Mon enseignement que Je peux compter sur lui pour que tout soit convenable pour la pâque selon Ma pensée ». Le maître de la maison avait un homme avec une cruche d'eau ; il préparait activement des conditions de purification, et le Seigneur dit : C'est l'homme à suivre. Il devait avoir lu au sujet d'Ézéchiass pensant à la purification du sanctuaire en rapport avec la Pâque.

Quel homme unique ce dut être à Jérusalem ! Tout suivait le cours de la religiosité, gardant la Pâque, mais voici un homme qui avait été influencé par l'Enseignant. Ce n'est pas le Seigneur ou le Chef, mais l'Enseignant, et cet homme avait des impressions de Christ ; non des commandements mais des impressions. Je comprends que cela se fait par l'Enseignant. Nous avons à travailler cela individuellement d'abord, puis en assemblée. Jusqu'à quel point avons-nous des impressions de Christ, de sorte que nous ayons ce qui répond à l'ameublement ? Cet homme avait la chambre meublée. J'ai souvent pensé à la manière dont il devait avoir regardé autour de lui, encore et encore, pour voir si tout était en accord avec les impressions qu'il avait reçues de Christ comme Enseignant. J'aime la pensée de l'Enseignant ; nous n'y pensons pas assez. Ce n'est pas la seigneurie, ni l'autorité, et ce n'est pas exactement la fonction de chef, mais l'enseignement, c'est-à-dire le fait de faire porter la pensée de Dieu sur nous de manière influente afin que nous recevions des impressions de ce qui convient. Cela supprimerait tout ce qui est inconvenant ; s'il y a une conduite inconvenante chez l'un d'entre nous individuellement ou en assemblée, c'est par manque d'impressions venant de Christ comme Enseignant.

Dans les deux chapitres précédents, nous voyons le Seigneur enseignant dans le temple et nous avons les traits caractéristiques de la lumière du temple développés sous l'enseignement de Christ. Cela nous aiderait pour l'ameublement ; nous aurions des impressions de tout ce qui convient sans un texte de l'Écriture. Un homme qui veut un texte de l'Écriture pour tout manque quelque chose, car je crois qu'il existe une telle chose que de recevoir des impressions de Christ, et nous pouvons les vérifier par l'Écriture. L'ameublement aurait une portée sur l'ordre dans lequel les choses sont faites. Nous ne pourrions pas dire que dans la chrétienté il y ait beaucoup d'ameublement convenant à Christ. Nous avons à apprendre à acquérir une idée entièrement nouvelle de Son plaisir. Ce qui a séparé les saints du désordre de la chrétienté, c'est qu'ils ont reçu des impressions de ce qui convient à Christ. L'air est plein d'impressions qui ne sont pas venues de Dieu et, pratiquement, il faut beaucoup de temps pour s'en échapper. Dans des conditions morales convenables, les émotions affectueuses des saints peuvent être libérées dans la mémoire du Seigneur. La Cène est

personnelle : « mon corps qui est donné pour vous » — il y a un toucher personnel direct, un toucher affectueux.

Pour la première fois, les grandes et précieuses pensées de Dieu furent connues dans le cœur d'un Homme sur cette terre. Avant le résultat public, avant que le royaume ne vienne ou que la pâque ne soit accomplie dans le royaume de Dieu, tout était connu dans le cœur d'un Homme béni sur cette terre, et Il dit « avec vous ». Comme s'Il disait : « Je désire affectueusement partager avec vous tout ce qui est dans Mon cœur quant à Ma propre mort comme Pâque ».

Le Seigneur ajoutant la coupe à la pâque semble être le dernier élément nécessaire pour compléter l'idée de la pâque. On ne le voyait pas dans l'Ancien Testament, mais le Seigneur l'a ajouté ici. La touche finale en rapport avec la pâque est apportée dans la pensée de la joie qui remplirait le royaume de Dieu dans la connaissance de Dieu. Le Seigneur saisit l'occasion de remarquer le caractère particulier de l'intervalle ; il allait y avoir un intervalle pendant lequel le Seigneur ne boirait pas du fruit de la vigne jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu. Cela indique le naziréat propre aux saints ; c'est-à-dire que nous ne goûtons pas à la joie maintenant selon un modèle millénaire. Nous devons la goûter en gardant à l'esprit la position de naziréat dans laquelle le Seigneur se trouvait, à l'écart de toutes les joies de la terre.

Le Seigneur dit : « avant que je souffre », pour souligner la pensée que la souffrance devait être Sa part ici ; non la gloire du royaume, mais la souffrance et, parallèlement à cela, un détachement des joies qui sont propres à la terre. La mort de Christ a invalidé beaucoup de joies naturelles pour ceux qui en connaissent la signification. Les gens disent : Quel mal y a-t-il à ceci ou à cela ? Il y a ce que les gens appellent des plaisirs innocents, et je crois que les chrétiens sont plus submergés par des choses de ce genre que par la méchanceté réelle. Ils disent : Quel est le mal ? Eh bien, est-ce compatible avec la mort de Christ ? Est-ce compatible avec Sa position actuelle de naziréat à la droite de Dieu ? Il y a beaucoup de choses dont nous ne pouvons pas dire qu'elles sont mauvaises, mais elles ne sont pas compatibles avec la position de Christ, et elles nous empêcheraient d'avancer vers la Cène. Nous ne pourrions pas toucher à la Cène si nous trouvions une source de plaisir dans des choses auxquelles Christ, à l'heure actuelle, n'a aucune part ni aucune place. C'est une question de savoir où Il vit ; Il est mort au péché et Il vit maintenant pour Dieu, et Il dit : « tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus » — c'est là toute la position chrétienne. La joie du naziréen était qu'il était entièrement dévoué à Dieu. Dans Nombres 6, les mots « pour l'Éternel » reviennent sans cesse ; c'est cela l'idée. Ce n'est pas un homme qui entreprend d'être un ascète, ou de se distinguer par un caractère particulier de séparation, mais il est commandé du début à la fin par l'Éternel. C'était un privilège accordé à ceux qui aimaient l'Éternel afin qu'ils puissent prendre cette position exceptionnelle et extraordinaire « pour l'Éternel », et c'était la joie du naziréen d'être ainsi particulièrement dédié. L'idée du naziréat est distinctement suggérée dans la parole du Seigneur disant qu'Il ne boirait plus du fruit de la vigne. C'est le temps du naziréat de Christ. Les gens disent : Vous êtes trop étroits et trop séparés, mais comment la séparation pour le Seigneur pourrait-elle être trop intense ? Quelqu'un peut-il me dire que je suis allé trop loin en étant entièrement dévoué à Lui ?

Il y a chez nous une tendance à être négatif et à penser à ce que le Seigneur a ôté plutôt qu'à ce qu'Il a apporté. La pensée de Son corps pour nous est, pour autant que je le comprenne, une question de ce qu'Il a apporté. La pâque est ce qu'Il a ôté, mais Son corps est Lui-même, ce qu'Il a apporté du ciel. Il doit être pris selon Marc et mangé selon Matthieu, et si cela est fait, le Seigneur peut être l'objet d'un souvenir affectueux. Luc est le seul évangile qui nous donne le souvenir et l'institution de la Cène. Il n'y a pas d'institution dans Matthieu ni dans Marc ; on ne conclurait pas d'après eux que cela devait jamais être refait. Luc donne l'aspect de la chose qui est en ligne avec la présentation de Paul dans 1 Corinthiens. Aucun de ces deux hommes n'a vu le Seigneur sur terre, ils pouvaient donc le présenter d'une manière que nous pouvons adopter. Nous ne pourrions jamais nous souvenir du Seigneur comme l'ont fait les disciples qui L'ont vu sur terre. Notre caractère de souvenir est tout à fait différent parce que nous ne L'avons jamais vu. Les disciples qui L'avaient

vu et avaient marché avec Lui, entendu Ses paroles et vu Ses actes, avaient un souvenir personnel du Seigneur ; nous ne l'avons jamais eu. Le souvenir dont parlent le Seigneur dans Luc et Paul dans les Corinthiens est un caractère de souvenir qui peut être adopté par des gens qui ne L'ont jamais vu, des gens tels que ceux dont parle Pierre qui peut dire : « lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez », 1 Pierre 1:8.

Le Seigneur a institué la Cène du souvenir, nous indiquant comment Il voudrait que l'assemblée pense à Lui. Ce ne sont pas seulement des individus chérissant Sa mémoire, mais Il veut que l'on pense à Lui dans les affections de l'église. Le Seigneur avait éduqué Ses disciples à l'égard de cette figure qu'Il a daigné prendre — « ayant pris un pain ». Il les avait préalablement éduqués quant à cette figure particulière de Lui-même ; Il leur avait permis de voir ce qu'Il pouvait faire avec cinq pains, et ce qu'Il pouvait faire avec sept pains, et Il avait aussi attiré l'attention sur la pensée d'un seul pain. Dans chaque cas, les pains étaient figuratifs de Lui-même ; Il était la grande source d'approvisionnement.

Je suppose que les cinq pains de la première alimentation de la multitude parleraient de la provision de grâce qui était en Lui pour répondre à tout besoin humain. Cinq est le nombre humain et le nombre de la grâce ; il y avait en Lui de quoi répondre à tout besoin humain, de sorte que les cinq mille furent tous nourris, et il y eut un surplus pour un autre jour. Dans la seconde alimentation de la multitude, les sept pains indiqueraient plutôt la complétude spirituelle de ce qui se trouvait en Lui. Tout ce qui était de Dieu comme révélé dans la grâce était là dans une perfection absolue, et une perfection qui ne diminue jamais, car après l'alimentation des quatre mille, qui indique l'universalité de la provision, il y eut sept corbeilles de morceaux emportées ; le sept — la perfection — demeure. C'est davantage le côté spirituel de la provision, le côté de Dieu, non seulement ce qui répondait au besoin de l'homme, mais ce qui était parfaitement adéquat pour exposer la grâce de Dieu qui ne diminue jamais.

Ensuite, il y eut une autre occasion où il n'y avait qu'un seul pain dans la barque avec eux ; ce n'était pas une leçon pour la multitude mais pour la petite compagnie dans la barque. La pensée d'un seul pain est exclusive ; les Corinthiens nous donnent le seul pain, et dans ce rapport, le Seigneur leur ordonne de se garder du levain des scribes et des pharisiens et de celui d'Hérode. Nous ne voulons pas du levain de l'homme religieux selon la chair, ni des intrigues de l'homme du monde. La pensée du pain unique est comme si le Seigneur disait : Maintenant, Je dois être à l'exclusion de tout autre homme ; vous n'avez besoin de rien d'autre que de Moi. Tout cela était éducatif, pour préparer les disciples à la figure que le Seigneur utilisa quand Il prit un pain, Sa comparaison choisie de Lui-même comme incarné. Le Seigneur se présente aux affections de l'assemblée dans Son unique bénédiction, et Il indique que tout ce qui subsistait en Lui-même dans l'humanité est pour l'assemblée. Ce n'est pas du tout une question de ce qu'Il ôte mais de ce qu'Il apporte, et de ce qu'Il place devant l'assemblée pour qu'elle se l'approprie. « Ceci est mon corps, qui est donné pour vous ». C'est une parole étendue qui couvrirait tous les saints de l'assemblée. Le Seigneur avait en vue toute l'assemblée, parce que Paul, en donnant le compte rendu qu'il avait reçu du Seigneur dans la gloire, dit : « jusqu'à ce qu'il vienne », de sorte que ce que le Seigneur a institué, ce qui est « pour vous », couvre toute la période jusqu'à ce qu'Il vienne.

Le mot « donné » est omis dans les Corinthiens. Je pense que c'est caractéristique de la présentation de Luc. Luc ne dit pas, comme Marc, « prenez » ou, comme Matthieu, « mangez », mais il s'attarde sur le côté du Seigneur ; Il nous donne l'acte du Seigneur. On nous dit qu'Il le rompit et le leur donna ; c'est ce que le Seigneur fait, et Il dit : « Ceci est mon corps, qui est donné pour vous ». C'est le don de l'amour qui est souligné, mais il doit être approprié. Quand Paul en parle, il laisse de côté le mot « donné » mais dit que c'est « pour vous », parce que l'Esprit veut souligner le caractère subsistant de la chose ; ce n'est pas seulement que c'est donné, mais ce qui est donné subsiste « pour vous ».

Luc souligne le don comme faisant ressortir l'action propre du Seigneur dans l'amour, mais alors tout ce que le Seigneur a donné dans Son corps subsiste pour l'assemblée, de sorte que nous pouvons dire en tout temps que c'est pour nous. Cela a été donné et cela subsiste maintenant pour nous.

Son corps donné fait ressortir la grandeur de ce qui nous est donné en Lui comme étant devenu incarné et étant mort. La référence à Son corps indique la chose la plus merveilleuse qui soit jamais arrivée selon le dessein éternel de Dieu — « il est écrit de moi dans le rouleau du livre ». Une Personne divine est venue dans l'humanité et a pris un corps préparé, et chaque trait qui est délicieux pour Dieu dans l'homme a été vu dans ce corps, et ce corps a été donné avec amour pour l'assemblée.

Il y a une manière particulière dont Il voudrait qu'on se souvienne de Lui, et cela ne ferait pas seulement que donner un grand plaisir à Son propre cœur, mais cela formerait les affections de l'assemblée. Le Seigneur a à cœur de former les affections de l'assemblée. Le Seigneur veut une compagne qu'Il puisse Se présenter à Lui-même glorieuse, parce qu'elle possède chaque trait de la convenance morale et des affections développées qui sont satisfaisantes pour Son cœur. Un grand moyen que le Seigneur utilise pour amener ce développement est Sa Cène ; c'est pourquoi elle est d'une si grande importance. Ce n'est pas seulement une ordonnance, quelque chose que nous faisons parce que nous devons le faire, mais c'est ce qui contribue à la satisfaction du Seigneur.

Il est possible que certains qui rompent le pain depuis longtemps n'aient jamais mangé la cène du Seigneur ; nous pourrions ne l'avoir jamais pratiquée selon la pensée du Seigneur à son sujet, pas plus qu'ils ne le faisaient à Corinthe. Ils ne le faisaient pas à Corinthe bien qu'ils eussent les éléments et le service. Manger la cène du Seigneur, c'est vraiment y entrer comme c'était dans la pensée du Seigneur. Le Seigneur prit un pain et rendit grâces. Je ne peux imaginer que quiconque présent en cette occasion puisse jamais oublier cette action de grâces. Je m'attends à ce que chaque mot ait été gravé dans les affections de ceux qui l'ont entendu. Je désirerais que notre action de grâces soit en harmonie avec la Sienne. Il comprenait parfaitement ce que Son amour liait dans cette institution et Il rendit grâces selon Sa propre appréhension parfaite de celle-ci. Le Seigneur rendit grâces en tant que Chef ; Il avait l'appréhension parfaite et intelligente de tout ce qu'il y avait dans Son corps précieux et saint, qui a été dévoué par amour pour l'assemblée. Je ne connais aucun type qui s'en rapproche plus que celui du serviteur hébreu ; je pense que c'est pourquoi les frères sont si souvent amenés à se référer à celui qui disait : « J'aime mon maître, ma femme et mes enfants ». Il nous est dit dans Exode 21 qu'il vient « avec son corps », une expression remarquable ; l'Esprit de Dieu le présente ainsi. La femme et les enfants ne sont pas représentés comme ayant besoin d'être délivrés de quoi que ce soit ; ils sont représentés comme lui étant donnés par son maître. Son maître lui fournit des objets d'affection. Comment va-t-il se tenir par rapport à ces objets d'affection ? Il se consacre entièrement ; il dit : « Je ne sortirai pas libre ». Quel a pu être l'effet sur la femme ou les enfants ? Auraient-ils pu regarder cette oreille percée sans être émus jusqu'aux profondeurs les plus basses de leur être émotionnel ? Ils ne pourraient jamais oublier le caractère de Son amour, comment il s'est dévoué. C'est ainsi que le Seigneur voudrait que l'assemblée se souvienne de Lui comme dévoué par amour. Il aurait pu conserver toute Sa grandeur, Son excellence et Sa perfection multiples comme étant ici dans la chair, mais Il a tout abandonné ; Il a donné Son corps pour l'assemblée. Il est venu dans ce corps pour le vouer par amour à l'assemblée. L'assemblée vit dans l'appropriation de cela ; c'est la vie même de l'assemblée. Son dévouement à l'assemblée est scripturairement secondaire à Son dévouement à Son Maître ; c'est-à-dire qu'Il vient à tout prix pour Lui-même comme voué à la volonté de Dieu, de sorte que c'est en Le considérant en relation avec la volonté de Dieu que nous obtenons la juste appréhension de Son dévouement à l'assemblée. Il Se donne Lui-même pour l'assemblée parce que c'est la volonté de Son Père qu'Il le fasse. C'était le commandement de Son Père qu'Il l'ait fait — cela donne une touche particulière à l'ensemble.

Mon impression est que le type du serviteur hébreu ne va pas au-delà du temps présent. C'est un moment particulier où le dévouement de Christ à Son Dieu est témoigné spirituellement d'une manière remarquable.

L'assemblée, au temps présent, est le témoin, le spectateur, de Son dévouement à Dieu ; c'est une chose merveilleuse. Avant que le Seigneur ne prenne Sa place de suprématie, Il vient dans Sa maison ; c'est la pensée de la femme et des enfants. La cène du Seigneur est pour la maison. M. Darby a dit, en référence à Luc 24, qu'Il prit la place du père de famille et rompit le pain. Maintenant, nous sommes Sa maison ; nous sommes dans l'intimité particulière d'un cercle d'affections que Dieu Lui a assuré avant le jour de Ses droits publics.

Un frère rompt le pain, mais il le fait comme représentant tous et servant tous. Il le fait dans l'esprit de ce que le Seigneur dit ici : « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert ». Il le fait comme un acte de service humble envers les frères, mais c'est l'acte de tous ; nous nous réunissons pour rompre le pain.

Nous devrions tenir compte de la coupe aussi bien que du pain ; nous ne devons pas manquer les grandes pensées liées à l'institution. Voir la place du pain, comme présentant le corps du Seigneur dévoué par amour, nous aide à appréhender le caractère de la coupe ; c'est ce qui est transmis dans la pensée de la nouvelle alliance.

La force de « après avoir soupé » est de souligner que c'était après le souper de la Pâque. C'est un autre aspect des choses qui ne doit pas être confondu avec la coupe de la Pâque. Il nous est dit un verset ou deux auparavant qu'Il prit une coupe qui était liée à la Pâque, mais ce dont Il parle maintenant est après le souper de la Pâque ; c'est un autre caractère de choses. Dans les autres évangiles, il n'y a pas la distinction, mais dans Luc il y a la pensée de le faire en mémoire.

Maintenant, le Seigneur voudrait que nous pensions à Lui dans Sa gloire médiatoriale ; c'est ce que je lie à la coupe. En donnant la coupe, Il prend la place de Médiateur. La référence est clairement à Exode 24, où Moïse prend le sang et l'aspersion sur l'autel et le livre et tout le peuple, et dit : « Voici le sang de l'alliance ». C'est la base scripturaire de la référence au sang de l'alliance. Ce qui suit cela, c'est que Moïse et Aaron et les anciens d'Israël montèrent et virent le Dieu d'Israël et le pavé de saphir sous Ses pieds comme le corps du ciel dans sa clarté. Ils montèrent dans la présence même de la gloire de Dieu ; ils virent le Dieu d'Israël. L'idée du sang est qu'il n'y a rien du tout pour faire obstacle ; une telle base a été faite que Dieu peut faire sortir tout ce qui est dans Son propre cœur, et Son peuple peut monter. L'effet de leur montée dans cette scène de gloire fut que Moïse descendit et donna toute l'instruction concernant le tabernacle. Toute la structure du tabernacle fut établie dans la puissance du sang de l'alliance, de sorte que tout ce que l'assemblée est en tant que tabernacle de Dieu, en tant que sanctuaire de l'arche de l'alliance, repose sur la puissance du sang. « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang » — le Seigneur nous ouvre cela si nous avons des cœurs pour apprécier l'immensité de la chose.

La coupe n'est pas une descente ; nous ne descendons pas du pain à la coupe. C'est le chemin qui monte, « Ce chemin est toujours ascendant ». Nous trouvons la pensée à plusieurs reprises dans l'Ancien Testament de monter pour adorer. Nous entrons dans un système de gloire connu de manière médiatoriale ; une gloire qui brille, non pas d'un éclat qui nous aveugle, mais avec une sainte attraction brillant dans l'Homme à la porte de la ville de Naïn, et au puits de Sychar, et à Béthanie. La gloire brille dans le Médiateur et nous attire.

Le Seigneur, ayant institué le mémorial de Lui-même dans toute sa précieuse importance, voudrait que nous connaissions les conditions qui se trouveraient dans l'histoire réelle des choses jusqu'au moment de Sa venue à nouveau. Il est nécessaire que nous soyons rendus sobres et affermis par la considération de ce que nous pouvons nous attendre à trouver dans l'histoire réelle des choses. Dans le cercle où Son amour est connu intimement, il peut se trouver une trahison plus terrible que tout ce qui pourrait être trouvé à l'extérieur. Le Seigneur pouvait calmement tenir compte des choses, non pas qu'Il ne les ressentait pas, car Jean nous dit qu'Il était troublé en son esprit. Il était conscient de la présence de ce qui avait le caractère de la trahison la plus sombre. Le Seigneur soulève la question avec les disciples que c'était l'un d'entre eux. Lequel d'entre eux ferait cette chose ? C'est comme Paul disant aux anciens d'Éphèse : « d'entre vous-mêmes se lèveront des

hommes qui annonceront des choses perverses », Actes 20:30. C'est la chose qui exerce. Parmi ceux qui connaissent le Seigneur et ont été intimes avec toutes les expressions de Son amour, il peut surgir une trahison qui est plus terrible que tout ce qui pourrait être trouvé à l'extérieur. Sans doute, c'est un élément qui a été présent plus ou moins depuis que la Cène a été instituée. Il y a eu ceux qui se sont livrés à Satan et qui ont utilisé la connaissance qu'ils ont obtenue dans le lieu d'intimité afin de favoriser les desseins de Satan. C'est terrible à contempler, mais très nécessaire pour nous, afin que nous ne soyons pas surpris ou effrayés par les choses qui peuvent réellement survenir. Jean parle du caractère particulier des antichrists ; ce sont des antichrists caractéristiques, non personnels, et ce qui est caractéristique d'eux est qu'ils surgissent au sein de l'assemblée — il dit : « Ils sont sortis du milieu de nous ».

Nous lisons dans les Psaumes : « Car ce n'est pas un ennemi... alors j'aurais pu le supporter », Psaume 55:12. Le Seigneur l'a beaucoup ressenti comme surgissant avec celui qu'Il considérait comme Son ami familial. Je pense que le Seigneur ressent les choses en proportion du cercle dans lequel elles surgissent. Plus nos relations avec le Seigneur sont intimes — et les relations de Judas avec le Seigneur étaient très intimes — plus Il ressent ce qui n'est pas vrai envers Lui-même, et ce qui manque totalement d'amour. Il dit : « la main de celui qui me livre est avec moi à la table » (verset 21), mais Il ne l'a pas renvoyé avant que la Cène ne soit terminée. Le Seigneur l'a permis afin de montrer que la chair, dans les privilèges les plus merveilleux, dans la plus grande intimité et dans les circonstances les plus touchantes, n'est pas du tout affectée par l'amour de Christ. C'est ma chair, car Judas est en chacun de nous, un homme qui n'est pas affecté par les révélations les plus précieuses et les plus tendres de l'amour de Christ. Je suppose que le véritable caractère de la chair est un outil volontiers abandonné à Satan ; il n'est jamais vu aussi pleinement que dans Judas. Ce chapitre est en accord avec 1 Corinthiens 11, où nous voyons toute la bénédiction de la Cène, et ensuite il est dit : « que chacun s'éprouve soi-même ». Vous ne devez pas seulement monter mais vous devez descendre. Ici, le Seigneur nous fait descendre. Il semble dire : « Voilà ce que Je suis et ce que Dieu est, mais vous ne devez pas laisser même cela vous amener à oublier ce que vous êtes ». Cela ressort de différentes manières ; ici, cela ressort dans le cercle le plus intime de l'amour divin — la trahison de Judas, l'importance de soi qui luttait pour savoir qui serait le plus grand, et la confiance en soi de Simon — tous ces éléments étaient là et le Seigneur nous fait savoir qu'Il le savait, mais c'est pour nous amener en complète harmonie avec Lui-même. Ce n'est pas pour nous décourager ; l'objet de cela est de nous encourager et de placer notre joie sur un fondement solide, afin que nous ne perdions pas notre confiance et que nous n'ayons aucune intrusion de l'homme de l'échec ; nous apprenons à juger cet homme dans chaque phase de ses activités. C'est essentiel pour que nous prenions la Cène de manière juste.

Pierre a dû revenir à ce par quoi il avait commencé. Le Seigneur dit : « Quand tu seras revenu » — c'est le mot réel. Il a commencé avec la conscience qu'il était un homme pécheur, et au chapitre 9 il a dit du Seigneur qu'Il était le Christ de Dieu. Ces deux choses règlent toute l'affaire, et Pierre, étant ramené à cela, pouvait fortifier ses frères. Tout cela nous est donné pour nous fortifier, non pour nous décourager. La trahison la plus sombre que Satan puisse introduire dans le cercle intérieur de l'amour du Seigneur ne peut pas interférer un seul instant avec les desseins de Dieu : « le Fils de l'homme s'en va selon ce qui a été déterminé ». Tout le poids de la responsabilité est laissé sur la tête de celui qui se livre comme un outil de Satan, mais le conseil déterminé de Dieu suit son cours.

Judas n'a jamais fait partie véritablement des disciples ; il était là et il était l'un des douze, mais il n'a jamais eu part à la nature divine ; il n'a jamais eu d'appréciation affectueuse de Christ. Ceux qui sont ainsi s'en iront assurément, et ils emportent un principe avec eux dans le monde qui est pire et qui a plus de l'esprit d'apostasie en lui qu'il n'y en a jamais eu dans le monde auparavant ; cela rend le monde pire qu'il ne l'a jamais été. C'est dégrisant et cela exerce. Le moment présent est la nuit de Sa trahison ; le Seigneur ne voudrait jamais que nous oublions que c'est là le caractère du moment. Judas lui a donné son caractère. Nous ne pouvons jamais manger la Cène sans qu'il nous soit rappelé, non seulement tout ce qui est présenté dans la

Cène, mais que c'était la nuit même où Il fut livré. Il ne nous est jamais permis de l'oublier, et cela donnerait à l'occasion un caractère de recueillement et de sobriété qui serait très convenable.

La lutte des disciples pour savoir qui serait le plus grand était un mal d'un caractère beaucoup moins grave ; cela s'est manifesté chez eux tous, car ils semblent tous avoir été engagés dans cette lutte très impie. Mais il est très touchant de voir avec quelle douceur le Seigneur les traite ; nous aurions pu nous attendre à ce qu'Il les reprenne très sévèrement, mais Il ne le fait pas. La manière du Seigneur de traiter les choses était tellement semblable à Lui-même ; leur lutte était très éloignée de l'esprit de Celui qui avait dévoué Son corps pour le service, et c'était tout à fait déplacé par rapport à la Cène. Je crois que la Cène est destinée à être corrective et à nous ajuster ; nous ne devrions pas simplement la regarder comme un privilège. Nous pouvons manger la Cène et repartir les mêmes que nous sommes venus, mais le Seigneur a l'intention que nous soyons spirituellement ajustés, et que nous soyons profondément exercés pour être en accord avec le pain et la coupe. L'action même de manger et de boire signifie que la chose entre en nous intérieurement, de manière à nous mettre en correspondance avec elle. Cela nous amènerait efficacement à juger tout désir d'être plus grand que nos frères.

Dans les Corinthiens, il est remarquable que nous ne nous éloignons guère de l'aspect correctif de la Cène ; il n'y a pas un mot sur le côté privilège, pas un mot sur la présence du Seigneur au milieu, ou sur Christ chantant des louanges au Père. Tout cela aurait été inconnu des Corinthiens ; ils n'étaient pas dans un état pour cela, mais Paul leur donne la table du Seigneur et la Cène de manière corrective. Mon impression est que, dans la pensée du Seigneur, nous ne sommes jamais censés manger la Cène sans qu'un très grand changement soit opéré dans nos esprits et dans toute notre tenue. Il S'est donné Lui-même pour l'assemblée afin de la sanctifier et de la purifier par le lavage d'eau par la parole, et il n'y a aucun moment où Il le fait plus qu'au moment où Son propre amour est si distinctement placé devant nous. Il nous rappelle que le Sien est un amour qui sanctifie et qui purifie, aussi bien qu'un amour qui nourrit et qui chérit.

Le Seigneur montre ici qu'Il était prêt à servir. C'est cela la vraie grandeur. Un autre homme peut être plus estimé que moi, et probablement à juste titre, mais, même si c'est injustement, cela ne m'empêche pas de servir. « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert » — c'est là l'esprit de service. Nous jugeons cet homme imbu de lui-même qui voudrait être grand, et qui voudrait avoir une place, diriger et exercer une autorité. Il ne viendra jamais un temps où le saint le plus mûri pourra se permettre de venir manger la Cène sans s'éprouver lui-même. Nous ne pouvons jamais être si mûrs et sanctifiés que nous n'ayons pas besoin de le faire. Combien magnifiquement le Seigneur Se place devant nous ! Il ne travaille jamais sur des lignes négatives ; Il ne se contente pas de tenir le miroir pour que je m'y regarde et voie quelle misérable créature je suis, mais Il remplace toujours ce que je suis par ce qu'Il est. Il Se montre et il y a un gain positif ; Il me déplace et je L'aime plus que moi-même. Je me regarde et je vois une hideuse difformité ; Je Le regarde et je vois une excellence surpassante, une gloire et une perfection qui dépassent ma capacité de comprendre. Il attire l'attention sur Lui-même ; Il dit : « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert », et le plus grand doit être comme le plus jeune. Il doit y avoir un esprit de déférence. Un homme ne dit pas : « Je romps le pain depuis quarante ans et vous devez m'écouter » ; il est comme le plus jeune. Comme Paul illustre magnifiquement cela lorsqu'il a parlé de la table du Seigneur ! Il a dit : « Je parle comme à des personnes intelligentes ; jugez vous-mêmes de ce que je dis », 1 Corinthiens 10:15. C'est une manière très heureuse d'apporter ses exercices devant les frères — j'ai cet exercice et je le sou mets à votre jugement. Cela montre le bel esprit qui appartient à un grand, comme il nous dit qu'il ne se souciait pas d'utiliser l'autorité apostolique ; il préférerait atteindre les choses moralement. Paul était plus grand que son don. Ainsi le conducteur conduit, non dans l'esprit d'être meilleur que le reste, mais dans l'esprit de service et dans l'esprit de Christ. En toute fidélité, Paul traite les conditions telles qu'elles étaient, mais on peut voir que tout le temps, dans l'esprit de Paul, il pensait à la grandeur des saints. Il commence par parler de leur grandeur, et tout au long de ses épîtres où il a tant à dire de nature exhortative, nous voyons la grandeur du peuple,

comme s'il disait : « Ne savez-vous pas combien vous êtes grands ? Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, que vos corps sont le temple du Saint-Esprit, que vous êtes membres de Christ ? » Il cherche à les amener à réaliser leur grandeur comme il le faisait. Si je pense aux frères comme à un pauvre lot de gens médiocres qui ont besoin d'un effort énorme pour être tirés vers le haut afin de devenir ce qu'ils devraient être, je ne pourrais pas très bien les servir. Nous devons servir dans le sentiment de la grandeur des personnes que nous servons. Le peuple de Dieu est un grand peuple ; il n'y a pas de compagnie aussi auguste dans les cieux ou sur la terre que l'assemblée de Dieu ; l'un des plus grands privilèges que nous puissions avoir est de les servir, et le serviteur est un serviteur, non un maître. Moïse, bien qu'il dût parler avec une grande sévérité par moments, et à juste titre, n'a pourtant jamais oublié quel grand peuple étaient les enfants d'Israël. Moïse a même pu se tenir sur le chemin de Dieu et L'empêcher de procéder en raison de ce que le peuple était. Le peuple avait une place extraordinaire auprès de Dieu, et Moïse le Lui rappelle. Le Seigneur considère les saints ici dans le caractère le plus élevé possible ; Il dit au verset suivant : « Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations ». Le Seigneur est ici le modèle ; tout l'esprit d'un serviteur est illustré en Lui ; Il considère les saints sous le jour le plus favorable possible. Il les sert dans le sentiment de leur grandeur ; ils étaient pour Lui « les excellents ». C'est dans cet esprit que nous devons considérer les saints.

J'ai souvent senti combien il est bon de prendre note de la persévérance des saints. Nous pouvons dire qu'ils sont un pauvre lot, faibles, et qu'il n'y a pas beaucoup de puissance spirituelle chez eux, et qu'ils ne semblent pas saisir les pensées divines comme ils le devraient ; mais voyez leur persévérance ! Ils continuent année après année ; ils ne manquent aucune occasion qui se présente à eux pour recevoir le ministère de Christ et la communion des frères ; ils prennent plaisir à la parole et à la prière. Ils continuent, certains d'entre eux, pendant trente ou quarante et peut-être soixante ans ; ils auraient pu être tout ce temps dans le monde et avoir une place dans de nombreux cercles, mais ils ont délibérément persévéré dans un chemin qui a impliqué plus ou moins d'épreuves, de difficultés et d'exercices. Ils ont persévéré. Est-ce rien pour le Seigneur ? C'est une grande chose pour Lui.

Un autre trait apparaît en Simon, un élément de confiance en soi. Je suppose que Satan avait observé Simon, et ce qui était en Simon était en eux tous. Satan l'avait observé, et avait demandé à les avoir — « pour vous avoir ». La pensée que Satan nous observe nous frapperait de terreur si nous ne connaissions pas le Seigneur comme Intercesseur. Satan nous observe et sait quelles tendances il y a dans notre chair, mais le Seigneur sait tout parfaitement. Le Seigneur, dans Son amour, a vu qu'il était nécessaire pour Simon d'être mis dans le crible de Satan et d'être criblé, et Il a prié pour lui. C'était la chair sous sa forme la plus fine, très différente de Judas. En Judas, nous voyons la chair sous sa forme la plus vile, mais en Simon sous sa meilleure forme, prétendant être capable et désireux de mourir pour le Seigneur. Le Seigneur prie pour lui afin que sa foi ne défaille pas. Il est très touchant que les tendances mêmes de ma chair deviennent l'occasion de l'intercession du Seigneur. Je peux être laissé tomber entre les mains de Satan, mais je suis l'objet de l'intercession du Seigneur, et Satan ne peut pas donner une secousse au crible de plus qu'il ne lui est permis. Pierre est restauré et il montre clairement dans ses épîtres que la nature divine est la seule chose qui subsiste. Aucune partie de l'Écriture n'est plus fortifiante que les épîtres de Pierre ; elles sont le résultat de ce qu'il a traversé sous l'intercession de Christ. Tout cela est très dégrisant pour nous par rapport aux choses saintes de Dieu. Nous avons affaire à elles comme ceux qui ont acquis, dans les voies de Dieu, une réelle connaissance d'eux-mêmes.

Ce fut une épreuve sévère pour Pierre, mais il fut restauré par la prière du Seigneur. Le service du Seigneur continue : « Il vit toujours pour intercéder pour nous ». Le Seigneur ne nous laissera traverser aucun criblage sans prier pour nous. Il prie pour que notre foi ne défaille pas ; la chair va être exposée ; son indignité totale doit être mise en lumière, mais la foi est là aussi bien que la chair. Il y avait de la foi en Pierre et le Seigneur tenait à soutenir la foi. Le Seigneur peut nous laisser passer par une profonde humiliation, mais c'est pour

exposer ce qu'est la chair afin que nous en ayons fini avec elle. Le criblage est nécessaire. Le Seigneur dit à Pierre : « Satan a demandé à vous avoir ». Satan avait tenu compte de Simon ; il avait observé qu'il y avait en lui quelque chose qu'il n'avait jamais vu chez le Seigneur. Satan n'avait jamais pu observer de confiance en soi chez le Seigneur, mais il l'a observée chez Pierre et il a demandé à l'avoir. Le Seigneur a permis à Satan de le cribler, et de mettre en lumière toute la balle qui s'y trouvait, mais l'œuvre de Dieu demeura pour le service du Seigneur, et pour la fortification des frères. Pierre était occupé à fortifier ses frères lorsqu'il a écrit ses deux épîtres.

Le Seigneur l'a interpellé par le nom de Simon au verset 31 et par celui de Pierre au verset 34. Je suppose que Simon évoquerait davantage ce qu'il était naturellement, mais Pierre lui rappellerait ce qu'il était selon l'appel divin. Il était très triste que Pierre doive s'entendre dire qu'il renierait le Seigneur trois fois. Cela visait à lui faire comprendre quelle terrible défection c'était, combien c'était contraire à ce qui aurait dû caractériser une pierre. Pierre signifie une pierre, et ce qui aurait dû caractériser une pierre, c'était la stabilité, mais il s'est montré le plus instable de tous. « J'ai prié pour toi » vient avant la tentation — c'est une grande partie de notre service parmi les frères. C'est une forme de service très bénie. Si nous voyons de la faiblesse ou un défaut chez les frères, cela nous amène-t-il à les critiquer ou à prier pour eux ? La chair peut critiquer, mais la foi prie pour eux. Si nous voyions une marque d'infirmité ou un défaut chez un frère et que cela nous amenait à prier pour lui, le frère le plus pauvre pourrait être élevé. Nous ne voulons pas remarquer les défauts des frères, si ce n'est comme une raison pour laquelle nous devrions les servir. L'esprit de service ne prend aucune place de supériorité. Chaque sœur peut servir aussi bien que chaque frère, et un trait très important du service est que vous priiez.

Si nous devons être missionnés, nous devons apprendre le caractère du moment. Cela ressort des versets 35 à 38. Un grand changement a eu lieu du fait que le Seigneur n'est pas ici. Quand le Seigneur était ici, Il pouvait les envoyer sans bourse, sans sac, ni sandales ; ils partaient sans une seule ressource autre que Sa propre parole ; ils devaient simplement partir en obéissance à Lui. Le Seigneur était ici sur terre, et Il était leur suffisance ; avoir eu autre chose, même une bourse, un sac ou des sandales, aurait nui au témoignage de la suffisance du Seigneur. Il a dit : « Avez-vous manqué de quelque chose ? », et ils ont dit : « De rien ». Mais maintenant, dit-Il, tout est différent. Nous devons maintenant prendre les exercices liés au fait d'avoir des ressources ; le Seigneur n'est pas ici, et nous avons besoin d'avoir des ressources en nous-mêmes. Le Seigneur dit : « Ce qui me concerne touche à sa fin » — maintenant nous allons être jetés sur nos propres ressources. C'est un changement complet ; le Seigneur est mis au rang des iniques. Il s'en va vers la mort ; ce qui Le concerne touche à sa fin, et maintenant le service doit être poursuivi sur un principe différent. Je ne doute pas que lorsque le Seigneur a parlé au verset 28 de bourse, de sac et de sandales, Il ne se référait pas littéralement à de telles choses, mais avec une signification spirituelle. Je crois qu'Il se référait à ce que les saints auraient dans le Saint-Esprit ; les ressources qu'ils acquerraient par leurs propres exercices afin d'être équipés. Nous parlons de vases vides ; parfois nous disons que nous n'avons rien. Ce n'est pas un exercice spirituel. Le Seigneur attire leur attention sur ce qu'ils doivent acquérir par l'exercice. Je ne pense pas que quiconque soit utile pour le service s'il n'est pas équipé. Quel est l'intérêt de circuler parmi les saints si vous n'avez rien à leur donner ? Il vous faut une bourse, un sac et une épée.

Le sac est l'approvisionnement en nourriture, le récipient dans lequel la nourriture est transportée. Le Seigneur suggère que si vous devez servir, vous devez être munis de richesse spirituelle, de nourriture, et de puissance pour le combat ; et nous devons veiller à les obtenir. Vous pouvez dire : « Tout est en Christ », mais le Seigneur dit : « Cela ne vous suffira pas maintenant ; c'était ainsi par le passé, mais maintenant vous devez l'avoir ». Il y a de merveilleuses ressources disponibles maintenant dans l'Esprit par lesquelles le peuple du Seigneur peut être enrichi. Quelle grande bourse Paul possédait ! Combien de fois parle-t-il de richesses en rapport avec le ministère ! Il avait une grande bourse et il nous dit comment il l'a obtenue dans

Éphésiens 3 ; il dit : « J'ai écrit afin que vous puissiez comprendre comment j'en suis venu à être si riche ; j'ai reçu la mission de dispenser aux nations les richesses insondables du Christ ».

L'approvisionnement en nourriture est très varié ; il y a du lait pour les petits enfants, et de la viande pour les hommes faits ; il y a une mesure de blé en sa saison, et de la pâture pour les agneaux et les brebis. Une grande partie du service consiste à avoir de la nourriture pour le peuple de Dieu.

L'épée a trait au combat. Les disciples n'ont pas saisi ce que le Seigneur plaçait devant eux ; ils l'envisageaient d'une manière matérielle. Pierre a utilisé l'épée quand il n'aurait pas dû l'utiliser ; le Seigneur parle ici d'une épée spirituelle. Paul parle de l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu ; nous en avons besoin. L'enrichissement du peuple de Dieu et la nourriture du peuple de Dieu ne peuvent jamais être poursuivis sans combat. Il n'y a jamais eu de temps où la possession d'une épée était plus nécessaire que maintenant. Ces trois choses vont ensemble : le ministère de la richesse et de la nourriture d'une part, et la capacité de s'engager dans le combat d'autre part. Le Seigneur parle de l'équipement spirituel ; c'est Sa parole finale avant d'aller au jardin et à la croix, il y est donc attaché une grande importance. Le Seigneur voudrait laisser derrière Lui une compagnie pourvue de tout le nécessaire pour poursuivre le service.

« Que celui qui n'en a point vende son vêtement et achète une épée », verset 36. Le vêtement suggère ce qui pourrait nous donner une sorte d'avantage ; il doit y avoir un empressement à y renoncer. Je ne pense pas que quiconque puisse réellement être dans le combat sans être préparé à beaucoup d'humiliation. Le combat implique l'humiliation ; vous êtes prêt à n'être de nul compte pourvu que la vérité soit maintenue. Paul ne se souciait pas de ce que les Corinthiens pensaient de lui ; il était prêt à être considéré comme un réprouvé tant qu'ils étaient dans le vrai. La puissance pour le combat implique d'être prêt à en payer le prix, à vendre son vêtement — c'est-à-dire, quelque chose que vous apprécieriez naturellement beaucoup.

« Ce qui me concerne touche à sa fin », verset 37. Tout ce qui était lié à Christ selon la chair touchait à sa fin. Ce fut une période unique quand le Seigneur était ici sur terre ; il n'y a jamais rien eu de tel, et il n'y en aura jamais plus. Ce n'était pas destiné à continuer ; cela a pris fin, mais il y a des ressources dans l'Esprit que nous devons nous approprier, sinon nous ne serons pas à la hauteur des exigences du service.

Le mont des Oliviers occupe une grande place dans cet évangile. Le Seigneur ne cherche pas ici que Ses disciples veillent avec Lui ; Ses pensées à leur égard étaient des pensées de grâce et des pensées pour leur préservation, et nous pourrions dire, pour la nôtre. Le Seigneur dit deux fois : « Priez afin que vous n'entriez pas en tentation ». Il avait à l'esprit qu'un temps d'épreuve suprême approchait, et que rien ne qualifierait les disciples ou nous-mêmes pour un tel moment sinon le fait d'être avec Dieu. C'est par manque d'être avec Dieu qu'ils ont dit : « Frapperons-nous de l'épée ? ». C'est l'éloignement du Seigneur qui a conduit l'un d'eux à couper l'oreille d'un homme. Il est dit que l'un d'eux l'a fait, comme pour dire qu'ils étaient tous disposés à le faire. Ils s'étaient éloignés au-delà d'un jet de pierre ; c'est une chose terrible que d'aller au-delà d'un jet de pierre loin du Seigneur.

Le Seigneur a laissé entendre qu'Il n'était pas tout à fait hors de portée de l'homme, même à un tel moment. Il y avait une distance entre Lui-même et eux ; l'intensité de Son combat et de Ses prières et le ministère de fortification venant du ciel Lui étaient propres. Il y avait une distance, un jet de pierre entre Lui et eux, mais ce n'était pas une distance qui Le mettait tout à fait hors de leur portée.

Un jet de pierre est la mesure de la portée d'un homme. Je pense que le Seigneur S'était placé assez près d'eux pour être un modèle pour eux, et Il était un modèle dans la prière. En présence de la puissance des ténèbres, Sa seule ressource était la prière ; Il était avec Dieu. Nous voyons dans le Seigneur béni un Homme avec Dieu, et par conséquent un vainqueur absolu ; la volonté du Père déterminait tout. La pensée du Seigneur était qu'aucun de Ses disciples ne devrait aller au-delà d'un jet de pierre de cela ; c'était le secret de la sécurité, et particulièrement dans l'heure de l'homme et la puissance des ténèbres.

Le Seigneur donne aux disciples le secret de la préservation ; le secret pour eux et pour nous est la proximité de Dieu. La prière, si elle signifie quelque chose, signifie être avec Dieu ; sinon, la prière est de très peu de valeur. L'habitude de la prière doit être cultivée ; autrement, quand le moment de la pression arrive, il est trop tard pour commencer à prier. C'est souvent l'erreur avec nous ; nous pensons que nous pouvons commencer à prier quand la pression arrive, mais cela ne va pas. Il alla selon Sa coutume au mont des Oliviers. Ce doit être une chose habituelle que de se retirer dans la proximité du ciel et la présence de Dieu — c'est la seule préservation dans l'heure de l'homme et la puissance des ténèbres. C'est une parole très solennelle pour nous.

Les disciples dormaient ; ils n'étaient pas avec Dieu. Le Seigneur était avec Dieu ; nous voyons un Homme avec Dieu — c'est le spectacle merveilleux — et un Homme fortifié depuis le ciel. Le Seigneur tint parfaitement la place dans laquelle Il était venu ; Il vint dans la place de l'homme et Il la tint et fut fortifié depuis le ciel. Maintenant, nous ne devons jamais nous mettre à distance de cela ; si nous le faisons, la puissance des ténèbres nous éprouvera. La puissance des ténèbres est une chose terrible. Au moment où j'abandonne la pensée de Christ comme modèle et d'être comme Lui, je tombe à mon propre niveau ; cela s'applique de la première chose le matin à la dernière chose le soir. Nous devons tenir à la pensée d'un modèle ; rien ne fera l'affaire sinon être comme Christ.

Le Seigneur avait une pression qui ne viendra jamais sur nous. Il y avait là une intensité que nous ne connaissons jamais — c'est pourquoi le jet de pierre intervient. Ce n'est pas comme les deux mille coudées entre l'arche et le peuple alors qu'ils traversaient le Jourdain — c'était une grande distance. Il était question là de la puissance de Sa Personne quand Il rencontra et annula la puissance de la mort ; Il n'est pas un modèle pour nous là. Tout est accompli là dans la puissance de Sa Personne. Je peux passer outre dans la force de Sa victoire, mais Il n'est pas un modèle pour moi là. Mais le jet de pierre apporte la pensée du modèle. Les disciples étaient loin moralement ; ils étaient allés au-delà de la longueur d'un jet de pierre. Pierre était bien au-delà quand il s'assit dans la maison et se chauffa et renia le Seigneur. Le Seigneur dit : « levez-vous et priez ». Le sommeil ici est opposé à la prière ; un saint qui prie ne dort jamais. Le seul moyen de rester éveillé est de prier ; si nous ne prions pas, nous nous endormons. Nous devenons indifférents au moment où nous abandonnons la pensée du Seigneur comme notre modèle. Ce n'est pas simplement un privilège mais une nécessité que je sois comme Lui ; c'est ma seule sécurité. Il nous est possible d'être fortifiés depuis le ciel comme Il l'a été, et nous en avons besoin quand la puissance des ténèbres est autorisée à agir sur nous. Il n'y a rien de plus béni que d'être fortifié depuis le ciel, de sentir qu'il y a une puissance si écrasante qui vous assaille que vous allez certainement succomber si vous n'êtes pas avec Dieu. Cela vous fait prier intensément, et alors vous trouvez que vous êtes fortifié depuis le ciel ; au lieu de succomber, vous êtes un vainqueur.

L'ange apporte le ministère des ressources venant du ciel. Ce n'est pas exactement l'Esprit, car Il est déjà ici, mais un ange venant est une nouvelle contribution de ressources venant du ciel. C'est une réalité bénie. Non seulement je suis soutenu par l'Esprit qui demeure ici, mais au moment de la pression il y a un ange envoyé, un messager direct du ciel. Si nous avions cela, nous ne penserions jamais à recourir à des moyens carnels pour défendre le Seigneur. S'Il a pu apprécier un affermissement venant du ciel par un ange, ce doit être une chose merveilleuse.

Nous devrions savoir comment faire face aux choses ; les disciples ne le savaient pas, alors ils commencèrent à parler de frapper de l'épée, et Pierre coupa réellement l'oreille d'un homme. Ils ne savaient pas comment faire face aux choses ; ils n'étaient pas avec Dieu, et quand nous ne sommes pas avec Dieu, nous utilisons des moyens tout à fait erronés pour promouvoir les intérêts du Seigneur. Les disciples pensaient qu'ils promouvaient les intérêts du Seigneur, mais ils utilisaient de mauvais moyens.

Dans Matthieu et Marc, Gethsémané est nommé ; ces évangiles présentent l'action réelle de Dieu à l'égard du péché ; ils se réfèrent à l'abandon du Seigneur. Cela n'est pas mis en avant dans cet évangile. Ici, c'est plutôt la puissance terrible du mal qui s'oppose à la manifestation de Dieu en grâce. Luc ne parle pas de l'action

judiciaire de Dieu à l'égard du péché dans les souffrances expiatoires du Seigneur. L'aspect de la mort de Jésus dans Luc est que par la grâce de Dieu Il a goûté la mort pour tout. Sa mort dans Luc est un élargissement de Sa gloire personnelle comme l'exposant de la grâce divine ; ce n'est pas un rétrécissement mais un élargissement. Dans ce chapitre, nous voyons en présence de la puissance des ténèbres la gloire personnelle de Christ dans une plénitude toujours croissante. Nous voyons Sa gloire personnelle s'élargir. Il est le Christ, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu ; tout cela ressort dans le conseil. Cette salle du conseil était illuminée par toute la splendeur de Sa gloire personnelle ; elle n'avait jamais brillé avec un tel éclat auparavant. Quelle scène merveilleuse ! C'était un spectacle pour les anges et les hommes, et chacun a été amené à le ressentir.

Le Seigneur nous instruit dans la grâce ; Il a mis la clé du vainqueur entre nos mains — n'aimerions-nous pas tous l'avoir ? Le Seigneur nous donne la clé du vainqueur et c'est la prière ; et ensuite Il nous montre les résultats lamentables du sommeil au lieu de la prière. Le résultat est que nous adoptons des moyens charnels pour faire avancer les intérêts du Seigneur, et nous coupons les oreilles des gens. Le Seigneur montre ici comment surmonter l'opposition ; ce n'est pas en utilisant des moyens humains ou charnels mais en mettant la grâce en évidence, ainsi Il dit : « Laissez faire jusqu'ici », et Il guérit l'homme. Il est notre modèle. J'aimerais être plus habile à toucher les personnes nécessiteuses dans la grâce. Le Seigneur n'a jamais rien fait avec nous sinon dans la pure grâce. Nous ne touchons pas la puissance des ténèbres avec la grâce, mais les hommes ont été égarés par la puissance des ténèbres, et c'est une chose merveilleuse de pouvoir toucher l'oreille d'un homme qui n'avait jamais eu d'intérêt pour les choses de Dieu, de le toucher de sorte qu'à partir de ce moment il commence à écouter la précieuse histoire de la grâce. Si nous utilisons des moyens naturels pour faire avancer l'œuvre du Seigneur, nous descendons seulement au niveau des hommes, et là nous trouvons Pierre. Pierre fut trouvé utilisant l'épée, et il fut trouvé assis avec les hommes à leur niveau.

Les disciples « dormaient de tristesse » ; ils L'aimaient réellement, mais ils n'étaient pas avec Dieu, et le fait même qu'ils L'aimaient les mettait en danger. Si Pierre n'avait pas aimé le Seigneur, il ne L'aurait pas suivi du tout. Ce fut l'amour sincère de Pierre pour le Seigneur qui le mit en danger, parce qu'il n'était pas avec Dieu. Il est possible de ressentir tellement la pression que nous abandonnons et nous endormons ; nous trouvons une issue en l'oubliant. J'ai entendu un saint dire : Si je ne me sors pas tout cela de la tête, je vais perdre la raison. Ce n'est pas apporter la chose à Dieu ; si vous l'apportez à Dieu, vous ne perdrez pas la raison mais vous obtiendrez la pensée de Dieu. Mais telle est la faiblesse de la nature que nous pouvons réellement dormir par une tristesse sincère. Nous ressentons pour le Seigneur et Ses intérêts, mais nous n'avons pas le sentiment de la proximité de Dieu, et nous dormons. La distance par rapport à Dieu est le secret de toute faiblesse. Un chrétien est la plus grande pièce d'incohérence que l'on puisse imaginer ! Je ne pense pas qu'aucun de nous n'aime le Seigneur autant que Pierre L'aimait, et pourtant il Le renia trois fois. Le Seigneur regarda Pierre, et cela sauva la situation. Le Seigneur vainquit dans la grâce ; Il vainquit la puissance des ténèbres et toute la faiblesse en Pierre.

La grâce de Dieu continue d'être exprimée de manière vivante dans ceux qui sont selon le modèle de Christ. Au moment où j'abandonne dans mon cœur la pensée de Christ comme modèle et que je dois être comme Lui, à ce moment-là je tombe au niveau de ce que je suis, et alors il n'y a plus de témoignage. Nous pouvons continuer à venir aux réunions et à y prendre part, mais il n'y a pas un mot de témoignage ; ce sont seulement les gens qui sont comme Christ qui sont dans le témoignage. La grâce de Dieu est réellement toute modelée en Christ. C'est une réalité bénie qu'il y ait la substance de Christ dans chaque saint — on se réjouit de penser à cela. Maintenant, la chose est de laisser cela avoir sa liberté ; de mettre le couteau tranchant sur ce qui est de la chair et de la nature et de laisser ce qui est la substance de Christ se manifester. C'est la loi de la liberté.

Le Seigneur était maintenant amené en présence de l'assemblée d'Israël. Ce n'était plus la foule ou le rejet individuel de Lui, mais en étant amené en présence des anciens du peuple, du principal sacrificateur et de

ceux qui s'intéressaient à la loi, toute la nation était là officiellement et représentativement. L'assemblée d'Israël fut convoquée, et elle le fut dans le but de condamner à mort l'Oint de Dieu. C'était une question de Sa Personne. C'était le Vaisseau de grâce oint, dont la course a été tracée sous nos yeux dans cet évangile par l'Esprit de Dieu. Combien ils avaient peu de raison de dire : « Si tu es le Christ, dis-le nous » ? Il le disait depuis trois ans et demi dans des tons indubitables. Il y avait le dessein déterminé de se débarrasser de l'Oint de Dieu, et cela de la part de l'assemblée la plus éclairée qui pût alors être convoquée sur la face de la terre. C'est extrêmement solennel. Cela servit à faire ressortir que tout ce qui avait été exprimé en Lui ne produisait aucun effet sinon d'éveiller la haine chez ceux qui étaient conduits par la puissance des ténèbres. Toute la portée de la lumière divine était dans Sa Personne ; Il est le Christ, l'Oint de Dieu, et Il est le Fils de l'homme destiné à la domination universelle, et le Fils de Dieu, une Personne divine dans l'humanité — toute la lumière était concentrée dans Sa Personne et toute la puissance des ténèbres était concentrée dans ce qui était officiellement l'assemblée d'Israël.

Il est dit dans un autre évangile qu'ils cherchèrent des témoins pour Le mettre à mort ; tout leur but était cela. Il y avait de nombreux témoins qui auraient pu être appelés : des lépreux purifiés, des aveugles qui avaient eu les yeux ouverts, des morts qui avaient été ressuscités, des milliers qui avaient été guéris. Il y avait de nombreux témoins qu'Il était le Christ, pourtant les anciens pouvaient dire : « dis-le nous ». Cette Personne est le grand test, non les croyances religieuses ou la connaissance de l'Écriture. Je suppose que chaque homme dans ce conseil était pleinement versé dans l'Écriture, mais cette Personne était le test. Personne qui soit jamais entré en contact avec Lui n'avait manqué d'être convaincu que tout ce qu'Il disait et faisait était de Dieu. « Dieu a oint du Saint-Esprit et de puissance Jésus de Nazareth, qui allait de lieu en lieu faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable, car Dieu était avec lui », Actes 10:38. Il n'y avait aucune possibilité de doute, et pourtant ils disent : « dis-le nous ». Il était trop tard pour poser une telle question. La position était maintenant définitive ; il n'y avait aucun espoir qu'un changement soit produit soit dans Son jugement sur eux, soit dans leur jugement sur Lui. Il avait déclaré Son jugement sur eux dans les chapitres 11 et 20 et ils sont maintenant réunis en assemblée solennelle pour déclarer publiquement leur jugement sur Lui. Il n'y a pas un seul trait dans l'Oint de Dieu qui se recommande à l'homme religieux ; nous devons accepter ce fait dans toute sa solennelle réalité. Ainsi, plus nous pourrions démontrer que Jésus était le Christ, plus l'opposition éveillée chez l'homme naturel et religieux serait définie et mortelle. Les gens n'ont pas besoin d'être convaincus ; nous pensons que si seulement nous pouvions présenter la vérité de manière convaincante, tout irait bien, mais plus elle est présentée de manière convaincante, plus la haine ressort. Il n'y a jamais eu de vérité présentée de manière plus convaincante que dans le Vaisseau oint de Dieu ; Ses œuvres et Son enseignement présentaient la vérité en parole et en acte, et la présentaient de manière convaincante, mais le fait qu'elle ait été présentée si convaincante faisait ressortir l'inimitié du cœur humain. Nous parlons de l'homme comme déchu et perdu et en inimitié contre Dieu, mais je me demande jusqu'à quel point nous le croyons.

Le rejet du Christ n'empêche pas Dieu dans Ses merveilleux desseins ; il ne frustre Dieu d'aucune manière, de sorte que le Seigneur pouvait dire définitivement d'eux qu'ils ne croiraient pas, ni ne Le laisseraient aller ; ils ne se désisteraient pas de la voie qu'ils poursuivaient. D'un autre côté, Dieu ne se désisterait pas de Sa voie ; si le Fils de Dieu était rejeté, le Fils de l'homme passerait dans une sphère plus large de domination universelle.

Nous ne lisons pas cette écriture correctement si nous ne voyons pas que c'est un arrière-plan sombre, mais nous voyons le dessein et le conseil de Dieu s'avancer vers leur fin bénie en dépit de tout. Le témoignage de la grâce en ce qui concerne Israël officiellement est terminé ; ils avaient défini leur position ; l'assemblée était convoquée pour condamner l'Oint de Dieu. Ce qui marque le Seigneur dans cette scène est le silence ; Ses paroles furent extrêmement peu nombreuses. « Il a été opprimé et il a été affligé, mais il n'a pas ouvert la bouche ; il a été mené comme un agneau à la tuerie, et il a été comme une brebis muette devant ceux qui la

tondent, et il n'a pas ouvert la bouche », Ésaïe 53:7. Il est frappant de voir combien Il a peu à dire ; Son silence dans l'heure de l'homme et en présence de la puissance des ténèbres était une expression de la grâce divine. Il l'avait exprimée en parole et en acte et maintenant Il l'exprime par le silence. En présence de la haine, de l'injustice et de la violence, la grâce prendrait la place de la souffrance silencieuse. Il se tient dans cette attitude comme modèle pour nous, et alors que nous la contemplons, nous apprenons la grâce dans l'Agneau souffrant. En le faisant, nous devenons qualifiés en nature et en affection pour faire partie de l'épouse de l'Agneau. Nous serons bientôt dans l'union la plus intime avec ce Béni, et rien ne pourrait être uni à Lui qui ne fût en accord avec Lui ; Son épouse doit être Son homologue. Ses paroles furent peu nombreuses, mais elles sont juste la confession de la vérité de Sa Personne ; Il serait le Fils de l'homme à la droite de la puissance. Sans doute les paroles du Seigneur (verset 69) étaient une référence à Daniel 7, que chaque homme dans cette assemblée connaissait. « Je regardai jusqu'à ce que des trônes fussent placés, et que l'Ancien des jours s'assît : son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête comme de la laine pure ; son trône était des flammes de feu, et ses roues un feu brûlant. Un fleuve de feu coulait et sortait de devant lui ; mille milliers le servaient, et dix mille fois dix mille se tenaient devant lui : le jugement s'assit, et les livres furent ouverts » (versets 9 et 10), et ensuite « Je voyais dans les visions de la nuit, et voici, avec les nuées des cieux venait quelqu'un comme un fils d'homme, et il vint jusqu'à l'Ancien des jours, et on le fit approcher devant lui. Et on lui donna la domination, et la gloire, et un royaume, afin que tous les peuples, nations et langues le servissent : sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas, et son royaume, un royaume qui ne sera pas détruit », versets 13 et 14.

Maintenant, chacun dans le conseil connaissait cette écriture et savait que le Seigneur y faisait référence. L'Ancien des jours est l'un des titres les plus majestueux de Dieu que l'Écriture contienne, et il est dit du Fils de l'homme qu'il fut amené jusqu'à l'Ancien des jours. C'est strictement, comme le dit la marge, « il atteignit jusqu'à l'Ancien des jours », c'est-à-dire que le Fils de l'homme est le Compagnon de l'Éternel. Il atteint jusqu'à l'Ancien des jours ; il n'y a pas de disparité, pas d'infériorité, entre le Fils de l'homme et l'Ancien des jours. Le Fils de l'homme revendique, quant aux droits de Sa Personne, l'égalité avec Dieu. Ils le savaient bien. Il va avoir la domination universelle. Aucune voie moyenne n'est possible ; si nous pensons aux droits de la Personne du Seigneur, il est impossible pour tout être humain d'être neutre. Si nous pouvions faire comprendre aux hommes la vérité de la Personne du Seigneur, ils devraient soit tomber à Ses pieds et L'adorer, soit grincer des dents contre Lui ; les hommes doivent soit se soumettre, soit Le rejeter. Dans la prédication, il est important d'insister sur les droits de Sa Personne, d'affirmer la dignité, la majesté et la domination universelle qui s'attachent à Sa Personne. Chaque homme est testé par cette Personne. Est-Il l'Oint de Dieu ? Est-Il le Fils de l'homme ? Ces gens comprenaient tout à fait que s'Il était le Christ et le Fils de l'homme, Il était le Fils de Dieu, une Personne divine dans l'humanité. Personne ne pouvait atteindre l'Ancien des jours excepté un Homme qui était Son Compagnon ; cela signifiait pour ces gens qu'Il était le Fils de Dieu. La présentation de la grandeur de Sa Personne est d'une importance vitale en ces jours où Il est dépouillé de chaque gloire qui s'attache à Lui.

« Le Christ » implique le témoignage de la grâce, ce témoignage qui avait retenti, faisant écho à travers tout le pays, de la mer Morte au Liban. Il était l'Oint de Dieu, le Vaisseau rempli de la grâce et de la bénédiction divines, accessible à tous. Le rejet de Lui en tant qu'Oint de Dieu est le rejet complet de la grâce. Mais le Fils de l'homme implique la glorieuse suprématie qui Lui appartient ; Il aura la domination universelle, et tout genou devra plier devant Lui. Nous devons présenter cela avec l'autre. Un homme entendant l'évangile et le recevant dans la puissance de l'Esprit ne pourrait jamais dire : J'y réfléchirai. Il doit soit adorer, soit rejeter le Fils de l'homme. Ainsi, le Seigneur affirme absolument Sa place de domination, d'autorité et de puissance comme Fils de l'homme. Ils L'avaient rejeté comme Christ, il était donc insensé de Lui demander qui Il était ; et ensuite ils Le rejetèrent comme Fils de l'homme. Ils réalisèrent que personne ne pouvait être Fils de l'homme sans être Fils de Dieu. Christ et Fils de l'homme sont des titres officiels, mais derrière cela se cache Sa gloire personnelle en tant que Fils de Dieu.

CHAPITRE 23

Ici, nous passons du conseil au prétoire de Pilate. Nous voyons en Pilate le caractère de la dernière bête de Daniel 7 ; une puissance ordonnée de Dieu, mais influencée par le calcul. Pilate n'était pas, comme les chefs juifs, marqué par la haine de Christ. Il représente une grande partie de ce monde, car il pouvait discerner que Celui qui était devant lui n'était pas un criminel. Il pouvait porter un jugement selon lequel il n'y avait aucune faute, rien de digne de mort en Lui ; mais sa conduite était gouvernée par la politique, par ce qui était avantageux dans les circonstances qui existaient alors. Nous pouvons aussi être gouvernés par les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. Si je garde le silence quand je pourrais confesser Christ parce que je pense que cela pourrait m'attirer des ennuis ou ne pas être acceptable pour ceux avec qui je suis — je me tiens aux côtés de Pilate. Sommes-nous prêts à nous tenir aux côtés de Christ en toutes circonstances ? Si Pilate avait eu une véritable appréciation de Christ, il se serait tenu à Ses côtés à tout prix. Il avait peur d'un tumulte avec les Juifs, car il avait eu beaucoup d'ennuis avec eux et n'en voulait pas davantage. Il lui fut permis de Dieu d'exprimer publiquement son propre jugement juste quant à Christ, mais en même temps il montra lui-même qu'il était gouverné par le calcul. Il y a plus de Pilates que nous ne le pensons. Mais nous ne pouvons pas être neutres ; nous devons être pour Christ ou contre Lui. Notre position est que nous sommes ici pour Christ ; nous devons nous tenir à Ses côtés. Sa grâce est si merveilleuse, Son autorité et Sa puissance si grandes, et Sa gloire personnelle si transcendante, que nous devons nous tenir à Ses côtés à tout prix. Telle est la position, et aucune neutralité n'est possible. Je me sens humilié en disant cela, car nous ressentons tous combien il y a de neutralité en nous.

Au commencement des Actes, nous voyons des hommes qui L'avaient tous abandonné et un qui Le renia trois fois, mais ils se tiennent dans la fermeté inébranlable d'un rocher comme étant totalement identifiés à Lui. Que ce soit l'opposition, le tumulte, la prison ou la mort, ils se tiennent à Ses côtés sans l'ombre d'une neutralité. Ils prient, car nous ne pouvons nous tenir dans une telle position que par la prière. Pilate avait peur de l'opposition et du tumulte, mais ils n'avaient pas peur, ils se tiennent par la prière, et nous voyons dans Actes 4 que le lieu où ils priaient fut ébranlé — Dieu donna un signe manifeste que Sa puissance était avec eux. Dieu les soutint de sorte que rien ne pouvait se tenir devant eux ; toutes les puissances des ténèbres tombèrent devant eux.

Hérode était un homme sans aucune conscience. Il ne cherchait qu'un divertissement ; il espérait voir quelque miracle fait par le Seigneur. Pilate avait une conscience, mais il était gouverné par le calcul ; Hérode n'avait pas de conscience. Le Seigneur l'appela un renard ; il cherchait sournoisement son propre intérêt, et son désir de voir le Seigneur n'était que de la curiosité. Le Seigneur n'avait rien à dire à Hérode ; Il ne voulait pas satisfaire la curiosité. Quand les gens essaient de rendre le christianisme attrayant pour l'homme naturel, c'est exactement comme amener Christ devant Hérode, et à la fin le résultat est qu'Il sera moqué et tourné en dérision. Dieu ne travaille pas de cette façon, et nous ne devrions pas faire appel à ce genre de chose. Si un homme n'est influencé que par une curiosité naturelle, le Seigneur n'a rien à lui dire.

Tout suit son cours prédéterminé en vue de la croix. Les actions des hommes étaient toutes subordonnées au dessein de Dieu pour que Sa grâce soit parfaitement présentée dans ce monde. L'heure de l'homme et la puissance des ténèbres n'ont servi qu'à mettre en lumière des merveilles qui n'auraient pas pu paraître auparavant. C'est comme la tombée de l'obscurité sur la face de la terre, qui donne l'occasion aux splendeurs des cieux d'être révélées, de sorte que nous pouvons lever les yeux et voir l'ouvrage des mains de Dieu. Nous pouvons contempler des merveilles et des gloires qui ne peuvent être vues à la lumière du jour ; l'obscurité leur donne l'occasion de briller. Alors que la puissance des ténèbres se manifestait en opposition à Jésus, c'était précisément le moment pour la gloire de Dieu en grâce de paraître dans toute sa sainte splendeur. Les mauvaises pensées dans le cœur de l'homme n'ont servi qu'à faire ressortir les précieuses pensées dans le cœur de Dieu.

Il est très suggestif que le Seigneur ait dû être crucifié, car ce n'était pas la mort divinement prescrite pour un blasphémateur, laquelle était la lapidation. Comme nous le savons, les Juifs vinrent à plusieurs reprises prêts à Le lapider, mais cela ne devait pas être. Il fut divinement ordonné qu'Il fût mis à la place de celui qui est sous la malédiction, car celui qui est pendu est une malédiction de Dieu, mais Il devait y être par la grâce de Dieu. L'idée de la lapidation est que chaque individu concerné exprime sa détestation du péché commis, tandis qu'un homme crucifié est fait un spectacle public ; il est publiquement à la place de la malédiction.

Le Seigneur est venu là dans une grâce pure et parfaite, pour nous racheter de la malédiction en devenant Lui-même une malédiction, afin que la bénédiction d'Abraham puisse venir aux nations en Christ Jésus, « afin que nous reçussions la promesse de l'Esprit par la foi », Galates 3:14.

La méchanceté de l'homme n'a pas du tout entravé Dieu ; elle n'a fait qu'amener Son conseil déterminé afin que par l'œuvre de la rédemption la bénédiction puisse couler vers tous. Jean nous dit dans son évangile que Jésus portait Sa croix. Il est présenté comme soutenant tout dans la grandeur de Sa Personne. Comme étant élevé, Il devait être le grand centre de rassemblement pour tous. Dans Jean, ce n'est pas tant cet aspect de la honte de la croix, mais son élévation comme le chemin que l'amour et la puissance divins prendraient pour accomplir la fin bénie de Dieu.

Mais dans les autres évangiles, Simon le Cyrénéen est vu comme portant la croix du Seigneur, non de sa propre volonté mais comme y étant contraint par les ennemis de Jésus. C'était évidemment un homme de race africaine, amené là par hasard, comme diraient les hommes, car Marc dit qu'il passait par là, revenant de son travail quotidien aux champs. C'était évidemment un homme qu'ils jugeaient apte à un tel but ; ils n'auraient pas choisi un scribe, ou un pharisien, ou un docteur de la loi.

Marc nous dit qu'il avait deux fils, Alexandre et Rufus, indiquant qu'il avait un nom parmi les frères. Je ne doute pas qu'il fût un disciple et qu'il fût ordonné de Dieu qu'il fût sur les lieux au bon moment, quand quelqu'un était nécessaire pour porter la croix. Il est bon d'être, selon l'ordre de Dieu, un passant quand Jésus est dans l'opprobre, et d'être tel que Ses ennemis se saisissent de nous pour porter Sa croix. Être classé avec Jésus, être choisi comme seul apte à porter Sa croix, est un honneur aussi grand que ce monde puisse nous conférer. Sommes-nous tels dans notre marche et nos voies que le monde nous choisirait pour cet honneur ?

Puis il y a la multitude qui se frappait la poitrine et se lamentait sur Lui. Le Seigneur veut, non la pitié des hommes, mais leur foi. Il savait tout ce qui allait venir sur eux et Il dit : « S'ils font ces choses à l'arbre vert, que sera-t-il fait au sec ? ». C'était l'arbre vert du plus grand privilège de Dieu, et il était tout entier rejeté nationalement. Mais l'arbre était encore vert ; il n'a rien perdu de sa fraîcheur, même par Sa crucifixion. « Père, pardonne-leur », pouvait-Il dire. L'arbre vert est la pleine présentation de Dieu en grâce, et cela se voyait encore à la Pentecôte et tout au long des Actes.

L'arbre sec, c'est quand l'homme est laissé à lui-même sans Dieu, sans Christ ni le Saint-Esprit ; c'est vraiment le temps de l'apostasie complète, quand Dieu Se retire de ceux qui L'ont abandonné. « Il a sauvé les autres », disaient les chefs par dérision, mais Il ne S'est pas sauvé Lui-même, car Il était là dans une grâce royale.

Le malfaiteur repentant a discerné cela ; il craignait Dieu et reconnaissait que Jésus était là, non pour Son propre compte, mais en grâce, et qu'Il revenait dans Son royaume. C'est le chemin de la bénédiction, car il devient un compagnon de Jésus, pour être avec Lui dans le paradis. Nous pourrions considérer le malfaiteur comme l'interprète de tout ce qui se passait ; il était capable d'interpréter tout cela comme aucun des apôtres ne pouvait le faire à ce moment-là.

Il possédait une lumière divine sur la situation, et pouvait l'interpréter pour le bénéfice de son compagnon malfaiteur, et pour notre bénéfice aussi. Il reconnaissait toute la vérité de la position. Il y avait trois hommes

sous le jugement : deux d'entre eux méritaient bien tout ce qu'ils recevaient, mais il y avait un Autre là dans le lieu du jugement, et Il était connu du malfaiteur comme Celui qui devait avoir le royaume ; Il était pour l'âme de cet homme le Christ, l'Élu de Dieu. Si Celui qui avait les droits du royaume était dans le lieu du jugement, Il y était indubitablement en grâce.

La confession du malfaiteur montre que l'œuvre précieuse de Dieu dans son âme l'avait rendu apte à être un compagnon de Jésus dans le paradis. Ses paroles — « celui-ci n'a rien fait qui ne dût se faire » — et sa référence au royaume à venir, sont en accord avec ce que Gabriel dit à Marie au début de l'évangile sur la sainteté de Jésus, et il était en accord avec ce qui était venu du ciel. Rien ne va au ciel sinon ce qui est venu du ciel. Par la faveur infinie de Dieu, il est allé dans le paradis en parfait accord avec le lieu où il allait, et en parfait accord avec la Personne avec laquelle il y allait. Cela montre avec quelle rapidité l'œuvre de Dieu peut être accomplie.

Cet homme qui était un insulteur se tient maintenant au milieu des scènes du Calvaire en donnant une interprétation divine de tout ce qui se passait. Il est l'un des hommes les plus remarquables de l'Écriture. Il s'est avancé pour déclarer la génération de Christ. Il n'y avait aucune incertitude ni ambiguïté sur son propre état ; il le juge parfaitement, car il dit : « pour nous, nous y sommes justement, car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises ; mais celui-ci n'a rien fait qui ne dût se faire ». Cela a dû être donné divinement. Tout ce que le Seigneur faisait était mal aux yeux des scribes et des pharisiens, mais le malfaiteur justifie le Seigneur de toutes les manières ; pour son âme, Il était le Christ, l'Élu de Dieu, et s'Il était dans le lieu du jugement, ce devait être en grâce. Le brigand l'a interprété parfaitement. Il sentait que, si Celui qui devait avoir le royaume était sur la croix en grâce, il pouvait compter sur la grâce envers lui-même. Il avait de la lumière sur toute la situation ; il était dans la lumière de la Personne. Il était dans la lumière de Sa mort, de Sa résurrection, de Son ascension, de Son royaume et de Sa venue en gloire. Les onze apôtres auraient pu s'asseoir à Ses pieds et apprendre des merveilles ! Cela me rappelle les propres paroles du Seigneur : « les derniers seront les premiers ».

Le paradis suggère le délice et la complaisance de Dieu ; cela signifie un jardin de délices. Cela implique l'association avec Jésus. Avoir l'homme dans le lieu de Son délice est le plein résultat de ce que la grâce accomplissait. Dans cet évangile, nous voyons que Dieu a besoin de l'homme pour Son propre délice. Le paradis est le lieu de Son propre délice, et Dieu dit à l'homme dans Luc, par la mort de Jésus : Je te veux près de Moi. Le Seigneur dit : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis », de sorte qu'il y va même avant la résurrection. Cela fait ressortir la valeur de la mort de Jésus, qu'un homme puisse aller dans le paradis avec Jésus avant la résurrection. L'esprit du Seigneur est allé au paradis au moment où Il est mort, et dans la valeur de Sa mort précieuse, le malfaiteur y est allé aussi comme un objet de délice pour Dieu.

Luc ne laisse pas de côté les ténèbres ; elles montrent le caractère impénétrable de l'œuvre. Si la réconciliation est effectuée, c'est par Celui qui n'a pas connu le péché et qui a été fait péché — c'est sur cette base. Mais Luc n'introduit pas l'abandon parce que cela ne serait pas en accord avec la teneur de son évangile. Dieu brille ici d'une faveur extrême envers les hommes. « Le voile du temple se déchira par le milieu » (verset 45) ; il n'est pas dit qu'il « fut déchiré » comme dans Matthieu et Marc. Cela suggère presque qu'il s'est déchiré de son propre mouvement. C'était Dieu donnant expression à Sa propre nature en grâce par la mort de Jésus. Ce n'est pas ici le coup du jugement divin qui est tombé sur le Messie dévoué. Dans Luc, c'est plutôt la mise en évidence de tout ce qui était dans le cœur de Dieu pour les hommes. Dans Luc, le Seigneur parle de Lui-même comme étant pressé : « J'ai à être baptisé d'un baptême ; et combien suis-je pressé jusqu'à ce qu'il soit accompli ! ». Toute la grâce était contenue jusqu'à présent, mais maintenant elle éclate ; le déchirement du voile donne une issue et un soulagement à tout ce qui était là. Toute la grâce de Dieu envers les hommes s'est exprimée par la chair de Jésus dans Sa mort précieuse.

Dieu a ôté tout ce qui empêcherait l'homme d'être retenu pour Son plaisir. Dieu est sorti par la mort de Jésus pour nous retenir pour Son plaisir dans toute la valeur de la mort de Son Fils. C'est quelque chose qui n'était

jamais paru auparavant ; l'Ancien Testament montrait comment Dieu pouvait purifier l'homme pour vivre dans Sa faveur sur terre, mais il ne nous donne jamais rien au-delà de cela. Mais maintenant, par la mort de Jésus, l'homme peut être retenu pour le propre plaisir de Dieu dans le lieu des délices de Dieu.

Certains se sont opposés aux cantiques qui parlent de Christ versant Son propre sang, parce que c'était en fait un soldat romain qui l'a versé. Mais il n'y a que trois Écritures qui parlent directement du sang de Christ versé, et ce sont les propres paroles du Seigneur à la table de la cène dans Matthieu, Marc et Luc. « Versé » est le même mot que « répandu » ; Il est venu dans le but même de répandre Son sang. L'amour de Dieu a été répandu. C'est certainement ce qui était dans la pensée du Seigneur et non l'acte du soldat. Il est tout à fait approprié de parler de Lui versant Son sang ; Il est venu en vue de cette effusion ; c'était un acte d'amour divin. Le mot « versé » est utilisé pour l'Esprit dans Actes 2:33 ; « versé » est réellement répandu. L'effusion du sang était un acte d'amour de la part de Dieu et de la part de Christ, tout comme c'est par amour divin que l'Esprit est répandu, et il est répandu afin que l'amour manifesté au Calvaire soit diffusé dans des millions de cœurs humains. Parfois, sous prétexte d'exactitude littérale, nous perdons la vie spirituelle d'une chose.

Les ténèbres suggèrent ce qui est inscrutable. Il y a une profondeur dans la manière dont la réconciliation est effectuée que nous ne pouvons pénétrer ; c'est le sujet de l'émerveillement. Qui pourrait s'approcher pour en suivre le tracé ? Nous devons nous tenir à l'écart, déchaussés.

La parole du Seigneur au Père : « entre tes mains je remets mon esprit », suggère la complaisance divine. Le Seigneur, même au moment de la mort, est vu dans une confiance parfaite dans le Père. Cela montre aussi comment Il a entièrement pris la place de l'homme, parce que Son esprit était Lui-même. La vérité est qu'Il est Dieu et qu'Il est devenu Homme : c'est l'incarnation. Celui qui était en forme de Dieu, et était Dieu quant à Sa Personne, est devenu Homme et restera Homme éternellement. Il est venu dans cette place afin qu'il y ait un nouveau délice pour le cœur de Dieu ; Il a rempli cette place avec une perfection absolue.

Le Seigneur est venu comme un petit enfant dans ce lieu de confiance — « Tu m'as fait espérer sur les mamelles de ma mère », Psaume 22:9. Une Personne divine est venue dans l'humanité et reste Homme pour toujours. Lui, Celui qui était Dieu, est venu dans l'humanité afin qu'il y ait de nouveaux délices pour le cœur de Dieu, non seulement en Lui-même mais en ceux qui sont Ses compagnons. En tant que Petit Enfant, Il est venu dans la position d'être l'objet du soin divin. Il est touchant de voir que Son emmaillotement par Sa mère a été la première expression du soin divin, et la dernière a été qu'Il a été enveloppé de fin lin par Joseph. Il est l'objet de soins dans la petite enfance, dans l'âge adulte et dans la mort. Il est très touchant de voir que le soin de Dieu pour Jésus, dès le commencement, a souvent été exprimé par les saints. Pensez qu'il a été permis à une femme de prendre ce saint Petit Enfant et de L'emmailloter, de sorte que par des mains saintes et tendres puisse s'exprimer le soin de Dieu ! Puis pensez comment le soin de Dieu pour Lui s'est exprimé par les femmes qui Le suivaient et Le servaient ! Puissé-je avoir été l'une d'elles ! L'occasion demeure ; nous pouvons encore exprimer le soin de Dieu pour Lui — Il est dans Ses saints et nous pouvons les servir. Ensuite les anges Le servirent ; c'était le soin de Dieu. Même le diable savait qu'Il était l'objet du soin divin, car il dit : « Il donnera charge à ses anges à ton sujet ». Et c'est une conclusion touchante du soin divin que Son corps précieux soit enveloppé de fin lin.

Luc ne nous dit pas que Joseph était un disciple secret, car il s'occupe de la grâce de Dieu en Joseph. La grâce de Dieu vient à la lumière en lui comme elle est venue à la lumière chez le brigand. La peur s'en était allée quand il alla vers Pilate et demanda le corps de Jésus. Il est prêt quand l'occasion vient, et en figure il apporte son appréciation de Christ. Joseph avait appris en Jésus le caractère du royaume de Dieu et il l'attendait, et l'appréciation de cela dans son âme s'est manifestée dans le fin lin. En maniant ce corps précieux, il avait une conception divine de ce qui y était lié. Cela coûta quelque chose à Joseph ; Marc nous dit qu'il acheta le lin. Si vous avez quelque chose qui soit digne d'être enveloppé autour de Jésus, cela vous a coûté quelque chose, un certain brisement de la chair. Ce fut le brisement de toute la vie de Joseph ; tout était maintenant sacrifié à Jésus. Il Le mit dans son propre tombeau, et moralement il y alla aussi, car nous ne

pourrions concevoir Joseph retournant à la place qu'il occupait originellement. Qu'est-ce que les gens auraient dit quand ils seraient passés et auraient vu le tombeau enfin fermé et la pierre roulée à la porte ? Ils auraient dit : Joseph est enfin parti — et il l'était. Je ne doute pas que Joseph n'ait jamais été revu dans le conseil.

Puis nous arrivons aux femmes. Luc nous dit comment elles préparèrent les aromates et les onguents ; elles avaient leur appréciation, mais elles vinrent trop tard pour s'insérer dans les mouvements divins. C'est une grande affaire que d'être sur les lieux au bon moment. Simon le Cyrénéen était sur les lieux quand on eut besoin de lui, ainsi que Joseph et le brigand — tous remplirent leur place dans les mouvements divins de la grâce. Mais, comme les femmes, nous pouvons avoir des aromates et des onguents précieux mais arriver trop tard pour le moment critique. Elles n'eurent jamais le privilège de mettre leur appréciation sur le corps du Seigneur, comme le fit Marie de Béthanie. Marie L'oignit par avance pour l'ensevelissement. C'est une chose merveilleuse que de se mouvoir spirituellement par avance dans la voie où Dieu se mouvera. D'autres jetèrent leurs vêtements devant Lui quand Il entra à Jérusalem ; ils représentent les âmes qui savent exactement comment le Seigneur va se mouvoir. C'est cela la spiritualité.

CHAPITRE 24

Nous avons dans ce chapitre le déliement des liens de la mort (voir Psaume 18:4 ; Psaume 116:3). Le Seigneur était venu par la grâce de Dieu dans le lieu de la mort, et toute la puissance de la mort, toute sa force, fut déployée sur Lui. Il n'est aucun trait de la puissance de la mort auquel Il n'ait été assujéti dans la grâce. Les liens de la mort furent très réellement et véritablement liés autour de ce Béni, mais Dieu les a tous déliés. L'Esprit de Dieu parle dans le Nouveau Testament des « douleurs de la mort » (Actes 2:24), nous indiquant l'angoisse de l'âme qui était impliquée dans le fait que la grâce de Dieu trouve son expression dans la mort. Le mot implique une angoisse extrême ; c'est le même mot traduit par « douleurs de l'enfantement » ailleurs. Cela montre ce que la manifestation de la grâce a coûté au Seigneur Jésus. Dans les Hébreux, nous lisons que par la grâce de Dieu, Il a goûté la mort. Il n'est pas seulement entré dans l'article de la mort, mais Il a goûté dans Son âme toute l'amertume de la mort. Le déliement des douleurs de la mort est le témoignage de la part de Dieu que, dans la grâce, la peine a été tellement portée qu'elle est maintenant annulée.

Je pense que nous voyons ici la mort sous un nouveau caractère. Il y a un témoignage divin que la peine a disparu et que Celui qui a porté la peine du péché dans la voie de la grâce est libéré ; c'est le témoignage de Dieu quant à l'accomplissement de la grâce. C'est un côté, mais Pierre, le jour de la Pentecôte, ajoute : « il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle ». Étant le « Saint » (ou le Bien-aimé) de Dieu et entrant dans la mort entièrement dans la voie de la grâce, il n'était pas possible qu'Il fût retenu par la mort. Il ne pourrait y avoir d'expression vraie et adéquate de la grâce de Dieu dans la mort de Jésus s'il n'y avait pas eu tout le poids de la peine. Il est bon de ne pas sous-estimer ce qui était là. Nous ne devons jamais perdre le sentiment que tout le poids de la peine était sur le Seigneur Jésus ; cela attire nos cœurs vers Lui. Comme il est touchant de pouvoir dire : Il est mort pour moi ! L'aiguillon de la mort, c'est le péché, et cela appelle la peine extrême. Sous ce caractère, pour nous qui nous tenons sous l'ombre d'un Christ ressuscité, la peine est complètement enlevée ; les douleurs de la mort ont été déliées. Chaque question a été réglée de sorte que le Seigneur peut passer par les « portes de la justice » vers une nouvelle position en tant que Médiateur de la grâce de Dieu qui apporte toute bénédiction.

Si la peine est entièrement portée et que, dans ce sens, la mort est annulée, toute la force de la mort telle qu'elle est déposée entre les mains de Satan par le péché de l'homme, et tout le pouvoir de Satan, sont réduits à néant. Nous arrivons ici au triomphe complet de la grâce : le péché, la mort, Satan, sont tous annulés. « Annulé » est un mot puissant ; cela signifie rendu comme s'il n'avait jamais existé. Cela déblaye le chemin pour que le Seigneur mette en lumière la vie et l'incorruptibilité ; elles viennent à la lumière pour la première fois dans un Christ ressuscité, et là nous voyons la pensée de Dieu pour l'homme. C'est le côté positif de la mort de Jésus ; la mise de côté de la peine est un côté, mais nous devons regarder la mort de Jésus d'une autre manière ; c'est aussi le chemin par lequel le Seigneur entre dans ce nouveau lieu dans lequel Il peut être le Dispensateur de la grâce de Dieu universellement. La mort est le chemin pour y entrer. Dans la résurrection, Dieu Lui ouvre les portes de la justice, et Il entre dans ce nouveau lieu comme le Médiateur de toute la grâce de Dieu. Ce n'est pas exactement la place qu'Il avait dans les jours de Sa chair, car Il disait : « combien suis-je pressé ! ». Il y avait là la restriction de la grâce, mais maintenant, ayant franchi les portes de la justice, le Médiateur est parfaitement libre pour l'administration de la grâce à tous les hommes, et Il a atteint cette position par la mort. Selon le Psaume 118, les portes de la justice se rapportent au fait qu'Il devient la Pierre angulaire, et Il introduit un nouveau « jour que l'Éternel a fait ». Il est rempli de joie et d'allégresse pour les hommes parce que c'est le jour de la grâce pour eux. C'est le nouveau jour que nous avons dans Luc 24, un jour dans lequel aucune ombre de mort ne peut entrer.

Selon le Psaume 16, le Seigneur est venu ici comme le Saint de Dieu. Il n'était pas possible qu'un Tel vît la corruption. Le Saint de Dieu a traversé ce monde de péché, et maintenant Il est passé par les portes de la justice vers cette nouvelle position. C'est le nouveau jour, le jour que l'Éternel a fait, et il est marqué par la joie et l'allégresse.

L'aspect de la mort de Jésus dans Luc est qu'Il passe par la mort vers le lieu d'une suprématie incontestée. Dans les Actes, il est dit à plusieurs reprises que Dieu L'a ressuscité, mais les évangiles nous présentent la Personne — Il est ressuscité. Cela implique qu'il y a une puissance inhérente dans ce Vainqueur qui rendait impossible qu'Il fût retenu par la mort ; Il devait ressusciter. Aucune puissance ne peut contester les droits de Sa grâce. Il a pu dire : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai ». Dans Hébreux 2:9, nous lisons qu'« il a été fait un peu inférieur aux anges à cause de la passion de la mort », mais c'était sur le chemin pour être « couronné de gloire et d'honneur ». Il a des droits universels de grâce ; Il peut donner la promesse du Père, Il peut tout faire ; la repentance et la rémission des péchés peuvent être prêchées en Son nom à toutes les nations.

Il ne pouvait pas être nécessaire de rouler la pierre pour laisser sortir une telle Personne, mais la pierre fut roulée pour que la mort soit découverte comme le lieu du triomphe divin. Les femmes ont pu regarder dans le lieu de la mort et n'y rien voir d'autre que la preuve du triomphe de la grâce. Elles n'ont pas trouvé le corps du Seigneur, mais Ses vêtements sont là, le témoignage que le Seigneur Jésus a été là. Si nous regardons dans le lieu de la mort découvert, nous prenons conscience que le Seigneur de la vie et de la gloire n'est pas là ; Il y était dans la voie de la grâce, et maintenant le premier ordre d'homme a pris fin.

C'est un beau spectacle que de voir des hommes en vêtements resplendissants ; il n'est pas dit ici qu'ils sont des anges. Maintenant que la pierre est roulée, nous avons immédiatement la pensée d'hommes dans une condition tout à fait nouvelle, des hommes en vêtements resplendissants, des hommes aptes pour une nouvelle condition qui est en dehors de la vie mortelle. Le Ressuscité doit avoir des associés dans Sa nouvelle condition. Il y a deux hommes, car le témoignage est en vue. Dieu voudrait que nous voyions ces merveilleuses visions, que nous regardions dans le sépulcre comme ceux qui aiment Jésus et que nous voyions qu'Il a été là dans la mort dans la voie de la grâce, et que maintenant Il en est sorti, et que des hommes peuvent être en vêtements resplendissants en conséquence. Ici, sur cette terre où Jésus est mort, il doit y avoir des hommes se tenant en vêtements resplendissants. C'est la réponse à Luc 2:14, car cela indique que le plaisir de Dieu dans les hommes doit être assuré dans cette nouvelle condition. Son plaisir ne se trouve pas dans les hommes en tant que partie du système de ce monde ; les vêtements resplendissants ne sont pas pour de tels hommes. Aucun homme n'avait jamais été vu auparavant en vêtements resplendissants, excepté le Seigneur sur la montagne de la transfiguration ; de tels vêtements sont en accord avec le monde de la résurrection.

C'est le couronnement du plaisir de Dieu dans les hommes. Le Seigneur pouvait Se réjouir dans les pécheurs repentants ; ils étaient pour Lui les excellents de la terre ; ils étaient Ses associés dans les jours de Sa chair. Mais le plein plaisir de Dieu n'était pas atteint, et Dieu n'était pas satisfait, tant que des hommes n'étaient pas établis comme associés appropriés du Ressuscité. Au début des Actes, nous voyons des compagnies d'hommes qui étaient des associés du Ressuscité.

Les êtres resplendissants étaient des hommes intelligents, et ils s'adressent aux femmes comme à celles qui ont de l'intelligence : « Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? Il n'est pas ici, mais il est ressuscité ». Elles devaient comprendre que, pour atteindre Sa vraie place, le Seigneur avait dû passer par la mort ; Il avait dû sortir du lieu des limitations vers un large lieu de liberté.

Tout cela est présenté en témoignage dans ces douze premiers versets, mais on n'y entre pas. L'Esprit de Dieu le place devant nous pour montrer que même un témoignage divin ne nous fait pas entrer dans le bien de quoi que ce soit ; nous n'entrons dans les choses que par le service personnel du Seigneur. Cela nous rejette sur Sa grâce active. Le Seigneur, dans la partie suivante du chapitre, a entrepris d'y amener les disciples par Son propre service personnel, et Il voudrait le faire pour chacun de nous. Lui-même s'approcherait de nous dans toute notre ignorance et notre incrédulité et nous conduirait dans ce qui nous a été présenté en témoignage. L'incrédulité marquait les femmes, ainsi qu'une perplexité qui aboutit à une lenteur à saisir la consolation de ce qui est là. Nous devons être préparés à comprendre l'importance de la

résurrection de Christ, car c'était le mouvement le plus merveilleux du témoignage qui ait jamais eu lieu, un passage d'un Christ connu selon la chair à Christ en résurrection. Les disciples n'y étaient pas préparés ; ils devaient être divinement préparés, et nous aussi. Beaucoup aujourd'hui ne sont pas préparés à la portée morale de la résurrection de Christ. Ils peuvent y croire comme à un fait — ils ne sont pas chrétiens du tout s'ils ne le font pas — mais très peu en comprennent la portée. C'est un changement merveilleux dans les voies de Dieu. Dans Luc 23, nous voyons l'homme recevoir une nouvelle place au paradis, mais maintenant nous trouvons des hommes se tenant sur la terre dans une nouvelle condition en tant qu'associés d'un Homme ressuscité. Cela briserait complètement le pouvoir du monde pour nous si nous comprenions que telle est notre place. Nous saurons que c'est notre place quand nous serons réellement ressuscités, mais ce qui marquera les saints alors réellement doit les marquer maintenant moralement. À la Pentecôte, toute la compagnie fut vue moralement en vêtements resplendissants, sans qu'il restât un grain d'égoïsme.

Le récit que Luc nous donne des deux disciples qui allaient à Emmaüs fait ressortir avec une douceur particulière la grâce et le service du Vivant. Les hommes en vêtements resplendissants avaient parlé de Lui comme du Vivant. Maintenant, quel genre d'activités appartiennent au Vivant ? Nous en avons ici un beau tableau, que ce soit par rapport à ceux qui L'aiment sincèrement mais qui ne marchent pas dans la ligne de Ses pensées, ou par rapport à la compagnie rassemblée. Le Vivant se meut dans le service de la grâce et de l'amour.

Ces deux disciples aimaient réellement le Seigneur, mais ils quittèrent Jérusalem pour aller à Emmaüs « ce même jour », et nous devrions en déduire qu'ils retournaient chez eux. Nous trouvons aussi que Pierre, après avoir visité le sépulcre et vu la preuve que le Seigneur était ressuscité, s'en alla chez lui. C'est là que se trouve le problème : nous recevons certaines impressions de Christ, mais ensuite il y a autre chose qui gouverne le mouvement de nos pieds. Il peut y avoir un amour véritable, comme il y en avait chez Pierre et chez ces deux disciples allant à Emmaüs, mais en retournant dans leur propre cercle, leurs mouvements n'étaient pas gouvernés par l'affection pour Christ. Il en est souvent ainsi pour nous. Le Seigneur Jésus alla après ces deux-là et les ramena dans ce cercle unique qui était identifié à Ses intérêts et à Lui-même en tant que ressuscité. C'était en vue de leur rassemblement avec leurs liens dans une Personne qui est tout à fait en dehors de la vie de ce monde, et qui peut néanmoins être connue intimement dans cette vie, comme Pierre le dit dans Actes 10:41 : « nous qui avons mangé et bu avec lui après qu'il fut ressuscité d'entre les morts ». Cela suggère l'intimité la plus étroite en association avec Quelqu'un dont la vie est entièrement en dehors et à l'écart de tout le cours de ce monde.

Alors qu'Il rompait le pain, Il fut reconnu par eux. C'était sans doute une figure significative de Sa mort quand Il prit le pain et le bénit, et l'ayant rompu, le leur donna. C'était un acte qui correspondait à ce qu'Il avait fait dans la chambre haute lorsqu'Il avait institué la Cène, bien que ce ne fût pas réellement la Cène. Les deux Le reconnurent ; ce fut une touche particulière et indubitable qu'ils reconnurent pour l'avoir connue auparavant. Qui pouvait bénir comme Lui ! Quelle chose extraordinaire cela a dû être d'entendre le Seigneur rendre grâces ou bénir ! Leurs yeux furent ouverts et ils Le reconnurent — c'était Lui-même. La plus merveilleuse exposition de l'Écriture qui fût jamais n'avait pas réussi à détourner leurs pieds, mais quand Il fut connu dans la fraction du pain, leurs pieds se mirent en mouvement aussitôt ; ils devaient trouver leur compagnie. Ils avaient le sentiment intuitif qu'Il avait une compagnie et, bien qu'il fût trop tard pour aller plus loin, il n'était pas trop tard pour retourner à Jérusalem.

C'est généralement la manière du Seigneur de nous donner assez pour faire brûler nos cœurs, puis Il nous met à l'épreuve pour voir quel effet cela a produit. Le Seigneur ne s'impose pas à nous. C'est une affaire très sérieuse que de recevoir une manifestation du Seigneur ou une touche de Sa propre main, parce que l'épreuve est sûre de suivre. Dans Marc 6, nous lisons qu'Il marchait sur la mer et aurait voulu les dépasser ; Il s'est placé à leur portée, et c'est devenu un test pour leurs cœurs. Pierre répondit au test ; il dit : « Seigneur, si c'est toi, ordonne-moi d'aller vers toi sur les eaux ». Dans Apocalypse 3, le Seigneur dit : «

Voici, je me tiens à la porte et je frappe » — pourquoi n'a-t-Il pas ouvert la porte ? Il ne fera pas cela ; Il nous laisse, à vous et à moi, le soin d'ouvrir la porte ; il n'y a pas d'intrusion. Ainsi ici, Il leur donne cette merveilleuse exposition de l'Écriture et fait brûler leurs cœurs de ferveur, puis Il fit comme s'Il voulait aller plus loin. Ils Le pressèrent ; ils ne voulurent pas Le laisser partir. C'est comme le bien-aimé dans le Cantique des Cantiques se montrant à travers le treillis. Il y a une présentation de Sa beauté morale, de Son attrait personnel et de Sa gloire, pour nous mettre en mouvement, et alors Il attend de voir si nous répondrons. Dans le Cantique, il n'y eut pas de réponse et le bien-aimé s'était retiré, de sorte que lorsque le cœur paresseux de l'épouse s'éveille pour le désirer, il est parti. C'est ainsi que nous manquons les choses. Le Seigneur peut nous donner une touche de ministère, ou alors que nous lisons la parole ou que nous nous réunissons, nous pouvons recevoir une touche qui fait brûler nos cœurs. Il y a chez les saints quelque chose qui s'enflamme facilement ; ils sont une matière inflammable. Il travaille, Il dispense, Il sert, pourveiller quelque mouvement de notre part. Combien il Lui était agréable de les trouver conversant à Son sujet et raisonnant !

C'est une belle chose d'approfondir les choses qui sont liées à Christ, d'en comprendre la relation les unes avec les autres, d'en raisonner avec affection. En retournant, ils contribuèrent à l'assemblée ; ils revinrent avec des impressions particulières de Christ. À quoi servons-nous dans l'assemblée si nous n'apportons pas quelques impressions de Christ ? Nous sommes plus ou moins un poids ; mais chaque frère ou sœur qui vient à l'assemblée avec quelque impression de Christ contribue à sa richesse.

Il n'y a pas de limite aux possibilités spirituelles qui sont à la disposition de celui qui L'aime individuellement ; nous ne sommes limités que par le désir de nos propres âmes. En dépit du terrible état des choses dans la profession chrétienne, il y a des possibilités illimitées pour les cœurs qui aiment le Seigneur ; mais alors ce que nous obtenons individuellement est destiné à nous qualifier pour notre position par rapport aux frères.

Le Seigneur Se plaît à donner des manifestations, pas seulement des pensées qui rafraîchissent et stimulent, mais des manifestations distinctes afin que le Seigneur soit connu d'une manière nouvelle. Chaque manifestation donne une nouvelle impression de Christ ; Il est si grand que je ne pense pas qu'Il Se manifeste jamais deux fois exactement de la même manière. Il y a une telle diversité de gloire que chaque manifestation a son propre caractère unique. Nous devrions toujours être à l'affût de cela, car c'est la chose la plus précieuse à notre portée. Nous devrions rechercher des manifestations particulièrement lorsque nous nous réunissons pour manger la cène du Seigneur.

Notre efficacité dans le service dépend beaucoup de la manière dont le Seigneur S'est manifesté à nous. Le Seigneur dit à Paul qu'il devait être un ministre et un témoin des choses qu'il avait vues et des choses dans lesquelles Il lui apparaîtrait. Il nous donne des manifestations afin de nous constituer ministres et témoins. Ainsi, ces deux disciples purent retourner et faire rapport à l'assemblée — les onze et ceux qui étaient réunis — et leur dire comment le Seigneur S'était manifesté. Ils apportèrent de la richesse à l'assemblée. Rien ne peut être purement individuel ; ce qui est accordé à l'individu est destiné à la bénédiction de tous. Il n'y a aucun écrivain du Nouveau Testament aussi individuel que Jean, et pourtant il n'y a aucun écrivain qui insiste autant sur le fait que nous devrions nous aimer les uns les autres.

Le Seigneur est vu dans ce chapitre dans le caractère merveilleux de celui qui interprète toutes les Écritures. Cela semblerait suggérer la grande richesse spirituelle qui est apportée dans l'assemblée.

Tout cela avait clairement en vue le nouveau cercle de communion que le Seigneur allait établir, et qui se tiendrait en relation avec Lui-même en tant que Ressuscité, tout à fait en dehors de la vie de ce monde. Toute la richesse des Écritures de l'Ancien Testament est rassemblée et confirmée dans le Ressuscité. L'assemblée a été enrichie par l'interprétation de l'Ancien Testament que le Seigneur a donnée aux saints. Le Seigneur voudrait graver en nous, comme chez les deux disciples, que toute la faveur de Dieu telle qu'elle est connue

dans l'Ancien Testament nécessite la résurrection pour lui donner un corps. Sa substance dépend de la résurrection du Messie.

Il avait plu à Dieu, par la bouche des prophètes de l'Ancien Testament, de développer avec un détail merveilleux un grand nombre de choses, comme il est dit ici : « il leur interprétait, dans toutes les écritures, les choses qui le concernent », verset 27. Et encore, Il dit : « il faut que tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les psaumes, soit accompli », verset 44. Cela suggère l'immense portée de l'Ancien Testament, et je crois que le Seigneur voudrait que ce soit une expérience qui nous soit familière de marcher avec Lui à travers l'Ancien Testament, de la Genèse à Malachie. C'était un voyage réel extérieurement, car ils marchèrent de Jérusalem à Emmaüs, mais spirituellement ils traversaient toute l'étendue de l'Ancien Testament. Pensez au détail immense. C'est une grande sauvegarde contre les misérables notions infidèles qui circulent, que de parcourir l'Ancien Testament en compagnie de Christ. À mesure que la richesse, la substance et la puissance de celui-ci, la merveilleuse variété des pensées spirituelles concernant Christ, viennent devant nous, nous sommes élevés à une hauteur d'où nous pouvons regarder avec un mépris absolu l'infidélité de l'homme. Personne qui a marché à travers l'Ancien Testament en compagnie de Christ n'ouvrira ses oreilles aux pensées infidèles qui sont diffusées aujourd'hui.

Il y avait une multitude de pensées de faveur divine exprimées dans l'Ancien Testament et elles étaient précieuses pour la foi, mais tous les gens qui chérissaient ces pensées moururent — il n'y eut que deux exceptions. Pour les hommes, être dans la mort n'était pas une expression de la faveur divine, ainsi, par la foi, ils ont dû en raisonner. Dans le Nouveau Testament, ils n'arrivèrent pas directement à la résurrection, mais la foi en raisonna qu'il devait y avoir une résurrection.

Si Dieu avait de si précieuses pensées de faveur divine et que pourtant tous les hommes fussent sous la mort, il devait y avoir une résurrection. Que le Seigneur dût souffrir et entrer dans Sa gloire était le grand thème, et l'Ancien Testament indiquait clairement qu'Il serait victorieux. Le serpent devait Lui briser le talon et c'est par Ses souffrances que la puissance du serpent devait être annulée. Maintenant Dieu montre que Sa faveur envers les hommes était plus grande que tout le venin de la morsure du serpent. L'Ancien Testament était rempli de pensées favorables de la part de Dieu envers les hommes, mais comme les hommes étaient sous la mort, elles ne pouvaient être confirmées que dans la résurrection. Maintenant le Messie est venu comme Celui sur qui la mort n'avait aucun droit et sur qui la mort ne pouvait avoir aucun pouvoir, car Il était le Prince de la vie ; et pourtant un Tel est entré dans la mort. L'expression suprême de la faveur de Dieu envers les hommes a été que Son propre Oint est entré dans la mort, mais Il ne pouvait être retenu par la mort ; Il passe à travers vers la résurrection, et chaque pensée de grâce de Dieu a été confirmée dans le Ressuscité. Le Seigneur est exactement le même aujourd'hui que lorsqu'ils marchaient avec Lui à travers l'Ancien Testament.

Cet évangile est caractérisé d'un bout à l'autre par la grâce, et le Seigneur, dont les pieds avaient été beaux dans Son voyage à travers cette scène dans les jours de Sa chair, montre qu'ils étaient encore beaux de grâce dans la résurrection, alors qu'Il marchait huit milles avec deux disciples qui L'aimaient réellement, bien qu'ils ne se mouvissent pas en correspondance avec Lui-même. Il alla avec eux et les conduisit le long de ce chemin merveilleux et les élargit. Combien ils ont dû être enrichis ! C'étaient de vrais amoureux en sympathie l'un avec l'autre, et ils conversèrent avec Lui. Si nous étions plus marqués par de tels traits, je pense que le Seigneur S'approcherait et converserait avec nous, et Il nous conduirait le long de ce chemin où Il les a conduits.

Quelle richesse ils apportèrent à l'assemblée ! Nous devrions prier afin d'obtenir individuellement et par familles de telles impressions du Seigneur que nous soyons qualifiés pour contribuer à la richesse de l'assemblée. Cette pensée parcourt toute l'Écriture. Dans l'Ancien Testament, nous avons la pensée de monter au lieu où l'Éternel avait mis Son Nom ; ils n'y allaient pas les mains vides, mais tout Israël apportait ses dîmes et ses offrandes. Ils venaient tous comme contributeurs et versaient leur richesse dans le trésor des

choses consacrées. Ces deux-là enrichirent l'assemblée ; ils eurent une manifestation du Seigneur et l'apportèrent à l'assemblée. Ils ont dû contribuer grandement.

Le rapport était parvenu aux onze que le Seigneur était ressuscité et était apparu à Simon — c'était quelque chose — mais combien plus ces deux-là purent apporter ! « Ils racontèrent les choses qui étaient arrivées en chemin ». Cela a dû prendre beaucoup de temps alors qu'ils racontaient aux onze cette merveilleuse marche à travers l'Ancien Testament. Puis ils couronnèrent le tout en racontant comment Il S'était fait connaître à eux dans la fraction du pain ; Il leur avait révélé Sa propre pensée pour le moment actuel. S'ajoutant à la richesse de l'Ancien Testament, Il avait pris du pain, avait béni et le leur avait donné, et c'est Sa pensée pour le moment actuel jusqu'à maintenant. Comment les onze et tous les autres ont dû écouter ! Peut-être leur a-t-il fallu une heure ou deux pour leur en donner seulement un petit aperçu.

Les gens se plaignent parfois qu'il n'y a pas de communion. Nous sommes appelés à insister sur le fait qu'il y a une communion, et c'est la chose la plus bénie qui ait jamais existé. Le Seigneur l'a formée ; Il lui a donné son caractère ; Il en est Lui-même la substance, et il subsiste et est disponible pour tous ceux qui L'aiment. C'est à nous, dans l'esprit de Christ, de faire porter ces impressions sur nos compagnons chrétiens, comme le Seigneur les a fait porter sur ces deux-là. Il attire l'attention sur le fait qu'il existe une communion de caractère divin, et si nous en saisissons une fois le sens, nous voudrions trouver un endroit où cette communion peut être goûtée. C'est une communion de bénédiction et de bonheur. Nous nous réunissons parce que nous sommes divinement et spirituellement heureux, et nous languissons d'être dans le lieu où notre bonheur sera partagé par d'autres, et où notre joie sera appréciée et accueillie. Ceux qui se plaignent du manque de communion ne sont pas en correspondance avec le Seigneur. Le Seigneur ne Se plaint pas du manque de communion ; Il cherche à présenter à Ses saints le caractère suprêmement béni de la communion qui existe. Si je trouve un saint froid qui est tombé sous l'influence du monde et que je veux lui faire du bien, je ne dois pas me plaindre de son état mais lui présenter en puissance spirituelle ce qui lui manque, et cela l'affectera sûrement.

Quand nous nous réunissons pour nous souvenir du Seigneur, un frère rend grâce à la table pour le pain, et j'apprends de ce qu'il dit au Seigneur ce qu'il en pense. Il l'a mis dans ma main avec la confiance que j'ai les mêmes pensées que lui à ce sujet. Ensuite, je le passe à un frère ou à une sœur avec la confiance qu'il ou elle en pense la même chose que moi. Nous passons le pain et la coupe de l'un à l'autre comme ayant tous des pensées et une appréciation communes ; et nous nous réjouissons d'être assis parmi des gens qui, certains dans une petite mesure et d'autres dans une grande mesure, pensent de Christ exactement comme nous le faisons — c'est cela la communion. Quel spectacle merveilleux pour l'œil du ciel que de regarder d'en haut — des gens pensant tous les mêmes pensées au sujet du corps précieux de Christ dévoué dans la mort, et pensant la même chose au sujet de Son sang précieux ! Le plus jeune petit enfant aurait les mêmes pensées que Paul ; elles seraient beaucoup plus petites, mais les mêmes pensées que celles qui se sont développées jusqu'à la maturité chez Paul. C'est cela la communion. Si nous avions le frère le plus intelligent de la terre à la cène du Seigneur et qu'il rende grâce, une personne convertie hier soir pourrait dire Amen à chaque mot qu'il dirait. Elle pourrait dire : C'est merveilleux et cela me dépasse, mais c'est précieux — c'est cela la communion. Celui qui peut dire Amen est un contributeur : « Que tout le peuple dise : Amen ! ». Chaque personne a part à la préciosité de Christ. Le Seigneur, en prenant le pain à Emmaüs, a indiqué qu'Il formait une communion ; il y avait au moins deux participants. Le Seigneur a formé une communion qui tirait son caractère du fait qu'Il avait, par la grâce de Dieu, goûté la mort ; Il a donné Son corps dans la mort. Le tout prend son caractère du fait qu'ils Le reconnaissent comme vivant. S'ils n'avaient pas reconnu le Seigneur comme vivant, ils n'auraient eu aucune pensée juste de Sa mort.

Si le fait de prendre le pain et la coupe était une réalité spirituelle pour nous, tout mauvais terme entre frères serait réglé avant un autre jour du Seigneur. Un tel déchirement traverserait nos cœurs alors que nous passerions le pain au frère avec lequel nous ne sommes pas en bons termes que nous sentirions que nous ne

pourrions pas le refaire. Nous en venons à le faire formellement, et toutes sortes de choses ont lieu qui disparaîtraient en vingt-quatre heures si nous savions ce que cela signifie réellement de prendre le pain et la coupe. C'est une chose sérieuse que d'entrer dans un genre de communion qui n'est pas réel. D'un autre côté, nous devons faire attention à ce que ce qui appartient à l'infirmité et à la particularité personnelles n'influe pas sur nous par rapport à la communion. Nous avons tous des particularités personnelles, et quand nous nous asseyons ensemble pour participer au pain et à la coupe, nous devrions avoir la grâce du Seigneur pour nous élever au-dessus de ces choses. Peut-être un frère est-il colérique et a-t-il dit une parole vive — qu'allons-nous faire à ce sujet ? Nous devons rechercher la grâce de Christ, Sa merveilleuse grâce sacerdotale provenant de Ses mains levées, afin que, lorsque nous nous réunissons, nous ne pensions à ce frère d'aucune autre manière que par des sentiments de grâce purs et saints. Bien sûr, il y a mille choses qui appellent à la débounereté, au support, à l'humilité et à la patience :

toutes ces choses éprouvent si nous avons la grâce de Christ. Nous trouvons souvent que nous n'avons pas la grâce de Christ, mais cela m'envoie à Lui pour obtenir l'approvisionnement dont j'ai besoin. Je réalise que ce frère qui m'a ennuyé a les mêmes pensées de Christ que moi, et dans toutes les choses qui constituent la communion nous sommes absolument un. J'ai connu un frère venir le samedi soir pour dire combien il était désolé d'avoir dit une certaine chose dans la semaine ; il ne se sentait pas libre de venir à la fraction du pain sans l'avoir dit. Ces questions morales ne devraient jamais passer la semaine. C'était l'intention du Seigneur en établissant la communion ; elle ne devait pas être touchée d'une manière impure ou injuste, mais elle devait régler toutes les questions morales.

Le Seigneur désire que nous trouvions notre chemin vers l'assemblée en tant que contributeurs, comme ceux qui possèdent une substance précieuse dans la connaissance de Lui-même et qui réalisent qu'il y a une compagnie où cette substance sera appréciée et accueillie. L'assemblée est le lieu où il y a un débouché pour toutes les pensées précieuses concernant Jésus qui ont été gravées de manière indélébile sur nos cœurs. Dieu a fourni un vase approprié pour contenir toute la valeur précieuse et sainte de Jésus ; et ce vase est l'assemblée. Cette assemblée manquera de quelque chose si je n'apporte pas ma contribution — chaque saint devrait ressentir cela. C'est le seul lieu où il y a un débouché pour l'appréciation de Jésus.

L'aspect de l'assemblée que Luc place devant nous n'est pas tant l'assemblée dans le privilège des relations familiales, mais comme étant enrichie de la grâce infiniment variée de Dieu, dont chaque élément a été révélé en Jésus.

Le Seigneur entra alors qu'ils disaient ces choses : « Lui-même se tint au milieu d'eux, et leur dit : Paix soit avec vous », verset 36. Ils furent interdits et effrayés et pensèrent voir un esprit. Cela montre comment la présence du Seigneur met en lumière les conditions réelles qui se trouvaient là. Nous parlons souvent de la présence du Seigneur au milieu des Siens, mais je me suis souvent demandé quel serait l'effet si le Seigneur entra réellement au milieu de nous. Je crois que cela mettrait en lumière chaque élément qui n'est pas en correspondance avec Lui-même. Ici, ils avaient accepté le témoignage que Christ était ressuscité, mais ils n'étaient pas en correspondance avec cela. Nous pouvons recevoir beaucoup en tant que témoignage divin sans que le cœur soit amené dans une réelle correspondance avec Jésus.

C'était à cause de ces conditions que le Seigneur dit : « Paix soit avec vous.... Pourquoi êtes-vous troublés, et pourquoi des pensées s'élèvent-elles dans vos cœurs ». Ils avaient besoin de cette parole de paix. C'est selon la grâce de cet évangile que le Seigneur tient compte des conditions réelles ; mais Il ne les laisse pas là où Il les a trouvés ; Il les a amenés dans une parfaite correspondance avec Lui-même avant d'en avoir fini avec eux. Nous savons tous ce que c'est que de nécessiter beaucoup d'ajustement dans nos esprits. Notre véritable intériorité spirituelle est souvent bien en deçà de la mesure de lumière qui peut nous être parvenue en témoignage. Le Seigneur veut nous amener intérieurement en correspondance avec la lumière qu'Il a pu nous donner. Le Seigneur ne perd jamais de vue l'état réel, bien que nous le fassions souvent. Si Ses saints sont

troublés et que des pensées s'élèvent dans leurs cœurs, le Seigneur le sait et Il y répondrait par la parole gracieuse : « Paix ».

Si nous ne sommes pas dans la paix et la joie présentes et conscientes de ce qui est confirmé dans le Ressuscité, nous ne sommes pas adaptés à l'assemblée. Il voudrait que la précieuse grâce de Dieu, confirmée et vérifiée en Lui, soit si bien connue de nous que nous ne soyons pas distraits, et qu'aucune pensée ne s'élève dans nos cœurs. Nous sommes dans la paix et la joie de tout ce qui nous a été apporté en Jésus ; alors nous sommes en correspondance avec Lui.

Les disciples avaient marché avec Lui pendant environ trois ans et demi, et ils avaient vu des choses merveilleuses et entendu des paroles merveilleuses. La grâce de Dieu envers les hommes leur avait été présentée de la manière la plus bénie, mais ils ne l'identifiaient pas, à ce moment-là, au Ressuscité. Il n'était pas, à ce moment-là, la substance de cela pour leurs cœurs. Ainsi Il dit : « Touchez-moi, et voyez ; car un esprit n'a pas de chair ni d'os, comme vous voyez que j'ai », verset 39. Je crois qu'il y a une appréhension spirituelle qui répond au fait de toucher. Toucher n'est pas entendre parler de Lui ou lire à Son sujet. « Touchez-moi » — il y a de la substance ici. Beaucoup d'entre nous ont su ce que c'est que de dire : « Seigneur Jésus, fais de Toi-même pour moi une réalité vivante et brillante ». Nous avons eu certaines pensées de Lui, mais elles étaient plus ou moins brumeuses. Pour beaucoup de croyants, Jésus est un esprit, une personnalité vague et intangible, mais l'Esprit de Dieu Le rendrait très réel. Ce n'était pas un esprit qui les appelait à Le suivre et à trouver en Lui toute la grâce bénie de Dieu ; ce n'était pas un esprit qui était mort pour eux.

Ses mains et Ses pieds suggèrent tout ce que les disciples avaient vu en Lui dans les jours de Sa chair. Ses mains couvraient tout Son service de grâce, et Ses pieds couvraient tous Ses mouvements de grâce. Ces mains avaient été actives tout au long ; il y a quatorze références à Ses mains dans cet évangile. Elles étaient toujours en mouvement dans le service de la grâce. Puis Ses pieds — quels merveilleux vestiges de pas ! Nous pouvons les marquer tout au long de cet évangile. Et maintenant Il identifiait tout cela avec Lui-même en tant que ressuscité ; ce sont les mêmes mains et les mêmes pieds, mais ils sont maintenant dans des conditions de résurrection. Rien de la grâce qui s'est exprimée en Lui dans les jours de Sa chair n'est resté dans la tombe ; tout est passé en résurrection dans le Ressuscité. Tout est dans le Ressuscité en ce moment et le Seigneur nous le rend tangible maintenant.

Dans Jean 20, il est fait référence à Ses mains et à Son côté. Ses mains dans Jean sont vues différemment de Ses mains dans Luc. Dans Jean, Ses mains tenaient tout pour le Père ; Il tient les brebis pour le Père — c'est du côté du dessein divin dans Jean. C'est la grâce divine dans toute son activité envers l'homme dans Luc, mais dans Jean ce qui ressort, c'est que Ses mains sont assez fortes pour tout tenir dans le dessein du Père ; le plaisir de l'Éternel prospère dans Sa main.

Les mouvements de Ses pieds étaient liés à la prédication de l'évangile. Il apportait les bonnes nouvelles, Il était le grand Évangéliste ; mais Ses mains étaient occupées à des touches habiles sur les âmes des hommes. Or, ce sont là les deux côtés du service de la grâce. Il y a ce que nous pourrions appeler le côté témoignage, la merveilleuse grâce de Dieu portée par Quelqu'un dont les pieds sont beaux, et il y a l'autre côté, les touches habiles de Ses mains sur les âmes individuelles. Je ne peux pas croire que quiconque ayant été touché par les mains de Jésus puisse jamais oublier ce contact ; je crois que chacun emportait une certaine impression de l'habileté de la main qui les touchait. L'assemblée est composée de personnes qui ont non seulement cru aux bonnes nouvelles apportées par Jésus, mais qui sont passées sous le contact personnel d'une main divinement habile. Quelle merveilleuse compagnie ! Notre contact avec Lui est l'autre côté, l'exercice de la foi, et il tire de la vertu de Lui, mais Ses touches suggèrent la plénitude de la grâce. « Il les guérit tous » — telle était la puissance de Son toucher.

Dans l'assemblée, chacun doit être un contributeur. Si j'ai entendu une parole précieuse de Ses lèvres, je dois la chérir et l'apporter comme une richesse à l'assemblée ; et si je reçois une touche de Sa propre main, je dois chérir cela aussi, et l'apporter à l'assemblée. Le Seigneur est vu dans ce chapitre comme l'Interprète de toutes les Écritures de l'Ancien Testament, montrant que tout Le concernait. Je crois que toute véritable interprétation de l'Écriture est l'interprétation de Christ. Il est le grand Interprète, et Il est le Prédicateur, car toute prédication de l'évangile est la prédication de Christ. Il prend celui-ci ou celui-là comme porte-parole, comme Paul le dit aux Corinthiens : « Puisque vous cherchez une preuve de Christ parlant en moi ». Christ est Celui qui parle, l'Évangéliste, l'Enseignant, le Prophète, le Pasteur. Chaque don est une expression de Christ.

Dans Moïse et les prophètes, nous avons le témoignage divin, mais dans les Psaumes, nous avons les émotions spirituelles des saints ; ainsi, quand le Seigneur trouva la compagnie, Il parla des Psaumes. Dans les Psaumes, nous avons l'histoire de l'âme, l'expérience, pas simplement la lumière venant de Dieu. Moïse nous donne ce qui est inauguré et a trait à l'établissement des choses, et les prophètes donnent la lumière appropriée à un jour d'éloignement, mais alors toutes sortes d'exercices et d'émotions spirituelles, qu'elles soient de tristesse ou de joie, sont produits dans l'âme, et ils se trouvent dans les Psaumes. L'effet du service du Seigneur serait de nous mettre tous au diapason afin que nous soyons prêts à chanter. C'est une grande affaire pour le Seigneur qu'Il ait une compagnie chantante avant qu'Il ne revienne. Je suis sûr qu'Il pense beaucoup aux cantiques que nous chantons quand nous sommes ensemble, car il est dit qu'Il chante au milieu de Son assemblée.

Les Psaumes parlent beaucoup des souffrances de Christ, ils devraient avoir une grande place parmi nous quand nous sommes en assemblée, mais je doute que nous soyons très à la hauteur. Nous devons penser à l'extrême douceur de l'amour qui souffrirait tant. Le Seigneur est chéri dans Son amour souffrant, mais cela signifie que nous sommes parfaitement libres de toute pensée de nous-mêmes. Nous ne pensons pas tant à ce que le Seigneur a fait pour nous, mais nous pensons au chemin de tristesse et de souffrance sans mesure qu'Il a parcouru afin de nous apporter la grâce et l'amour de Dieu. Les Psaumes donnent à juste titre de l'importance à cela, et il en est toujours ainsi dans les affections spirituelles. Il n'y a pas de sujet dans l'Écriture aussi profondément spirituel que les souffrances de Christ. Tout le monde devrait lire le livre merveilleux de J. N. Darby sur les souffrances de Christ ; cela ferait du bien aux saints de le lire une fois par an. Le Seigneur a été le saint Souffrant tout au long du chemin ; toute l'Écriture témoigne de Ses souffrances. Tout le témoignage de l'Écriture était qu'Il souffrirait et entrerait dans Sa gloire.

Le Seigneur avait évidemment attiré l'attention des disciples sur les Écritures ; Il avait donné aux Écritures une très grande place. « Ce sont ici les paroles que je vous disais quand j'étais encore avec vous » — de sorte qu'en attachant une très grande importance aux écrits sacrés de l'Ancien Testament, nous suivons le Seigneur, ce qui est toujours une chose sûre à faire. Le Seigneur a lié le témoignage des Écritures au témoignage actuel de la grâce ; Il a fait entrer toutes les Écritures de l'Ancien Testament comme ayant une place essentielle en rapport avec le témoignage actuel de la grâce, de sorte que nous sommes tout à fait justifiés de prêcher l'évangile à partir de l'Ancien Testament. Il n'y a pas une seule partie des écrits de l'Ancien Testament qui ne doive être apportée à la richesse de l'assemblée. Il y a une richesse immense de détails spirituels présentés dans l'Ancien Testament sous forme de types et de figures dont on a besoin. Nous serions surpris de voir tout ce que nous perdrons si nous limitons la richesse de l'église au Nouveau Testament ; nous trouverions que nous avons perdu une très grande partie du témoignage de Dieu concernant Christ.

L'Ancien Testament a une portée actuelle pour nous, ainsi si Dieu dit : « Tu n'emmuselleras pas le bœuf qui foule le grain », Paul dit : Pour qui Dieu a-t-Il dit cela ? Pour le bœuf ? Non, « c'est tout à fait pour nous », 1 Corinthiens 9:10. Une telle écriture est tout à fait pour l'assemblée. C'est très frappant. Le Seigneur a montré qu'aucune parole des Écritures de l'Ancien Testament ne peut être brisée. Si Dieu dit de Ses serviteurs et juges d'autrefois : « Vous êtes des dieux », c'est comme si le Seigneur voulait dire : Que vous puissiez

l'expliquer ou non, l'Écriture ne peut pas être brisée. Dans la première moitié du livre des Actes, ils n'avaient pas d'autres Écritures que l'Ancien Testament. Nous ne devrions pas reculer devant le fait de nous arrêter sur une question de ce genre à cause des pensées qui circulent dans l'air, et les chrétiens sont en danger d'en être affectés, et de penser que certaines parties de l'Ancien Testament n'ont aucune valeur.

Si Dieu nous donne des communications et que nous ne les lisons pas, c'est comme un mépris envers l'Auteur. Le Seigneur ressuscité rappelle à Ses disciples qu'Il leur avait dit auparavant que toutes les choses écrites dans les Écritures devaient être accomplies. Puis Il ouvrit leur intelligence pour comprendre les Écritures, ce qui est une opération spirituelle nécessaire. Cela nous préserverait de lire l'Ancien Testament à la lettre. Il ouvre leur intelligence pour laisser entrer toute la richesse de l'Ancien Testament. Le Seigneur a fait beaucoup pour Ses disciples quand Il était avec eux, ce qui fut par la suite l'œuvre de l'Esprit. C'est par l'Esprit que le Seigneur ouvre notre intelligence pour comprendre les Écritures.

Il est très beau que le Seigneur ait mangé devant eux (verset 43). Il souhaitait montrer qu'il y avait chez eux ce qu'Il pouvait apprécier. Rien ne nous libère davantage que de savoir qu'il y a chez nous ce que le Seigneur peut apprécier. Dans la grâce, Il estime ce que nous avons, et en prend une partie, bien que ce soit peu de chose. « Ils lui donnèrent un morceau de poisson cuit, et d'un rayon de miel ». Le Seigneur dit : « Avez-vous ici quelque chose à manger ? ». C'était une grâce merveilleuse, autant que de dire : « Si vous en avez, j'en jouirais et j'en prendrais ». Cela suggère la grâce parfaite dans laquelle Il Se fait connaître, et Se place si près de nous, même si nous ne possédons les choses qu'en partie. Aucun de nous ne possède les choses dans leur plénitude. Paul lui-même a dit : « nous connaissons en partie, et nous prophétisons en partie » (1 Corinthiens 13:9), et cela distingue le poisson et le rayon de miel du pain. Ce que le Seigneur leur a présenté, comme tout ce qui vient du côté divin, est marqué par la plénitude ; le pain est une entité complète. De notre côté, ce n'est qu'en partie, mais telle est Sa grâce qu'Il en mangera. Le poisson cuit suggérerait les saints comme étant tirés de la masse générale de l'humanité pour le plaisir de Dieu. Le poisson cuit avait été tiré de la mer et avait été soumis à l'action du feu. Rien de ce qui se trouve chez les saints n'est agréable au Seigneur si cela n'est pas passé sous l'action du feu.

Puis le rayon de miel représente ce que les saints sont dans l'amour mutuel et l'activité. Rien ne représente plus justement le travail combiné pour un but commun que le rayon de miel. Il a été l'œuvre de milliers d'abeilles et chacune a apporté son petit morceau ; c'est la preuve d'un travail uni et coopératif de la part de nombreux saints.

Le Seigneur mangea devant eux, de sorte que Pierre pût dire : « nous avons mangé et bu avec lui après qu'il fut ressuscité d'entre les morts », Actes 10:41. C'était une preuve remarquable que Pierre a mise en avant pour montrer qu'Il était un Homme vivant.

Tout cela qualifie les saints pour le témoignage. Il y a les Écritures et une compagnie de témoins vivants au verset 48, « la promesse de mon Père » au verset 49, et le fait d'être conduit jusqu'à Béthanie et la bénédiction sacerdotale — tout cela les qualifiant pour le témoignage de la grâce. L'assemblée est laissée ici pour le témoignage de la grâce. Le Seigneur leur donne de comprendre les Écritures, un équipement très nécessaire. Le témoignage devait être porté par ceux qui ont été conduits jusqu'à Béthanie, le lieu où la gloire de Dieu avait été vue dans la résurrection, et je pense que cela répond à la position des Colossiens.

Dans Matthieu, le Seigneur est vu avec Ses disciples en Galilée, le lieu de l'opprobre, le lieu qui était méprisé par tous les chefs religieux de l'époque. Cela répondrait au fait d'être identifié à l'opprobre de Christ.

Dans les Actes, l'ascension a lieu au mont des Oliviers, parce que l'objet de l'Esprit dans les Actes est de faire ressortir le témoignage rendu à Quelqu'un qui est dans le ciel — le mont des Oliviers est l'association céleste. Mais dans Luc, Il les conduisit jusqu'à Béthanie ; c'est le lieu où il y avait eu le témoignage de la puissance de la résurrection, le lieu où le Fils de Dieu avait été glorifié dans la puissance de la résurrection.

Le Seigneur donne l'intelligence et nous devrions la rechercher. À quoi bon lire un chapitre et dire : « Je n'y comprends rien du tout » ? Mais supposez que vous vous agenouilliez et disiez au Seigneur que vous n'avez pas compris le chapitre mais qu'Il a expressément entrepris de donner l'intelligence et que vous vouliez qu'Il le fasse — je suis sûr que l'Écriture s'ouvrirait à votre intelligence et deviendrait radieuse de lumière et de découvertes de richesse divine. J'ai trouvé qu'il en était ainsi. Je pense que le Seigneur honore la lecture régulière de l'Écriture ; il est étonnant de voir comment on obtient ce dont on a besoin en lisant régulièrement les Écritures.

Le Seigneur avait à l'esprit qu'il devrait y avoir une compagnie de témoins vivants : « Vous êtes témoins de ces choses », verset 48. Le Seigneur montre que, suite à Sa souffrance et à Sa résurrection, la repentance et la rémission des péchés devraient être prêchées en Son nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. C'est toute la largeur et la portée du témoignage de la grâce. La repentance est prêchée comme un don merveilleux de la grâce de la part de Dieu ; la prédication fait partie de la grâce de l'évangile. Puis le Seigneur leur dit : « demeurez dans la ville de Jérusalem, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la puissance d'en haut » — montrant que la capacité de comprendre est une chose distincte de la puissance. Rien n'est plus nécessaire maintenant que la puissance. Je crois que le Seigneur voudrait nous exercer au sujet de la puissance. Il nous a grandement aidés dans la compréhension des Écritures, mais qu'en est-il de la puissance ? Nous avons besoin de puissance dans un monde hostile ; nous ne pouvons pas tenir debout sans puissance, sinon nous laisserons tomber la cause au lieu de la promouvoir.

Dans leur cas, le secret pour obtenir la puissance était de demeurer à Jérusalem, et nous savons comment ils passèrent leur temps. Ils passèrent les dix jours dans la prière et la supplication. Si les frères et sœurs persévèrent tous dans la prière, il y aura de la puissance, car la puissance est le résultat de la prière. Le Seigneur ne nous propose pas maintenant d'attendre l'Esprit, mais les disciples durent passer dix jours dans une prière et une supplication incessantes, et il y a là quelque chose à apprendre pour nous.

Cela lie la puissance de l'Esprit à l'état de dépendance. Nous ne pouvons pas avoir la puissance de l'Esprit en dehors d'un état de dépendance ; le Seigneur Lui-même fut oint de l'Esprit alors qu'Il priait. Je crois que la puissance est une chose dont le Seigneur voudrait que nous soyons conscients. Je connais la différence entre être nu et être vêtu ; si je mets mes vêtements, j'ai conscience d'être vêtu. Or le Seigneur dit : « Demeurez jusqu'à ce que vous soyez vêtus ». Il est certainement possible d'avoir la conscience d'être revêtu de puissance. Je pense que nous devrions attendre, avant de nous lancer dans un témoignage quelconque, d'avoir conscience d'être revêtus de puissance.

C'est une « puissance d'en haut », suggérant le caractère céleste de la puissance ; ce n'est pas ce qui nous distinguera en tant qu'hommes sur la terre. C'est une puissance qui appartient au ciel. J'aimerais en savoir plus sur la puissance venant du ciel. Je peux comprendre un homme ayant une grande ferveur d'esprit, un grand zèle et de l'éloquence, ainsi qu'une connaissance de l'Écriture ; mais l'efficacité réelle réside dans ce qui vient du ciel. La puissance de l'Esprit est une chose très réelle, comme nous le voyons chez Pierre dans les Actes. Il n'y avait pas un vestige de lâcheté en lui — l'homme même qui avait tremblé devant une servante ! Il se tient debout avec la plus grande hardiesse. Ils virent la hardiesse de Pierre et de Jean et ils ne purent la comprendre ; c'était une puissance d'en haut.

Quand nous nous trouvons face à face avec le diable, nous avons besoin de puissance. Pierre avait de la puissance ; il pouvait dire : « Au nom de Jésus Christ le Nazaréen, lève-toi et marche », Actes 3:6.

Dans la puissance céleste, le témoignage de la grâce sortirait sans entrave dans toute sa bénédiction. Dieu a rendu la prédication de la repentance et du pardon des péchés aussi attrayante que possible en l'envoyant au nom de cette Personne merveilleuse dont la vie est rapportée dans l'évangile de Luc. Dieu prend soin de la rendre attrayante par le charme personnel de la bonté de Jésus. Il la présente de la manière la plus attrayante

possible au Nom de Jésus. Nous lisons dans les Proverbes : « Le charme d'un homme est sa bonté » — c'est le texte pour l'évangile de Luc.

Les disciples virent le Seigneur être emporté en haut. Il n'est pas dit dans Jean que le Seigneur a été emporté en haut ; là, Il dit : « Je monte ». C'est la majesté glorieuse de Sa propre puissance inhérente. Mais dans Luc, Il est emporté en haut ; ils voient l'Homme béni qui a été le vase dépendant de la grâce être emporté par une puissance qui n'était pas la Sienne. Il est emporté au ciel comme l'Homme dépendant — quelle leçon ! Et la puissance qui L'a emporté est la puissance qui peut nous faire avancer. Étant conduits jusqu'à Béthanie, ils sont tout à fait en dehors de la vie de ce monde. C'est comme l'épître aux Colossiens ; ils ne sont pas emportés en haut mais conduits jusqu'à Béthanie. Béthanie n'est pas le lieu de l'opprobre. Nous pouvons passer en dehors de la vie de ce monde vers une sphère où il n'y a pas d'opprobre ; c'est une région spirituelle, et dans cette région nous passons sous la bénédiction sacerdotale de Celui qui a été emporté en haut. C'est un point culminant merveilleux pour l'évangile de Luc. C'est la bénédiction coulant sans entrave sur des personnes aptes à la recevoir. Le Seigneur voudrait nous amener tout à fait en dehors de la sphère de la mort. Dans Jean 12, on Lui fit un souper ; Marthe servait, Lazare était assis à table, et Marie L'oignit. Ils étaient tout à fait en dehors de la vie de ce monde ; ils étaient dans la sphère de la vie de résurrection. Ils ne vivaient pas dans le monde, comme l'apôtre le dit aux Colossiens : « Si vous êtes morts avec Christ aux rudiments du monde, pourquoi, comme si vous viviez au monde, vous impose-t-on ces ordonnances ? ». Ils sont sur la terre mais pas dans le monde. Béthanie typifie notre véritable place spirituelle sur terre, bien que ce ne soit pas notre place céleste. Notre véritable place spirituelle sur terre est d'être en dehors de la vie du monde. La bénédiction sacerdotale est connue là.

Luc présente les choses spirituellement, et cette référence au temple est, je crois, une référence spirituelle parce que c'est un lieu qu'ils occupaient en louant et en bénissant Dieu. Le temple est pourvu d'une compagnie convenable d'adorateurs. Dans un sens matériel, il était laissé à Israël, mais dans un sens spirituel, il était pourvu d'une compagnie d'adorateurs louant et bénissant Dieu. Ces personnes auraient pu chanter des psaumes. Au commencement de cet évangile, les multitudes priaient au-dehors, tandis que Zacharie exerçait les fonctions sacerdotales au-dedans ; il représentait une multitude priante au-dehors. Maintenant, au chapitre 24, nous avons le Sacrificateur entré au-dedans et une compagnie ici si remplie de tout ce qui a été présenté dans ce précieux évangile qu'ils louent et bénissent Dieu. Pour un moment, ils sont en dehors de la région de la prière. Ils louent et bénissent Dieu parce qu'ils sont dans toute la richesse de la bénédiction sacerdotale de Celui qui a été emporté au ciel. Ils avaient atteint le point que David atteignit quand il put dire : « Les prières de David, fils d'Isaï, sont finies », Psaume 72:20.